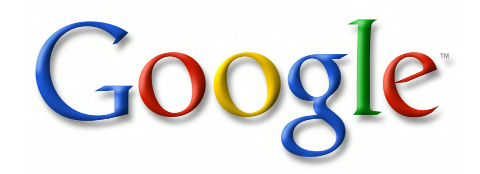


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

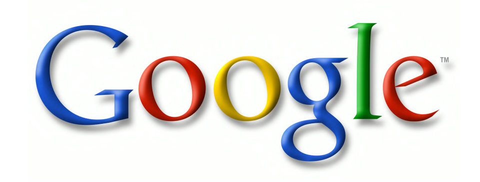
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

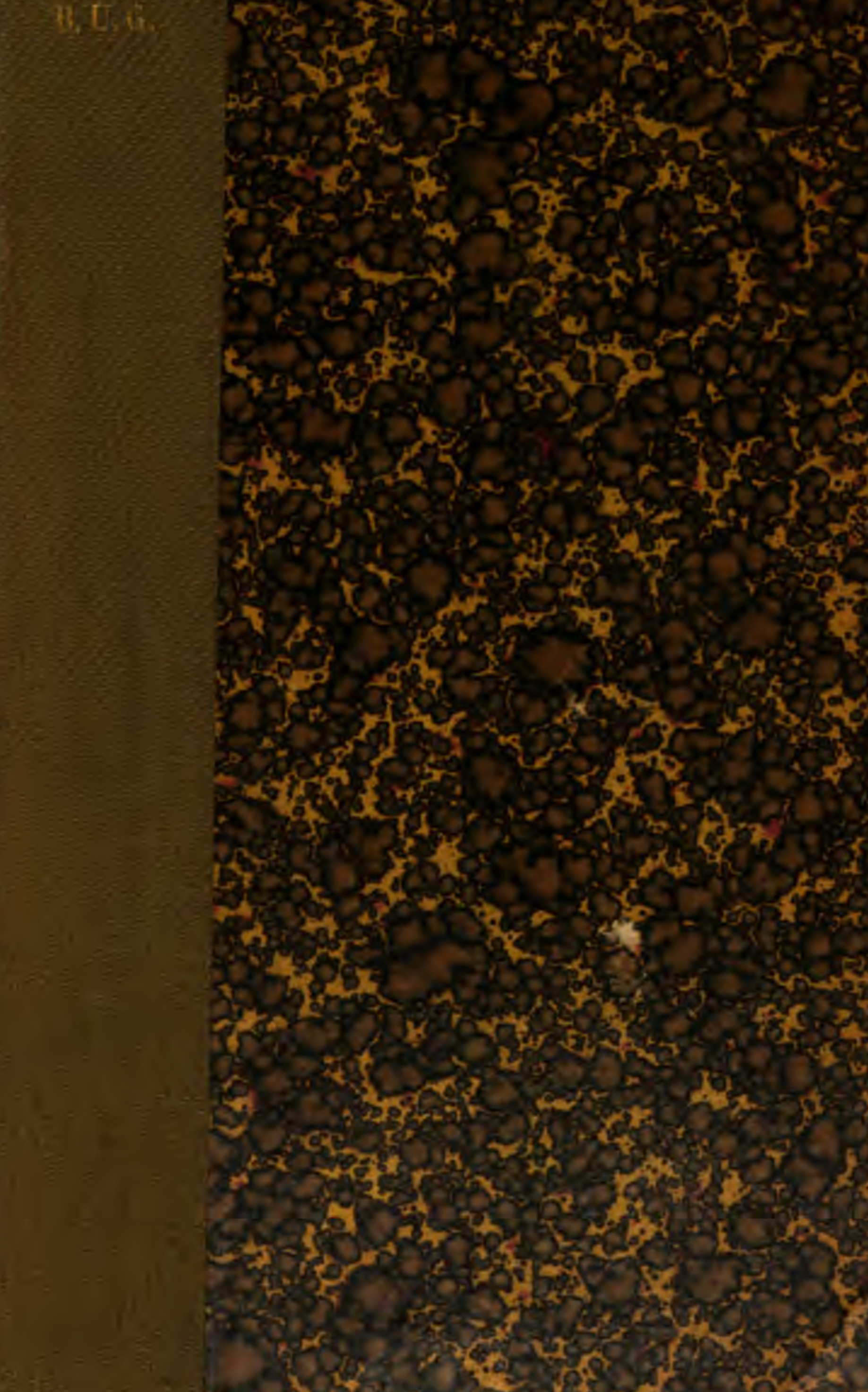
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


B. U. G.


UNIVERSIT[redacted]



Ar 600

VOYAGES

A PEKING, MANILLE

ET

L'ÎLE DE FRANCE,

FAITS

Dans l'intervalle des années 1784 à 1801.



40-93-130-157-158-170-315-320-
324-339-347-374-382-383-395-399
30 avril 1864.

Se trouve à PARIS,

Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, n.° 17.

VOYAGES
A PEKING, MANILLE
ET
L'ÎLE DE FRANCE,

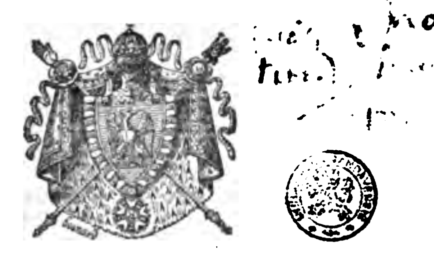
FAITS

Dans l'intervalle des années 1784 à 1801,

PAR M. DE GUIGNES,

Résident de France à la Chine, attaché au Ministère des Relations extérieures, Correspondant de la première et de la troisième Classe de l'Institut.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.
M. DCCC. VIII.

ar 600

AVANT-PROPOS.

On sera peut-être étonné qu'étant arrivé en Europe à la fin de 1801, la publication de mon Voyage ait été reculée jusqu'à ce jour ; mais des événemens imprévus en ont été la cause : 1.° la perte d'une somme assez forte, destinée à la gravure de tous les dessins que j'avois apportés ; 2.° un délai occasionné par un libraire qui, convenu d'imprimer et de faire graver mon ouvrage pour son compte, n'avoit pas même commencé après un temps très-considérable. Délivré enfin de toute entrave, j'ai obtenu du Gouvernement l'autorisation de faire imprimer le texte, à mes frais, à l'Imprimerie impériale ; c'est dire assez que l'impression a été parfaitement soignée : quant aux gravures, j'en ai confié la direction à une personne habile et remplie de zèle, qui s'est donné tous les soins pour faire rendre scrupuleusement mes dessins.

Les mêmes raisons qui ont retardé la

publication de mon Voyage, ont également suspendu celle des manuscrits que mon père m'a laissés, et que je me propose de donner au Public aussitôt que les circonstances me le permettront : en attendant, je vais en donner le catalogue.

Histoire de la Chine, depuis l'origine des Chinois, traduite des annales Chinoises; ouvrage divisé en trois parties, ou en trois volumes *in-4.°*

La première comprend l'histoire de la Chine, et une traduction du Tchun-tsieou de Confucius, pour y servir de suite.

La seconde traite de la religion des Chinois.

La troisième renferme l'examen des anciens caractères Chinois, comparés avec ceux des Égyptiens et avec les lettres alphabétiques des Hébreux, des Phéniciens et des autres Orientaux : cette partie est accompagnée de planches pour représenter les caractères.

Observations sur l'utilité de la littérature Orientale.

Idée générale de tous les manuscrits Arabes qui sont à la bibliothèque impériale, concernant la géographie.

Observations sur l'ouvrage intitulé *Geographia Nubiensis*, et sur son auteur.

Recherches sur les Druses, peuples du Liban.

Observations sur plusieurs anciennes familles Juives établies à la Chine.

Observations sur les Sares des Chaldéens et sur le nombre incroyable d'années qu'on assigne aux règnes de leurs premiers rois.

Mémoire sur l'origine du zodiaque et du calendrier ancien des Orientaux, et sur celle des différentes constellations de leur ciel astronomique.

De l'année et du calendrier des Musulmans en Asie et en Afrique.

De l'année des Chinois et de leur calendrier actuel.

Ancien calendrier Chinois, et autre calendrier intitulé *Yue-ling*, par un Chinois nommé Liu-pou-ouey.

Le ciel astronomique et astrologique des Chinois.

Mémoires historiques et géographiques sur l'Afrique, d'après les auteurs Arabes :

1.° Sur le commerce et les liaisons des peuples de l'intérieur de l'Afrique ;

2.° Sur la partie septentrionale de l'Afrique, ou le mont Atlas ;

3.° Sur les côtes occidentales et orientales de l'Afrique ;

4.° Sur l'intérieur de l'Afrique ;

5.° Sur le pays des Noirs le long du Niger, et sur d'autres contrées plus méridionales ;

6.° Sur les sources du Nil, du Niger et du Mikdaschou.

Tables géographiques concernant l'Asie et l'Afrique, d'après les auteurs Arabes.

Précis sommaires de détails géographiques et de différentes routes, d'après les auteurs Arabes, pour la construction d'une carte de l'Afrique.

Notices d'après les Auteurs Arabes.

Histoire des villes de Jérusalem, de Berout, de Sanaa et de la Mecque.

Sur les merveilles et les raretés de la nature.

Sur le Nil.

Coup d'œil sur différentes contrées.

Mélanges d'histoire naturelle et de géographie de l'Afrique et de différens pays.

Géographie d'Aboulfedha.

Description des pays des Musulmans.

Histoire de plusieurs personnages Orientaux célèbres dans les sciences.

Détails historiques sur les animaux de toute espèce, sur les oiseaux, les insectes, les reptiles, les arbres, les plantes, les métaux.

PRÉFACE.

« QUAND on considère, dit *l'Histoire universelle* des Anglois, les anciens empires, et qu'on
» les compare avec les souverainetés modernes,
» ou, ce qui est la même chose, les vastes domaines de quelques anciens monarques avec
» cette petite étendue de terre dont la possession
» rend un roi grand et formidable en Europe,
» au moins au jugement de ses voisins, le gros
» des hommes est porté à croire que la face du
» monde a étrangement changé, que les couronnes d'aujourd'hui ne sont pas comparables
» aux diadêmes d'autrefois, et que nos principautés d'Occident méritent à peine d'être nommées, quand on parle de ces immenses régions
» qui obéissent à l'empereur de la Chine, au
» khan de Tartarie ou au shah de Perse. Mais,
» après une mûre réflexion, on trouvera que ni
» les grandes monarchies anciennes, ni les vastes
» empires qui subsistent encore dans les extrémités de l'Asie, ne méritent pas, tout bien
» considéré, d'être préférés aux souverainetés de
» l'Europe, parce que les fondemens de leurs

» divers gouvernemens sont moins solides, ou
» que l'on n'y a pas pourvu autant au bien général
» des peuples ; et quoique leurs terres soient
» d'une beaucoup plus grande étendue, l'in-
» fluence de leur autorité ne se fait pas sentir
» aussi loin que celle de certains royaumes de
» l'Europe *(a)*. »

C'est sous ce point de vue que je me propose d'envisager la Chine ; et dans l'ouvrage que j'offre au public, je fais voir que ce vaste pays, si vanté par certains auteurs, si prodigieusement peuplé selon eux, ne surpasse pas les autres contrées par la bonté de son gouvernement ou par sa population. Je montre les Chinois tels que je les ai trouvés ; je ne cherche pas à les déprécier, mais je suis loin de penser qu'ils soient un peuple de sages *(b)*, un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des lois pour être juste *(c)*. Les uns, admirateurs des Chinois, les ont peints avec des couleurs brillantes, et leur ont donné une haute antiquité ; les autres, détracteurs de ces mêmes peuples, les ont représentés sous un jour trop défavorable. Impartial

(a) Tome XX, page 544.
(b) Raynal, *Tome I, page 135.*
(c) Ibid, *page 136.*

entre ces différentes opinions, je rapporte simplement les faits, et je me garde de prononcer. Est-il convenable, en effet, à nous autres modernes, de parler affirmativement sur une époque aussi ancienne que celle de la fondation de la monarchie Chinoise, et ne seroit-ce pas une témérité que d'agir de la sorte, lorsque des Chinois eux-mêmes, qui écrivoient il y a plusieurs siècles, n'ont pas osé prononcer sur ces temps incertains! C'est ici le cas de dire avec Thucydide *(a)*: τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν, καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα, σαφῶς μὲν εὑρεῖν διὰ χρόνου πλῆθος ἀδύνατα ἦν; *car il est impossible, attendu le laps de temps, de découvrir clairement ce qui a eu lieu auparavant, et, à plus forte raison, ce qui est encore plus ancien.*

Je commence par donner un précis de l'histoire ancienne des Chinois, et je m'arrête à l'époque où elle prend un caractère plus authentique et plus vrai. La partie, d'ailleurs, de leur histoire que je rapporte me suffit, puisque, étant entièrement dépourvue de faits, extrêmement incertaine, et pour ainsi dire nulle sans les discours moraux qui la remplissent, elle démontre évidemment que, tandis qu'il subsistoit

(a) Guerre du Péloponnèse, *Livre I.er, chap. I.er*

de grandes puissances, que plusieurs royaumes même avoient déjà disparu de dessus le globe, l'empire de la Chine n'étoit, d'après le récit de ses propres historiens, que fort peu de chose dans ces temps reculés; qu'il n'étoit composé que de quelques hordes peu nombreuses, vivant au milieu de peuples barbares, et se portant souvent d'un lieu à un autre, suivant les circonstances ou les avantages qu'elles pouvoient retirer de semblables émigrations; en un mot, que cet empire, loin d'exister, ainsi qu'on l'a prétendu, 3000 ans avant J. C., n'a été réuni, au contraire, d'une manière stable, que depuis 529 ans.

En attaquant cette antiquité accordée par certains auteurs aux Chinois, je ne cherche point à établir une hypothèse nouvelle : ce n'est pas moi qui parle; je rapporte simplement les discours insérés dans le Chouking, et j'en tire des conséquences à l'appui de mon sentiment. Ces discours de morale pourront peut-être paroître un peu longs; mais chaque peuple a ses mœurs et ses usages : l'histoire est écrite à la Chine, suivant le goût de la nation; ses historiens, ses philosophes sont moralistes, et, sans la morale, l'histoire Chinoise est totalement insignifiante.

Ma seconde partie comprend mon voyage à

Peking, ou la relation, jour par jour, de ce que j'ai vu et remarqué en me rendant à la capitale. Cette partie paroîtra extrêmement aride; mais ne la donnant, pour ainsi dire, que comme une pièce justificative et comme une preuve évidente que j'ai traversé l'empire de la Chine, j'ai cru devoir faire un récit simple de ce qui s'est présenté à mes yeux, sans chercher à l'embellir par des accessoires qui, en le rendant moins sec et par conséquent plus agréable, en auroient altéré la vérité.

Je décris les choses à mesure que je les vois, je les représente telles qu'elles existent, et j'ose croire que la lecture de mon journal fera voir que les Chinois sont loin d'être tels qu'on nous les a dépeints.

Je n'ai pu éviter de me répéter quelquefois; mais mon voyage n'étant qu'un itinéraire qui pourra peut-être servir de guide à ceux qui pénétreront après moi dans la Chine, on me pardonnera certaines répétitions en parlant du sol des provinces : cependant, une foule de mots difficiles et désagréables à prononcer, pouvant fatiguer l'oreille, j'ai réuni tous les noms *(a)*

(a) Les mots Chinois, quoique souvent prononcés de la même manière, ne sont pas cependant semblables; mais cette différence

de villes, de bourgs et de lieux dans un itinéraire séparé, à l'aide duquel le lecteur pourra voir sur la carte *(n.° 93)*, la route que j'ai suivie en allant à Peking, et celle que j'ai prise en revenant.

Dans la troisième partie, j'offre le recueil des observations que j'ai faites pendant ma longue résidence à la Chine; c'est le récit fidelle de ce que j'ai appris de Chinois éclairés ou de ce que j'ai vu; car, dans tous les cas où j'ai pu être un instant incertain, j'ai préféré garder le silence, plutôt que d'avancer des choses peu exactes.

Je commence mes observations par mon arrivée à la Chine. L'aspect d'un pays que l'on voit pour la première fois, nous frappe davantage; les objets se présentent tels qu'ils sont, au lieu que l'habitude de les voir fait disparoître peu à peu ce qu'ils peuvent avoir de choquant : la laideur, à la longue, n'est plus aussi désagréable.

Pour éviter la confusion, j'ai classé toutes mes observations sous différens chapitres, afin que le lecteur pût facilement trouver ce qui a rapport aux mœurs, aux usages, à la religion, à la langue, au gouvernement, à la population,

---

n'étant pas aussi importante dans l'itinéraire que dans la table des empereurs, j'ai supprimé les caractères Chinois dans cette partie.

aux revenus, &c. Je n'entre pas, en traitant la plupart de ces articles, dans un détail minutieux; j'en parle d'une manière générale, plus souvent en critique, et même dans un sens opposé à celui de beaucoup d'écrivains. Dans ce cas, pour démontrer que je n'écris pas par esprit de système, je cite toujours les missionnaires, non pour rapporter leurs propres discours, mais pour appuyer mon sentiment et faire voir mon impartialité.

Le précis de la situation de la Chine à différentes époques, *celui de ses liaisons* avec les autres peuples, conduisent naturellement à l'histoire des ambassades, et ensuite au commerce. Je fais dans ce dernier chapitre l'histoire des établissemens des Européens à la Chine ; je donne la liste des marchandises d'importation et d'exportation ; et après avoir parlé de la manière de trafiquer avec les Chinois, des frais que les Européens ont à supporter à Quanton, et de la route qu'ils suivent pour se rendre dans cette ville, je fais voir le commerce que les Chinois font par eux-mêmes, et le plus ou moins de nécessité qu'ils ont à le continuer avec les Européens. Cet article est peut-être un peu long; mais la France devant donner la plus grande extension à ses relations commerciales, j'ai cru devoir détailler les

avantages d'un négoce entrepris soit par les particuliers, soit par les compagnies.

Je dis aussi quelque chose sur l'histoire naturelle, sur le sol des différentes provinces que j'ai traversées, sur la nature des pierres et la forme des montagnes; j'expose la méthode adoptée par les Chinois pour la culture des terres, et je termine cet article par quelques remarques sur les marées et l'origine des ouragans.

Mes voyages m'ayant conduit deux fois à Manille et à l'île de France, je soumets au lecteur quelques réflexions sur cette première colonie: quant à la seconde, j'en parle peu, parce qu'elle est trop connue, mais je tâche d'en faire voir toute l'importance; enfin, je finis par mon retour en Europe: ainsi cet ouvrage comprend l'espace de dix-sept années que j'ai passées hors de ma patrie.

On y trouvera l'exposé simple des choses. On pensera sans peine qu'un séjour de plusieurs années passées à la Chine, dans la retraite que pouvoient me permettre les affaires dont j'étois chargé par mon gouvernement, a suffi pour m'ôter toute partialité et me faire apercevoir les objets sous leurs vraies couleurs: aussi je représente les Chinois tels qu'ils sont, sans accuser

les femmes de laideur, parce qu'elles n'ont point les grâces et les traits des Européennes. Cependant, loin d'adopter le goût Chinois, je ne regarde pas comme une beauté des yeux alongés, à demi-fermés, et des pieds extrêmement petits ; mais je considère l'homme tel que la nature l'a formé dans chaque pays, et je crois que, puisque chez tous les peuples il existe une différence dans la forme, il en doit exister une dans la beauté.

Je donne dans l'atlas une partie des dessins que j'ai faits à la Chine : ce n'est pas la production d'un artiste habitué dès l'enfance à copier la nature, c'est le travail d'un amateur qui s'est efforcé, en peignant les objets qu'il a vus, de les faire concevoir plus facilement qu'il ne l'auroit pu faire dans une ennuyeuse description : d'ailleurs, on conçoit que, dans un long voyage fait assez rapidement, il ne m'a pas été possible de dessiner tout ce que j'aurois voulu ; mais, dans ce que j'ai pu faire, laissant de côté tous les objets de pur agrément, je n'ai cherché qu'à représenter ou des scènes dont j'ai été le témoin, ou des temples, des maisons, des ponts, des monumens, des tombeaux, des bateaux, des moulins, des écluses, enfin tout ce qui pouvoit faire connoître

le site du pays, les usages et les habitudes des peuples que j'ai visités.

La carte de ma route de Quanton à Peking est construite d'après celle des Jésuites; j'ai ajouté le plan de Macao, celui de la rivière depuis cette ville jusqu'à Quanton, et la carte des îles Philippines, afin qu'on puisse se former une idée des lieux dont je parle.

Je desire que cet ouvrage obtienne l'approbation du Public; j'aurois voulu le lui présenter meilleur; mais privé, pendant une longue absence, de l'avantage d'être avec des savans, les lecteurs me pardonneront, j'ose l'espérer, les fautes que l'habitude de vivre avec des étrangers et de parler d'autres langues que la mienne, ont dû nécessairement me faire commettre. D'ailleurs, je n'avois pas l'intention de le publier lorsque je l'ai écrit, et je n'aurois jamais eu cette présomption, si des ordres supérieurs et les sollicitations de quelques amis ne m'avoient fait changer de résolution.

TABLE

DES EMPEREURS DE LA CHINE,

Depuis 2953 avant J. C., jusqu'à l'année 1736 après.

三皇
SAN-HOANG

伏羲
Fo-hy 2953

神農
Chin-nong 2838

黃帝
Hoang-ty 2698

五帝
OU-TY

少昊
Chao-hao 2598

顓頊
Tchuen-hio 2514

帝嚳
Ty-ko 2436

帝摯
Ty-tchy 2366

堯
Yao 2357

舜
Chun 2255

I.re DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

夏

HIA

禹	Yu	2205
帝啟	Ty-ky	2197
太康	Tay-kang	2188
仲康	Tchong-kang	2159
帝相	Ty-siang	2146
寒浞 usurpateur.	Han-tsou	2119
少康	Chao-kang	2097
帝杼	Ty-chou	2057
帝槐	Ty-hoay	2040
帝芒	Ty-mang	2014
帝泄	Ty-sie	1996
帝不降	Ty-po-kiang	1980
帝扃	Ty-kiong	1921
帝廑	Ty-kin	1900
孔甲	Kong-kia	1879
帝皐	Ty-kao	1848

帝發 Ty-fa	1837	桀癸 Kie *ou* Kouey	1818

II.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

商

CHANG

成湯 Tching-tang	1766	太戊 Tay-vou	1637
太甲 Tay-kia	1753	仲丁 Tchong-ting	1562
沃丁 Ouo *ou* Ou-ting	1720	外壬 Ouay-gin	1549
太庚 Tay-keng	1691	河亶甲 Ho-tan-kia	1534
小甲 Siao-kia	1666	祖乙 Tsou-y	1525
雍己 Yong-ky	1649	祖辛 Tsou-sin	1506

沃甲	Ouo *ou* Ou-kia	1490	陽甲	Yang-kia	1408
祖丁	Tsou-ting	1465	盤庚	Poon-keng	1401
南庚	Nan-keng	1433			

Ce prince donne à la dynastie le nom de Yn.

殷

Yn

小辛	Siao-sin	1373	庚丁	Keng-ting	1219
小乙	Siao-y	1352	武乙	Vou-y	1198
武丁	Vou-ting	1324	太丁	Tay-ting	1194
祖庚	Tsou-keng	1265	帝乙	Ty-y	1191
祖甲	Tsou-kia	1258	紂辛	Cheou-sin	1154
廩辛	Lin-sin	1225			

III.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

周

TCHEOU

武王 Vou-vang	1122
成王 Tching-vang	1115
康王 Kang-vang	1098
昭王 Tchao-vang	1052
穆王 Mou-vang	1001
共王 Kong-vang	946
懿王 Y-vang	934
孝王 Hiao-vang	909
夷王 Y-vang	894
厲王 Ly-vang	878
宣王 Siuen-vang	827
幽王 Yeou-vang	781
平王 Ping-vang	770
桓王 Huon-vang	719
莊王 Tchoang-vang	696
僖王 Hy-vang	681

IV.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

秦

TSIN

昭襄王

Tchao-siang-vang 255

孝文王

Hiao-ven-vang 250

莊襄王

Tchoang-siang-vang 249

始皇帝

Chy-hoang-ty 246

二世皇帝

Eul-chy-hoang-ty 209

V.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

漢

HAN

高帝

Kao-ty *ou* Lieou-pang 202

惠帝

Hoey-ty 194

高后

Kao-heou 187

Femme de Kao-ty.

文帝

Ven-ty 179

IV.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

秦

TSIN

昭襄王 Tchao-siang-vang 255	始皇帝 Chy-hoang-ty 246
孝文王 Hiao-ven-vang 250	二世皇帝 Eul-chy-hoang-ty 209
莊襄王 Tchoang-siang-vang 249	

V.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Avant J. C.

漢

HAN

高帝 Kao-ty *ou* Lieou-pang 202	高后 Kao-heou 187 Femme de Kao-ty.
惠帝 Hoey-ty 194	文帝 Ven-ty 179

順帝
Chun-ty 126

沖帝
Tchong-ty 145

質帝
Tche-ty 146

桓帝
Huon-ty 147

靈帝
Ling-ty 168

少帝
Chao-ty 189
Déposé, non compté.

獻帝
Hien-ty 190

L'an 220 après J. C., l'empire est partagé en trois royaumes.

三國

SAN-KOUE

VI.e DYN. IMP.
Après J. C.

蜀漢 CHO-HAN		魏 OEY		吳 OU	
昭烈帝 Tchao-lie-ty	221	文帝 Ven-ty	220	大帝 Ta-ty	222
後主 Heou-tchou	223	明帝 Ming-ty	227	會稽王 Hoey-ky-vang	252
		帝芳 Ty-fang	240	景帝 King-ty	258
		帝髦 Ty-mao	254	烏程侯 Ou-tchin-heou	264
		元帝 Yuen-ty	260		

VII.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Après J. C.

晉
TSIN

武帝	Vou-ty	*Occidentaux.*	265
惠帝	Hoey-ty		290
懷帝	Hoay-ty		307
愍帝	Min-ty		313
元帝	Yuen-ty	*Orientaux.*	317
明帝	Ming-ty		323
成帝	Tching-ty		326
康帝	Kang-ty		343
穆帝	Mou-ty		345
哀帝	Ngay-ty		362
帝奕	Ty-y		366
簡文帝	Kien-ven-ty		371
孝武帝	Hiao-vou-ty		373
安帝	Ngan-ty		397
恭帝	Kong-ty		419

南朝
NAN-TCHAO

Empire méridional.

VIII.e DYNASTIE IMP.
Après J. C.

宋
SONG

北朝
PE-TCHAO.

Empire septentrional.

Après J. C.

元魏
YUEN-OEY

Autrement Premiers Oey.

TARTARES TOPA.

順帝
Chun-ty 477

IX.e DYN. IMP.
Après J. C.

齊
TSY

高帝
Kao-ty 479

武帝
Vou-ty 483

明帝
Ming-ty 494

主寶卷
Tchou-pao-kiuen 499

和帝
Ho-ty 501

孝文帝
Hiao-ven-ty 471

宣武帝
Siuen-vou-ty 500

孝明帝
Hiao-ming-ty 516

孝莊帝
Hiao-tchoang-ty 528

節閔帝
Tsie-min-ty 531

孝武帝
Hiao-vou-ty 532.

X.e Dyn. imp.
Après J. C.

梁
LEANG

武帝
Vou-ty 502

簡文帝
Kien-ven-ty 550

元帝
Yuen-ty 552

敬帝
King-ty 555

XI.e Dyn. imp.
Après J. C.

陳
TCHIN

武帝
Vou-ty 557

Oey *orientaux.*

東魏
TONG-OEY

孝靜帝
Hiao-tsing-ty 534

北齊
PE-TSY

文宣帝
Ven-siuen-ty 550

孝昭帝
Hiao-tchao-ty 560

武成帝
Vou-tching-ty 561

後主
Heou-tchou 565

Oey *occidentaux.*

西魏
Sy-OEY

文帝
Ven-ty 535

廢帝
Fy-ty 552

恭帝
Kong-ty 554

後周
HEOU-TCHEOU

愍帝
Min-ty 557

明帝
Ming-ty 558

文帝 Ven-ty 560	幼主 Yeou-tchou 577	武帝 Vou-ty 562
主伯宗 Tchou-pe-tsong 567		宣帝 Siuen-ty 580
宣帝 Siuen-ty 569		靜帝 Tsing-ty 581
後主 Heou-tchou 583		

L'empire est réuni sous les Souy.

XII.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Après J. C.

隋

Souy

文帝 Ven-ty 581	恭帝 Kong-ty 618
煬帝 Yang-ty 605	

XIII.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Après J. C.

唐

TANG

高祖 Kao-tsou	618	肅宗 Sou-tsong	756
太宗 Tay-tsong	626	代宗 Tay-tsong	763
高宗 Kao-tsong	650	德宗 Te-tsong	780
中宗 * Tchong-tsong	684	順宗 Chun-tsong	805
武氏 usurpatrice, femme de Tay-tsong. Vou-chy	684	憲宗 Hien-tsong	806
中宗 * le même. Tchong-tsong	705	穆宗 Mou-tsong	821
睿宗 Jouy-tsong	710	敬宗 King-tsong	825
玄宗 Hiuen-tsong	713	文宗 Ven-tsong	827

武宗 Vou-tsong	841	僖宗 Hy-tsong	874
宣宗 Siuen-tsong	847	昭宗 Tchao-tsong	889
懿宗 Y-tsong	860	昭宣帝 Tchao-siuen-ty	905

XIV.e DYN. IMP.

Après J. C.

後梁

HEOU-LEANG

太祖 Tay-tsou	907
末帝 Mo-ty	913

TARTARES.

契丹

KY-TAN

autrement appelés

遼

LEAO

太祖 Tay-tsou	907
太宗 Tay-tsong	927
世宗 Chy-tsong	948

XV.e DYN. IMP.

Après J. C.

後唐

HEOU-TANG

XVI.e DYN. IMP.

Après J. C.

後晉

HEOU-TSIN

XVII.e Dyn. imp.

Après J. C.

後漢
Heou-han

高祖	Kao-tsou	947
隱帝	Yn-ty	948
湘陰公	Siang-yn-kong	950

XVIII.e Dyn. imp.

Après J. C.

後周
Heou-tcheou

太祖	Tay-tsou	951
世宗	Chy-tsong	954
恭帝	Kong-ty	959

XIX.e Dyn. imp. *Après J. C.* 宋 *Song*		Tartares. 金 *Kin ou Niu-tche* *Après J. C.*	
太祖 Tay-tsou	960	太祖 Tay-tsou	1118
太宗 Tay-tsong	976	太宗 Tay-tsong	1124
真宗 Tchin-tsong	998	熙宗 Hy-tsong	1136
仁宗 Gin-tsong	1023	海陵王 Hay-ling-vang	1150
英宗 Yng-tsong	1064	世宗 Chy-tsong	1162
神宗 Chin-tsong	1068	章宗 Tchang-tsong	1190
哲宗 Tche-tsong	1086	東海郡侯 Tong-hay-hiun-heou	1209
徽宗 Hoey-tsong	1101	宣宗 Siuen-tsong	1214

欽宗 Kin-tsong	1126
高宗 Kao-tsong	1127
孝宗 Hiao-tsong	1163
光宗 Kuang-tsong	1190
寧宗 Ning-tsong	1195
理宗 Ly-tsong	1225
度宗 Tou-tsong	1265
帝㬎 Ty-hien	1275
端宗 Tuon-tsong	1276
帝昺 Ty-ping	1278

哀宗 Ngay-tsong	1225
末帝 Mo-ty	1235

Après J. C.

蒙古

MONG-KOU ou MOGOLS

太祖 Tay-tsou, Temougin *ou* Genghis-khan	1206
太宗 Tay-tsong, Octay-khan	1228
定宗 Ting-tsong, Gaïouk-khan	1242
憲宗 Hien-tsong, Mangou-khan	1249

Chy-tsou *ou* Kublay-khan devient seul empereur de la Chine.

XX.e Dynastie impériale.

Après J. C.

元

Yuen ou Mogols

世祖

Chy-tsou, Kublay-khan 1260

成宗

Tching-tsong, Timour-khan 1295

武宗

Vou-tsong, Dgenesek-khan 1308

仁宗

Gin-tsong, Algiaptou-khan 1312

英宗

Yng-tsong, Tchyte-pola 1321

泰宗

Tay-ting, Yeson-Timour-khan 1324

明宗

Ming-tsong, Couchi-lay-khan 1329

文宗

Ven-tsong, Daouat-mour-khan 1329

寧宗

Ning-tsong, Hin-tchipan 1333

順帝

Chun-ty, Tocatmour-khan 1333

XXI.e DYNASTIE IMPÉRIALE.

Après J. C.

明

MING

太祖
Tay-tsou 1368

建文帝
Kien-ven-ty 1398

成祖文帝
Tching-tsou-ven-ty 1403
Plus connu sous le nom de Yong-lo.

仁宗昭帝
Gin-tsong-tchao-ty 1425

宣宗章帝
Siuen-tsong-tchang-ty 1426

英宗 *
Yng-tsong 1436

景帝
King-ty 1450

英宗 * le même.
Yng-tsong 1457

憲宗
Hien-tsong 1465

孝宗
Hiao-tsong 1488

武宗
Vou-tsong 1506

世宗
Chy-tsong 1522

穆宗
Mou-tsong 1567

神宗
Chin-tsong 1573

光宗
Kuang-tsong 1620

熹宗
Hy-tsong 1621

懐宗 Hoay-tsong	1628	弘光 Hong-kuang	1644

XXII.e Dynastie impériale.

Après J. C.

大清

TA-TSIN

Tartares Mantchoux.

太祖 Tay-tsou	1616	聖祖仁 Chin-tsou-gin *ou* Kang-hy	1662.
太宗 Tay-tsong	1627	世宗憲 Chy-tsong-hien *ou* Yong-tching	1723
世宗 Chy-tsong	1644	乾隆 Kien-long *(a)*	1736

(a) Abdique en 1796, donne l'empire à Kia-king, son dix-septième fils, et meurt en 1799.

ITINÉRAIRE

DEPUIS QUANTON JUSQU'À PÉKING.

SY-PAO-TAY....	5.	*22 Novembre 1794.*
Poey-ty-chouy......	10.	
Ta-kong-kiao......:	10.	Parti le 22 novembre à midi, la
Ou-ya-keou........	10.	route variable du S. O. au N. O.,
Mo-ly-cha.........	10.	en remontant le fleuve Ta.
Koua-pou-sin.......	10.	[*Nota.* Les chiffres de la colonne
Yn-tsouy-cha.......	10.	ci-contre indiquent des distances
Chang-tcha-chin....	10.	en ly.]
Sin-vang-ting......	10.	
Cha-yao-sin........	10.	
Hoang-tse-kang.....	10.	
Yen-kouan-sin......	10.	
Ly-tchy-yuen.......	10.	*23 Novembre.*
Siao-tang-sin.......	10.	Route à l'O. N. O.
Se-tse-teou.........	10.	
Kieou-hoang-ting...	10.	
Sy-nan-sin.........	10.	Passé à 8h du matin.
San-chouy-hien (a)...	10.	Arrivé à 9h ½. Chemin fait, 175 ly.
Mo-mien-teou......	10.	
Nan-tsin-keou.......	10.	La route au N., en suivant la ri-
Hia-nieou-ouey......	10.	vière Po-kiang.
Tay-kien-cha.......	10.	Route au N. E. et au N.
Pong-tang-keou.....	10.	
Lou-pao-keou.......	10.	Passé à la nuit.
Chou-kiang-sin.....	10.	

(a) Le mot *Hien* désigne une ville du troisième ordre.

Ya-feou-chouy........	10.	*24 Novembre.*
Hia-kiay-pay........	10.	
Chang-kiay-pay.....	10.	Route au N. N. E. et au N. E.
Tou-hou-kiang.....	10.	
Hoey-ky-sse........	10.	
Ta-yen-keou........	10.	Passé à 2^h de l'après-midi.
Sang-tang-hing.....	10.	
Tching-kiang-sin....	10.	Route au N. $\frac{1}{4}$ N. E.
Ta-kio............	10.	
Tsin-yuen-hien........	10.	Passé pendant la nuit, Chemin fait, 170 ly.
Pe-miao...........	10.	*25 Novembre.*
Fey-lay-tse.........	10.	
Pa-kiang-keou......	10.	
Tan-tang-sin.......	10.	
Hoang-tong-sin......	10.	
Hong-che-ky........	10.	
Tchoang-tong-chouy..	10.	La route à l'E., au S. E., à l'E., au N. N. E. et au N. E.
Ta-miao-cha.......	10.	
Ly-tong-chouy......	10.	
Siao-tchang........	10.	
Ta-tchang.........	10.	
Hoang-kong-ky......	10.	
Ly-tcheou-kiang-keou.	10.	
Tchen-yang-cha....	20.	*26 Novembre.*
Po-lo-kang.........	10.	
Nieou-che-ouan.....	10.	Route à l'E. et au N. E.
Men-teou-chan.....	10.	
Jin-te-hien..........	10.	Arrivé à midi $\frac{1}{2}$. Chemin fait, 190 ly.
Tsay-tcheou-tan....	10.	
Miao-eul-che........	10.	La route à l'E., au N. E. et au N. N. E.
Tay-ping-tang......	10.	
Vang-fou-kang......	10.	Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$, et parti à 7^h du soir.
Tay-ho-tang........	10.	Route au N. O., à l'O, au S. O. et au S. S. O.
Kao-po-tang.......	10.	
Long-teou-yn........	10.	

Sin-hoang-chouy....	10.	*27 Novembre.*
Tsin-ky-y..........	10.	Route au N. E., au N. et au
Cha-keou-sin.......	10.	N. N. O., ensuite à l'O., au N. O., au N. et au N. N. E.
Tan-tse-ky.........	10.	Montagnes à pic sur le fleuve.
Kao-kiao-sin.......	10.	
Ta-kong-keou.......	10.	Passé à midi. Route au N. N. E., à
Ou-che............	10.	l'E., au N. N. E., au N., au N.N.O.,
Kieou-mong-ly-y.....	10.	au N. et au N. N. E.
Kiay-tan...........	10.	Route au N. O., à l'O., au N. O.,
Pe-cha............	10.	au N. et à l'E. N. E.
Hoang-miao-cha.....	10.	Passé dans la nuit.
Pe-tong...........	10.	
Hoa-keng..........	10.	*28 Novembre.*
Tong-kou-che.......	10.	
Pe-fan............	10.	Route au N. N. E.
Ta-kan............	10.	
Chao-tcheou-fou (a)..	10.	Arrivé à 9^h du matin, et parti à 5^h
La-che............	10.	40′ du soir. Chemin fait, 240 ly.
Hoang-tang-tsun....	10.	
Hoan-teou.........	10.	*29 Novembre.*
Tsay-kou-miao.....	10.	
Jin-hoa-kiang-keou...	10.	Passé à 7^h du matin.
Yang-keou-teou....	10.	Route variable depuis le N. E. jusqu'au N. O. et à l'O. N. O.
Loen-che..........	10.	Passé a 9^h. Route au N. E.
Ping-pou-y.........	10.	Passé à $10^h \frac{1}{2}$.
Ly-chouy-hiong.....	10.	Route au N.
Ky-long-tang.......	10.	Passé à $1^h \frac{3}{4}$.
Kin-tchoang-chouy..	10.	
Tay-ping-tang......	10.	La route variable depuis le N. E.
Tsong-pou.........	10.	jusqu'au S.
Lo-py-tang.........	10.	*30 Novembre.*
Hing-kiang-keou....	10.	Passé à 9^h du matin.

(a) Le mot *Fou* désigne une ville du premier ordre.

Lo-ouey-sin.........	10.	Route à l'E., au N. E., à l'E., au
Tien-tse-ty.........	10.	S. E. et à l'E.
Tse-tang-sin........	10.	Passé à $3^h \frac{1}{4}$. Route au N. N. E.
San-kiang-keou.....	10.	*1.er Décembre.*
Hoang-tang-tsun....	10.	Passé à $6^h \frac{1}{2}$ du matin.
Tou-ngan-chouy....	10.	Route au N. E. et au N.
Siao-chouy-tang....	10.	
Tang-kio-sin.......	10.	
Kou-lou-sin........	10.	Passé à $11^h \frac{1}{4}$.
Sieou-jin-sin.......	10.	Route variable entre le S. et le
Pe-yu-tang.........	10.	S. E.
San-kiang-ta........	10.	*2 Décembre.*
Nan-hiong-fou.......	10.	Arrivé à $8^h \frac{1}{2}$ du matin. Chemin fait,
Sin-pou-tang.......	10.	280 ly.
Kuang-nao-tang.....	10.	
Cha-chouy-tang.....	10.	Pris la route de terre pour passer
Che-tang-sin.......	10.	l'intervalle qui sépare les provinces
Tong-ly-tang.......	10.	de Quang-tong et de Kiang-sy.
Hoay-hiang-tang....	10.	Route au N. E.
Tchong-tchang-tang..	10.	Arrivé à $2^h \frac{1}{2}$.
Sin-lou-keou........	10.	
May-lin-tang.......	10.	
Hia-ma-ting........	10.	
Ta-yu-hien.........	10.	
Nan-ngan-fou.......	10.	Arrivé à 6^h du soir. Chemin fait, 120 ly.
		3 Décembre.
Teou-tang..........	15.	Embarqué sur le fleuve Tchang.
Ou-yang-tan........	10.	
Ta-hio-tsun.........	15.	La route au N.
Eul-hia-tang........	21.	
Siao-ky-tang.......	20.	*4 Décembre.*
Sin-tching-tang.....	20.	
Ouo-kang-tang.....	13.	Route variable depuis le N. E.
Yen-nuu-pou.......	15.	jusqu'au N. N. O.
Ky-tche-tang.......	15.	
Nan-kang-hien......	15.	Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 159 ly.

Yuen-tsien-lin......	15.	Route au N.
Yang-kiang-keou....	15.	
Tan-keou-sse.......	15.	*5 Décembre.*
Fong-ky-cha.......	15.	
Kieou-mieou-y......	15.	
Fong-chou-tang.....	15.	Route au N. $\frac{1}{4}$ N. O., au N. E.,
San-kiang-tan......	10.	à l'E. S. E., à l'O. N. O., au N. N. O.
Tien-sse-poey.......	10.	et au N.
Neou-tan-tang......	10.	
Hoang-kin-tou......	10.	
Kan-tcheou-fou......	20.	Arrivé à $1^h \frac{1}{4}$. Chemin fait, 150 ly.
Tchou-tan-keou.....	20.	Route au N., au N. $\frac{1}{4}$ N. O., au
Chouy-keou-tan.....	20.	N. et au N. E.
Kiay-ping-tang......	20.	*6 Décembre.*
Ta-ou-kiang........	20.	Parti à $6^h \frac{1}{2}$ du matin. Route au
Tsong-king-y.......	15.	N., au N. N. O., au N. N. E., à
Kin-cha-kio........	15.	l'E. N. E., à l'E., au N. E., au N. N. E. et au N.; ensuite au N. N. O., à l'O. N. O, au N. O., à l'O. N. O., à l'O. S. O., à l'O. et au N. O.
Leang-fou-tang.....	20.	Passé à midi.
Kiun-lun-tang......	15.	
Vou-tso-tang.......	15.	Route au N. N. O.
Tsou-keou tang.....	15.	
Ta-vang-miao......	30.	
Mien-tsin-tang......	20.	
Piao-chin-tang.....	15.	
Ouan-ngan-hien......	15.	Arrivé à $6^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 255 ly.
Lo-tang-ouan.......	20.	
Pe-kia-tsun........	20.	*7 Décembre.*
Yao-teou-tang.......	20.	
Cho-keou-tcheou....	10.	Route au N., au N. E. et à l'E.
Pou-tang-keou......	10.	
Tay-ho-hien........	10.	Arrivé à $9^h \frac{1}{2}$ du matin. Chemin fait,
Kay-teou-tang......	10.	90 ly.

Yuen-kin-tong........	10.	Route au N. E. et au N. N. E.
Tien-tsin-pay.......	10.	
Leao-ho-tang.......	10.	
Tie-ky-tang........	10.	
Ta-miao-tsien.......	10.	
Chang-pe-cha......	10.	
Yang-ho-tchen.....	20.	
Ky-ngan-fou........	20.	Arrivé à $8^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 110 ly.
Che-ouo-tang.......	10.	Route au N. N. E.
Me-tan-tang........	10.	
Ky-chouy-hien......	10.	Passé pendant la nuit. Chemin fait, 30 ly.
San-kio-tang.......	10.	
Hia-pe-cha.........	10.	
Tcha-tan-tang......	10.	*8 Décembre.*
Fou-keou-tang......	10.	Route au N. N. O. et au N. $\frac{1}{4}$ N. E.
Sy-leou-tang.......	10.	
Tong-kiang-vang....	20.	Route au N. O. et à l'E. N. E.
Ngo-chan-sin.......	10.	
Hia-kiang-hien......	10.	Arrivé à $1^h \frac{1}{2}$. Chemin fait depuis la ville, 90 ly.
Koua-fou-tiao......	10.	
Ou-keou-tang.......	10.	Route au N. E.
Jin-ho-tang........	10.	
Tchang-keou-tang...	10.	Route au N. E. et au N.
Sse-tse-tang........	10.	
Y-kiang-keou.......	10.	
Sin-kan-hien........	10.	Arrivé à 9^h du soir. Chemin fait, 70 ly.
Ho-pou-tang........	10.	
Che-keou-tang......	20.	
Yun-tay-tang.......	20.	
Ouang-leang-tang...	10.	
Lin-kiang-fou.......	10.	Passé dans la nuit. Chemin fait, 70 ly.
Tchang-tchou-tchen..	10.	
Yang-tse-tcheou.....	10.	*9 Décembre.*
Nieou-ouan-tang....	10.	Route au N. $\frac{1}{4}$ N.E., au N. E., à l'E. S. E., à l'E. N. E. et au N. N. E.
Hoang-kiu-tching....	10.	

Fong-tchin-hien........	10.	Arrivé à $11^h \frac{3}{4}$. Chemin fait depuis la
Long-teou-chan.....	10.	ville, 50 ly.
Siao-kiang-keou.....	10.	
Ta-kiang-keou......	20.	
Che-tcha..........	10.	Route au N. N. E. et à l'E. N. E.
Lan-nie-ouan........	10.	
Ho-po-so..........	10.	
Seng-my-kouan......	10.	*10 Décembre.*
Nan-tchang-fou......	10.	Arrivé de grand matin. Chemin fait,
Cha-tsin...........	10.	90 ly.
Kia-kiao...........	10.	Pris la route de terre, et parti à
Che-teou..........	10.	cheval à $3^h \frac{1}{2}$ de l'après-midi.
Lou-kang..........	10.	Route portant au N.
Lo-hoa............	10.	Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$ du soir.
		11 Décembre.
Sse-yu.............	30.	Parti à $5^h \frac{1}{2}$ du matin. Passé quel-
Chan-hia-tou.......	20.	ques bois et deux bras de rivière.
Kien-tchang-hien.....	30.	Arrivé à $10^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 130 ly, et
Y-nan............	30.	parti à 2^h.
		Route portant au N.
Te-ngan-hien.......	10.	Passé une rivière et arrivé à $8^h \frac{1}{2}$. du
		soir. Chemin fait, 40 ly.
		12 Décembre.
Ou-che-men........	10.	Parti à $10^h \frac{1}{2}$.
Ma-hoey-lin........	30.	Pays montueux.
Tong-ouen-y.......	30.	Route portant au N. $\frac{1}{4}$ N. E. et au
Tong-lin-tse........	30.	N. N. E.
Kieou-kiang-fou.....	10.	Arrivé à $10^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait,
		110 ly.
		13 Décembre.
Siao-tche-keou......	40.	Parti en palanquin à $4^h \frac{1}{2}$ du soir, et
		traversé le fleuve Yang-tse-kiang.
		Entré dans le Hou-kouang.
Kong-long-y........	20.	Arrivé à $2^h \frac{1}{2}$ du matin.
		14 Décembre.
Ouo-kang..........	20.	Parti à 8^h du matin. Route au N.

et au N. E. Passé une petite rivière.

Hoang-mey-hien..... 30. Arrivé à $2^{h} \frac{1}{2}$ de l'après-midi. Chemin fait, 110 ly.

15 Décembre.

Ting-tsien-y........ 20. Parti à 3^{h} de l'après-midi. Route au N. Montagnes à l'O. Arrivé à $6^{h} \frac{1}{2}$ du soir.

16 Décembre.

Eul-leang-ho........ 40. Parti à $3^{h} \frac{1}{2}$ du matin. Entré dans

Fong-hiang-y....... 20. le Kiang-nan. Route au N. E. Passé une petite rivière.

Tay-hou-hien....... 40. Passé en dehors à 2^{h} après-midi. Chemin fait, 120 ly. Passé une rivière.

Siao-tche-y......... 40. Arrivé à 5^{h} du soir.

17 Décembre.

Tsien-chan-hien..... 15. Parti à $5^{h} \frac{3}{4}$. Route au N., au N. E. et au N. N. E. Passé des ruisseaux, et arrivé à 9^{h} 40′. Chemin fait, 55 ly.

Tsin-keou-y........ 20. Passé deux bras de rivière. Route au N. N. E.

Siao-lou-keou....... 20. Arrivé à 3^{h}.

18 Décembre.

Cha-ho............ 20. Parti à $4^{h} \frac{1}{2}$ du matin. Passé une rivière et plusieurs ruisseaux. Route au N. N. E.

Tou-tchong-y...... 20. Arrivé à $10^{h} \frac{1}{4}$, parti à 11^{h}. Route au

Koua-tche-ho....... 25. N. E., à l'E. au N. E. et au N. N. E. Passe une rivière et des ruisseaux.

Tong-tching-hien..... 15. Arrivé en dehors à 5^{h}, après avoir passé une rivière. Chemin fait, 120 ly.

19 Décembre.

Lou-ting-y......... 25. Parti à 5^{h} du matin. Route au N. Passé plusieurs ruisseaux.

San-che-ly-pou..... 10. Arrivé à $10^{h} \frac{1}{2}$.

Ta-kouan.......... 15.

Chan-pou.......... 15. Route au N. N. O. et au N.

Mey-sin-y..........	10.	
Nan-tsiang.........	15.	
Tse-sing-ho........	7.	
Yu-tching-hien.......	15.	Passé une rivière et arrivé à $9^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 112 ly.
		22 Décembre.
San-ko-y...........	15.	Parti à 6^h 50′ du matin. Route au N. Passé une rivière.
Tou-tching-y.......	20.	Arrivé à $9^h \frac{1}{2}$.
Kin-teou-y.........	25.	Route au N. et au N. N. E.
Kouan-y...........	25.	Arrivé à 4^h 50′.
		23 Décembre.
Eul-che-ly-pou......	20.	Parti à $4^h \frac{1}{4}$. Route au N. E. et au N. N. E.
Liu-tcheou-fou.......	40.	Arrivé en dehors à 10^h, et passé une rivière. Chemin fait, 145 ly. Parti à $1^h \frac{1}{2}$. Passé une rivière.
Tien-fou..........	30.	Arrivé à la nuit.
		24 Décembre.
Leang-tching-hien.....	15.	Parti à 5^h du matin et arrivé à 9^h. Chemin fait, 45 ly.
Ou-tching-y........	25.	
Pa-teou-sin........	20.	Route au N. N. E. et au N.
Ho-tao-sin.........	5.	
Kiang-kia-kang.....	15.	
Tsiang-kiao-y......	20.	Passé une petite rivière, et arrivé à $9^h \frac{1}{2}$ du soir.
		25 Décembre.
Kao-tang-po........	25.	Parti à $6^h \frac{1}{2}$ du matin. Passé quelques ruisseaux.
Ting-yuen-hien......	30.	Arrivé à midi $\frac{1}{2}$ Chemin fait, 140 ly.
		26 Décembre.
Cha-kan...........	30.	Parti à $4^h \frac{1}{2}$ du matin. Route au
Tsong-pou.........	30.	N. N. O., au N. et au N. N. E. Passé quelques ruisseaux et une rivière.

Lin-hoay-hien	10.	Arrivé à $6^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 70 ly.
		27 Décembre.
San-pou	30.	Parti à $4^h \frac{1}{2}$ du matin. Passé une
Yu-tchang-y	10.	rivière.
		Route au N. N. O.
Hao-kang-pou	20.	Arrivé à $11^h \frac{1}{4}$. Parti à cheval à 1^h.
Lien-tching	30.	Passé deux rivières. Route au N. N. O.
Kou-tchen-y	20.	Arrivé avant la nuit.
		28 Décembre.
Tang-py-pou	10.	Parti à 7^h. Route au N. N. O.
Yn-kiao	20.	Passé quelques ruisseaux.
Hoa-tsang	20.	Arrivé à 10^h, parti à midi.
Chouy-tche-pou	15.	Passé plusieurs ruisseaux.
Yen-kia-tchang	15.	
Nan-sou-tcheou (a) ...	20.	Arrivé à 3^h. Chemin fait, 210 ly.
		29 Décembre.
Fou-ly-tsa	20.	Parti à $6^h \frac{1}{2}$. Passé une petite rivière.
Tong-tchang-pou ...	20.	Arrivé à 9^h, et reparti à $10^h \frac{1}{4}$.
Y-keou-y	20.	Route au N. N. E., au N. E., à
Sin-fong	30.	l'E. et au N.
Tou-chan-y	20.	Arrivé à $2^h \frac{3}{4}$.
		30 Décembre.
San-ly-pou	30.	Parti à 6^h 20'. Route au N. Passé un ruisseau.
Pe-tsiu-tcheou	40.	Arrivé avant midi. Chemin fait, 180 ly.
Lieou-tsan	30.	Traversé le fleuve Hoang-ho. Route au N.
		Passé une rivière.
Ly-kouey-y	20.	Arrivé à 7^h du soir.
		31 Décembre.
Han-tchang-tcha....	30.	Parti à $6^h \frac{3}{4}$, arrivé à 9^h, et reparti à $11^h \frac{1}{4}$.

(a) Le mot *Tcheou* désigne une ville du second ordre.

To-hy-keou.

To-hy-keou........	30.	Traversé dans l'après-midi le canal impérial ou le Yun-leang-ho. Entré dans le Chan-tong.
Cha-keou-tsang.....	30.	Arrivé à 4^h.
		1.er Janvier 1795.
Lin-tching-y........	30.	Parti à 5^h du matin.
Kouan-kiao..........	25.	Route au N. Passé quelques ruis-
Nan-cha-ho.........	15.	seaux.
Teng hien...........	10.	Arrivé à $10^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 220 ly.
Pe-cha-ho...........	20.	Arrivé à 1^h. Route au N. O. Passé
Kiay-keou...........	25.	quelques ruisseaux.
Eul-hia-tien.........	25.	
Tseou-hien...........	20.	Arrivé à $5^h \frac{3}{4}$. Chemin fait, 90 ly.
		2 Janvier.
Tchong-chan-tien...	30.	Parti en palanquin à $6^h \frac{3}{4}$. Route au N. N. O.
Yen-tcheou-fou.......	30.	Passé une rivière et arrivé à midi.
Kao-ou-tiao.........	10.	Chemin fait, 60 ly.
Tsin-kia-y..........	20.	Parti à midi $\frac{3}{4}$.
Teng-tsun-tien......	30.	Route au N. O.
Ven-chang-hien......	20.	Arrivé à $6^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 80 ly.
		3 Janvier.
Tsao-kiao..........	20.	Parti à $5^h \frac{1}{4}$. Route au N. O. et
Cha-ho-tchang.....	30.	au N. N. O.
Tong-ping-tcheou.....	12.	Passé une rivière. Arrivé à 9^h. Chemin
Hoang-koua-yuen...	40.	fait, 62 ly. Route au N. et N. $\frac{1}{4}$ N. O.
Kieou-hien..........	20.	Passé à sec une rivière.
Toug-o-hien..........	10.	Arrivé à 5^h. Chemin fait, 70 ly.
Siao-yen-ho.........	10.	
Nan-kin-tien.......	20.	
Tong-tching-y......	30.	Arrivé à $8^h \frac{1}{2}$.
		4 Janvier.
San-pou...........	30.	Parti à $3^h \frac{1}{2}$ du mat. Route au N.
Yn-ping-hien........	20.	Arrivé à $9^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 110 ly.
Lou-kia-tien........	17.	Route au N.
Nan-tchin..........	17.	

Sin-kou	18.	
Kao-tang-tcheou	7.	Arrivé à $3^h\ 50'$. Chemin fait, 59 ly.
Yao-tchang	25.	Arrivé à $8^h \frac{1}{2}$ du soir.
		5 Janvier.
Ngen-hien	30.	Parti à $4^h \frac{1}{2}$ du matin, et arrivé à $8^h \frac{1}{2}$.
Tien-chouy-pou	40.	Chemin fait, 55 ly.
		Route au N.
Te-tcheou	20.	Arrivé à 3^h. Chemin fait, 60 ly. Parti
Leou-tche-miao	20.	à 3^h. Traversé le canal impérial.
Pe-lou-tche	20.	
Kin-tcheou	30.	Entré dans le Petchely, et arrivé à 10^h du soir. Chemin fait, 70 ly.
		6 Janvier.
Man-ho	20.	Parti à $4^h \frac{1}{2}$ du mat. Route au N.O.
Fou-tching-hien	20.	Arrivé à 9^h. Chemin fait, 40 ly.
Sin-tien	20.	Passé une rivière.
Fou-tsang-y	30.	Arrivé à 3^h. Route au N.
Hien-kia-kiao	20.	
Yen-hien	20.	Arrivé à 9^h du soir. Chemin fait, 90 ly.
		7 Janvier.
Chang-kia-lin	30.	Parti en charrette à 4^h du matin.
Ho-kien-fou	20.	Arrivé à 9^h. Chemin fait, 50 ly.
Eul-che-ly-pou	20.	
Sin-tchong-y	10.	Route au N.
Ngen-lo-tching	7.	
Kouan-tchang-tsun	12.	
Jin-kieou-hien	20.	Arrivé à 7^h du soir. Chemin fait, 69 ly.
Hiang-tching-pou	20.	
Tching-tcheou	20.	
Chao-pe-keou	10.	
Hiong-hien	20.	Arrivé à 4^h du mat. Chemin fait, 70 ly.
		8 Janvier.
Pe-keou-ho	30.	Parti à 6^h. Route au N.
Sin-tching-hien	30.	Passé une petite rivière, et arrivé à 1^h après midi. Chemin fait, 60 ly.
Fang-kouan-tien	10.	Route au N.

San-kia-tien........	30.	Route au N.
Tso-tcheou..........	15.	Arrivé à 10^h du soir. Chemin fait, 55 ly.
		9 Janvier.
Sien-fong-po.......	15.	Parti à 2^h du matin. Route au N. N. E.
Leou-ly-ho.........	15.	
Teou-men.........	15.	
Leang-hiang-hien.....	25.	Arrivé à $10^h \frac{1}{2}$, et reparti à 1^h après midi. Chemin fait, 70 ly.
Tchang-tsin-tien....	25.	Route au N.
Fey-tching-hien......	5.	Passé une rivière, et arrivé à 5^h. Chemin fait, 30 ly, Route à l'E.
Peking.............	20.	Arrivé à $7^h \frac{1}{4}$ du soir. Chemin fait, 20 ly. [Total, 5416 ly.]

RETOUR

À QUANTON PAR UNE AUTRE ROUTE.

		15 Février 1795.
Tchang-tsin-tien. ...	25.	Parti à cheval le 15 février à $4^h \frac{1}{2}$ du soir, et arrivé à 8^h.
		16 Février.
Tso-tcheou.........	95.	Parti à 7^h. Arrivé à $9^h \frac{1}{2}$ à Leang-hiang-hien. Reparti à 1^h. Passé deux rivières, et arrivé à $5^h \frac{1}{2}$ du soir.
		17 Février.
Sin-tching-hien......	55.	Parti à 10^h, et arrivé à $1^h \frac{3}{4}$.
		18 Février.
Hiong-hien.........	60.	Parti à $9^h \frac{1}{2}$, et arrivé après midi.
		19 Février.
Jin-kieou-hien.......	70.	Parti à 7^h. Passé un marais, et arrivé à $10^h \frac{1}{2}$.
Eul-che-ly-pou......	49.	Arrivé à 3^h de l'après-midi.
		20 Février.
Ho-kien-fou.........	20.	Parti à 8^h, arrivé à 9^h. Passé une rivière.

Yen-hien...........	50.	Arrivé à $3^h \frac{1}{4}$.
		21 Février.
Fou-tsang-y.........	40.	Parti à 9^h, et arrivé à 11^h. Passé une rivière.
Fou-tching-hien......	50.	Arrivé à $2^h \frac{1}{4}$.
		22 Février.
Kin-tcheou..........	40.	Parti à 8^h, et arrivé à $10^h \frac{1}{4}$. Reparti à 11^h, et entré dans le Chan-tong.
Te-tcheou...........	70.	Traversé le canal impérial, et arrivé à $2^h \frac{1}{4}$. Chemin depuis Peking, 624 ly.
		23 Février.
Lou-kio-tien........	50.	Quitté la route que nous avions suivie en allant à Peking, et pris une autre plus à l'E. Parti à 11^h. Route à l'E. et au S. S. E.
Ping-yuen-hien......	35.	Arrivé à $2^h \frac{1}{4}$. Chemin fait, 85 ly.
		24 Février.
Eul-che-ly-pou......	20.	Parti à $7^h \frac{1}{4}$.
Ly-kia-tchay........	25.	Arrivé à 11^h. Route au S. E.
Yu-tching-hien.......	30.	Passé près de cette ville. Chemin fait,
Eul-che-ly-pou......	10.	75 ly.
Tsy-ho-hien.........	10.	Arrivé à $3^h \frac{1}{2}$ au bourg.
		25 Février.
Tsy-ho-hien.........	25.	Parti à $7^h \frac{1}{4}$, et arrivé à la ville à $9^h \frac{1}{2}$.
Tou-kia-miao.......	25.	Chemin fait, 45 ly. Passé une rivière
Tse-tsun...........	10.	après la ville.
Tchang-tsun.......	25.	Route au S. S. E. et au S.
Tchang-cha........	25.	Arrivé à $2^h \frac{1}{2}$.
		26 Février.
Kiay-cheou.........	60.	Parti à $6^h \frac{1}{2}$. Route au S. S. E.
Tay-ngan-tcheou.....	40.	Arrivé à 3^h. Chemin fait, 185 ly.
		27 Février.
Tsouy-kia-tchang....	50.	Parti à $7^h \frac{1}{4}$.
Yang-leou-tien......	18.	Route à l'E. et au S.

Sin-pou-chan.......	5.	
Feou-yeou..........	12.	
Yo-kia-tchang.......	15.	Arrivé à 5^h du soir.
		28 Février.
Sien-jin-mou-tse-chou.	10.	Parti à $6^h \frac{1}{2}$. Route à l'E. Passé quelques ruisseaux.
Sin-tay-kien.........	20.	Arrivé à $10^h \frac{1}{4}$. Chemin fait, 130 ly.
Jou-yang-tien.......	40.	
Mong-yn-hien.......	30.	Passé le long des murs à 5^h du soir. Chemin fait, 70 ly.
Mong-kia-hing......	10.	Arrivé à 6^h.
		1.er Mars.
Kiay-pay-tien.......	10.	Parti à $7^h \frac{3}{4}$.
To-tsang-y.........	45.	Arrivé à $11^h \frac{1}{2}$, et parti à $1^h \frac{1}{4}$. Route au S. E. et au S.
Tsin-to-tsy.........	45.	Arrivé à $4^h \frac{3}{4}$.
		2 Mars.
Poen-tsing-tcha.....	40.	Parti à 7^h. Route au S. S. E. et au S.
Ngo-kia-tchang......	25.	
Y-tcheou...........	25.	Passé deux rivières, et arrivé à 4^h. Chemin fait, 200 ly.
		3 Mars.
Ly-kia-tsy..........	45.	Parti à 6^h. Route au S. S. E.
Ta-pou-tsy.........	30.	Passé une rivière. Route au S. S. E., au S. E. et au S.
Che-ly-pou........	25.	Arrivé à $4^h \frac{3}{4}$.
		4 Mars.
Yen-tchin-hien.......	40.	Parti à $6^h \frac{3}{4}$, et arrivé à $8^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 140 ly.
Hong-hoa-pou......	30.	Arrivé à 11^h. Route au S. E. et au S. S. E. Entré l'après-midi dans le Kiang-nan.
Tong-ou-tchen......	60.	Arrivé après 5^h.
		5 Mars.
Sou-tsien-hien.......	60.	Parti à 6^h. Laissé la ville sur la droite.

Tchouen-ho-tsy	30.	Chemin fait, 150 ly. Passé un pont bâti sur l'extrémité d'un lac et suivi la digue le long du canal impérial. Route à l'E. S. E.
Yen-hoa-tsy	50.	Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$.
		6 Mars.
Tsiuen-hing-tsy	50.	Parti à 7^h. Route au S. E.
Yu-keou	30.	Passé une rivière à sec.
Lou-long-y	15.	Arrivé à $4 \frac{3}{4}$, et reparti sur-le-champ.
Ta-y-tchen	10.	
Yang-kia-yn	20.	Arrivé à $8^h \frac{1}{2}$ du soir.
		8 Mars.
Tsing-kiang-pou	10.	Parti à 9^h, traversé le Hoang-ho, et embarqué à 5^h du soir sur le canal impérial, ou Yun-ho.
Ouay-ngan-fou	36.	Arrivé à 8^h. Chemin fait, 251 ly.
		9 Mars.
Ping-kiao	30.	Route au S., au S. $\frac{1}{4}$ S. O., au S. et au S. S. E.
Pao-yuen-hien	31.	Passé pendant la nuit. Chemin fait, 61 ly.
		10 Mars.
Lieou-kia-pao	26.	Route au S. et au S. S. E.
Fan-chouy-kin	11.	Arrivé à $11^h \frac{3}{4}$.
Che-pa-pao	46.	
Kao-yeou-tcheou	25.	Passé de grand mat. Chemin fait, 108 ly.
Tsong-kia-ouan	36.	Route au S. et au S. S. E.
Hiang-feou-se	54.	
		12 Mars.
Yang-tcheou-fou	15.	Arrivé à 8^h. Chemin fait, 105 ly. Parti à 1^h. Route au S. et au S. S. O.
Ven-fong-chy	5.	Arrêté à $3^h \frac{1}{4}$ à la tour. Route au S. S. O.
Kao-min-chy	11.	Passé à 5^h et arrêté à $6^h \frac{1}{2}$ à Ou-yuen, un des jardins de l'empereur.

		17 Mars.
Au bord du Kiang...	21.	Traversé le fleuve Yang-tse-kiang, faisant le S. E.
Largeur du fleuve...	10.	
Tsin-kiang-fou......	10.	Passé à 3^h. Chemin fait, 57 ly.
Tour hors de la ville..	3.	Route au S., au S. E. et au S.
Fang-to-kiao........	43.	
		18 Mars.
Tan-yang-hien......	8.	Arrivé à 8^h. Chemin fait, 50 ly.
San-y-ko...........	6.	Route au S. E.
Liu-tching-tcha.....	29.	Passé à $4^h \frac{1}{2}$. Route au S. E.
Ye-kia-tsun........	33.	
Tchang-tcheou-fou....	23.	Passé pendant la nuit. Chemin fait, 91 ly.
		19 Mars.
Tsy-tching-kin.....	21.	Passé à 8^h. Route au S. E.
Hung-lin-kiao.......	7.	Passé à 9^h.
Lo-che-kin.........	17.	Passé à midi.
Yng-long-hiao......	5.	Passé à 1^h.
Vou-sse-hien........	21.	Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 71 ly.
En dehors de la ville..	4.	
		20 Mars.
Pe-ching-ting.......	31.	Route au S. E.
Hou-tching-kouan...	23.	Passé à 11^h.
Pa-to-hio..........	15.	Passé à 2^h. Route au N., au N. $\frac{1}{4}$ N. E., au N. E. et à l'E. N. E.
Sou-tcheou-fou.......	17.	Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 90 ly.
		21 Mars.
Tay-hou...........	22.	Parti à $8^h \frac{1}{2}$ du soir.
Ou-kiang-hien.......	15.	Passé dans la nuit. Chemin fait, 37 ly.
Nan-teou..........	23.	
		22 Mars.
Ping-ouang-kin.....	18.	Route au S. et au S. S. O. Passé à midi $\frac{1}{2}$.
Ou-kiang-kiay......	3.	Passé à 1^h.
Nan-ou-kiang-kiay...	22.	Passé à 4^h, et entré dans le Tche-kiang.

23 Mars.

Hiong-kiao........	100.	Passé à 9h. Route à l'O. S. O.
Ming-tching.......	22.	Passé à 11h ½. Route au S. E., au S. S. E. et à l'O. S. O.
Che-men-hien......	32.	Arrivé à 4h. Chemin fait, 220 ly.

24 Mars.

Hang-tcheou-fou....	115.	Route au S. O., au S. et au S. S. O. Arrivé à 1h après midi. Chemin fait, 115 ly.

25 et 26 Mars.

Lo-ouo-tang.......	7.	Parti à 4h ½ du soir, en remontant le fleuve Tsien-tang-kiang, et arrêté peu de temps après.

27 Mars.

		Parti à 2h après-midi. Route au S. O., au S. O. ¼ O., au S., au S. E., au S. S. O. et à l'O.
Man-kia-y........	20.	Passé à 5h du soir.

28 Mars.

Fou-hiang-hien.....	75.	Arrivé à 10h ½. Chemin fait, 102 ly. Route à l'O., au S. S. O., au S. O., à l'O., au S. S. O., à l'O. et à l'O. S. O.

29 Mars.

Tong-lou-hien......	70.	Arrivé à 10h. Chemin fait, 70 ly. Route depuis le S. jusqu'à l'O. S. O.

30 Mars.

Yen-tcheou-fou......	70.	Route au S. et au S. O., ensuite variable depuis le S. S. E. jusqu'au S. O. Arrivé à 4h du soir. Chemin fait, 70 ly. Route au S. ¼ S. O. et au S.

31 Mars.

Lan-ky-hien.......	100.	Route au S. ¼ S. O., au S. E. ¼ S., au S. et à l'O. S. O. Arrivé à 7h ½ du soir. Chemin fait, 100 ly.

1.er Avril.

	Parti à 6^h. La route variable depuis le S. jusqu'au N. O.
Hong-tchoun......	60. Passé à $3^h \frac{1}{2}$.
	2 Avril.
Long-yeou-hien.....	30. Arrivé à $7^h \frac{1}{4}$ au bourg de Ya-tsin, éloigné de 5 ly de la ville. Chemin fait, 90 ly.
	Parti à $9^h \frac{1}{4}$. La route variable du S. à l'O. N. O.
	3 Avril.
Kiu-tcheou-fou......	80. Passé pendant la nuit. Chemin fait, 80 ly. La route variable depuis le S. S. O. jusqu'au N. N. O.
	4 Avril.
Tchang-chan-hien...	110. Route à l'O. et à l'O. S. O. Arrivé à $10^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 110 ly.
	5 Avril.
Tsao-ping-y......	40. Quitté nos bateaux et pris la route de terre. Parti à cheval à 11^h, et arrivé à 1^h.
Yu-chan-hien......	45. Reparti à 2^h. Arrivé à $4^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 85 ly.
	6 Avril.
	Embarqué le soir sur le fleuve Chang-chouy-kiang.
	7 Avril.
Kouang-sin-fou.....	120. Parti à 6^h du matin, et arrivé à 11^h. Chemin fait, 120 ly.
Ho-keou...........	80. Parti à 1^h et arrêté à $6^h \frac{1}{4}$. La route, pendant la journée, variable depuis le S. $\frac{1}{4}$ S. O. jusqu'à l'O. N. O.
	8 Avril.
Y-yang-hien.......	80. Parti à $6^h \frac{1}{4}$. Arrivé à $9^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 160 ly. Reparti à $11^h \frac{1}{4}$. La route variable du N. au S. S. O.

9 Avril.

Kouey-ky-hien........ 80. Parti à 1^h de l'après-midi. Route au S. E., au S., au S. O., à l'O., au S. O., au S., au S. S. O. et à l'O. Arrivé à $4^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 80 ly.

10 Avril.

Ngan-jin-hien...... 100. La route variable du S. O. au N. Arrivé à $10^h \frac{1}{4}$. Chemin fait, 100 ly. Reparti à $1^h \frac{1}{4}$. Route au N. O.

11 Avril.

Long-tchy-y....... 60. La route variable depuis l'O. jusqu'au N. $\frac{1}{4}$ N. O. Arrivé à 9^h au bourg éloigné de 10 ly de Yu-kan-hien. Chemin fait, 60 ly.

Tsa-hong......... 60. Reparti à midi $\frac{1}{2}$, et arrivé à $6^h \frac{1}{2}$ du soir. Route variable entre le S. et le N. par l'O.

12 Avril.

Mouillé le soir..... 120. Route à l'O. Le lac Po-yang restant au N. Route variable depuis le S. O. jusqu'au N. et au N. N. E.

13 Avril.

Nan-tchang-fou..... 40. Route au S. O., à l'O. S. O. et au S. Arrivé à $8^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 220 ly.

14 Avril.

Ho-po-so......... 20. Parti à 1^h 35', et arrêté à 5^h du soir. Route depuis le S. jusqu'au S. S. O.

15 Avril.

Fong-tching-hien.... 70. Parti à $5^h \frac{1}{2}$, et arrivé à $4^h \frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 90 ly. La route, pendant la journée, variable depuis le S. O. jusqu'au S. et au S. E.

		16 Avril.
Tchang-tchou-tchen.	40.	Route à l'O., à l'O. S. O., au S. O. et au S. S. O. Arrivé à 2^{h} au bourg éloigné de 30 ly de Lin-kiang-fou. Chemin fait, 40 ly.
		17 Avril.
Yun-tay-tang......	30.	Parti à $5^{h}\frac{1}{2}$. Route depuis le S. jusqu'à l'O. S. O. Passé à $10^{h}\frac{1}{2}$. Route depuis le S. E. jusqu'au S. et au S. S. O.
Sin-kan-hien.......	50.	Arrivé à $5^{h}\frac{1}{2}$. Chemin fait, 80 ly.
		18 Avril.
Hia-kiang-hien.....	70.	Parti avant 6^{h}. La route depuis le S. jusqu'à l'O. S. O. Arrivé à $2^{h}\frac{1}{2}$. Chemin fait, 70 ly.
		19 Avril.
Ky-chouy-hien......	90.	Parti de grand matin. Route depuis le S. E. jusqu'au S. O. par le S. Arrivé à $5^{h}\frac{1}{4}$. Chemin fait, 90 ly.
		20 Avril.
Ky-ngan-fou.......	30.	Parti à 5^{h}. La route variable du S. S. O. à l'O. S. O. Arrivé à 11^{h}. Chemin fait, 30 ly. Reparti à $3^{h}\frac{3}{4}$. Route du S. S. O au S. S. E. Arrivé à $6^{h}\frac{1}{2}$ au bourg de Tong-fong.
		21 Avril.
Tay-ho-hien.......	110.	Parti à 5^{h}. Route variable depuis le S. E. jusqu'au S. S. O. Arrivé à $7^{h}\frac{3}{4}$ du soir. Chemin fait, 110 ly.
		22 Avril.
Pe-kia-tsun.......	50.	Parti à $8^{h}\frac{1}{4}$. Route au S. S. O., au S. O., à l'O. S. O. et à l'O. Passé le bourg à $4^{h}\frac{3}{4}$.

23 Avril.

Ouan-ngan-hien...... 40. Parti à $5^h \frac{3}{4}$ du matin. Route depuis l'E. S. E. jusqu'au S. O. Arrivé à 11^h 20'. Chemin fait, 90 ly. Reparti à $2^h \frac{3}{4}$. Route à l'E. S. E. et au S. E.

Mien-tsing-tang.... 30. Arrivé à $5^h \frac{1}{2}$.

25 Avril.

Tsou-keou-tang.... 50. Parti à 7^h du matin. Route à l'E. S. E., au S. E. et au S. Arrêté à $1^h \frac{1}{4}$ au village. Parti à $1^h \frac{1}{2}$. Route au S. et au S. E.

Leang-fou-tang.... 45. Mouillé à $6^h \frac{1}{2}$ du soir.

26 Avril.

Tsong-king-y....... 50. Parti à 8^h 40', et mouillé à 5^h. Route variable entre le S. et l'E. S. E.

27 Avril.

Kan-tcheou-fou..... 80. Parti à 6^h. Route variable depuis l'O. S. O. jusqu'au S. S. E. par le S. Chemin fait, 255 ly.

28 Avril.

Fong-chou-tang.... 60. Parti à 6^h. Route variable entre l'E. et l'O. par le S. Arrivé à 6^h du soir.

29 Avril.

Nan-kang-hien..... 90. Parti à $6^h \frac{1}{2}$. Route au N. à l'O., au S. O., au S. et au S. E. Arrivé à $4^h \frac{1}{2}$. Chemin fait, 150 ly.

30 Avril.

Pe-hia-tay........ 88. Parti à 5^h. Mouillé à $7^h \frac{1}{2}$ du soir. Route depuis l'O. S. O. jusqu'au S. E. par le S.

1.er Mai.

Nan-ngan-fou...... 71. Parti à 5^h. Route variable entre le N.

et l'E. par le S. Arrivé à 5^h 20' du soir. Chemin fait, 159 ly.

3 Mai.

Nan-hiang-fou...... 120. Parti à cheval à 6^h $\frac{1}{2}$. Arrivé à 8^h $\frac{1}{2}$ à Tchong-tchang-tang. Reparti à 11^h $\frac{3}{4}$, et arrivé à 3^h. Chemin fait, 120 ly.

4 Mai.

Hoang-tang-tsum... 80. Parti à 1^h 50' du soir. Route au N., au N. O., à l'O, au S. O. et au S.

5 Mai.

Chao-tcheou-fou.... 200. Route à l'O., à l'O. S. O., au S. S. O. et au S. Arrivé à 2^h de l'après-midi. Chemin fait, 280 ly.

6 Mai.

Jin-te-hien........ 240. Route variable entre l'O. et l'E. par le S. Arrivé à 7^h $\frac{1}{2}$ du soir. Chemin fait, 240 ly.

7 Mai.

Tsin-yuen-hien..... 190. Parti à 8^h. Route variable entre l'O. S. O. et l'E. par le S. Arrivé pendant la nuit. Chemin fait, 190 ly.

8 Mai.

San-choui-hien..... 170. Parti à 7^h 50'. Route depuis le S. O. jusqu'au S. S. E. par le S. Arrivé dans la nuit. Chemin fait, 170 ly.

9 Mai.

Ouang-tse-hang..... 70. Parti à 6^h 50'. Route depuis l'E. jusqu'au S. Arrivé à midi, reparti à 3^h. Route à l'O. et à l'E. S. E.

Quang-tcheou-fou.... 105. Arrivé à 1^h après minuit. Chemin fait, 175 ly. [Total, 6750 ly.]

RÉCAPITULATION.

Route de Quanton à Peking.

De Quanton à Nan-hiong-fou, par eau..............	1055 ly.
Chemin par terre..................................	120.
De Nan-ngan-fou à Nan-tchang-fou, par eau.........	1164.
De Nan-tchang-fou à Peking, par terre.............	3077.
TOTAL...............................	5416 ly.

Route de Peking à Quanton.

Route par terre de Peking à Tsin-kiang-pou..........	1919 ly.
De Tsing-kiang-pou à Hang-tcheou-fou, par eau.....	1045.
Route par terre...................................	7.
De Hang-tcheou-fou à Tchang-chan-hien, par eau....	615.
Route par terre...................................	85.
De Tchang-chan-hien à Nan-tchang-fou, par eau.....	740.
De Nan-tchang-fou à Quanton.......................	2339.
TOTAL...............................	6750 ly.
TOTAL GÉNÉRAL pour l'aller et le retour....	12166 ly.

Les 12166 ly, à 295 toises pour chaque ly, donneront 1573 lieues $\frac{20}{11}$, la lieue de 2280 toises $\frac{33}{100}$.

Le ly étant de 295 toises, ou 574 mètres 966 millim., les 10 ly donnent 2950 toises, ou 5749 mètres 660 millim., et par conséquent un excédant de 669 toises $\frac{67}{100}$, ou 1305 mèt. 204 millim., en les comparant avec une petite lieue de 2280 toises $\frac{33}{100}$, ou 4444 mètres 497 millimètres; et seulement de 99 toises $\frac{59}{100}$, ou 195 mètres 293 millim., en les comparant avec une grande lieue de 2850 toises $\frac{41}{100}$, ou 5555 mètres 463 millim.

C'est donc une erreur d'avoir mis, comme l'ont fait plusieurs auteurs, 10 ly pour une lieue, et d'après cela 250 ly pour un degré de 25 lieues, puisqu'il n'en faut pas même 200 pour un degré de 20 grandes lieues : en effet, 250 ly à 295 toises ou

574 mètres 966 millim. le ly, donnent 73750 toises ou 14 myriam. 3742 mètres, c'est-à-dire plus de 30 lieues de 25 au degré, et même plus de 28 de 20 au degré.

Il ne faut donc plus que 195 ly ou 194 $\frac{230}{293}$ pour faire un degré de 25 lieues; par conséquent 7 ly et un peu plus de $\frac{1}{7}$ font une petite lieue de 2280 toises $\frac{33}{100}$, ou 4444 mètres 497 millim., et 9 ly et un peu plus de $\frac{12}{29}$ font une grande lieue de 2850 toises $\frac{41}{300}$, ou 5555 mètres 463 millim. C'est cette dernière évaluation qui a jeté dans l'erreur, en faisant croire qu'il falloit 10 ly pour une lieue, estimation trop forte, et qui n'approcheroit de la vérité que dans le cas où l'on parleroit de nos grandes lieues.

TABLEAU

TABLEAU

DE L'HISTOIRE ANCIENNE

DE

LA CHINE.

En publiant mon Voyage à Péking, en parlant des mœurs, du gouvernement et de la religion des Chinois, je me propose de les représenter tels qu'ils sont; mais avant de décrire l'état actuel de ce peuple, je crois qu'il est indispensable de donner un précis de son histoire ancienne, sans cependant remonter plus haut que le règne d'Yao, ni descendre plus bas que la quarante-huitième année de Ping-vang, sept cent vingt-deuxième avant J. C., époque à laquelle les événemens deviennent plus connus et plus authentiques.

L'histoire ancienne de la Chine est si peu étendue, si morcelée et si remplie de contradictions, qu'il est difficile d'en suivre le cours et de juger de son ensemble, à moins qu'on ne veuille en faire une étude particulière.

Je présente donc une espèce de résumé

historique, dans lequel sont exposés les faits, accompagnés de réflexions, pour faire voir leur peu de solidité, et leur incohérence avec d'autres événemens qui sont rapportés sous d'autres règnes. Ce précis suffira pour les personnes curieuses de connoître l'histoire des Chinois, mais qui ne veulent pas en même temps entrer dans de longues discussions.

L'histoire de la Chine présente à tout lecteur européen une très-grande difficulté qui empêche souvent qu'on ne puisse reconnoître les différens personnages, à cause de la ressemblance de leurs noms écrits avec nos lettres européennes; difficulté qui n'existe pas dans les livres chinois, parce que ces noms y sont écrits avec des caractères qui diffèrent les uns des autres, quoiqu'ils aient le même son, mais différencié par le ton dont on les prononce. Cette difficulté jette de la confusion dans la mémoire du lecteur européen, qui ne voit plus de quel prince il est question : c'est pour remédier à cet embarras, que j'ai placé à la suite de ma préface une liste des empereurs, avec leurs noms exprimés en caractères chinois.

YAO, 2357 ANS AVANT J. C.

Les Chinois n'ont aucun doute et ne forment aucune difficulté sur l'existence d'Yao; quant aux règnes antérieurs, ils sont si remplis de fables, que

la plupart d'entre eux les rejettent. Mais en adoptant leur sentiment sur Yao, nous pensons qu'une grande partie des événemens que l'on rapporte sous le règne de ce prince, n'ont pu arriver que bien des siècles après, ou qu'ils ont été pris chez d'autres nations pour en former l'histoire de la Chine.

Il est dit dans le Chouking, qui fait un grand éloge d'Yao, que le bruit de ses belles actions se répandit par-tout; que ce prince étoit grave, réservé, pénétrant et honnête. Les Chinois pensent que le chapitre qui le concerne a été composé de son temps; mais que ce premier paragraphe qui renferme son éloge, est une addition des plus anciens éditeurs. Comme il y en a plusieurs de cette espèce, on doit craindre qu'il n'y en ait un plus grand nombre encore; ce qui est bien capable de diminuer l'authenticité de ce livre, le seul fondement de toute l'ancienne histoire chinoise.

Quoi qu'il en soit, on n'y voit point quelle est l'origine d'Yao, ni ce qu'étoit l'empire avant lui. Les modernes, qui ont suppléé à ces omissions, disent que ce prince étoit fils de l'empereur Ty-ko, descendant de Hoang-ty; qu'il étoit né dans le royaume de Y; qu'il se transporta ensuite dans le pays de Ky, ce qui lui a fait donner pour nom de famille celui de Y-ky, et, ce qui est peu vraisemblable, que dès l'âge de treize ans, il aidoit l'empereur Tchy à gouverner, et qu'il en obtint en

apanage le pays de Tao ; qu'ensuite il eut celui de Tang, raison pour laquelle on l'appelle encore Tao-tang-chy ; enfin, qu'à quinze ans il avoit dix pieds de hauteur ; qu'il fut fait empereur à seize ans ; qu'il mit sa cour à Ping-yang, dans le Chan-sy, et qu'il régna par l'élément du feu ; ce qui, peut-être, signifie qu'il régna sous la protection de la planète de Mars, qui, chez les Chinois, répond à l'élément du feu. Voilà ce que disent les auteurs modernes, qui ne citent pour appui aucun garant authentique.

En indiquant ici les années du règne d'Yao, nous avertissons en même temps qu'elles ne sont fondées que sur de mauvais calculs et sur des ouvrages destinés à prédire l'avenir, comme on en verra la preuve dans la suite *(a)*. On place à la première année de Yao (2357 ans avant J. C.) les ordres qu'il donna dans le Chouking à Hy et à Ho, et à d'autres astronomes, d'observer les mouvemens du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles, et de faire connoître au peuple les différentes saisons.

Suivant le Chouking, ce prince chargea Hy-tchong d'aller dans la vallée Yu-y, vers l'orient,

---

(a) Tous les événemens, dans le Chouking, ne sont rapportés à aucune année. Ici j'indique les années avant J. C., où les annales les indiquent par le cycle.

pour y observer l'équinoxe du printemps, qui est déterminé par l'égalité du jour et de la nuit, le soleil étant dans la constellation Niao ou de *l'oiseau :* c'est là le milieu du printemps, saison où les peuples sortent de leurs demeures, et où les oiseaux et les quadrupèdes font leurs petits. On place la vallée Yu-y dans la partie orientale du Chan-tong.

Hy-chou eut ordre d'aller à Nan-kiao, dans le midi, pour y déterminer le solstice d'été, temps des jours les plus longs, le soleil étant dans la constellation Ho ou *du feu :* c'est alors que les peuples se dispersent, que les oiseaux changent leur plumage et les quadrupèdes leur poil. On place Nan-kiao dans le Tonquin, ce qui est contre toute vraisemblance, puisque long-temps après cette époque les Chinois ne connoissoient pas encore les contrées méridionales.

Il ordonna à Ho-tchong d'aller vers l'occident dans *la vallée obscure*, pour y observer l'équinoxe d'automne. Le soleil est alors dans la constellation Hiu ou *du vide.* Dans ce temps le peuple est tranquille; le plumage des oiseaux et le poil des animaux sont agréables à la vue. On place cette vallée dans le Chen-sy.

Enfin, Ho-chou alla, par son ordre, à Yeou-teou pour y observer le solstice d'hiver, temps des jours les plus courts, où le soleil est dans la

constellation Mao : c'est alors que les hommes se retirent et que les animaux se cachent.

La seconde année il commanda à Hy et à Ho d'observer la durée de l'année *(a)*, de fixer, par le moyen de l'intercalation, les quatre saisons, afin que chacun pût remplir ses devoirs. Les faits suivans prouveront que ces observations sont faussement rapportées à cette époque, d'autant plus que chez aucune autre nation policée, telle que les Égyptiens et les Chaldéens, l'année ne fut, long-temps après, que de trois cent soixante jours, ensuite de trois cent soixante-cinq, et enfin de trois cent soixante-cinq et un quart. Est-il vraisemblable que chez les Chinois elle étoit alors de trois cent soixante-cinq et un quart et de trois cent soixante-six dans l'année intercalaire ! car c'est ainsi qu'on interprète ce passage du Chouking *(b)*. Il faut être excessivement crédule pour adopter de pareils faits.

A ces textes du Chouking que je viens de rapporter, en succèdent d'autres pris dans des auteurs pleins de fables et très-modernes, qui disent qu'à la septième année, un oiseau appelé Tchy,

---

(a) Déterminée dans le Chouking à trois cent soixante-six jours.

(b) Soit ici, soit dans la suite, je ne donne que le précis des passages du Chouking, en conservant cependant l'esprit et la forme du texte. On peut consulter cet ouvrage, publié par mon père en 1770.

qui étoit de mauvais augure, alla se retirer dans des lieux déserts, pendant que le Ky-lin, animal fabuleux qui annonce le bonheur, vint se promener sur un lac : suivant eux, la bonne foi régnoit alors parmi les hommes.

La douzième année, Yao fit la visite de son empire, suivant son usage; on prétend qu'il la faisoit une fois en douze ans.

La quarante-unième année de son règne (l'an 2327), Chun naquit à Tchou-fong. On dit que ses ancêtres avoient été princes d'un pays nommé Yu; que l'un d'eux, appelé Yu-mou, savoit tirer différens accords des vents, et qu'il fit une musique à laquelle on donna le nom de Voe-sing. Le père de Chun étoit appelé Kou-seou, et sa mère Ouo-teng.

Yao, la cinquantième année de son règne, alla se promener dans le pays de Kang-kiu. Un auteur très-suspect prétend que les jeunes gens et les vieillards chantoient à sa louange des chansons dans lesquelles ils lui attribuoient tout leur bonheur. On n'a point osé à la Chine rejeter ce récit, à cause du prince qui en est l'objet.

Pendant ce temps, Chun se rendoit recommandable par son obéissance filiale; on entre à ce sujet dans des détails minutieux. D'après le Seky, sa mère étoit morte, et son père avoit eu d'un second mariage un fils nommé Siang, personnage

plein de vanité, et plus chéri de son père que Chun. Il avoit voulu faire périr plus d'une fois celui-ci, qui avoit échappé au danger; mais malgré les désagrémens que Chun essuyoit, il ne s'écarta jamais de ses devoirs.

A vingt ans, ses vertus étoient connues par-tout. On rapporte que lorsqu'il labouroit la terre auprès de la montagne Lie-chan, tous les peuples des environs l'admiroient, et qu'ils accouroient autour de lui lorsqu'il pêchoit dans le lac Loui-tse; que ceux qui se rendoient auprès de lui lorsqu'il faisoit des vases dans les environs du fleuve, et particulièrement à Fou-hia, s'y multiplioient tellement, que ce lieu devint, en deux ans, un Ye ou un bourg, et l'année suivante une ville.

Pour mettre davantage en évidence la piété de Chun, on dit que son père, lorsqu'il lui faisoit faire un grenier, le brûloit aussitôt, ou lorsqu'il lui faisoit creuser un puits, il le combloit; et cependant Chun travailloit sans murmurer. Enfin, lorsque Yao, entendant parler de ses vertus, voulut lui donner ses deux filles en mariage, Kou-seou refusa d'y consentir, et chercha les moyens de faire périr son fils; mais Chun ne se vengea point: alors les ministres le présentèrent à Yao, et en firent l'éloge. On place ces détails, qui semblent n'être imaginés que pour inspirer la piété filiale, à la soixantième année du règne de Yao.

L'année suivante, l'an 61, ce prince, suivant le Chouking, consulta ses ministres au sujet d'un grand déluge. Les eaux débordées, dit-il, séparent toutes les contrées, absorbent les montagnes et les collines, et forment un abîme immense qui va jusqu'aux cieux; y a-t-il quelqu'un qui puisse remédier à ce malheur! On lui présenta Kuen, et quoiqu'il regardât ce personnage comme un homme qui ne savoit ni obéir ni vivre avec ses égaux, malgré sa répugnance, il consentit à le charger de cet emploi. Kuen travailla pendant neuf années, mais sans aucun succès.

Dans l'année 70, Yao voulut encore chercher un homme qu'il pût charger du gouvernement. On lui présenta son propre fils, qu'il rejeta; il ne voulut point également de Kong-kong, dans lequel il trouvoit trop de défauts. Je règne, dit-il, depuis soixante-dix ans; si parmi vous quelqu'un est en état de gouverner, je lui céderai l'empire. Les grands ne jugeant aucun d'eux capable d'un tel emploi, il leur ordonna d'en chercher parmi les simples particuliers. On lui présenta Chun, qui étoit âgé, sans femme, et dont il avoit entendu parler. Les grands lui dirent qu'il étoit fils d'un père qui avoit l'esprit borné, que sa belle-mère étoit fourbe, et son frère orgueilleux; que cependant, par son obéissance, il étoit parvenu à les corriger. Yao l'accepta; et pour juger de sa

conduite, il lui envoya ses deux filles en mariage au bord de la rivière Kuey, leur ordonnant de respecter leur époux.

Meng-tse dit qu'il y ajouta ses neuf fils pour le servir, cent officiers, des bœufs, des moutons et d'autres vivres ; que Chun vint rendre visite à Yao et en fut favorablement reçu. Tous ces détails fabuleux ne s'accordent pas avec un déluge qui couvroit alors la Chine, comme on le prétend, et, de plus, il est difficile de concilier les généalogies de Yao et de Chun, qu'on fait descendre l'un et l'autre de Hoang-ty.

Chun devenu ministre de Yao, employa, disent les historiens, huit fils de l'ancien empereur Tchuen-hio, qui rétablirent par-tout l'ordre ; il chargea les huit fils de l'empereur Ty-ko de publier les cinq préceptes, c'est-à-dire, les devoirs du père, de la mère, des frères aînés, des frères cadets et des enfans ; il donna audience devant les quatre portes *(a)*, exila quatre coupables et chassa leurs familles, afin de réprimer les démons aériens.

La soixante-douzième année de Yao, Chun se rendit au pied des hautes montagnes, sans être rebuté par les vents, le tonnerre ou la pluie : protégé par le ciel et la terre et par les dieux

---

(a) Chouking, *page 13.*

supérieurs et inférieurs, il ne craignit rien et examina tout.

Depuis que le monde avoit pris naissance, dit Meng-tse, il avoit été d'abord en paix et ensuite rempli de troubles, qui existoient encore du temps d'Yao ; le déluge étoit presque répandu partout, et les plantes, ainsi que les arbres, couvroient le reste.

Les animaux de toute espèce s'étoient multipliés si considérablement, que les hommes n'osoient se montrer : Yao en étoit affligé ; et Chun, s'occupant du soin de réparer ces malheurs, chargea Yu de présider à tout ce qui concerne le feu ; en conséquence celui-ci mit le feu aux forêts qui couvroient les montagnes et les plaines, et brûla tout : alors les animaux furent obligés de chercher d'autres asiles. Yu distingua les neuf rivières, et par-là on eut des vivres. Pendant les huit années qu'il employa à ce travail, il passa trois fois devant sa maison sans y entrer, tant il étoit occupé.

Heou-tsy enseigna au peuple à semer, à planter et à cultiver les cinq fruits : mais, ajoute Meng-tse, les vivres, les habits et les maisons ne suffisent point à l'homme, et s'il est sans instruction, il ressemble à la bête. Chun éleva donc Sie à la dignité de Se-tou, et celui-ci instruisit les peuples des distinctions qui doivent exister parmi eux, des devoirs du père au fils, du sujet au prince, de la

femme au mari, du jeune homme au vieillard, et des amis entre eux.

Toute cette histoire de Yao ne doit paroître qu'une compilation informe et sans critique, remplie de faits minutieux et même contradictoires, malgré les autorités qui paroissent si respectables à la Chine. Si les hommes étoient tels qu'on les représente ici ; s'il falloit leur apprendre à semer et leur enseigner les premiers devoirs de la société, ont-ils pu être capables de faire, plusieurs années auparavant, des observations astronomiques, et avoir acquis une connoissance si précise de la durée de l'année!

Qu'est-ce que ce déluge qui monte jusqu'aux cieux, pendant que la terre est couverte d'animaux, et que les hommes sont cachés dans des retraites où ils manquent de tout! Il y a lieu de croire qu'il n'est ici question que d'un ancien état de la Chine, pays assez rempli de lacs et de rivières, et qui, avant qu'il fût peuplé ou que ses habitans fussent policés, étoit inondé en beaucoup d'endroits, et couvert en partie de forêts qu'il fallut détruire lorsque les hommes se multiplièrent. Dans la suite on aura transporté ces événemens à d'autres temps, et on les aura embellis par des détails accompagnés de beaucoup de morale, selon le goût des Chinois. Quand on voudra réfléchir sur cette histoire, et en examiner les

détails et les fondemens, il paroîtra difficile d'y ajouter foi, malgré l'autorité de Meng-tse lui-même.

La soixante-treizième année de son règne (2285 avant J. C.), Yao, après avoir considéré attentivement la conduite de Chun, se proposa de le déclarer son successeur. Chun le refusa d'abord, sous prétexte qu'il n'étoit pas assez vertueux; mais il fut obligé d'obéir, et le premier jour de la première lune, il fut installé dans le temple appelé Ven-tsou. On se servit dans cette occasion de deux instrumens, que les modernes prétendent être une sphère et un tube. Les Chinois ont toujours été curieux de parler beaucoup d'astronomie dans leur histoire, mais ils en disent trop pour qu'on puisse y ajouter foi.

Chun fit plusieurs sacrifices, l'un au Chang-ty, l'autre aux six vénérables *(a)*, et le troisième aux montagnes et aux rivières; il s'adressa également à tous les esprits; il convoqua tous les grands et les ministres sur la fin de la première lune, et distribua aux princes des chouy ou espèce de tesser, qui servirent à reconnoître le rang des princes tributaires.

La soixante-quatorzième année, Chun fit la visite de l'empire; il se transporta, à la second lune, du côté de l'orient, à la montagne Tay-tsong

(a) Chouking, *page 14*.

(dans le Chan-tong), où il fit un sacrifice aux montagnes et aux rivières, visita les princes de l'Orient, et reçut d'eux en présent cinq pierres précieuses, trois pièces de soie, deux vivans et un mort *(a)*; il régla les saisons, les mois et les jours, la musique, les mesures et les balances; il détermina les cinq cérémonies, les vases et les instrumens qu'il falloit employer. A la cinquième lune, il alla visiter le midi à la montagne Nan-yo (dans le Hou-kouang), où il fit les mêmes cérémonies. A la huitième lune, il se rendit du côté de l'occident (dans le Chen-sy), et à la onzième lune du côté du nord.

De retour de ces voyages, il revint au temple appelé Y-tsou, où il sacrifia un bœuf.

Tous les cinq ans il faisoit ainsi la visite de l'empire, et dans l'intervalle les grands venoient lui rendre leurs hommages quatre fois; on examinoit leur conduite, et on leur donnoit pour récompense des chariots et des habits s'ils le méritoient. Malgré l'autorité du Chouking, ces détails paroissent peu vraisemblables, sur-tout si l'on fait réflexion à l'état du pays à cette époque, et que ce ne fut que bien des siècles après que le Hou-kouang passa sous la domination chinoise.

Il exila Kong-kong à Yeou-tcheou, dans le

(a) Chouking, *page 14.*

Leao-tong, et l'an 76 il punit de la même peine les San-miao, en les envoyant à San-ouey (à l'ouest du Chen-sy).

Tchy-yeou, qui, le premier, avoit excité des troubles dans le monde, fut cause qu'on ne vit alors que des scélérats et des brigands. Les Miao, qui n'agissoient point suivant la raison, avoient établi des supplices cruels. On coupoit le nez ou les oreilles, on mutiloit les hommes en les rendant eunuques, on imprimoit des marques noires sur le visage; les juremens et les imprécations se faisoient entendre de tous côtés : aussi le ciel irrité détruisit les Miao.

Tchong et Ly eurent ordre de couper toute communication entre le ciel et la terre.

D'autres auteurs ajoutent que depuis le règne de Chao-hao, les Kieou-ly avoient causé des troubles et mis la confusion dans le culte des dieux adorés par le peuple, que tout le monde se mêloit de faire des sacrifices, qu'on employoit les magiciens, qu'en conséquence on étoit accablé de malheurs. Ce fut dans cet état que Tchuen-hio reçut l'empire. Il ordonna à Tchong, qui avoit l'intendance du midi, de régir ce qui concerne le ciel et les dieux, et à Ly, qui avoit celle du feu, de régir la terre et le peuple; il fit rétablir les anciens usages, et il n'y eut plus de désordres. Les San-miao, dit-on, renouvelèrent les pratiques des

Kieou-ly ; mais il n'en résulte pas moins une contradiction avec le Chouking, puisque les deux ministres, Tchong et Ly, ne peuvent avoir vécu sous Chao-hao et sous Yao, la différence entre ces deux princes étant de deux cent quarante-un ans.

Chun établit cinq supplices pour punir les crimes ; il fixa l'exil pour la punition de ceux qui ne méritoient pas un de ces cinq supplices, le fouet pour les fautes ordinaires, les verges dans les lieux d'instruction, et l'amende pour se racheter de ces punitions. Il voulut qu'en pardonnant les fautes involontaires, on punît sévèrement les autres, mais qu'on eût en même temps de la pitié.

Kong-kong avoit été exilé à Yeou-tcheou ; il exila de même Houan-teou à Tsong-chan, et Kuen fut renfermé à Yu-chan : après ces punitions, l'empire fut en paix.

La quatre-vingtième année du règne de Yao, Yu annonça la fin des travaux qu'il avoit entrepris pour l'écoulement des eaux ; il avoit suivi et reconnu les grandes montagnes et les grandes rivières ; il avoit abattu les bois et désigné les tributs que chaque province devoit rendre. C'est la seule occasion, jusqu'à l'an 722 avant J. C., où l'on nomme les provinces par leur nom. Ce chapitre du Chouking est important, puisqu'il donne un état de la Chine ; mais cet état ne peut

convenir

convenir au temps de Yao, sous lequel on prétend qu'il a été composé. De plus, un seul homme ne pouvoit avoir exécuté, immédiatement après un déluge, ou, si l'on veut simplement, dans un pays aussi inculte et aussi sauvage qu'on représente la Chine à cette époque, des desséchemens si étendus et tels que le Chouking l'annonce, encore moins tout ce que les modernes rapportent.

Nous abrégeons ici ces détails, en nous bornant à indiquer les provinces et leurs tributs.

La première est appelée Ky-tcheou : on la place dans le Chan-sy, et on prétend qu'elle étoit au centre de toutes les autres ; ce qui est difficile à concilier avec la position du Chan-sy, qui est une des provinces septentrionales.

Yu régla ce qui concerne les montagnes Leang et Ky. D'après ce simple texte, les modernes prétendent qu'il ouvrit et perça une longue chaîne de montagnes, pour donner un libre cours au Hoang-ho; travail immense, dont il n'est fait aucune mention dans le Chouking.

Il régla encore ce qui concerne quelques autres cantons. Les tributs de cette province consistoient en peaux et en habits des barbares des îles, qui étoient apportés par l'embouchure du Hoang-ho. Récit incroyable pour cette époque, qui suppose que la Chine s'étendoit alors jusqu'au bord de la mer Orientale, pendant qu'on ne voit aucune

preuve certaine de cette étendue avant l'an 722 avant J. C.

La seconde province est Yen-tcheou, entre le Tsy et le Ho (ou le Hoang-ho : on la place dans le Chan-tong). Ce pays étant propre aux mûriers, on y éleva des vers à soie. Après que Yu eut reconnu les neuf rivières (qu'il est difficile de placer), les peuples abandonnèrent les montagnes et vinrent habiter dans les plaines. Les tributs consistoient en vernis, en soieries, et en tissus de diverses couleurs; ce qui est bien extraordinaire, après l'état dans lequel étoit la Chine pendant l'inondation. Le vernis est un luxe qui devoit être inconnu alors; il en est de même de la culture des mûriers et de la fabrique des soieries.

La troisième est Tsing-tcheou, entre la mer et la montagne Tay (dans le Chan-tong) : Yu reconnut encore les rivières, et établit des tributs consistant en sel, en toiles, en productions marines, en soie écrue, en chanvre, en étain, en bois de pin et en pierres précieuses. A cette époque il est fait mention de barbares nommés Yu et Lay, qui habitoient dans cette province; et comme ils y étoient encore dans le même état l'an 722, et qu'ils ne faisoient pas corps avec la nation Chinoise, il est singulier que Yu ait pris soin de défricher leur pays, et que ces peuples ne se soient pas policés pendant le nombre de siècles qui se

sont écoulés depuis les travaux de Yu. Ces observations doivent concourir à prouver que le chapitre Yu-cong du Chouking ne nous présente que la Chine telle qu'elle étoit vers l'an 722.

La quatrième est nommée Siu-tcheou, vers les rivières de Hoay et de Y (dans le Honan). Les écrivains modernes supposent ici de grands travaux faits par Yu. Les tributs qu'il imposa consistoient en terre de cinq couleurs, en plumes de poules sauvages, en bois de Tong, en pierre de King pour la musique, en perles que les barbares de Hoay pêchent, et en poissons.

Il faut faire ici les mêmes réflexions sur ces barbares de Hoay, qui étoient, du temps de Yu, dans cette province, et qui s'y trouvent encore après l'année 722 avant J. C., sans être plus policés. Les pierres de King et les perles paroissent des objets que des peuples tels que les Chinois d'alors ne devoient pas employer.

La cinquième est nommée Yang-tcheou, vers la rivière Hoay et la mer Orientale; elle s'étend dans le Tchekiang, le Kiangnan, le Kiangsy et le Fokien; mais ces provinces étant encore absolument barbares long-temps après l'an 722 avant J. C., il étoit donc inutile à Yu d'y exécuter les travaux qu'on lui attribue, et qu'on ne peut expliquer.

Il trouva que cette province produisoit de grands

et de petits roseaux, beaucoup de plantes et d'arbres fort élevés; les tributs qu'il en reçut consistoient en métaux de trois espèces, en pierres précieuses, en bamboux, en dents, en peaux, en plumes, en poils, en habits faits d'herbe, et travaillés par les barbares des îles, en oranges et en pamplemouses.

La sixième est la province de King-tcheou, située entre les montagnes de King et de Heng (dans le Hou-kouang); ses tributs consistoient en plumes, en poils, en dents, en peaux, en métaux, en différens bois, dont un servoit à faire des flèches, en pierres à aiguiser, en vermillon et en roseaux. Les peuples de cette province, 722 ans avant J. C., ne se reconnoissoient pas comme Chinois; ce qui prouve la fausseté de ces détails et des prétendus travaux de Yu, entrepris dans des lieux qu'on a d'ailleurs beaucoup de peine à reconnoître.

La septième province est appelée Yu-tcheou, entre la montagne King et le fleuve Hoang-ho (on la place dans le Honan); ses tributs étoient des vernis, des toiles de chanvre et autres tissus, des pierres pour polir.

La huitième est Leang-tcheou, entre la montagne Hoa et le fleuve He-chouy (dans le Se-tchuen). On parle des barbares de Ho. Les tributs consistoient en pierre Nou et King, en fer, en argent, en acier, en peaux d'ours, de renards, de chats sauvages.

Les peuples du Se-tchuen n'étant pas encore Chinois long-temps après l'an 722 avant J. C., la même difficulté existe toujours.

La neuvième est Yong-tcheou, entre la même rivière He-chouy, et le fleuve Hoang-ho (on la place dans le Chen-sy). Yu rendit habitable le pays de San-ouey, à l'ouest du Chen-sy, et soumit différens peuples barbares, qui cependant l'étoient encore l'an 722 avant J. C.; ses tributs consistoient en différentes sortes de pierre.

Il n'est pas croyable que Yu ait rendu habitable une contrée dont il n'avoit pas besoin, contrée d'ailleurs trop voisine du désert de sable, et qui n'a été habitée, dans la suite, que par quelques hordes de Tartares.

On trouve ensuite des détails géographiques qui présentent moins les courses et les travaux de Yu, que divers routiers par les rivières qui traversent une partie de la Chine dans les contrées septentrionales, en sorte qu'on pourroit regarder ce chapitre comme une indication des routes que les premiers qui firent des découvertes suivoient en différens temps, et un précis de quelques travaux qu'ils entreprirènt pour les desséchemens.

Quoi qu'il en soit, après ces travaux attribués à Yu, pour l'écoulement des eaux, tous les bords de la mer et des rivières furent habitables ; il y

eut des chemins dans les neuf montagnes, les sources des neuf rivières furent en bon état, les six départemens furent réglés, les produits des terres furent déterminés et partagés en trois classes. Yu donna des terres et des surnoms *(a)*.

Le Chouking, après avoir divisé l'empire en neuf Tcheou, en fait ensuite un autre partage en cinq Fou, qui mérite quelque attention.

Cinq cents ly formèrent le Tien-fou *(b)*. A cent ly de distance, le riz étoit apporté avec sa tige; à deux cents ly, sans sa tige; à trois cents ly, avec son enveloppe; à quatre cents ly, le grain s'envoyoit non mondé; et à cinq cents ly, mondé.

Cinq cents autres ly formèrent le Heou-fou; dont les cent premiers ly étoient pour les terres des officiers; deux cents, pour celles des Nan *(c)*; et trois cents, pour celles des grands vassaux.

Cinq cents autres ly formèrent le Soui-fou; il y en avait trois cents destinés pour apprendre les sciences, et deux cents pour la défense du pays.

Cinq cents autres ly formèrent le Yao-fou, dont trois cents étoient occupés par les barbares, et deux cents par les criminels.

(a) Note du Chouking, *page 55*.

(b) La cour impériale étoit dans ce Fou, qui lui-même étoit au centre de tous les autres. Dix ly font une lieue.

(c) Titre de dignité.

Cinq cents autres ly formèrent le Hoang-fou ; dont trois cents pour les barbares appelés Man, et deux cents pour les exilés.

Les bornes de l'empire, d'après le Chouking, s'étendent, du côté de l'est, jusqu'à la mer, et du côté de l'ouest, jusqu'au désert de sable. Du nord au sud, et dans tous les lieux, les instructions de Yu furent publiées, et ce ministre portant un Kuey noir *(a)*, annonça la fin de ses travaux.

Cette étendue considérable ne peut convenir à la Chine sous cette époque, et elle ne lui convient pas même quinze cents ans plus tard.

Les écrivains postérieurs au Chouking s'accordent à placer, d'après le texte, ces départemens d'une manière concentrique, c'est-à-dire, que le Tien-fou est au centre, environné par les autres Fou disposés en forme de carrés placés les uns dans les autres ; division qui n'est pas vraisemblable, et qui paroît empruntée de celle qu'Ezéchiel fait en vision, de la terre promise.

Dans cette division le prophète place au centre la portion du Seigneur et celle des prémices, qui répondent au Tien-fou, dans lequel est le Vang-ky ou la portion du roi, selon les Chinois. Les autres portions sont autour. Dans le partage de Josué,

---

(a) Espèce de tablette de bois ou d'ivoire, que les grands tenoient devant le visage lorsqu'ils parloient à l'empereur.

on voit aussi des lieux destinés pour certains peuples du Canaan qui n'étoit pas soumis, et d'autres assignés pour les fugitifs. Ainsi, tout ce que l'on dit ici auroit été écrit par des auteurs postérieurs à Ézéchiel et emprunté des Juifs, ce qui doit décréditer l'authenticité attribuée aux livres Chinois et à l'histoire de cette nation.

Chun ne paroît pas avoir eu égard à la division que Yu avoit faite de l'empire en neuf provinces, puisque l'année suivante, l'an 81 du règne de Yao, il le divise en douze. Il établit des signaux sur douze montagnes, pour y faire des sacrifices, et fit aussi creuser des canaux, quoique, suivant le Chouking, Yu eût totalement achevé les travaux qui concernoient les eaux. Selon plusieurs historiens, Yao, pour récompenser Yu, lui donna le titre de Pe avec la charge de Se-kong (intendant des travaux); pour nom de famille, celui de Se et la principauté de Hia. Il récompensa aussi un autre de ses ministres, auquel il donna la principauté de Liu. Pe-y, qui avoit assisté Chun et Yu dans leurs travaux, fut également récompensé. Sie, l'ancêtre des rois de la dynastie des Chang, que l'on fait descendre de Ty-ko, obtint une grande charge et la principauté de Chang. Il étoit né d'une manière extraordinaire. Sa mère, allant un jour avec quelques autres femmes se baigner, trouva un oeuf qui étoit tombé, elle l'avala et

devint grosse. Ky, l'ancêtre des Tcheou, obtint la principauté de Pin. Ce personnage fut abandonné en naissant, c'est pour cela qu'il fut appelé Ky, c'est-à-dire *abandonné.* Lorsqu'il fut grand, il aima le labourage, examina les qualités des terres, et n'y sema que ce qui leur étoit propre; le peuple l'imita; Yao en conséquence le mit à la tête du labourage, et lui donna le titre de Heou-tsy. Il devint dans la suite le dieu des laboureurs.

Telle est l'origine que des auteurs pleins de fables donnent aux fondateurs des trois premières dynasties Chinoises, qu'ils font descendre de Hoang-ty.

La cent deuxième année, Yao mourut. Le peuple porta le deuil pendant trois ans, et l'on fit cesser les concerts dans l'empire. Les historiens disent qu'il laissa dix enfans, dont aucun ne lui succéda. L'un d'eux étoit appelé Tcheou, que Yu, devenu roi, fit prince de Tang. On parle d'un descendant de Yao, nommé Lieou-louy, qui avoit l'art d'apprivoiser les serpens, art qui fut conservé dans sa famille. Chun avoit aidé, pendant vingt-huit ans, Yao à gouverner. Après la mort de ce prince il se retira dans le midi, où tous les grands vassaux, qui ne voulurent pas reconnoître Tchou fils de Yao, parce qu'il étoit méchant, allèrent lui rendre hommage et le proclamèrent roi.

CHUN, 2255 ANS AVANT J. C.

Ce prince n'est pas moins célèbre à la Chine que Yao. Le Chouking, en parlant de lui, débute par un grand éloge, que plusieurs regardent comme une addition faite par les premiers éditeurs.

Le premier jour d'une première lune, après la mort de Yao, Chun se rendit dans la salle des ancêtres, donna audience aux grands, et prit connoissance de toutes les affaires. Il consulta les douze Mou (pasteurs), et leur parla ainsi *(a)*: « Tout consiste à prendre le temps convenable » pour faire les provisions de vivres. Traitez avec » bonté ceux qui viennent de loin, instruisez ceux » qui sont auprès de vous, estimez et faites valoir » ceux qui ont des talens, ayez confiance dans » les gens de bien, ne fréquentez pas ceux dont » les mœurs sont corrompues ; c'est par là que » vous vous ferez obéir des barbares de Man et » de Y. » Il adressa ensuite la parole aux grands, et leur demanda si parmi eux il y avoit quelqu'un en état de gouverner, afin de le mettre à la tête des ministres : tous lui présentèrent Yu, qui étoit Se-kong ou intendant des travaux publics. En conséquence, Chun le déclara premier ministre, et lui confia le soin de tous les ouvrages qui concernent la terre et les eaux.

(a) Chouking, *page 17*.

Ky fut chargé de faire semer toutes sortes de grains, selon la saison, afin de soulager la misère du peuple, et Sie eut la charge de Se-tou, et le soin d'instruire le peuple de ses devoirs, afin d'entretenir la paix et l'union. (Ces trois personnages sont les fondateurs des trois premières dynasties). Il parla ensuite à Kao-yao, et lui dit : « Les étrangers excitent des troubles ; si parmi » les peuples de Hia il y a des voleurs, des assas- » sins, des gens de mauvaises mœurs, je vous » établis juge, afin que vous employiez les cinq » règles pour punir les crimes par autant de peines » qui leur soient proportionnées ; il y a trois en- » droits pour les exécuter ; il y a des lieux pour » les cinq sortes d'exil, et dans ces lieux il y a » trois sortes de demeures. »

Ceux qui prétendent que ce texte du Chouking a été composé du temps de Chun, sont fort embarrassés pour expliquer ce qu'il faut entendre ici par peuples de Hia. Cette dynastie n'existoit pas encore, et les Chinois ne portoient pas ce nom.

Chun chargea Tchouy des ouvrages publics, quoique celui-ci le refusât, prétendant que Yu en étoit plus digne que lui. Il donna à Y l'intendance des montagnes, des forêts, des lacs, des étangs, des plantes, des arbres, des oiseaux et des animaux. Ces deux derniers départemens semblent rentrer dans celui de Yu, qui étoit chargé de ce

qui concerne la terre et les eaux, et qui avoit tant travaillé, comme on le prétend, pour faire cesser les débordemens des fleuves.

Pe-y fut chargé de veiller aux trois cérémonies, et Chun lui donna la charge de Tchy-tsong, en lui disant, « Depuis le matin jusqu'au soir, pénétré » de crainte et de respect, soyez sur vos gardes, » ayez le cœur droit et sans passion. »

Kuey fut nommé intendant de la musique. « Ins- » truisez les enfans des princes et des grands, lui » dit Chun; faites en sorte qu'ils soient sincères, » affables, indulgens, complaisans, graves et » fermes sans être durs ni cruels; formez leur » discernement; qu'ils ne soient pas orgueilleux; » expliquez-leur votre pensée dans des vers et des » chansons dans lesquelles les paroles soient d'ac- » cord avec les Ching *[sons]*; si les huit tons » s'accordent, s'il n'y a aucune confusion, les » dieux et les hommes seront unis. »

S'adressant ensuite à Long, il lui dit: « Je dé- » teste ceux dont la langue sème la division et » met par-tout le désordre. Je vous donne la » charge de Na-yen, afin que vous me rapportiez » fidèlement et avec sincérité tout ce que l'on dit. » Après quoi, s'adressant à tous, il les exhorta à remplir leurs devoirs.

Toute cette histoire de Chun ne paroît être faite que pour donner des préceptes de conduite.

On rapporte encore dans le Chouking une espèce de conférence entre Yu et Kao-yao : ce sont sans doute des philosophes qui, dans la suite, ont composé ces petits discours.

Kao-yao. Si un prince est véritablement vertueux, on ne lui dissimulera rien dans ses conseils, et ses ministres seront d'accord. Si celui qui veut se perfectionner, s'en occupe sans cesse ; s'il met l'ordre dans sa famille, les sages se rendront auprès de lui, et l'encourageront par leurs exemples et leurs avis. Un prince doit bien connoître les hommes et mettre l'union parmi eux.

Yu. Si un prince connoît bien les hommes, il n'emploie que ceux qui sont sages ; s'il sait mettre l'union parmi les peuples ; s'il se fait aimer par son bon cœur et par ses libéralités ; si à ces qualités il joint la prudence, il n'aura rien à craindre des discours artificieux des hypocrites et des scélérats.

Kao-yao. Dans les actions il y a neuf vertus à considérer. Celui-là, dit-on, a de la vertu, mais il faut voir ses actions. Celui qui sait unir la retenue à de grands talens, la droiture à l'honnêteté, l'exactitude à la complaisance, la fermeté à l'indulgence, la justice à la douceur, la gravité à la franchise, l'esprit à la docilité, le pouvoir à l'équité, et la modération au discernement, celui-là est à juste titre un homme sage.

Celui qui observe tous les jours trois de ces

vertus, et en donne des exemples, est capable de gouverner sa famille ; et celui qui en pratique six, est en état de gouverner un royaume ; mais un prince qui réunit ces neuf vertus, verra tous ses sujets faire des efforts pour être employés, les uns dans les places qui demandent de grands talens, les autres dans celles qui ne sont pas si importantes. Les officiers seront sans jalousie, et s'encourageront mutuellement; enfin les artisans même s'appliqueront, suivant les saisons, à toutes sortes d'ouvrages.

Les grands vassaux ne doivent pas se livrer aux plaisirs, ils doivent être sans cesse sur leurs gardes, veiller à ce que les officiers ne négligent pas leurs emplois ; car ils gèrent les affaires du ciel, et c'est de lui qu'ils tiennent leurs commissions.

Les cinq enseignemens viennent du ciel, et c'est pour cette raison que nous en faisons la règle de notre conduite, et que nous respectons la distinction des cinq états. Le ciel a établi les cérémonies différentes, par la même raison nous les regardons comme des lois immuables. Nous observons les règles du respect et de la déférence, et nous gardons le juste milieu. C'est le ciel qui a placé au-dessus des autres ceux qui se distinguent par leurs vertus, et qui veut qu'ils soient reconnus par cinq sortes d'habillemens différens.

C'est encore le ciel qui punit les méchans, et pour cela on emploie cinq supplices. L'art de gouverner mérite qu'on y pense sérieusement.

Ce que le ciel entend et voit, se manifeste par des choses que les peuples voient et entendent; ce que les peuples jugent digne de récompense ou de punition, indique ce que le ciel veut punir ou récompenser, parce qu'il y a une communication intime entre le ciel et le peuple. Que ceux qui gouvernent les hommes soient donc attentifs et réservés.

A ce chapitre du Chouking, on en joint un autre, dans lequel Yu donne des avis à l'empereur, et s'exprime en ces termes. « Quand la grande » inondation s'éleva jusqu'au ciel, environna les » montagnes et couvrit les lieux élevés, les peu» ples troublés périrent dans les eaux; alors j'em» ployai les quatre Tsay *(a)*, je suivis les montagnes » et je coupai les bois.

» Avec Y, je rassemblai des provisions de grains » et de chair d'animaux, pour la subsistance des » peuples; je ménageai des lits aux rivières que » je fis couler vers les quatre mers. Aidé de Tsy, » on ensemença les terres, et en joignant la chair » des animaux à celle des poissons, on parvint à » avoir de quoi vivre. On transporta des provisions

(a) Différentes sortes de voitures. *Chouking*, page 55.

» dans les endroits où il en manquoit, et il se fit » des échanges; je fis ensuite la division des dé» partemens, et on leur donna une forme de » gouvernement. »

Kao-yao donna de grands éloges à cette conduite, et Yu continua : « Prince, dit-il, soyez » attentif; déterminez l'objet qui doit vous fixer, » examinez les occasions où il faut délibérer ou » agir, et pensez à rendre invariable la délibéra» tion et l'exécution. Si vos ministres sont fidèles » et d'accord entre eux, ils attendront votre réso» lution, et vous recevrez clairement les ordres » du Chang-ty, qui vous comblera de ses bien» faits. »

A ce discours l'empereur répondit : « Un » ministre me touche de bien près; et celui qui » me touche de bien près est un ministre; il me » sert de pied, de main, d'oreille et d'œil; il » m'aide à gouverner les peuples, il répand mes » bienfaits par-tout.

» Lorsque je vois la figure des anciens habits » sur lesquels sont représentés, en broderie, le » soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les » serpens, les oiseaux de diverses couleurs, les » vases, les herbes, le feu, le riz, les haches, » les coignées, je desire en faire de semblables.

» Quand je veux entendre les six Lu, les cinq » sons, les huit tons, j'examine ma conduite, je » souhaite

» souhaite qu'on m'offre les chansons qui sont
» accompagnées des cinq tons.

» Lorsque je fais des fautes, on doit m'en avertir ;
» on serait blâmable de m'applaudir en ma pré-
» sence, pour me blâmer en arrière.

» Lorsqu'un homme inconsidéré dit des paroles
» nuisibles, faites-le tirer au but pour vérifier ce
» qu'il a dit, punissez-le ensuite, et tenez registre
» de la punition que vous lui aurez infligée ; s'il
» promet de se corriger, mettez ses paroles en
» musique, et que chaque jour on les lui chante ;
» s'il se corrige, avertissez-en l'empereur ; autre-
» ment punissez le coupable. »

« Que ces paroles sont justes ! dit Yu. La répu-
» tation et la gloire de l'empereur sont parvenues
» jusqu'aux bords de la mer, et aux extrémités du
» monde. Les sages de tous les pays desirent d'être
» à son service : il sait récompenser le mérite, il
» examine tout. Qui oseroit manquer au respect et
» à l'honnêteté qu'on se doit réciproquement ?

» Je n'ai point été comme Tan-tchou, le fils
» d'Yao, vain, orgueilleux, entreprenant, dissipé,
» cruel et toujours inquiet. Dans les endroits où
» il n'y avoit pas d'eau, il vouloit aller en bateau ;
» chez lui il vivoit avec une troupe de débauchés,
» aussi ne succéda-t-il pas au trône de son père.
» Pour éviter de pareilles fautes, j'épousai la fille du
» prince de Tou-chan, je restai avec elle pendant

» quatre jours : dans la suite, quoique j'entendisse » les cris de mon fils, je ne pensois qu'aux tra- » vaux que j'avois entrepris pour faire écouler les » eaux ; je divisai l'empire en cinq départemens, » et je parvins jusqu'à cinq mille ly. Chaque » province eut douze chefs ; je renfermai dans » leurs bornes les quatre mers. Les Miao furent » les seuls qu'on ne put soumettre. »

« C'est vous, répondit l'empereur, qui avez » porté le peuple à faire le bien dont je lui don- » nois des leçons. Kao-yao a donné un grand éclat » à votre ouvrage en établissant les cinq supplices, » et il est pénétré d'estime pour votre mérite. »

Dans cette même année, Chun, dit un autre historien, alla faire la visite des quatre montagnes et des huit chefs ; il fit construire des éminences pour les sacrifices, sur les douze montagnes des douze provinces ; le maître de musique détermina les noms des différentes musiques. On se servit de quatre chants différens, sur autant de montagnes, et Chun vit exécuter des danses. Il fit un sacrifice dans chaque saison, et revint ensuite au temple des ancêtres, où il sacrifia un porc.

La troisième année, il examina la conduite des grands et des ministres, et la cinquième année il fit exécuter une musique appelée Tsien-chao. Le maître de la musique, nommé Kuey, s'exprime ainsi à ce sujet : « Lorsqu'on fait résonner le

» Ming-kieou (pierre sonore), lorsqu'on touche la
» lyre et la guitare, et qu'on les accompagne de
» la voix, les ancêtres viennent y prendre part;
» le Tant-chou est sur son siége, et tous les princes
» sont humbles. Les sons des flûtes, du tambour,
» des orgues et des sonnettes, retentissent tour à
» tour; les oiseaux et les animaux tressaillent de
» joie. Le Fong-hoang bat des ailes lorsqu'il entend
» les neuf parties de la musique Siao-chao. Quand
» je frappe sur ma pierre, les bêtes les plus fé-
» roces marquent leur joie, les peuples et les
» officiers sont d'accord. »

Dans cette même année, Chun détermina les instrumens de musique, la cloche et la pierre; il distingua les voix des hommes et les accens des oiseaux et des animaux; il régla les quatre saisons, les six lu, les cinq devoirs et les dix préceptes.

A l'automne, il fit la cérémonie de nourrir les vieillards; au printemps, il la répéta pour les enfans, et l'on exécuta une musique dans la plaine de Ta-lou.

Un autre auteur dit que Chun avoit inventé une lyre à cinq cordes, sur laquelle Kuey faisoit exécuter des airs pour récompenser les grands vassaux: ce moyen servoit à les exciter à la vertu, et tout prospéroit.

La sixième année, Chun fit une autre visite dans l'empire: les grands vinrent lui faire hommage

et lui présenter leurs chansons ; par-là l'empereur jugeoit des mœurs des peuples, qu'il rangea par classes. Il fixa en outre les six lu, les cinq sons, les huit tons et les sept principes.

Pendant les années 7, 9, 14, 15 et 16, on cite encore de la musique faite par Yu ; mais il seroit trop long de rapporter ici les noms de ces pièces et les réflexions morales qui les accompagnent. On se persuadera aisément que tous ces détails sur la musique ont été imaginés par les écrivains pour embellir le règne de Chun, sur lequel les plus anciens auteurs ne disent presque rien.

A la trente-deuxième année (2224 avant J. C.), il est question de lever des troupes, et tout se passe en un très-long discours de morale entre Chun, Yu et Kao-yao, rapporté dans le Chouking.

« Quand le prince et le sujet, dit Yu, savent » surmonter les difficultés de leur état, l'empire » est bien gouverné et les peuples suivent et pra- » tiquent la vertu. »

« Des discours si sages, répondit Chun, ne » doivent pas être cachés ; les pratiquer, ne pas » laisser les sages dans des lieux déserts et incon- » nus *(a)*, mettre l'union et la paix par-tout, ne » jamais négliger le bien du peuple, sacrifier ses

---

(a) Ceci fait voir que dès ce temps il y avoit des philosophes qui se retiroient dans les déserts.

» vues et ses lumières à celles des autres, ne pas
» maltraiter ni rebuter ceux qui sont hors d'état
» de se plaindre ; voilà les vertus qu'on doit pra-
» tiquer. »

Le ministre Y ajouta : « La vertu de l'empereur
» s'étendit par-tout et ne se démentit jamais : il fut
» doué d'une grande pénétration et d'une pro-
» fonde sagesse ; il sut se faire craindre et res-
» pecter ; c'est pour cela que le ciel le favorisa et
» lui donna l'empire. »

« Heureux celui qui garde la loi, dit Yu, et
» malheur à celui qui la viole ! elle doit être comme
» l'ombre et l'écho. »

« Hélas ! reprit Y, il faut sans cesse veiller sur
» soi-même et se corriger. Ne laissez pas violer
» les lois, fuyez les amusemens, et ne vous livrez
» pas aux plaisirs illicites. Si vous donnez un ordre
» à des sages, ne le changez jamais. Éloignez de
» vous ceux qui ont des mœurs corrompues ; dans
» les cas douteux, attendez que vous soyez ins-
» truit ; ne vous opposez pas à la raison ; ne vous
» écartez pas des suffrages des peuples pour suivre
» vos inclinations : si vous êtes appliqué aux
» affaires, vous verrez les étrangers venir de toutes
» parts se soumettre à votre obéissance. »

Yu reprit la parole et dit : « Prince, pensez-y
» bien, la vertu est la base du gouvernement, et
» le gouvernement consiste à procurer au peuple

» les choses nécessaires à sa conservation, telles
» que l'eau, le feu, les métaux, le bois et les grains ;
» mais avant il faut le rendre vertueux, et le pré-
» server de ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie :
» voilà ce que doit faire un prince pour se rendre
» recommandable. Quand on gouverne, on em-
» ploie l'autorité ; mais quand on enseigne, on a
» recours aux éloges et aux chansons, pour encou-
» rager et exhorter les hommes à la vertu. »

Chun approuva ce discours, et ajouta : « De-
» puis que les ouvrages qui concernent le déluge
» sont achevés, le ciel peut procurer ce qu'on doit
» attendre de lui. Les choses nécessaires à la vie
» et les affaires sont en état, et c'est à vous que
» nous sommes redevables de notre sûreté.

» Je règne depuis trente-trois ans ; mon âge et
» ma foiblesse ne me permettent plus de donner
» aux affaires toute l'application convenable. Je
» veux que vous ayez toute autorité sur mes sujets :
» faites donc vos efforts pour vous acquitter digne-
» ment de cet emploi. » Yu refusa, et proposa
Kao-yao ; mais celui-ci s'étant excusé, l'empereur
s'adressa à Yu et lui dit : « Quand nous étions
» alarmés de la grande inondation, vous travail-
» lâtes avec ardeur, et vous nous rendîtes les plus
» grands services ; toujours modeste, vous avez
» continué à travailler, et quoique personne ne
» soit au-dessus de vous par ses bonnes qualités,

» vous êtes sans orgueil. Nul n'a fait de si grandes » choses que vous, et vous ne vous faites pas » valoir ; quelle idée ne doit-on pas avoir de vous ! » Les nombres du ciel, l'ordre des événemens » exigent que vous soyez le maître de l'empire : » *ne me dites rien davantage (a)*, parce que je veux » que vous acceptiez ce que je vous ordonne, et » que vous ne me refusiez point *(b)*. »

Yu répondit qu'il falloit consulter les sorts, pour examiner ceux des ministres qui avoient rendu de grands services, et qui étoient plus dignes que lui.

L'empereur répondit qu'on avoit consulté le Tchen [sort par la tortue], qu'on avoit le suffrage des dieux supérieurs et inférieurs, ainsi que celui de la plante Tchy, par conséquent qu'il étoit inutile de revenir au Pou ; que d'ailleurs il étoit décidé, et que c'étoit l'avis de tout le monde : en conséquence, le premier jour de la première lune de la trente-troisième année, Yu fut installé dans le temple de Chin-tsong, et mis à la tête de tous les ministres, de la même manière que Yao avoit fait pour Chun.

(a) Passage de Ta-yu-mo. *Chouking*, page 17.

(b) Explication de ce passage dans la Lettre à M. *Millin*, 1.er février 1807, en réponse à ce qu'on avoit avancé que mon père ne savoit pas le chinois. *Magasin encyclopédique*, mars 1807.

Ici on interrompt ce long chapitre du Chou-king, pour y insérer un recueil tiré d'un écrivain suspect, rempli de fables, et qui n'a pas l'antiquité qu'on lui attribue. Il rapporte qu'après que Yu eut fait écouler les eaux, il reçut du ciel, pour récompense, le Hoang-fan, ou la grande et profonde loi consistant en neuf articles.

Il y en a qui disent que ces neuf nombres ou articles étoient représentés sur le dos d'une tortue qui sortit du fleuve Lo; c'est la table que l'on appelle Lo-chou, ou *livre sorti de la rivière Lo.*

Les Chinois les plus éclairés qui, dans leurs écrits, ajoutent foi à l'apparition de cette tortue mystérieuse, débitent beaucoup de choses sur ces nombres, qu'ils paroissent avoir empruntés de la doctrine de Pythagore, que ce dernier avoit reçue lui-même des Égyptiens. Il est certain, au moins, qu'il n'existe à la Chine aucun écrit authentique qui soit plus ancien que ce philosophe Grec, et que les Tao-se, qui admettent cette fable, ont voyagé dans l'Occident.

C'est d'après cette table de Lo, qui, selon les Chinois, est la source de toutes les connoissances humaines, que Yu divisa l'empire en neuf provinces, en neuf montagnes, en neuf rivières, en neuf lacs, division mystérieuse, sur laquelle quelques écrivains ont encore débité beaucoup de rêveries.

Chun, la trente-cinquième année de son règne, ordonna à Yu de marcher contre le prince des Miao. Après avoir rassemblé tous les princes tributaires, Yu parla ainsi à son armée : « Que chacun » se tienne à son rang, et qu'il écoute mes ordres.

» Le prince des Miao est aveugle, téméraire, » sans honneur et insolent ; il se croit prudent, » mais il viole les lois et détruit la vertu ; il n'a à » son service que des gens vils et méprisables, » et laisse ceux qui sont sages dans les déserts ; » il ne protège point les peuples : c'est pourquoi » le ciel a résolu sa perte, et c'est pour le punir » que vous êtes assemblés. Soyez unis, et méritez, » par votre courage, d'avoir des récompenses. »

On ne dit pas ce qui se passa ensuite ; mais trente jours après, les Miao persistoient encore dans leur désobéissance ; alors Y s'adressa ainsi à Yu : « C'est par la vertu seule qu'on peut toucher » le ciel ; elle pénètre dans les lieux les plus éloi- » gnés ; l'orgueil la fait souffrir, mais l'humilité » lui donne des forces. Lorsque Chun étoit au- » trefois à la montagne Ly-chan, il alloit chaque » jour cultiver la terre et s'écrioit en pleurant : » O ciel miséricordieux ! ô mon père ! ô ma » mère ! je suis seul coupable. Touché de son res- » pect, de la modestie et de la réserve de son » fils, Kou-seou se laissa fléchir et se corrigea. Si » les dieux se montrèrent sensibles à la sincérité

» d'un cœur pur, que ne devons-nous pas espérer » du prince des Miao ! » Yu approuva ce discours et fit retirer son armée ; soixante jours après les Miao vinrent d'eux-mêmes se soumettre.

La trente-neuvième année (2217) n'a rien de remarquable, sinon qu'on la fixe au premier d'un cycle de soixante, d'après des calculs appuyés sur l'art de la divination et sur des rapports de périodes astrologiques.

La quarante-huitième année (2208) Chun mourut : il étoit âgé de trente ans lorsqu'il fut associé à l'empire ; il régna trente ans avec Yao, et cinquante seul ; et pour trouver ce dernier nombre, les deux années 2207 et 2206 sont censées appartenir à Chun.

Ce prince mourut tandis quil faisoit la visite des provinces méridionales ; la mort le surprit dans la plaine de Tsong-ou, où il fut enterré. On place cet endroit dans le Kiang-nan : les peuples portèrent son deuil pendant trois ans. Yu, pour éviter les fils de Chun, se retira à Yang-tching, où tous les grands allèrent le trouver et se soumirent à lui l'an 2205 avant J. C.

Dans tous les discours que nous venons de rapporter et que l'on dit avoir été composés du temps de Chun, on trouve plusieurs détails incompatibles avec la situation de la Chine à cette époque. Les hommes venoient d'être délivrés du déluge,

on les instruisoit à vivre en société, et en même temps on parle d'arts, de philosophes qui fuient le monde, d'une musique bien établie, de pays éloignés, de révoltes et de peuples qui se soumettent par la force seule de la vertu. Il semble que les Chinois n'aient eu d'autre intention que de donner des préceptes au prince, à ses ministres et à ses sujets; et l'on ne croira jamais que ces compositions soient du temps auquel elles sont censées appartenir. D'ailleurs, il y règne une répétition trop sensible des mêmes circonstances; les premières charges de l'État sont offertes à des hommes qui les refusent, par les mêmes motifs. A la mort de Yao, Chun se retire ; et après celle de Chun, Yu se conduit de même, pour fuir l'un et l'autre les fils de leur prédécesseur. Les Chinois paroissent avoir voulu faire de ces deux princes des hommes extraordinaires; ceux qui leur succèdent ne sont plus de même, et sont à peine connus, tant il est vrai que c'est particulièrement aux fondateurs des dynasties que l'on attribue toujours des actions surnaturelles, actions cependant conformes au génie et au caractère des peuples. Chez les Chinois, Yao et Chun furent des philosophes et des savans ; les Grecs en auroient fait des héros combattant les monstres, et délivrant le monde d'une foule de brigands.

PREMIÈRE DYNASTIE IMPÉRIALE.

HIA.

YU, L'AN 2205 AVANT J. C.

SOUS les deux règnes précédens, le roi, maître de ses États, les laissoit à celui qu'il jugeoit le plus digne de lui succéder, et c'est par un semblable choix que Yu parvint au trône. On fait descendre ce prince de Hoang-ty; mais ces généalogies sont fabriquées par les modernes, jaloux de donner à leurs anciens rois une naissance illustre.

Le Chouking ne parle en aucune façon de Yu depuis qu'il commença à régner, et le peu qu'on en sait a été conservé ou imaginé par des écrivains trop récens relativement au temps dont il s'agit: on ignore même où lui et ses successeurs faisoient leur résidence.

Parvenu à l'empire, Yu assembla, dit-on, ses grands vassaux à la montagne Tou-chan, dans la province de Kiang-nan, et là il leur fit connoître ses intentions sur la manière dont il prétendoit gouverner. Il plaça dans un endroit un tambour, deux cloches différentes, et un autre instrument. Chacun des grands officiers étoit destiné à une classe particulière d'affaires, et lorsqu'ils avaient à

le consulter, ils frappoient sur ces instrumens chacun suivant la nature du sujet qui l'amenoit.

Selon l'usage établi par ses prédécesseurs, il avoit choisi un de ses ministres, Kao-yao, pour lui succéder ; mais il le perdit presque aussitôt ; et après avoir donné quelques terres aux enfans de ce ministre, il jeta les yeux sur un autre personnage appelé Y, auquel il destinoit l'empire. La troisième année de son règne il examina la conduite de ses officiers, et quelque temps après il alla faire la visite de ses États. Dans sa route, ayant rencontré, suivant les uns, un homme mort, et suivant les autres un criminel, il descendit de son char et versa des larmes, en disant : « Si dans » l'empire il y a des hommes qui n'obéissent point » aux lois, la faute doit retomber sur moi. Il n'en » étoit pas de même sous Yao et Chun, tous les » peuples ne formoient alors qu'un cœur. »

Quelques années après, il passa dans les provinces du Midi, où il tua un chef de barbares, nommé Fang-fong-chy. On prétend que la cause de la mort de ce chef venoit de ce qu'il s'étoit rendu le dernier à la grande assemblée de Tou-chan, tenue au commençement de ce règne ; d'autres croient qu'il s'agit d'une seconde assemblée.

Yu, après un règne de huit ans, mourut à Hoey-ky dans les provinces méridionales : voilà tout ce que les écrivains racontent de son histoire.

Je me crois obligé d'avertir que les années de règne qui sont attribuées aux différens princes de cette dynastie, ne se trouvent déterminées par aucun monument, pas même par Se-ma-tsien, et qu'elles n'ont été fixées que par des écrivains modernes.

TY-KY, L'AN 2197 AVANT J. C.

Yu avoit désigné Y son ministre pour être son successeur ; mais ce personnage laissa l'empire à Ty-ky, fils de Yu, et se retira au nord de la montagne Ky-chan, où il mourut quelque temps après. Le nouvel empereur lui offrit en sacrifice des victimes.

Il n'est fait aucune mention dans le Chouking de ce prince; seulement dans un endroit il est dit que Yu eut un fils appelé Ky, et c'est sur le témoignage de Meng-tse qu'on le fait succéder à son père. On pense qu'il y a un chapitre *(a)* du Chouking qui le concerne, quoiqu'il n'y soit pas nommé, et dans lequel on parle d'un grand vassal appelé Yeou-hou-chy, maître du pays de Kan, dans le district où est à présent Si-gan-fou dans le Chen-sy.

Le roi, quel qu'il soit, rassembla ses six généraux d'armée, et leur ayant représenté que ce

---

(a) Kan-chy, *page 59*.

chef nuisoit à l'usage qu'on pouvoit faire des cinq élémens, qu'il les méprisoit et qu'il négligeoit d'observer les lois, il les exhorta à punir ce rebelle et à remplir les ordres du ciel qui avoit résolu sa perte. « Si ceux qui sont à la droite et à la gauche de l'armée, dit-il, ne sont pas attentifs aux ordres; si les officiers ne savent pas se servir à propos de leurs chevaux, c'est vous qui en serez responsables et qui serez punis. Je récompenserai ceux qui sont obéissans, mais je ferai mourir dans l'esprit ou le dieu de la terre, les réfractaires, eux et leurs enfans. » On ne dit point quel fut le succès de ce combat. Ty-ky mourut la neuvième année de son règne.

Quelques auteurs racontent qu'il fit fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer des mines, qu'il fit fondre les métaux et en forma des vases sur lesquels on avoit représenté toutes les productions, ainsi que les tributs de l'empire. Ces vases servirent, dit-on, comme de guides ou de cartes géographiques pour parcourir les rivières, les lacs, les montagnes et les forêts. D'autres auteurs attribuent ces vases à Yu; on varie également sur leur nombre, les uns en mettent trois, les autres neuf, et quelques-uns un seul; mais en général tout est incertain sous ce règne, ainsi que sa durée.

TAY-KANG, L'AN 2188 AVANT J.C.

TAY-KANG succéda à son père, suivant les historiens; mais le Chouking, en parlant de ce prince, ne dit point de qui il étoit fils, ni après quel empereur il régna.

Tay-kang, selon le Chouking, étoit sur le trône comme une statue, absolument abandonné à ses passions, livré à ses plaisirs et peu jaloux de contenter les peuples qui le haïssoient. Pendant qu'il étoit auprès de la rivière de Lo, où il avoit déjà passé cent jours uniquement occupé de la chasse, un de ses vassaux nommé Y, prince du pays de Kiong, profitant de l'indignation du peuple, fit garder les passages de la rivière. Cinq frères de l'empereur, accompagnés de leur mère, attendirent Tay-kang à l'embouchure du Lo, et firent chacun une chanson dans laquelle, déplorant le sort de leur famille, ils rappeloient les préceptes du grand Yu.

Le premier disoit : « Le ciel ordonne qu'on ait » de la tendresse pour le peuple qui est le fon- » dement de l'État; celui qui tombe dans une faute, » doit se hâter de s'en corriger lui-même, et ne » pas attendre qu'elle soit publique. Celui qui » commande aux autres, doit toujours être dans la » crainte comme s'il étoit sur un char dont les rênes » sont pourries. Malgré ma naissance, l'homme

» le

» le plus grossier peut être au-dessus de moi, si
» je ne suis pas sans cesse en garde contre moi-
» même. »

Le second s'exprimoit ainsi : « L'amour excessif
» des femmes, une trop forte passion pour la
» chasse, pour le vin, pour la musique déshon-
» nête, pour les palais, pour les murailles ornées
» de peintures, sont autant de défauts dont un
» seul est capable de nous perdre. »

» Depuis le règne de Yao, dit le troisième, nous
» avons demeuré dans le pays de Ky ; mais, hélas !
» nous le perdons parce que nous n'observons pas
» les lois que ce prince nous a laissées. »

Le quatrième s'écria : « Notre aïeul devint cé-
» lèbre par sa vertu ; c'est elle qui l'a rendu le
» maître du monde : il a laissé des règles à ses
» descendans, mais elles sont renfermées dans le
» trésor, et on les néglige ; il n'y a plus de temples
» pour honorer les ancêtres, et l'on ne fait plus de
» sacrifices. »

Le cinquième dit : « Hélas ! haï des peuples,
» la tristesse m'accable ; je me suis écarté de la
» vertu, le repentir est dans mon cœur, la honte
» est sur mon visage ; mais cela suffit-il pour ré-
» parer le passé ! »

On ne dit plus rien de Tay-kang, que l'on fait régner vingt-neuf ans ; il mourut à Yang-hia, que l'on place dans le Honan, où, suivant quelques

auteurs, ce prince et son successeur régnèrent pendant que le rebelle régnoit au nord du Hoang-ho. Tout ceci est très-incertain : on aura de la peine également à admettre ces palais, ces peintures et ce luxe qu'on reproche à ce prince, lorsqu'on réfléchit qu'il n'y avoit pas encore si long-temps qu'on enseignoit au peuple le labourage et les premiers principes de la société.

TCHONG-KANG, L'AN 2159 AVANT J. C.

Ce prince succéda à son frère Tay-Kang, suivant les historiens. Il ne fut pas plutôt monté sur le trône, dit le Chouking, sans indiquer après qui il régna, qu'il donna à Yn-heou le commandement des six corps de troupes pour aller punir deux grands vassaux, l'un nommé Hy, et l'autre Ho, qui ne songeoient qu'à boire et ne remplissoient pas leurs devoirs. Yn-heou marcha contre eux et parla ainsi à ses troupes : « Les sages nous » ont laissé des préceptes et des lois dont l'obser- » vation fait la sûreté de l'État. Les rois nos prédé- » cesseurs gardoient respectueusement les ordres » du ciel, les grands observoient exactement les » lois, et les ministres s'acquittoient de leurs » devoirs. Tous les ans, à la première lune du » printemps, un officier alloit par les chemins, une » clochette à la main, pour avertir ceux qui » avoient inspection sur le peuple, de l'exhorter

» à se corriger, et pour prévenir que celui qui
» n'est pas attentif à son devoir, doit être puni.
» Malgré ces préceptes, Hy et Ho, plongés dans
» le vin, ne remplissent pas les devoirs de leur
» charge ; ils sont les premiers qui ont mis le
» désordre et la confusion dans les nombres fixes
» du ciel, et ont abandonné la commission qu'on
» leur avoit donnée. Au premier jour de la der-
» nière lune d'automne, le soleil et la lune étant
» en conjonction n'ont pas été d'accord dans
» la constellation Fang. L'aveugle a battu le tam-
» bour, les officiers et le peuple ont couru avec
» précipitation pendant que Hy et Ho ne voyoient
» rien. Selon les ordres de nos ancêtres, celui qui
» devance ou recule l'ordre des temps, est digne
» de mort. Je vais donc exécuter aujourd'hui les
» ordres du ciel; c'est à vous à me seconder pour
» faire respecter l'autorité et les commandemens
» de l'empereur. Lorsque le feu prend sur la mon-
» tagne Kuen, il calcine également les rochers
» et les pierres précieuses : si un ministre est sans
» vertu, il est plus à redouter que le feu. En
» punissant les auteurs du désordre, il faut épar-
» gner ceux qui ont été entraînés par la vio-
» lence, et instruire ceux dont les mœurs sont
» corrompues. Lorsqu'on peut rétablir l'ordre par
» l'indulgence, il n'est pas nécessaire de faire agir
» la riguéur des lois; mais ce seroit tout perdre,

» si, sous le prétexte d'indulgence, on ne se faisoit
» pas craindre. »

Ce texte, selon tous les commentateurs, présente une éclipse que Hy et Ho avoient négligé d'annoncer. On ne dit pas quel fut le résultat de cette expédition singulière et même incroyable, et il n'est plus fait mention de Tchong-kang, qui mourut après un règne de treize ans.

Cette éclipse, sur laquelle on varie beaucoup, est fixée par les annales à l'an 2159 avant J. C., à la première année du règne de Tchong-kang. Après ce prince, le Chouking ne parle plus des Hia, et garde un profond silence sur tous les autres princes de cette dynastie. Cette histoire, quoique très-imparfaite dans ce que nous en avons cité, le devient encore davantage dans ce qui suit. Cette dernière partie n'est qu'un recueil de différens événemens rapportés par plusieurs auteurs modernes, et dont on a formé une chaîne historique dont les chaînons se tiennent à peine.

SIANG, L'AN 2146 AVANT J. C.

SIANG succéda à son père Tchong-kang. Il fit la guerre à des barbares, dont quelques-uns vinrent lui rendre hommage. La puissance de la dynastie de Hia, suivant certains écrivains apocryphes, les seuls qui parlent de ces temps reculés, étoit fort affoiblie. Le rebelle Y, qui, suivant

les uns, régnoit dans un canton particulier, et qui, suivant les autres, résidoit à la cour même, la transporta dans un autre endroit, afin de se rendre maître absolu de l'empire. Ce rebelle, habile à tirer de l'arc et fort adonné au plaisir de la chasse, exila les ministres sages et vertueux, et confia le gouvernement des affaires à Han-tsou, qui avoit été renvoyé de son gouvernement. Celui-ci, jaloux de son protecteur, l'engagea dans une partie de chasse, et le fit tuer par ses gens ; il épousa ensuite sa veuve, et en eut deux fils, qui devinrent aussi méchans que leur père. Ce fut l'un d'eux qui, vingt ans après, tua le roi Siang. La reine Min, qui étoit enceinte, se sauva chez le prince de Nay, où elle accoucha d'un fils, qui fut nommé Chao-kang : c'est de la naissance de ce prince que les historiens comptent les années de son règne.

CHAO-KANG, L'AN 2097 AVANT J. C.

CHAO-KANG fut élevé parmi les bergers du prince de Nay. A vingt-un ans il quitta cet asile, et passa dans le pays de Yu, où il fut employé dans la maison du prince ; mais ayant été reconnu, celui-ci lui donna ses deux filles en mariage, et l'envoya demeurer à Lun, où il lui donna un petit terrain de dix ly en carré et environ cinq cents hommes. Chao-kang s'étant fait

connoître par ses vertus, et les anciens sujets de Hia s'étant rassemblés auprès de lui, il marcha contre le rebelle Han-tsou, le tua, et fut ainsi rétabli sur le trône de ses ancêtres. Cette même année, plusieurs barbares vinrent lui rendre hommage, en dansant et en faisant entendre leur musique, suivant leur usage.

Chao-kang mourut âgé de soixante-un ans. On dit que ce prince, craignant qu'on ne cessât de faire des sacrifices à Yu dans le pays de Hoey-ky, donna ce pays à son second fils. Ce jeune prince alla s'y établir, et devint le chef des barbares appelés Yue, qui occupoient les provinces au sud du Kiang, et qui, malgré cet événement et les liaisons qu'ils devoient avoir avec les Chinois, ne furent cependant policés que quelques siècles avant J. C.; ce qui est assez étonnant.

TCHOU, L'AN 2053 AVANT J. C.

Ce prince succéda à son père. On raconte simplement de lui, qu'il alla faire la guerre vers la mer orientale, et qu'il en rapporta une espèce de renard à neuf queues. Il régna dix-sept ans.

HOAY, L'AN 2040 AVANT J. C.

Ce prince, fils de Tchou, régna vingt-six ans. Il reçut les hommages des barbares de l'orient; c'est tout ce que l'on en dit.

MANG, L'AN 2014 AVANT J. C.

Ce prince, fils du précédent, régna dix-huit ans. Il fit la visite des provinces orientales, et alla jusqu'à la mer où l'on prit un grand poisson.

SIE, L'AN 1996 AVANT J. C.

Sie, fils de Mang, lui succéda. Il donna des titres à plusieurs chefs de barbares ; il mourut après un règne de seize ans, et laissa le trône à son fils Po-kiang.

PO-KIANG, L'AN 1980 AVANT J. C.

Le règne de ce prince, quoiqu'il ait duré cinquante-neuf ans, n'est pas connu. On dit seulement qu'il fit la guerre à Kieou-yuen.

KIONG, L'AN 1921, et KIN, L'AN 1900 AVANT J. C.

Les historiens se contentent de nommer Kiong, fils de Po-kiang, et Kin, fils de Kiang, qui régnèrent chacun vingt-un ans.

KONG-KIA, L'AN 1879 AVANT J. C.

Kong-kia, fils de Po-kiang, succéda à Kin. On rapporte que sous son règne on tira du fer d'une montagne, et qu'on en fabriqua des sabres. On raconte encore qu'il y avoit alors un personnage nommé Lieou-ly, qui savoit nourrir, élever et apprivoiser des serpens, de manière que ces animaux

venoient à sa voix et lui obéissoient. Le roi lui donna, à cette occasion, le titre de Yu-long, c'est-à-dire, *qui nourrit les serpens*. Un de ces animaux étant venu à mourir, on le coupa par morceaux et on le fit manger à Kong-kia : ce prince ayant trouvé ce mets de son goût, en redemanda; mais Lieou-ly se retira dans un autre endroit. Ce personnage descendoit d'une ancienne famille qui, sous Chun, élevoit également des serpens ; ce qui lui avoit fait donner alors quelques terres en apanage.

Sous le règne de Kong-kia naquit, l'an 1853, le nommé Ly ou Tching-tang, fondateur de la dynastie suivante. On rapporte que Fou-tou, sa mère, ayant vu près de la lune une vapeur blanche, elle en fut effrayée et accoucha. Le père de Ly s'appeloit Kuey.

Kong-kia mourut après un règne de trente-un ans. On lui reproche d'avoir mis le désordre dans l'empire, en se livrant à toutes sortes d'excès et au culte des Kuey-chin. Il fit une chanson sur le ton oriental. Tous ses sujets l'imitèrent, et l'empire s'affoiblit.

KAO, L'AN 1848 AVANT J. C.

KAO, fils de Kong-Kia, succéda à son père. On ne dit rien de lui, sinon qu'il régna onze ans.

FA, L'AN 1837 AVANT J. C.

Fa, fils et successeur de Kao, régna dix-neuf ans. Lorsqu'il monta sur le trône, tous les barbares vinrent à la cour et exécutèrent leurs danses.

KIE ou KUEY, L'AN 1818 AVANT J. C.

Ce prince, fils de Fa, régna cinquante-deux ans. Sous ce prince, Kong-lieou, un des ancêtres des Tcheou, mécontent du roi, quitta le pays de Tay, le domaine de ses ancêtres, pour se retirer chez les barbares dans le district de Pin, où il cultiva la vertu et se livra à l'agriculture; ce qui le fit aimer de tout le monde.

Depuis le règne de Kong-kia, les princes de cette dynastie perdirent de leur puissance, et les vassaux ne vinrent plus à la cour leur rendre hommage.

Kie étoit un méchant prince, et gouverné entièrement par un ministre nommé Tchao-leang, qui ne lui enseignoit que le mal.

Kie ayant fait la guerre à un prince appelé Yeou-chy-chy, celui-ci, pour obtenir la paix, lui donna sa fille Moey-ky en mariage. Cette femme s'empara tellement de l'esprit du roi, qu'il ne se conduisit plus que d'après ses avis, et fit mille extravagances; il bâtit de magnifiques palais, dont les appartemens étoient ornés d'ivoire et de pierres

précieuses ; il s'y enferma, et, laissant le soin du gouvernement, il se plongea dans la plus horrible débauche.

Kuey, prince de Chang, étoit mort, et Ly, son fils, plus connu sous le nom de Tching-tang, lui avoit succédé dans sa principauté. Il demeuroit alors à Po, et avoit pour voisin le petit prince de Ko, qui négligeoit de faire les sacrifices. Sur les reproches que Tching-tang lui en fit, il répondit qu'il n'avoit pas les victimes nécessaires ; on lui envoya des bœufs et des moutons, mais il les mangea, s'excusant sur ce qu'il n'avoit pas les instrumens convenables ; on lui en envoya également, mais alors il fit tuer ceux qui les lui apportèrent ; ce qui fut cause que Tching-tang lui déclara la guerre. Dans la suite, ce prince appela auprès de lui un ministre sage et éclairé, nommé Y-yn, qui s'étoit retiré de la cour. Il l'envoya vers Kie pour lui faire des remontrances sur sa conduite ; Kie, irrité, fit enfermer Tching-tang dans une tour, d'où, par la suite, il le fit cependant sortir ; action qui lui devint funeste, car Tching-tang prit les armes contre lui, à la sollicitation de Tchong-kou : celui-ci avoit la charge de Tay-se-ling. Voyant la conduite scandaleuse du roi, qui se tenoit renfermé dans un palais appelé *le palais de la nuit*, où les hommes et les femmes vivoient ensemble sans distinction,

il prit entre les mains les lois de l'empire, et lui fit des remontrances ; mais voyant qu'elles étoient inutiles, il se retira vers Tching-tang, qui, alors, vint attaquer Kie.

Cet événement fut, dit-on, annoncé par plusieurs prodiges; deux soleils parurent à-la-fois, et des feux se firent voir à l'orient et à l'occident ; une montagne mommée Kiu-chan, que Kie vouloit faire percer, nonobstant les représentations de ses ministres, et dont il fit périr plusieurs à ce sujet, tomba, et ne forma plus qu'une vallée qui devint un grand étang.

Telle fut la fin de la dynastie de Hia, dont le Chouking n'indique que trois ou quatre événemens ; il parle encore moins des Chang. Toute l'histoire de cette seconde dynastie est composée comme celle de la première, et il règne la même sécheresse de détails et la même incertitude dans les faits ; la durée des règnes et les dates chronologiques n'ayant été imaginées que par des auteurs postérieurs à Se-ma-tsien, qui vivoit l'an 104 avant J. C.

DYNASTIE DES CHANG.

TCHING-TANG, L'AN 1766 AVANT J. C.

Ce prince, dont nous avons vu les commencemens sous les règnes précédens, descend de Hoang-ty, suivant ceux qui ont fabriqué les généalogies chinoises.

Sie, un des ancêtres de ce prince, avoit reçu de Chun la principauté de Chang, située dans le Honan, où ses descendans restèrent jusqu'à l'époque dont il s'agit.

Tching-tang, indigné de la conduite de Kie, rassembla ses troupes; mais craignant qu'on ne lui fît des reproches de sa révolte, il leur persuada que c'étoit le ciel qui avoit résolu la perte de la famille de Hia; il les exhorta à l'aider pour obéir au ciel, assurant qu'il récompenseroit ceux qui auroient confiance en lui, et qu'il feroit mourir ceux qui ne le seconderoient pas : c'est ainsi que le Chouking fait parler Tching-tang, qui s'exprime de la même manière que l'ont fait les fondateurs des différentes dynasties chinoises, qui disent toujours que c'est par ordre du ciel qu'ils prennent les armes.

Kie fut vaincu et envoyé en exil à Nan-tchao, situé dans le Kiang-nan. Certains auteurs prétendent qu'il s'y réfugia lui-même après sa défaite.

Tching-tang, après sa victoire, appréhendant encore que la postérité ne blâmât sa conduite, un de ses ministres, nommé Tchong-hoey, le rassura par un discours qui existe en entier dans le Chouking ; c'est tout ce que ce livre rapporte du règne de ce prince. Tchong-hoey lui retrace la conduite de Kie, qui avoit, dit-il, trompé le ciel, publié de faux ordres, et méprisé les gens de bien. « Comme le ciel, ajoute-t-il, laisse aux » hommes leurs passions, il faut qu'ils aient un » maître, sinon tout est en désordre : c'est le » ciel qui vous envoie pour être le modèle qu'on » doit suivre, et pour gouverner l'empire selon » ses anciennes lois. Vous n'aimez, prince, ni les » femmes, ni la musique déshonnête ; vous n'en- » levez pas le bien d'autrui, vous placez dans les » premières charges les hommes vertueux, vous » récompensez ceux qui rendent de grands ser- » vices, vous traitez les autres comme vous-même ; » si vous faites des fautes, vous vous hâtez de » vous en corriger ; vous êtes indulgent, misé- » ricordieux et sincère ; vous avez puni le prince » de Ko pour avoir fait mourir ceux qui lui appor- » toient des vivres ; tous les peuples empressés de » vous voir et de vous obéir, s'écrioient quand » vous passiez chez eux : voilà le maître que nous » attendions ; sa venue nous rend la vie. Protégez » donc ceux qui ont des talens ; aimez les hommes

» vertueux, donnez de l'éclat à ceux qui ont de » la droiture, procurez de la tranquillité aux gens » de bien, relevez le courage des foibles, mé- » nagez ceux qui sont sans talens; punissez les » coupables, et par-là vous rendrez votre État » florissant.

» Un prince qui travaille sans cesse à se rendre » vertueux, gagne le cœur de ses sujets; s'il » est superbe au contraire, s'il est vain et or- » gueilleux, sa propre famille l'abandonne.

» Appliquez-vous à donner de grands exemples » de vertu, soyez un modèle de justice et de » droiture, conformez-vous aux règles de la dé- » cence, procurez l'abondance à vos sujets, et » sachez que celui qui sait se trouver un maître, » est digne de régner. Tout prospère pour celui » qui sait interroger; mais on est bien peu de » chose quand on croit se suffire à soi-même. » Pour bien finir, il faut bien commencer; c'est » en respectant le ciel, et en obéissant à ses » ordres, que vous conserverez l'empire. »

Après cette expédition, Tching-tang revint à Po (dans le Honan), où il fit assembler les grands, et leur tint ce discours :

« L'auguste Chang-ty a donné à l'homme la » raison pour le conduire; s'il ne s'y conforme » pas, c'est au prince à l'y ramener. Le roi de » Hia s'en est écarté, il a maltraité ses peuples;

» ceux-ci ont fait connoître aux dieux leurs peines, » et le ciel, qui récompense les bons et punit les » coupables, a accablé de calamités le roi de Hia. » Tout indigne que je suis, j'ai, pour me con- » former à ses ordres, entrepris de punir ce prince; » j'ai osé me servir, dans le sacrifice que j'ai fait au » ciel et à la terre, d'un bœuf noir; j'ai cherché » un sage, et, de concert avec lui, j'ai demandé » les ordres du ciel. Kie a pris la fuite et s'est » soumis, parce que le ciel aime sincèrement les » peuples, et qu'il ne peut varier. Les peuples, » les arbres et les plantes, ont repris une nouvelle » vigueur.

» Chargé aujourd'hui de la conduite de l'em- » pire et de vos familles, je crains encore de » m'être rendu coupable envers le ciel et la terre. » J'assigne à chacun de vous les États qu'il doit » gouverner; suivez les lois, ne soyez ni oisifs, » ni livrés aux plaisirs, et le ciel vous rendra » heureux, car tout est marqué dans le cœur du » Chang-ty.

» Je publierai vos bonnes actions; ne faites pas » de fautes, car elles retomberont sur moi, tandis » que si j'en commets, j'en suis seul respon- » sable. »

Le Chouking ne parlant plus de ce prince, les écrivains modernes ajoutent qu'il mit sa cour à Yen, et donna à sa dynastie le nom de Chang;

qu'il fixa le commencement de l'année à la douzième lune, qui tombe en hiver, qu'il appela l'année Sse ; qu'il établit pour sa personne des chars traînés par des chevaux blancs, ayant la tête noire ; qu'il se servit, dans les sacrifices, de bœufs blancs ; qu'il fit le calendrier Kia-yu, et donna aux descendans de Kie, le pays de Ky.

Il alla ensuite faire la visite des frontières orientales, et harangua ses grands vassaux, en leur faisant entendre que s'ils ne se rendoient pas utiles aux peuples, s'ils ne maintenoient pas les affaires en bon état, il les puniroit sévèrement. Il donna ensuite des apanages aux descendans d'Yu, et à quelques autres personnages vertueux.

Tous ces événemens se passèrent la première année de son règne, dans laquelle il survint une grande sécheresse qui dura sept ans.

Tching-tang, dans le dessein de soulager le peuple, fit fouiller, d'après le conseil de son ministre Y-yn, les mines de la montagne Tchouang-chan, dont il distribua le métal à ceux qui n'avoient pas de quoi faire des échanges; mais la famine continuant toujours, Tching-tang se rasa la tête, coupa ses ongles et alla sur une montagne adresser ses prières au ciel, en disant : « Si la pluie ne » tombe pas, est-ce parce que l'empire n'est pas » bien gouverné, que mes palais sont trop su- » perbes, que mes femmes sont trop livrées au

» luxe,

» luxe, ou que j'écoute trop les flatteurs ? [illegible] sa prière le ciel se couvrit de nuages et la pluie tomba en abondance. A son retour, Tching-tang composa une musique, et fit graver sur tous les vases dont il se servoit, cette inscription : *Corrigez-vous, ne cessez point de vous corriger.*

Ce prince mourut âgé de cent ans, après avoir régné treize ans ; il avoit eu un fils appelé Tay-ting, qui étoit mort avant lui. Quelques-uns lui donnent pour successeur Vay-ping, fils de Tay-ting, qui régna deux ans, et après lui Tchong-gin, autre fils de Tay-ting, qui en régna quatre; mais d'autres placent Tay-kia, fils de Tay-ting, pour le successeur immédiat de Tching-tang.

TAY-KIA, L'AN 1753 AVANT J. C.

Ce prince étant monté sur le trône ; à la première année de son règne, selon le Chouking, le ministre Y-yn fit un sacrifice à Tching-tang, et présenta le nouveau roi dans le temple de ses ancêtres. Il fit ensuite en présence de tous les officiers l'éloge du roi défunt, et donna des instructions à Tay-kia. Il lui fit voir que tant que les anciens princes de Hia ne s'étoient pas écartés des règles de la raison, ils avoient été heureux, et que l'ordre régnoit par tout ; mais qu'ils furent accablés de malheurs aussitôt qu'ils abandonnèrent le droit chemin ; que leur ruine fit l'élévation

d[illegible]mille des Chang, et que Tching-tang après avoir établi son autorité, et détruit la tyrannie, pour faire régner la clémence, obtint l'amour de tous les peuples. « Prince, ajouta-t-il, » en lui succédant, succédez à ses vertus; aimez » votre famille, et respectez les personnes âgées; » votre prédécesseur remplissoit tous les devoirs » de son état, écoutoit les vieillards et suivoit » leurs avis. Tant qu'il ne fut que sujet, il se » rendit recommandable par la vertu; devenu roi, » il sut connoître tous ceux avec qui il avoit à » traiter. Il n'exigeoit pas dans les autres une trop » grande perfection, mais il étoit sans cesse occupé » à se corriger lui-même; c'est ce qui lui fit ob- » tenir l'empire.

» Il rechercha les sages, et établit des peines » pour ceux qui dansoient perpétuellement dans » le palais, s'enivroient, chantoient sans cesse, » se livroient aux femmes, restoient dans l'oisi- » veté ou menoient une vie trop dissipée : voilà » ce qu'il regardoit comme des mœurs corrompues » et dignes des magiciens.

» Mépriser les discours sensés, fouler aux » pieds la droiture et la sincérité, éloigner les » gens respectables par leur âge et leur vertu, » pour n'employer que des gens sans honneur, » sont autant de vices qui conduisent au désordre » et au trouble. Il ne faut qu'un seul homme pour

» perdre un État : faites instruire les jeunes gens, » et faites imprimer des marques noires sur le visage » de ceux de vos officiers qui ne corrigeront point » dans les autres de pareils défauts ; soyez attentif » à toutes vos démarches : le Chang-ty n'est pas » toujours le même à notre égard ; s'il protège ceux » qui font le bien, il punit les méchans. »

Le jeune prince ne se rendit pas à ces avis, et Y-yn fut obligé de les lui répéter souvent. « Tching-tang, lui dit-il, ne cessa de respecter » les dieux supérieurs et inférieurs, et le temple » de ses ancêtres ; aussi fut-il favorisé du ciel. Je » l'ai aidé ; et c'est parce que nos efforts ont réussi, » que vous êtes sur le trône : si vous ne vous » comportez pas en roi, vous déshonorerez votre » aïeul : considérez les Hia, ils ont perdu l'em» pire pour avoir oublié les devoirs de leur » état. »

Tay-kia fut encore sourd à ces avis ; alors Y-yn, pour l'empêcher de fréquenter des gens pervers et corrompus, fit bâtir un palais à Tong, où étoit la sépulture de Tching-tang, et y transporta le jeune prince. Là, il put lui donner des conseils dont le roi profita ; de sorte qu'à la fin de la troisième année du deuil, ce ministre fit apporter les habits royaux, l'en revêtit et le remena à Po. Il lui fit alors une nouvelle exhortation, en lui disant : « Des peuples sans maître ne peuvent

» vivre en paix, comme un roi sans peuple ne
» peut régner ; c'est par une faveur spéciale du
» ciel pour l'empire, que vous êtes enfin rentré
» en vous-même; ce bonheur ne finira jamais. »

Tay-kia lui répondit : « Jusqu'ici je n'ai suivi
» que mes passions, je n'ai gardé ni modération
» ni décence, je n'ai fait aucun cas de vos ins-
» tructions. J'ai mal commencé; mais, aidé de vos
» conseils, je veux bien finir : on peut se mettre
» à couvert des calamités qui viennent du ciel,
» mais non de celles qui sont la suite de nos
» passions. »

Y-yn, après avoir donné de grands éloges à l'empereur, voulut ensuite lui remettre le gouvernement entre les mains et se retirer; mais le prince n'y consentit point. Ce ministre continua donc d'exercer sa charge, et ne cessa pas de donner des conseils à Tay-kia, en lui représentant que ce n'étoit qu'à sa bonne conduite que Tching-tang devoit la faveur du ciel et l'amour des peuples. Il l'exhorta à l'imiter et à bien choisir ses ministres. Mais il est nécessaire d'abréger ce discours, il y en a trop de ce genre dans toute cette histoire ; les mêmes maximes, les mêmes préceptes y sont si souvent répétés, qu'ils deviennent fastidieux quoiqu'ils tendent au même but, celui d'engager le prince à bien gouverner. On les attribue aux personnages auxquels on les fait

tenir, mais cela est peu vraisemblable. On peut croire qu'ils sont l'ouvrage de Confucius, qui, suivant les Chinois, a rassemblé le Chouking, ou de quelques philosophes plus modernes, qui, pour leur donner plus de poids, les ont mis dans la bouche des anciens fondateurs de la nation.

Voilà tout ce qu'on sait de Tay-kia, dont le règne fut de trente-trois ans.

Tay-kia après sa mort, porta le titre de Tay-tsong.

OUO-TING, L'AN 1720 AVANT J. C.

Ouo-ting, suivant les écrivains modernes, succéda à son père Tay-kia, et régna vingt-neuf ans; on prétend que sous son règne Y-yn mourut, âgé de cent ans, et qu'il y eut pendant trois jours de grands brouillards. Le roi le fit enterrer avec toutes les cérémonies qu'on observe aux funérailles des princes; il porta lui-même le deuil et lui offrit un bœuf en sacrifice.

TAY-KENG, L'AN 1691 AVANT J. C.
SIAO-KIA, L'AN 1666 AVANT J. C.

Tay-keng, frère de Ouo-ting, régna vingt-cinq ans, et Siao-kia, son fils, dix-sept. L'histoire ne dit rien de ces deux princes.

YONG-KY, L'AN 1649 AVANT J. C.

YONG-KY, frère de Siao-kia, lui succéda. Ce prince fut indolent; sous lui la dynastie des Chang commença à s'affoiblir, et les vassaux cessèrent de venir à la cour pour rendre leurs hommages.

TAY-VOU, L'AN 1637 AVANT J. C.

CE prince, frère de Yong-ky, aussitôt son installation, se servit de deux ministres, Y-tche et Tchin-hou, qui avoient communication avec le ciel, et de Vou-hien, auquel il confia le gouvernement de l'empire. A son avénement au trône il y eut des prodiges; un mûrier et un arbre appelé Ko, crurent dans le palais, et devinrent si gros en un jour, qu'un homme avoit de la peine à les embrasser. Tay-vou alarmé, consulta Y-tche, qui l'exhorta à se rendre vertueux. Le prince ayant suivi ce conseil, les arbres moururent; alors la famille des Chang recouvra son ancienne splendeur, et les grands vassaux reparurent à la cour. On rétablit la coutume de nourrir les vieillards, et trois ans après, les peuples des contrées éloignées, au nombre de seize, furent tellement pénétrés d'estime pour Tay-Vou, qu'ils lui envoyèrent des ambassadeurs.

Ce prince devenu vertueux, toujours attentif à suivre les ordres du ciel, gouverna bien ses

sujets et craignit de tomber dans l'oisiveté ; c'est pour l'en récompenser, dit le Chouking, qu'il régna soixante-quinze ans.

On lui donna après sa mort le titre de Tchong-tsong.

TCHONG-TING, L'AN 1562 AVANT J. C.

Ce prince succéda à son père Tay-vou ; il transporta sa cour à Ngao (près de Mong-hien dans le Honan). Les barbares firent des courses dans l'empire. Tchong-ting régna pendant douze ans, et eut pour successeur son frère Ouay-gin.

OUAY-GIN, L'AN 1549 AVANT J. C.

Sous son règne, qui dura quinze ans, il y eut des troubles.

HO-TAN-KIA, L'AN 1534 AVANT J. C.

Ce prince, frère du précédent, régna neuf années ; il mit sa cour à Siang dans le Honan. Les troubles continuèrent.

TSOU-Y, L'AN 1525 AVANT J. C.

Tsou-y, fils de Ho-tan-kia, transporta sa cour à Keng près du fleuve Hoang-ho, ensuite à Hing ; il eut pour ministre Vou-hien. Les grands vassaux lui rendirent hommage, et l'empire fut en paix. Ce prince régna dix-neuf ans, et laissa le trône à son fils.

TSOU-SIN, L'AN 1506 AVANT J. C.

Ce prince régna seize ans.

OUO-KIA, L'AN 1490 AVANT J. C.

Ce prince, frère du précédent, régna vingt-cinq ans, et laissa son fils pour successeur.

TSOU-TING, L'AN 1465 AVANT J. C.
NAN-KENG, L'AN 1433 AVANT J. C.

Ce prince régna trente-deux ans, et eut pour successeur son fils Nan-keng, qui régna vingt-cinq ans.

YANG-KIA, L'AN 1408 AVANT J. C.

Yang-kia, fils de Tsou-ting, régna sept ans. Tous ces règnes furent remplis de troubles, et les grands vassaux ne rendirent plus l'hommage accoutumé.

Ces princes, uniquement connus de nom, forment la dernière branche de la dynastie des Chang.

Sous les suivans, cette famille change de nom et prend celui de Yn, ce qui forme une seconde branche dans la même dynastie.

POEN-KENG, L'AN 1401 AVANT J. C.

Poen-keng succéda à son frère Yang-kia. En parvenant au trône, il avoit le dessein de

transporter sa cour à Yn ; mais il éprouva des obstacles de la part du peuple, qui ne vouloit pas le suivre. Le Chouking nous instruit de cet événement dans un chapitre particulier assez étendu, mais qui renferme plus de préceptes que de faits. Poen-keng fit venir les plus mutins et leur parla ainsi : « Le roi qui vint autrefois ha-
» biter dans l'endroit où nous sommes, aimoit ses
» sujets et ne vouloit pas leur destruction. Depuis
» ce temps, les peuples ne peuvent plus s'aider
» dans leurs besoins. J'ai consulté les sorts, et ils
» m'ordonnent d'exécuter mon dessein. Dans de
» pareilles circonstances, les rois mes prédéces-
» seurs, par respect pour les ordres du ciel, ne
» demeuroient pas dans les mêmes lieux ; ils ont
» changé cinq fois d'habitation ; je dois donc
» suivre cet usage. Notre état ressemble à celui
» d'un arbre renversé, dont il reste à peine quel-
» ques rejetons. Le ciel, en prolongeant vos
» jours, veut, dans une nouvelle habitation, con-
» tinuer ce que nos ancêtres ont commencé : c'est
» le seul moyen de rétablir la paix. »

Poen-keng, à cette occasion, instruisit ses sujets, et commença par les grands, auxquels il fit voir la nécessité d'observer les lois. « Rectifiez,
» leur dit-il, votre cœur, et ne vous opiniâtrez
» pas à vivre dans les délices. Les rois mes an-
» cêtres avoient des ministres qui instruisoient

» fidèlement le peuple des volontés du prince, et » ne répandoient pas des faux bruits, comme vous » le faites aujourd'hui. Je n'ai pas perdu l'amour » que je dois à mon peuple ; et ne craignez-vous » pas de m'offenser, en le leur dissimulant! Il faut » que les cordes d'un filet soient longues pour » être tendues sans confusion ; le laboureur, pour » avoir une récolte abondante, doit travailler sans » relâche : corrigez-vous donc, ne séduisez pas le » peuple ; autrement vous êtes criminels et dignes » de punition.

» Dans le temps que le peuple veut faire des » représentations pour se délivrer des maux qu'il » endure, vous ne m'avertissez point, et vous lui » inspirez des craintes en faisant courir de faux » bruits. Vous êtes seuls coupables ; le travail et » le repos furent autrefois communs à vos an- » cêtres et aux miens. J'y ai égard dans les cérémo- » nies que je fais à mes ancêtres, et les vôtres y » ont part ; si je ne dois pas leur taire ce que » vous avez de bon, je dois punir de mort ceux » d'entre vous qui sont coupables. J'imite celui » qui tire une flèche, et je tends au but. Ne » méprisez pas les vieillards ni les jeunes gens qui » sont sans appui, et faites vos efforts pour m'aider » dans l'exécution de mes desseins. Instruisez le » peuple de ce que je vous dis, et que chacun » soit attentif à suivre mes ordres et à remplir

» les devoirs de son état ; autrement, n'attendez » aucun pardon, le repentir seroit inutile. »

Après ce discours, Poen-keng se prépara à passer la rivière ; et ayant ordonné au peuple de partir, il fit venir en sa présence ceux qui avoient encore de la répugnance, et les exhorta à lui obéir. « Si les rois mes ancêtres, leur dit-il, » étoient autrefois occupés des besoins de leurs » sujets, ceux-ci, de leur côté, faisoient tous leurs » efforts pour seconder le prince. Lorsque la fa- » mille royale et le peuple étoient dans le malheur, » ils se transportoient ailleurs ; imitez donc leur » exemple, et ne vous imaginez pas que c'est » pour vous exiler que je vous propose de changer » de demeure ; c'est, au contraire, pour vous » conformer aux usages de nos ancêtres, et pour » affermir le royaume. Soyez sensibles à ma tris- » tesse, et croyez que si vous ne me suivez » pas, vous périrez dans les eaux : profitez du » moment ; si vous le laissez échapper, vous ne » le retrouverez plus, et réfléchissez que le parti » que je vous propose est le seul que vous ayez » à prendre pour conserver votre vie.

» Mes ancêtres ont été servis par les vôtres, et » je sais ce que les vôtres ont souffert pour les » miens ; je dois donc avoir soin de vous. Prenez, » de concert avec moi, des mesures pour con- » server notre existence. Si parmi mes officiers il

» s'en trouve qui veulent accumuler des trésors, » il faut les punir. Je ferai couper le nez ou mettre » à mort ceux qui auront des mœurs corrompues, » ceux qui ne se conforment pas aux lois et qui » excitent des troubles ; j'éteindrai leur postérité, » et ils n'iront pas dans la nouvelle habitation. »

Enfin, les ordres de Poen-keng furent exécutés ; et quand il eut transporté sa cour dans le lieu qu'il avoit choisi, il régla les devoirs de chacun, afin de maintenir la tranquillité parmi le peuple.

On ne voit pas, par ce discours, quel étoit l'état de l'empire ; mais on peut en conclure que le royaume de Poeng-keng n'étoit point aussi considérable qu'on pourroit le croire d'après ce qui précède. Une pareille vie ambulante ne peut concerner une grande nation établie dans des villes bien construites et ornées de magnifiques palais. Poen-keng semble être un chef de tribus, qui conduit ses sujets dans différens cantons, plutôt qu'un empereur puissant gouvernant un peuple nombreux. Ce prince, dont l'histoire ne dit plus rien, régna vingt-huit ans, et laissa le trône à son frère Siao-sin.

SIAO-SIN, L'AN 1373 AVANT J. C.

Ce prince régna pendant vingt-un ans. La dynastie de Yn commence à s'affoiblir.

SIAO-Y, L'AN 1352 AVANT J. C.

SIAO-Y, frère du précédent, mourut après un règne de vingt-huit ans : c'est sous le règne de ce prince que les modernes placent un personnage nommé Tan-fou, un des ancêtres des Tcheou.

Ce Tan-fou est le même que celui que le Chou-king appelle Tay-vang ; on le nomme encore Kou-kong : il étoit prince de Pin. Les barbares désolant ce pays, il tâcha de les apaiser par des présens ; mais n'ayant pu réussir, il se retira, avec sa femme Tay-kiang, dans le pays de Ky, qui étoit inculte et sauvage. Ces deux pays étoient situés dans le Chen-sy. Le peuple pénétré des vertus de Tan-fou, le suivit dans cette nouvelle contrée, où il fit construire des maisons, un palais et une ville, qui, au bout de trois ans, devint si peuplée, que le nombre des habitans montoit au quintuple. Le Chy-king qui rapporte la retraite de Tan-fou, sans en indiquer l'époque, ne parle que de cabanes et de huttes.

VOU-TING, L'AN 1324 AVANT J. C.

VOU-TING, fils de Siao-y, qu'on appelle encore Kao-tsong, porta, pendant trois ans, le deuil de son père, et garda, durant tout ce temps, le silence, laissant à Kan-pan le soin de toutes les affaires ; mais comme il persévéroit à

vivre dans la retraite, les grands lui représentèrent qu'un roi doit donner ses ordres et s'appliquer au gouvernement. Le prince répondit par écrit, que s'il ne parloit pas, c'est qu'il craignoit de ne pouvoir imiter la vertu de ses prédécesseurs ; qu'il avoit réfléchi sur la loi, et que le Ty lui avoit fait connoître, en songe, un ministre qui parleroit pour lui. On peignit, dit le Chouking, la figure de ce personnage, et on le fit chercher par-tout. Après bien des recherches, on trouva dans la campagne de Fou-yen (dans le Chan-sy), un homme appelé Yue, qui travailloit en maçonnerie, et qui étoit parfaitement ressemblant au portrait qu'avoit fait faire Vou-ting ; on le mena auprès de ce prince, qui le nomma son premier ministre. « Instruisez-moi, lui dit-il, dans la vertu ; soyez pour » moi ce qu'une pierre à aiguiser est pour le fer, » ce qu'une barque et des rames sont pour ceux » qui veulent traverser une rivière, enfin, ce » qu'une pluie abondante est dans une séche» resse : ouvrez votre cœur, et arrosez le mien ; » procurez la tranquillité au peuple, et faites en » sorte que j'imite mes ancêtres. »

« C'est par la règle et le cordeau, répondit Yue, » qu'on redresse le bois ; si le roi se conforme aux » avis des gens sages, il sera accompli, et ses » ministres rempliront leurs devoirs. » Yue, après avoir fait assembler les ministres, et leur avoir

communiqué ses ordres, parla ainsi à Vou-ting : « Autrefois Tching-tang, à qui le ciel avoit donné » l'empire, assigna des lieux où devoient résider » le roi, les grands vassaux et les officiers, et » ne s'occupa que des soins du gouvernement.

» L'homme qui veut être parfait imite le ciel, qui est » souverainement intelligent ; alors tout le monde » lui obéit. Abstenez-vous des fautes qui peuvent » provenir des paroles, des habits et des armes. » Comme la tranquillité et le trouble dépendent » souvent des ministres, ne donnez des emplois » qu'à ceux qui sont sages, ou qui ont de la » capacité ; ne vantez pas vos bonnes actions, » car c'est en perdre le fruit ; faites du bien aux » hommes, car, dans le cas contraire, vous en » serez méprisé ; observez la décence et la pro- » preté dans les sacrifices, sans quoi il n'y a pas » de respect ; mais ne multipliez pas les cérémo- » nies, parce qu'elles font naître la confusion ; » c'est manquer alors de respect envers les dieux. »

Le roi répondit à Yue : « Autrefois j'ai eu pour » maître Kan-pan ; j'ai demeuré caché dans les » campagnes d'où je suis venu ensuite à Po, sans » en être plus instruit. Faites-moi donc connoître » la vérité, et examinez mes actions, car elles dé- » pendent de vos instructions ; vous êtes enfin » mes pieds et mes mains. Soyez pour moi ce que » Pao-hing fut à Tching-tang : sans un sage, un

» roi ne peut gouverner ; ainsi rendez-moi capable
» de gouverner, et d'être le digne successeur de
» mes ancêtres. »

Le Chouking dit que Vou-ting fut toujours modeste et honnête, qu'il illustra son règne et sa famille, et qu'il régna cinquante-neuf ans.

TSOU-KENG, L'AN 1265 AVANT J. C.

Sous ce prince, fils de Vou-ting, un faisan, rapporte le Chouking, chanta pendant qu'on étoit occupé à faire les cérémonies à Kao-tsong, ce qui fut pris pour un mauvais présage, et fit dire à Tsou-ky, qu'avant tout il falloit songer à corriger le roi ; puis s'adressant à ce prince, il lui dit : « Le ciel
» qui voit les hommes, veut qu'ils agissent toujours
» conformément à la raison ; ce n'est pas lui qui
» les perd, mais ce sont eux-mêmes qui se per-
» dent en ne suivant pas ses ordres. S'ils n'avouent
» pas leurs fautes, il manifeste sa volonté afin qu'ils
» se corrigent. Un roi doit prendre soin de ses peu-
» ples, ils sont les enfans du ciel ; il ne doit pas
» faire sans cesse des cérémonies à ses ancêtres. »

On n'en sait pas davantage sur le règne de Tsou-keng, qui gouverna sept ans, et laissa pour successeur son frère.

TSOU-KIA, L'AN 1258 AVANT J. C.

Sous le règne de ce prince, Ky-ly prince de Tcheou, et fils de Tay-vang, dont on a parlé plus haut,

haut, eut un fils nommé Tchang : c'est le célèbre Ven-vang, qui jeta les fondemens de la puissance des Tcheou. On dit que sa mère Tai-gin, ne fut sujette à aucune incommodité pendant sa grossesse, et qu'elle mit au monde Ven-vang, sans douleurs. Dès sa naissance on présagea qu'il seroit un grand homme; et son grand-père, Tan-fou, dit, en le voyant : « Voilà celui qui doit per- » pétuer ma race. » Tay-pe et Y-tchong, autres fils de Tan-fou, sachant qu'il vouloit laisser à Ky-ly le pays de Tcheou, lui cédèrent leurs droits et se retirèrent chez les barbares du midi, après s'être peint le corps et coupé les cheveux, suivant l'usage de ces peuples. Tay-pe étoit un homme très-vertueux.

Quant à Tsou-kia, on sait seulement, d'après le Chouking, que ce prince ne s'étant point cru digne du trône, s'étoit retiré parmi les gens de la campagne, et que, lorsqu'il fut roi, il n'oublia jamais cette classe d'hommes; qu'il secourut les orphelins et les veuves, et qu'il régna trente-trois ans.

LIN-SIN, L'AN 1225 AVANT J. C.
KENG-TING, L'AN 1219 AVANT J. C.

LIN-SIN, fils de Tsou-kia, mourut après un règne de six ans, et laissa le trône à son frère Keng-ting, qui régna vingt-un ans.

VOU-Y, L'AN 1198 AVANT J. C.

Ce prince, fils de Keng-ting, se conduisit mal; il fit faire, dit-on, une statue à laquelle il rendit un culte comme à une divinité, et voulut que les peuples imitassent son exemple; mais cette divinité ne répondant pas à ses prières, il la brisa; puis, se tournant vers le ciel, il décocha plusieurs flèches. Ce prince fut tué d'un coup de tonnerre pendant qu'il étoit à la chasse : il régna quatre ans, et eut pour successeur son fils.

TAY-TING, L'AN 1194 AVANT J. C.

On prétend que sous le règne de Tay-ting, Ky-ly, prince de Tcheou, fit la guerre aux barbares de Yen-king (dans le Petchely). Tay-ting régna trois ans, et laissa le trône à son fils.

TY-Y, L'AN 1191 AVANT J. C.

Ce prince confirma Ky-ly dans le commandement de l'armée. Celui-ci, après avoir battu les barbares de Yen-king, marcha contre ceux de Yu-vou, de Chy-ou et de Y-tou, dont il fit prisonniers les chefs, après les avoir défaits. Ty-y, pour le récompenser, lui fit présent d'un Kuey et d'un vase plein de vin, et lui donna le titre de Heou-pe, ou prince de l'empire. On dit que Ky-ly mourut âgé de cent ans, la septième année de Ty-y. Ky-ly eut pour

successeur, dans sa principauté, son fils Tchang, ou Ven-vang, le même que le Chouking nomme avec éloge, sans cependant en rien dire de particulier. On raconte que ce prince imita les grandes vertus de ses ancêtres, qu'il fut plein de bonté, qu'il respecta les sages et les vieillards, qu'il accueillit les savans, qui se réfugièrent en grand nombre auprès de sa personne, qu'il nomma huit ministres et établit l'ordre par-tout. Ce bel éloge est tiré des modernes; mais Meng-tse, écrivain plus ancien, dit que, dans le pays de Ky (aux environs de Sy-gan-fou, dans le Chen-sy), Ven-vang, sur neuf laboureurs, en mit un à la tête des autres; qu'il établit des officiers pour recevoir les tributs et les droits d'entrée; que la fraude fut bannie; que les lacs et les ponts furent mis en bon état; enfin, que les méchans furent réprimés, et que les veuves, les orphelins et les vieillards sans femmes furent soulagés.

Selon le Ly-ky, Ven-vang avoit épousé Tay-su, princesse très-vertueuse, dont il eut dix enfans, dont le dernier étoit nommé Fa, le même que Vou-vang. On prévit de bonne heure que celui-ci seroit un grand homme, et Ven-vang le choisit pour son successeur. Vou-vang imitoit en tout son père, le suivoit par-tout, et ne le quittoit jamais. Il avoit un frère appelé Tan, le même que Tcheou-Kong, qui devint très-habile dans le

gouvernement, et qui se distingua par ses vertus. Par l'ordre de Ty-y, Ven-vang alla réprimer, du côté de l'occident, les barbares Kuon-y, et ensuite au nord les Tartares Hien-yun. Il ne faut pas croire que, dans cette expédition, il pénétra dans la Tartarie; les Kuen demeuroient dans le Chen-sy, et les Tartares n'en étoient pas éloignés.

Ty-y mourut après un règne de trente-sept ans, et eut pour successeur son fils Sin, autrement Cheou. Il fut élu de préférence à ses deux frères, l'un appelé Ouey-tse, et l'autre Tchong-yen, quoiqu'ils eussent tous les trois la même mère; mais Sin étoit né lorsque celle-ci étoit reine, au lieu que les deux premiers étoient venus au monde tandis qu'elle n'étoit encore que concubine.

SIN, L'AN 1154 AVANT J. C.

SIN étoit un méchant prince, adroit, rusé, et si fort qu'il domptoit les bêtes les plus féroces; il étoit vain, prodigue et livré au vin et aux femmes. Ce fut lui qui inventa les petits bâtons d'ivoire dont on se sert pour manger. Son frère l'en blâma, en lui disant : « Ces instrumens vous serviront » bientôt à manger des pattes d'ours, et il vous » faudra alors des vases de pierres précieuses pour » boire le sang des tigres. Lorsqu'un prince se » livre ainsi à ses passions, l'empire est près de » sa ruine ».

Ven-vang, qui avoit alors quatre-vingt-six ans, commença à faire le sacrifice à ses ancêtres à Py. D'un autre côté, Sin étant allé faire la guerre au prince de Yeou-sou, celui-ci, pour faire sa paix, lui donna Tan-ky sa fille, douée d'une grande beauté. Cette princesse prit un grand ascendant sur le roi, de sorte qu'il n'écouta plus qu'elle, et ne fut plus occupé que de danses et de musique. Il accumuloit trésor sur trésor, dans la tour appelée Lou-tay, ou *la tour des Cerfs.* Il avoit un grand nombre de chiens, de chevaux, et de bêtes féroces enfermées dans des parcs; il méprisoit les dieux et ne songeoit qu'à ses plaisirs. Il avoit fait remplir un étang de vin, et rassembler une grande quantité de mets différens : près de là les hommes et les femmes vivoient pêle-mêle, et se divertissoient nuit et jour, ce qu'on appeloit *le festin de la longue nuit.* Il avoit augmenté les supplices et imaginé une colonne de fer qu'on faisoit rougir, et sur laquelle on obligeoit ensuite des hommes à marcher; la chute de ces malheureux qui ne pouvoient s'y soutenir et qui tomboient dans un brasier placé en-dessous, faisoit beaucoup rire Tan-ky.

Ven-vang, Kieou-heou et Ou-heou, étoient alors les trois chefs du royaume; le second avoit une fille qu'il donna à Sin; mais cette jeune personne ne voulant pas répondre aux débauches de

çe prince, il la fit couper par morceaux et voulut la faire manger à son père. Ou-heou ayant osé lui faire des remontrances, subit le même sort. Ven-vang se contenta de soupirer en silence; mais le roi en ayant été informé, il le fit renfermer à Yeou-ly, dans la crainte qu'il ne soulevât les peuples, qui commençoient à être mécontens.

Ven-vang se livra pendant sa prison à l'étude de l'Y-king, ouvrage attribué à Fo-hy, et qui ne contient que des lignes entières ou coupées, rangées trois par trois, et appelées Koua. On prétend y trouver le système entier des productions de la nature, la formation de l'univers, et les principes de tout ce qui existe.

Ven-vang, en doublant ces lignes, et en les multipliant huit par huit, en porta le nombre à soixante-quatre, et y ajouta en outre un caractère qui en est comme l'explication : ce livre énigmatique est aussi employé pour tirer les sorts.

Telle fut, dit-on, l'occupation de Ven-vang : cette tradition admise généralement à la Chine, n'est appuyée sur aucune autorité bien démontrée; mais ce que l'on peut croire, c'est que les lignes de l'Y-king sont très-anciennes.

Ven-vang ne resta qu'un an enfermé; ses sujets, qui le regardoient comme leur père, ne cessoient de le redemander, et avoient envoyé à Sin des présens, et sur-tout d'excellens chevaux;

d'ailleurs les barbares Kuen-y, et les Yien-yun, faisant des courses dans l'empire, Sin se détermina volontiers à le faire sortir de prison pour le mettre à la tête de l'armée. Ven-vang remis en liberté, offrit au roi le pays qui est à l'ouest du Lo, afin qu'il abolît le supplice de la colonne ; Sin y consentit, et donna à ce prince un arc, des flèches et une hache, en le déclarant le chef de tous les vassaux d'occident. Sin étoit entouré de mauvais ministres ; ils noircirent bientôt les actions de Ven-vang, et cherchèrent à le perdre. Cette conduite fit révolter les grands vassaux, qui allèrent trouver Ven-vang ; mais celui-ci, au lieu de se mettre à leur tête, les ramena au roi.

Les vertus de Ven-vang le rendirent, dit-on, célèbre, et les princes ses voisins le prirent pour arbitre dans leurs différens. Ceux de Yu et de Jouy étant en dispute au sujet de leurs champs, et ne pouvant s'accorder, se rendirent auprès de lui afin de le prendre pour juge.

Parvenus sur les frontières du pays de Ven-vang, ils virent que les laboureurs s'occupoient tranquillement de leurs travaux, que les voyageurs suivoient en paix leur chemin : entrés dans la ville, ils furent témoins que les hommes et les femmes alloient et venoient sans toucher à rien : arrivés à la cour, ils trouvèrent des ministres unis ;

c'est alors que, s'apercevant de leur folie, ils terminèrent eux-mêmes leurs contestations. On ajoute que quarante royaumes se soumirent ainsi à Ven-vang. Ces quarante royaumes n'agrandirent pas cependant ses États, à en juger par la suite de l'histoire, puisque Vou-vang, son fils et son successeur, n'étoit maître encore que d'un petit canton aux environs de Sy-gan-fou; mais anciennement à la Chine, et long-temps après cette époque, un petit village étoit un royaume.

Vers le même temps, Pe-y et Tay-kong, qui, après avoir quitté la cour de Sin, s'étoient réfugiés, le premier sur les bords de la mer du nord, et le second sur ceux de la mer orientale, instruits des belles actions de Ven-vang, vinrent se rendre auprès de lui. C'est Meng-tse qui rapporte ce fait, et qui ajoute qu'ils trouvèrent le pays très-florissant. Les mesures des champs étoient déterminées; chaque habitation avoit cinq meou ou arpens, et une famille de huit bouches possédoit un terrain labourable suffisant pour la nourrir.

Les demeures étoient entourées de mûriers, et les femmes élevoient des vers à soie pour vêtir les vieillards; il y avoit, en outre, par chaque habitation, cinq poules et deux truies, dont le produit servoit à la nourriture des personnes âgées.

Ven-vang avoit enseigné à ses sujets à planter

des arbres et à élever des bestiaux ; il avoit inspiré l'amour du travail à tout le monde, de sorte que personne ne souffroit.

Meng-tse a rapporté ces petits détails pour relever les vertus de Ven-vang ; l'histoire les cite d'après lui ; nous ne les négligeons point, non par rapport à Ven-vang, mais relativement à la Chine elle-même. Est-il possible que, dans ce grand empire, qui subsistoit, à ce que l'on prétend, depuis si long-temps, où les princes étoient si magnifiques, où les arts et les sciences étoient cultivés, les choses fussent encore sur ce pied dans la province du Chen-sy, qui avoit été la première habitée ! Tous ces éloges de Ven-vang paroissent sortir de l'imagination des écrivains, et ne répondent pas à l'idée qu'on nous donne de la nation ; et pour prouver combien on doit être en garde contre ces prétendues belles qualités de Ven-vang, c'est que Meng-tse lui-même, après en avoir fait l'éloge, comme on vient de le voir, l'appelle, dans une autre circonstance, un barbare d'occident.

Se-ma-tsien prétend que Tay-kong, dont il est fait mention plus haut, descendoit d'un ministre de Yao, qui avoit travaillé à l'écoulement des eaux du déluge ; que ses descendans avoient eu en apanage, sous la dynastie de Hia, le pays de Liu ; et pour répandre plus de merveilleux sur

ce personnage, il dit que Ven-vang, étant près d'aller à la chasse, consulta les sorts, qui lui apprirent que ce qu'il y prendroit ne seroit ni un serpent, ni un tigre, ni un ours, mais un homme capable d'aider de ses conseils un souverain. Ven-vang partit, et rencontra Tay-kong au midi de la rivière Ouey; il se réjouit en le voyant, et s'écria: « Puisque le sage Tay-kong vient dans mes États, » c'est pour les rendre florissans. » Il le fit monter sur son char, l'amena à sa cour, l'établit son ministre, et lui donna le titre de Tay-kong-vang, ou roi de Tay-kong. Ce personnage avoit alors soixante-dix ans.

Ven-vang lui-même, quoique beaucoup plus âgé, ne cessa point de faire la guerre; il alla attaquer les barbares de My-siu, dans le Chen-sy; ensuite il mit sa cour à Tching. L'année suivante il marcha contre les peuples de Ky, de Yu et de Tsong, tous demeurant dans le Chen-sy. Il passa trente jours dans le pays de Tsong sans commettre d'hostilités, s'occupant plus à soumettre les peuples par ses instructions que par la force. A son retour, il bâtit la ville de Fong, y transporta sa cour, et fit élever une tour appelée Ling-tay; il avoit alors quatre-vingt-seize ans: il mourut l'année suivante, et fut enterré à Py.

Fa, ou Vou-vang, succéda à son père dans l'année 1134 avant J. C. Il avoit épousé la fille

de ce même Tay-kong. Aussitôt qu'il fut le maître, il fit la revue de ses troupes, et alla soumettre le pays de Ly, qui étoit à l'est.

Tsou-y, saisi de frayeur, vint en informer le roi Sin. « Le ciel, lui dit-il, suivant le Chouking, » est sur le point de détruire notre dynastie. Les » hommes intelligens et les sorts n'annoncent que » des malheurs. Ce ne sont pas nos ancêtres » qui nous abandonnent, c'est vous, prince, qui, » par vos excès, êtes l'auteur de notre ruine. Tous » les peuples nous détestent, et demandent notre » destruction. » Le roi lui répondit : « N'est-ce » pas par l'ordre du ciel que je règne ! » A ces mots Tsou-y se retira en disant : « C'en est fait » de notre dynastie ; les crimes sont trop multi- » pliés, pour que le ciel nous protège. »

Ouey-tse, frère de Sin, s'adressa aux grands et leur dit : « Notre dynastie ne peut plus subsister. » En nous livrant au vin, nous avons dégénéré » de nos ancêtres. Si le ciel nous punit, c'est la » faute du roi, qui s'abandonne sans cesse aux » plaisirs, et qui maltraite et éloigne les anciennes » familles. Les hommes sont débauchés et scé- » lérats, tous les crimes sont impunis, le peuple » même vole les animaux destinés aux sacrifices, » les juges les reçoivent et les mangent. Que » chacun prenne le parti qu'il voudra ; pour moi, » qui ne veux être sujet de personne, je périrai ;

» mais, avant tout, il faut en instruire nos an-
» cêtres. »

Ouey-tse fut chassé, Ky-tse fut fait esclave, et Py-kan fut mis à mort, pour avoir fait des remontrances. Le roi dit à ce dernier, qu'il avoit appris que les sages avoient sept trous au cœur, et il le lui fit arracher pour l'examiner. Ce fut la dernière action cruelle de ce prince. Vou-vang, à la tête des princes vassaux, au nombre de huit cents, marcha contre lui et le dépouilla de l'empire.

DYNASTIE DES TCHEOU.

L'HISTOIRE doit devenir plus claire, plus certaine et moins fabuleuse, à mesure qu'elle concerne des temps moins anciens; celle des Tcheou, cependant, n'est pas encore exempte de difficultés. Les règnes des deux premiers rois, Vou-vàng et Tching-yang, paroissent, au premier coup d'œil, fort détaillés; mais en les examinant de près, on ne trouve que des discours du Chouking remplis de morale et de préceptes, et presque point de faits.

Les règnes suivans sont encore moins développés. Quant à la chronologie, il n'y en a aucune sur laquelle on puisse compter, puisque Se-ma-tsien lui-même n'a osé commencer à mettre des dates qu'à l'an 841 avant J. C., et qu'il n'existe

point de monument ancien qui ait pu guider ceux qui sont venus après lui.

Ven-vang et son fils Vou-vang régnoient dans les environs de l'endroit où est à présent Sy-gan-fou, dans le Chen-sy, et n'occupoient pas un pays fort étendu, la plus grande partie de cette province étant possédée par des barbares. En général, ce qu'on appelle ville n'en étoit point; les bourgs ou villages même étoient rares; il y avoit quantité de grands pays incultes, qui ne furent défrichés que depuis. La Chine, proprement, n'a été remplie de villes que beaucoup plus tard, et ce sont les Tsin et les Han qui, dans la suite, en ont le plus fait construire, pour maintenir les barbares qu'ils soumettoient.

Nous avons vu que l'on faisoit descendre cette nouvelle dynastie de l'empereur Hoang-ty, qui régnoit dans les temps fabuleux, et que Heou-tsy, qui en est le chef prétendu, étoit le dieu du labourage.

Vou-vang, informé de toutes les cruautés de Sin, roi de Yn, ne voulut pas encore marcher contre ce prince, quoique ce fût l'avis des grands vassaux, prétextant qu'il ignoroit les ordres du ciel. Enfin, il partit deux ans après, prenant à témoin et instruisant de ses desseins le dieu du ciel, celui de la terre, et les dieux des montagnes et des rivières.

« Je vais, dit-il, punir le roi de Yn de ses » crimes. Il prive les peuples des choses que le » ciel a faites pour eux ; il protège les scélérats » qui vivent en sûreté sous son règne, comme » les poissons au fond d'un étang, ou comme les » bêtes féroces dans leurs forêts. Moi, qui suis si » peu de chose, accompagné de gens sages et des » différens peuples qui se sont réunis à moi, je » me conforme aux ordres du Chang-ty. Dieux! » soyez-moi propices, et que je ne fasse rien qui » puisse vous déplaire. »

Les peuples qui suivoient Vou-vang, étoient ceux de Hoa et de Hia, habitant les environs de Sy-gan-fou, et quelques barbares. Arrivés, vers le commencement du printemps, à Mong-tsin [grand passage du Hoang-ho dans le Honan], Vou-vang adressa la parole à tous les chefs, et leur dit :

« Le ciel et la terre sont le père et la mère de » tout ce qui existe : à l'homme seul ils ont donné » la raison ; mais un roi doit l'emporter par sa » droiture et son discernement sur tous les autres, » et doit être leur père et leur mère.

» Aujourd'hui Sin, roi de Chang, n'a aucun » respect pour le ciel. Livré au vin et à la dé- » bauche, il vexe et épuise les peuples en exer- » çant des cruautés inouies, en étendant les pu- » nitions sur des familles entières, en rendant les » dignités héréditaires, et en faisant des dépenses

» excessives en maisons, en tours, en belveders,
» en chaussées et en lacs; l'auguste ciel, irrité, a
» remis entre les mains de mon illustre père son
» autorité, mais mon père n'a pu achever d'exé-
» cuter ses ordres; aujourd'hui, puisque le roi ne
» pense pas à changer de conduite, puisqu'il ne res-
» pecte ni les dieux ni ses ancêtres, et qu'il souffre
» qu'on dérobe les animaux destinés aux sacrifices,
» moi, tout indigne que je suis, chargé des ordres
» du ciel, ne dois-je pas remédier à tant de désordres!
» C'est le ciel qui a établi les rois pour protéger
» et instruire les peuples, et en même temps pour
» punir les crimes et récompenser la vertu. Sin a
» sous ses ordres une infinité de soldats, mais ils
» sont désunis; je n'en ai que trois mille, mais ils
» n'ont qu'un cœur. Après avoir sacrifié au ciel et
» à la terre, je marcherai à votre tête pour punir
» les coupables, le ciel exaucera nos vœux; pour
» vous, aidez-moi à rétablir la paix. »

Vou-vang fit faire halte à son armée au nord de la rivière; les princes et les chefs étant tous à la tête de leurs troupes, il les encouragea de nouveau, en leur retraçant tous les excès de Sin et de ses ministres. « On ne voit, dit-il, que que-
» relles, accusations, meurtres et vengeance. Les
» méchans ne se lassent pas de faire du mal, les
» innocens souffrent; mais ils ont poussé des cris
» vers le ciel, et il les a entendus, car il aime les

» peuples : vous en avez un exemple dans les rois
» de la dynastie de Hia, qui ont été détruits pour
» ne lui avoir pas obéi ; c'est lui qui a envoyé
» Tching-tang pour les punir, et cependant les
» crimes du dernier prince de Hia n'étoient pas
» aussi grands que le sont ceux du roi de Yn.
» Celui-ci a chassé son frère aîné Ouey-tse, prince
» doué d'une grande sagesse ; il a fait mourir
» cruellement ceux de ses ministres qui lui ont fait
» des représentations ; il a osé dire qu'il régnoit
» d'après l'ordre du ciel ; qu'il n'étoit pas nécessaire
» d'être grave et réservé, et que les sacrifices et les
» cérémonies étoient inutiles. Le miroir n'est pas
» loin, qu'il jette les yeux sur le sort qu'ont éprouvé
» les Hia. Le ciel me destine pour avoir soin des
» peuples ; les songes et les oracles l'attestent, et
» m'assurent de la victoire. Le roi a beaucoup de
» gens à son service, mais incapables et désunis ;
» il n'emploie que ses parens et ses alliés, et les
» préfère à des sages. Pour moi, je n'ai que dix
» chefs, mais ils n'ont qu'un cœur. Tout le monde
» me blâmeroit de ne point marcher contre ce
» prince ; je serai couvert de gloire en répandant
» la terreur et en punissant tant de crimes. Soyez
» donc attentifs et sur vos gardes, ne méprisez pas
» notre ennemi. »

Vou-vang fit la revue de ses six corps de troupes, et leur donna ses ordres. « Vous, dit-il,

» qui

» qui m'avez suivi du pays occidental, écoutez :
» La loi du ciel se fait clairement entendre à quiconque
» conque veut lui obéir. Le roi Sin lui est rebelle,
» et le ciel le rejette ; il a réduit tous ses sujets au
» désespoir par ses cruautés ; il foule aux pieds les
» lois de l'État, et laisse dépérir les lieux où l'on
» fait des sacrifices : entièrement livré au pouvoir
» d'une femme qu'il aime, il a recours aux sortiléges
» léges et à des moyens extraordinaires ; aussi le
» ciel, qui ne s'est pas uni à lui, a-t-il résolu sa
» perte. Exécutons donc les ordres du ciel. Les
» anciens disoient : celui qui me traite bien est
» mon maître, et celui qui me maltraite est mon
» ennemi. Celui qui veut faire fleurir la vertu,
» recherche ce qui peut l'augmenter ; celui qui
» veut détruire le vice, en examine le principe.
» Puisque le roi n'a pas suivi ces maximes, et qu'il
» est devenu notre ennemi, je me mets à votre
» tête pour le chasser : que chacun fasse son devoir
» voir ; je récompenserai ceux qui se seront distingués
» gués, et je punirai les lâches. Mon illustre père,
» dont l'éclat semblable à celui du soleil et de la
» lune, s'est répandu d'abord dans les pays d'occident,
» cident, ensuite dans plusieurs autres royaumes,
» est devenu le maître de ces contrées. Si je remporte
» porte la victoire, je la devrai à sa vertu ; et si
» je suis vaincu, ce sera ma faute. »

Vou-vang s'étant rendu dans la plaine de Mou-ya,

dans le pays de Chang, se montra à la tête de son armée, tenant de sa main gauche une hache dorée, et de sa droite un étendard blanc, avec lequel il donnoit des signaux. Il harangua encore ses troupes, toutes composées de peuples barbares du Chen-sy et du Se-tchuen; il parla à leurs chefs et à ses propres officiers de mille hommes et de cent hommes; il leur ordonna d'élever leurs lances et de préparer leurs boucliers; et après leur avoir rappelé la mauvaise conduite du roi, il les exhorta à reprendre leurs rangs lorsqu'ils auroient fait cinq ou six attaques, ensuite à redoubler leurs efforts et à combattre comme des tigres et des ours, en les engageant cependant à épargner ceux qui viendroient se soumettre volontairement. A peine Vou-vang eut-il commencé l'attaque, que, suivant le Chouking, les soldats du roi lâchèrent pied; et leur frayeur fut si grande, qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, afin de s'ouvrir un passage; il y eut beaucoup de sang répandu, et cette seule bataille décida du sort de l'empire. Après sa victoire, Vou-vang remit le gouvernement du pays de Tchang sur l'ancien pied, fit sortir de prison Ky-tse, frère du roi, et fit élever un tombeau à Py-kan. Il alla ensuite visiter Chan-yong; et avec l'argent et les effets qui étoient dans la tour de Lou-tay, il fit faire des largesses aux peuples,

qui témoignèrent tous combien ils étoient satisfaits de se voir soumis aux Tcheou. Bientôt après il quitta le pays de Chang et s'en revint à Fong (dans le Chen-sy); il congédia les troupes et renvoya les chevaux au sud de la montagne Hoa, et les bœufs dans la campagne de Tao-lin, pour ne plus s'en servir.

Voilà tout ce que dit le Chouking sur cette grande expédition. On place cet événement à l'an 1122 avant J. C.; mais le Chouking n'indique rien qui puisse déterminer cette époque, que l'on pourroit faire descendre à des temps plus modernes, puisqu'elle n'est appuyée que sur la durée des règnes attribués à ses successeurs, durée qu'il est impossible de constater. Se-ma-tsien, peu content sans doute d'une description si sèche et si abrégée d'un fait aussi important, entre dans de plus grands détails. Il donne au roi de Chang une armée de sept cent mille hommes, qui se débanda presque aussitôt que Vou-vang parut. Il ajoute que Sin alla se renfermer dans la tour de Lou-tay, et qu'il s'y brûla avec tous ses trésors. Alors Vou-vang prit le grand étendard blanc, pour donner avis de sa victoire aux chefs, entra dans le pays de Chang, et vint à l'endroit où le roi s'étoit brûlé; il tua la reine Tan-ky, et se rendit au palais, escorté de ses frères Cho-tchan-to, qui étoit à la tête des chariots; de Tcheou-

kong, qui tenoit la grande hache; de Py-kong, qui tenoit la petite hache, et suivi de ses généraux ayant le sabre à la main. Tous les habitans ayant Chang-yong à leur tête, bordoient le chemin. Lorsqu'ils virent Py-kong, ils s'écrièrent: « Voilà » notre nouveau souverain ». « Non, dit Chang- » yong, celui-ci a l'air inquiet et paroît trop fier; » le sage examine et craint. » Lorsqu'ils virent Tay-kong (qui devoit avoir plus de quatre-vingts ans), « Ha! le voilà, dirent-ils ». « Ce n'est point lui, dit » Chang-yong; cet homme, lorsqu'il est assis, res- » semble à un tigre; et lorsqu'il est debout, on » le prendroit pour un épervier; il est furieux dans » les combats; il va toujours en avant, et ne re- » garde jamais derrière lui; le sage sait avancer et » reculer. » Ils prirent également Tcheou-kong pour le roi; mais Chang-yong les désabusa, en leur disant: « Celui-ci a l'air grave et tranquille, il » ne songe qu'à réprimer le vice; il n'est point le » roi, mais il est son ministre. » Enfin parut Vou-vang, alors ils s'écrièrent: « Voilà notre nouveau roi ». « Oui, dit Chang-yong: le sage, » lorsqu'il veut arrêter le vice, ne s'irrite pas » lorsqu'il le voit, comme il ne se livre pas à » la joie en voyant faire le bien; il est toujours » égal. »

Cette histoire, dans laquelle on fait connoître le caractère des principaux officiers de Vou-vang,

prouve de combien de fables les Chinois ont rempli et formé leurs annales.

Vou-vang, après sa victoire, rendit à Vou-keng la principauté de Chang; mais il établit trois de ses frères pour veiller sur la conduite de ce prince. Le Chouking ne dit rien des événemens qui suivirent cette victoire. Certains écrivains font conquérir par les généraux de Vou-vang, quatre-vingt-dix-neuf peuples voisins : ils disent que Vou-vang fit mourir dix millions sept cent mille sept cent soixante et dix-neuf des habitans, et en mit trente millions deux cent trente hors d'état d'agir et de pouvoir gagner leur vie par le travail; et que tous ces peuples vaincus lui offrirent des animaux monstrueux. Mais ces conquêtes sont si incertaines, et les faits qui les accompagnent, si ridicules, que les Chinois se sont contentés d'en parler dans les notes, et n'ont pas osé les mettre dans le texte des annales. En général cette histoire est si obscure, qu'on ne sait où placer certains passages du Chouking. On dit que Vou-vang donna en apanage des terres à tous ses frères : nous avons vu qu'il rendit au prince de Chang son pays; ici, il donne ce même pays à Kang-cho; et pour éviter la difficulté, on borne cette donation à la partie orientale. Quoi qu'il en soit, on rapporte les instructions qu'il donna dans cette occasion à son frère Kang-cho. D'autres commentateurs

pensent qu'on doit placer tout ce qui est dit dans ce chapitre du Chouking, sous le règne suivant ; mais les annales le placent sous Vou-vang.

« Jeune prince, dit le roi, en parlant à Kang-» cho, vous qui êtes mon frère cadet et chef de » grands vassaux, ressouvenez-vous que notre » illustre père Ven-vang a donné de grands » exemples de vertu, et qu'il a toujours été très-» attentif à faire observer les lois contre les cri-» minels ; il n'a jamais méprisé les veufs ni les » veuves, il n'a employé que ceux qui étoient en » état de l'être, il a toujours respecté ceux qu'on » devoit respecter, et il n'a point cessé de punir » les coupables ; c'est par-là qu'il a obtenu la pro-» tection du ciel, qui lui a ordonné de détruire la » dynastie de Yn. Si vous êtes en dignité aujour-» d'hui, vous le devez aux soins et aux peines de » votre frère aîné ; imitez respectueusement Ven-» vang, et ayez soin des peuples que je vous » confie ; informez-vous de ce que firent autrefois » ceux des rois de Yn qui se distinguèrent par leurs » vertus, et n'oubliez pas les sages qui les ont » aidés : que leurs vertus vous servent d'exemples ; » instruisez vos sujets, faites régner la paix, » étendez par-tout la loi du ciel et occupez-vous » à remplir vos devoirs. Sachez que le ciel est re-» doutable, mais qu'il est propice à ceux qui ont » le cœur droit ; fuyez les plaisirs et les amusemens ;

» les murmures du peuple ne viennent que de
» *la* conduite du souverain et de sa négligence.
» Votre emploi est de publier les ordres du roi,
» et de régner à sa place ; instruisez-vous de ce
» qui regarde les châtimens ; punissez sévèrement
» celui qui est coupable volontairement, quoique
» sa faute soit légère, et pardonnez à celui qui en
» aura fait une beaucoup plus grave, mais invo-
» lontaire. Si vous agissez ainsi, le peuple sera
» soumis ; et si vous l'aimez comme vos enfans,
» alors l'État sera tranquille.

» Ce n'est pas vous qui punissez les crimi-
» nels, ce droit ne vient pas de vous ; ne suivez
» donc pas votre inclination, et s'il faut faire
» mourir quelqu'un, s'il faut lui faire couper le nez
» ou les oreilles, observez les lois. Lorsqu'il s'agira
» de punir des fautes considérables, pensez-y long-
» temps, mais ensuite faites exécuter l'arrêt, sans
» perdre de vue ce que les circonstances et la rai-
» son exigent ; ne vous livrez pas à votre propre
» sentiment, et dites toujours en vous-même :
» peut-être suis-je dans l'erreur. Peu de gens
» ont un cœur aussi bon que le vôtre, vous con-
» noissez le mien et le desir que j'ai de pratiquer
» la vertu. Quand on voit la fourberie, l'homi-
» cide, l'envie de prendre le bien d'autrui, et tant
» d'autres crimes, il n'est personne qui n'en ait
» horreur ; mais ces crimes sont moins dangereux

» que la désobéissance d'un fils et la discorde dans » les familles. Un fils désobéissant blesse le cœur » de son père, et celui-ci l'abandonne : si un » frère cadet ne respecte pas son aîné, celui-ci » prendra-t-il soin de lui ! Si nous ne punissons » pas sévèrement ces fautes, nous détruisons les » règles que le ciel a prescrites au peuple. Portez » vos soins sur les personnes qui sont en dignité » et qui doivent instruire et gouverner les autres ; » car rien n'est plus dangereux que ceux qui » altèrent ou changent les ordres du ciel, et qui » recherchent les applaudissemens et les éloges » du peuple ; de telles fautes doivent être puniés » rigoureusement. Un prince qui ne sait pas con- » duire sa famille, ne peut diriger ses ministres ; » s'il est sévère et cruel, il est sans vertu, et alors » il ne peut pas gouverner. Quand on connoît » clairement ce qui concerne le peuple, et qu'on » y pense sans passion, alors on lui procure le » repos et la joie ; peut-on le diriger sans guide » et sans lois ! Soyez donc sur vos gardes, ne don- » nez point occasion de se plaindre de vous ; » ne faites rien contre la raison et la droiture ; » imitez les beaux exemples des anciens ; procurez » la paix et la tranquillité au peuple, et sachez » que les empires ne subsistent pas éternellement ; » mais si vous observez toujours ce que je vous » prescris, votre État subsistera toujours. Quand

» Ven-vang, mon respectable père, fonda notre » dynastie dans l'occident, parmi les instructions » qu'il donna à tous ceux qui étoient en place, il » leur défendit, sur-tout, de boire du vin, si ce » n'est dans les sacrifices et les offrandes, le regar- » dant comme un présent du ciel, qui n'étoit » destiné que pour les cérémonies religieuses. » Il leur fit voir qu'un usage trop fréquent de » cette liqueur faisoit abandonner la vertu et ses » devoirs, et causoit la ruine des empires. Il voulut » que ses gens s'en abstinssent, et qu'ils n'en » bussent qu'avec modération dans les sacrifices : » tels étoient ses ordres. Mais, ajouta Vou-vang, » si, parmi les habitans de Mey, vous voyez des » laboureurs qui, accablés de fatigue, viennent » encore servir leur roi, leur père, leur mère, » leur aïeul; si vous voyez des gens qui, après » avoir fait le commerce dans des pays éloignés, » viennent à leur retour s'acquitter des mêmes de- » voirs, lorsqu'ils feront dans leurs familles des » repas décens, on peut, en cette occasion, leur » permettre de boire du vin; ceux qui ont soin des » personnes âgées, ceux qui servent fidèlement » leurs maîtres, peuvent en boire également.

» Si nous sommes possesseurs du royaume, c'est » parce que tous ceux qui suivirent Ven-vang » exécutèrent ses ordres et qu'ils ne furent pas » adonnés au vin. Les sages rois de la dynastie

» de Yn ont gouverné avec prudence et n'ont ja-
» mais oublié la loi du ciel. Depuis Tching-tang
» jusqu'à Ty-y, tous ont rempli leurs devoirs et
» n'ont osé se livrer au vin, et à leur exemple
» les grands, les vassaux, les officiers, les ou-
» vriers et le peuple. Mais le successeur de tant
» de sages rois, uniquement occupé à satisfaire
» son goût pour le vin, se livra à la débauche et
» négligea les soins du gouvernement. Peu touché
» de la ruine prochaine de son royaume et de sa
» famille, ce prince n'adressa aucune prière au
» ciel, et par-là il causa la perte des Yn : peut-on
» dire, d'après cela, que le ciel ait traité injuste-
» ment cette dynastie !

» Faites en sorte, prince, que les grands offi-
» ciers du pays de Yn, et les vassaux, ne soient
» point sujets au vin; exigez-le, sur-tout, du
» Tay-che et du Nouy-che *(a)*, avec qui vous
» vivez familièrement; du Ky-fou, qui doit ré-
» primer ceux qui n'obéissent pas aux princes; du
» Nong-fou, chargé de protéger le peuple; du
» Hong-fou, qui détermine les bornes des terres :
» mais songez que vous devez leur en donner
» l'exemple. Si l'on vous informe qu'il y a des gens
» rassemblés pour boire, faites-les prendre, et en-
voyez-les à Tcheou, où je les ferai punir. Mais

(a) Noms d'anciennes charges. Le Tay-che avoit soin de l'histoire.

» abstenez-vous de condamner ceux des officiers » de Yn qui se sont adonnés au vin ; faites-les » avertir auparavant : s'ils se corrigent, je les » récompenserai avec éclat ; mais s'ils persistent, » ils seront punis sévèrement. Souvenez-vous, » prince, de mes ordres ; si vous ne pouvez con- » tenir vos ministres, le peuple aimera le vin. » Telles sont les maximes que l'on met dans la bouche de Vou-vang. Il n'y a pas d'apparence qu'il en soit l'auteur ; mais n'importe d'où elles sont prises, soit que Confucius les ait composées lui-même, soit qu'il les ait puisées dans quelque ouvrage inconnu, elles tendent au but moral que les Chinois se proposent dans l'histoire, qu'ils regardent comme le guide des souverains.

Vou-vang, après avoir donné ses ordres avant de quitter le pays de Yn, fit prendre les neuf grands vases fondus par l'empereur Yu, et sur lesquels étoit la description des neuf provinces, pour les faire transporter à Lo-ye. Il est bon de remarquer que cette ville ne fut bâtie que sous Tching-vang, par Tcheou-kong. C'est encore avant son départ que les historiens modernes placent la distribution qu'il fit de ses États aux princes de sa famille et à d'autres grands, qui furent autant de vassaux puissans, honorés des titres de Kong, de Pe, de Heou, de Tse et de Nan, titres que les missionnaires ont rendus par

ceux de ducs, de comtes, de marquis, de barons, &c. Mais ce qui prouve la vanité des Chinois, c'est qu'ils font descendre tous ces grands vassaux des premiers empereurs de la nation, qui régnoient dans des temps sur lesquels on n'a rien de certain. Du reste, on n'est pas d'accord sur ces distributions d'apanages : quoi qu'il en soit, on en donna aux descendans de Chin-nong, de Hoang-ty, de Yao, de Chun, de Yu, et à ceux des rois de Hia et de Chang. On fixe ces donations à l'an 1122 avant J. C., et depuis cette époque jusqu'à l'an 878 avant J. C., il n'est plus fait mention d'aucun de ces princes, qui étoient, à ce que l'on prétend, souverains d'autant de petits royaumes. Nous aurons occasion d'en parler plus en détail vers cette époque.

Après avoir établi, dit le Chouking, l'ordre et la tranquillité, Vou-vang fit un sacrifice à ses ancêtres Tay-vang, Vang-ky et Ven-vang. Il institua les cinq dignités dont nous venons de parler, et divisa les apanages en trois classes. On donna au peuple cinq grands documens ; on prescrivit des règles pour le deuil, pour les sacrifices et les cérémonies, et l'on récompensa tous ceux qui s'étoient distingués. D'autres auteurs ajoutent qu'après qu'on eut serré les armes et les chariots, on s'exerça à tirer de l'arc et à chasser les animaux ; que Vou-vang fit la cérémonie de nourrir

les trois vieillards dans le grand collége, et qu'il assembla tous ses ministres, afin de les consulter sur la conduite qu'il devoit tenir pour gouverner, et conserver l'empire dans sa famille. Personne n'ayant pu lui répondre, il s'adressa à Chang-fou, à qui il demanda quelle avoit été la conduite de Hoang-ty et de Tchuen-hio. Chang-fou lui répondit qu'elle étoit consignée dans le livre Tan-chou *(a)*. Après avoir jeûné pendant trois jours, ils se revêtirent de leurs habits de cérémonie; Chang-fou entra dans la salle avec le livre; Vou-vang étoit debout, le visage tourné vers le midi; Chang-fou le fit tourner vers l'orient, et lut ensuite plusieurs passages du Tan-chou. Il est à présumer que les Tao-tse, qui s'appliquent à la recherche de la pierre philosophale, ont imaginé ce trait, pour faire voir que Vou-vang avoit été un de leurs disciples.

Ce prince, dont on ne dit plus rien relativement à son royaume et à son gouvernement, se livra à l'étude de la philosophie, et prit des leçons de Ky-tse, frère aîné du dernier roi de Yn. On trouve dans le Chouking les leçons de ce philosophe, dans un chapitre intitulé Hong-fou, *la sublime règle.*

« Le ciel a des voies secrètes, dit Vou-vang à

(a) Ouvrage qui traite de la pierre philosophale.

» Ky-tse, par lesquelles il procure la tranquillité au » peuple». « Quelles sont-elles »! « Il y en a neuf, » répondit Ky-tse ; le ciel refusa de les faire con- » noître à Kuen, qui ne s'occupa pas à faire écouler » les eaux du déluge, et qui par-là mit le désordre » dans les cinq élémens ; mais il les donna à Yu, » qui remplaça Kuen, et mit tout en ordre.

» La première de ces règles concerne les cinq » élémens, l'eau, le feu, le bois, le métal et la » terre. L'eau est humide et descend, le feu brûle » et monte, le bois se courbe et se dresse, les » métaux se changent et se fondent, la terre est » propre au labourage et à la culture. Ce qui des- » cend et qui est humide est salé, ce qui brûle et » s'élève est amer, ce qui se courbe et s'élève est » acide, ce qui se fond et se transforme est âpre » et piquant, et ce qui se sème et se recueille est » doux.

» La seconde est l'attention que l'on doit ap- » porter dans les cinq occupations ; savoir, l'ex- » térieur, qui doit être grave et respectueux ; la pa- » role, qui doit être honnête ; la vue, qui doit être » claire ; l'ouïe, qui doit être subtile ; la pensée, » qui doit être pénétrante : quand on réunit toutes » ces qualités, on est respecté, on observe les » règles de son état, on a de l'expérience, on » conçoit et on exécute de grands projets, enfin » on est un homme accompli.

» La troisième concerne les huit principes du » gouvernement, qui sont les vivres, les biens ou » les richesses, les cérémonies religieuses, le soin » des bâtimens, l'instruction des peuples, la punition des fautes, la manière de traiter les étrangers et les armées.

» La quatrième est l'accord des cinq périodes, » qui sont l'année, le mois, le jour, le cours des » étoiles et des planètes, et la méthode de calculer.

» La cinquième est le *juste milieu;* on la nomme » aussi le *pivot auguste* », expression tirée de la philosophie pythagoricienne, dans laquelle le nombre 5 est appelé de la même manière; singularité qui prouve que les Chinois ont emprunté beaucoup de choses des autres peuples, et que tout ce chapitre est fondé sur la philosophie des nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, dont le 5 qui est au milieu, est considéré comme le *pivat auguste,* ainsi que Pythagore le désigne.

« Un souverain, continue Ky-tse, qui sait se » fixer à ce terme et garder le juste milieu, procure à lui et à ses peuples les cinq félicités; c'est » alors qu'on ne voit ni liaisons criminelles, ni » complots, ni mœurs dépravées.

» Un prince doit favoriser ceux du peuple qui » ont de la prudence, qui sont attentifs et laborieux; mais il doit avoir égard à ceux qui, sans

» pouvoir parvenir à ce degré de perfection, ne » font pas de fautes. Par ce moyen, les sujets gar- » deront ce juste milieu qu'un souverain doit tant » rechercher. S'il fait en sorte que les hommes se » perfectionnent, son royaume sera florissant ; » mais s'il ne sait ni encouràger ni récompenser » les talens et le mérite, il n'aura auprès de lui » que des gens vicieux.

» La sixième concerne la pratique des trois » vertus, la droiture, la sévérité ou l'exactitude » et l'indulgence ou la douceur. La droiture suffit » dans la paix ; mais avec les méchans il faut em- » ployer la sévérité. Si le peuple est docile, soyez » indulgent. Le souverain a seul le droit de punir, » de récompenser et d'être servi magnifiquement ; » si les sujets veulent en faire autant, les familles » et l'État périront ; si la droiture ne règne pas » parmi les officiers, le peuple donnera dans tous » les excès.

» La septième est l'examen des cas douteux : » il faut pour cela établir un officier qui sache » tirer les présages par le Pou et par le Chy. Il » juge des événemens selon que la vapeur s'élève » ou s'abaisse en brûlant une écaille de tortue, et » en examinant les différentes fentes qui s'y for- » ment : pendant cette opération, on doit être » attentif à ne pas se tromper ; et, si, sur trois » personnes qui examinent les sorts, il y en a

» deux

» deux du même avis, il faut les en croire. Si, » dans une circonstance importante, vous consultez » les ministres, et que leur opinion soit conforme » aux sorts, voilà ce qu'on appelle *le grand accord,* » et tout prospérera.

» Si les ministres et le peuple sont d'un avis, » et vous d'un autre, mais conforme aux sorts; » ou si vous êtes avec le peuple d'un avis, et les » sorts et les ministres d'un autre, ce que vous » entreprendrez réussira; mais si le peuple et les » sorts s'accordent entre eux, et que vous et les » ministres soyez d'un avis contraire, vous réus- » sirez dans l'intérieur et non au dehors. Enfin, si » les sorts sont opposés aux sentimens des hommes, » n'entreprenez rien, car il n'en résulteroit que du » mal.

» La huitième concerne l'attention qu'on doit » apporter à la pluie, au temps serein, au chaud, » au froid, au vent et aux changemens des sai- » sons. Si la pluie, le beau temps, la chaleur, » le froid et le vent arrivent convenablement, tout » croîtra en abondance; l'excès seul fait beaucoup » de mal. Lorsque la vertu règne, la pluie vient » à propos; quand le gouvernement est bien réglé, » le temps est serein: une chaleur qui vient à temps, » désigne la pudeur; le froid qui se fait sentir » dans le moment nécessaire, marque la sagesse; » et les vents qui soufflent régulièrement selon les

» saisons, annoncent la perfection dans les mœurs.
» Mais si les vices règnent, il pleut sans cesse;
» si l'on est étourdi, léger, le temps est sec; si
» l'on est négligent, paresseux, la chaleur est
» continuelle; si l'on est prompt, le froid ne cesse
» point; et si l'on est aveugle sur soi-même, les
» vents soufflent toujours. Le roi doit examiner ce
» qui se passe dans l'année; les grands, ce qui
» se passe dans le mois; et les officiers inférieurs,
» ce qui arrive dans un jour. Si la constitution de
» l'air, à ces différentes époques, est conforme à
» la saison, les grains viendront à leur maturité,
» et le gouvernement sera dans l'ordre.

» Les étoiles représentent les peuples; les unes
» aiment le vent, d'autres la pluie; le vent souffle
» et la pluie tombe, selon la marche de la lune
» dans les étoiles; les points du solstice sont in-
» diqués par le cours du soleil et de la lune.

» La neuvième règle est la recherche des cinq
» félicités, et la crainte des six malheurs. Les
» félicités sont une longue vie, les biens, la
» tranquillité, l'amour de la vertu, et une fin
» heureuse. Les malheurs sont une vie courte et
» vicieuse, la maladie, l'affliction, la pauvreté,
» la cruauté, la foiblesse ou l'oppression. »

Telles sont les leçons que Ky-tse donna, à ce que l'on prétend, à Vou-vang; mais on sera plutôt tenté de croire qu'elles ont été faites après

coup par quelque écrivain qui aura voulu faire un recueil d'instruction et un plan de conduite, en mêlant à de sages maximes, des présages et des divinations auxquelles les Chinois, aussi foibles que beaucoup d'autres peuples, ont ajouté foi. Ce petit traité rapporté dans le Chouking, et par conséquent très-ancien, peut avoir été composé d'après les idées singulières et extraordinaires sur la philosophie appliquée aux nombres, apportée dans la Grèce par Pythagore.

Revenons à la suite de cette histoire, qui, comme on le voit, nous présente peu de détails historiques, Quelques historiens rapportent que le philosophe Ky-tse eut pour récompense de ses leçons, la Corée en apanage, et qu'il ne fut point mis au nombre des vassaux de l'empire.

La Corée étoit alors habitée par des peuples barbares : Ky-tse leur donna des lois, institua des cérémonies, leur enseigna le labourage et l'art d'élever des vers à soie, et les civilisa entièrement; circonstance assez singulière, puisque, bien des siècles après, ces peuples étoient encore dans le même état où Ky-tse les avoit trouvés.

On place tous ces événemens à l'an 1122 avant J. C.; mais on n'a point de monument qui en détermine l'époque. On fixe à cette même année l'aventure de Pe-y et de Cho-tsy, deux philosophes qui, désapprouvant la révolte de Vou-vang, et ne

voulant se servir de rien de ce qui pouvoit appartenir aux Tcheou, s'étoient retirés à Cheou-yang, où ils ne vivoient que d'herbes; mais ayant rencontré une femme qui leur fit apercevoir qu'ils manquoient à leur parole, puisqu'ils se nourrissoient des herbes que la terre des Tcheou produisoit, ils se laissèrent mourir de faim.

La victoire que Vou-vang venoit de remporter, établit, dit le Chouking, une libre communication entre tous les peuples barbares, soit de l'est, soit du midi. A cette époque, des peuples d'un pays inconnu, appelé Lou, situé vers l'occident, vinrent offrir à ce prince un grand chien.

La seconde année, dit le Chouking, après la défaite du roi de Yn, Vou-vang tomba malade, événement qui répandit la consternation parmi ses sujets. Les deux ministres proposèrent de consulter les sorts : alors Tcheou-kong, frère de Vou-vang, fit élever trois massifs de terre près les uns des autres, et un quatrième plus loin, au sud, d'où l'on se tournoit vers le nord : là, se tenant debout, ayant entre ses mains le Kuey, il plaça le Py *(a)*, tandis qu'un grand officier de l'empire adressoit aux ancêtres de Vou-vang cette prière, composée par Tcheou-kong : « Votre successeur est dange-
» reusement malade : le ciel vous a confié la garde

(a) Espèce de pierre précieuse.

» de son fils ; je me dévoue à la mort pour lui ; » j'ai la piété qu'un fils doit avoir pour ses ancê- » tres. Je suis instruit de tout ce qui concerne le » service des dieux, connoissance que n'a pas » Vou-vang ; mais il a été déclaré roi, il est en » état de soutenir le royaume et de le transmettre » à vos descendans ; il est craint et respecté par- » tout : ne laissez pas perdre la précieuse com- » mission que le ciel lui a donnée ; par-là le chef » de notre famille aura à perpétuité un lieu dans » lequel il pourra résider et être honoré. » Cette prière terminée, trois personnes examinèrent la tortue, et trouvèrent les présages propices : on ouvrit ensuite le coffre ; on consulta le livre, qui annonça également un avenir favorable. Alors Tcheou-kong dit : « Les présages sont heureux, » le roi ne périra point. Tout indigne que je suis, » j'ai connu la volonté de nos ancêtres, ils veu- » lent l'affermissement de notre dynastie, et j'es- » père qu'ils vont donner des preuves de leur » amour pour notre souverain. » Il mit alors le modèle de sa prière dans le coffre, et se retira ; le lendemain le roi recouvra la santé.

Il n'est plus parlé de Vou-vang dans le Chou-king ; il y est dit seulement, *après sa mort*. Les écrivains postérieurs la fixent à la septième année qui suivit sa conquête, et disent qu'il étoit âgé de cinquante-quatre ans lorsqu'il mourut.

TCHING-VANG, L'AN 1115 AVANT J. C.

Ce prince, fils de Vou-vang, portoit le nom de Song. Comme il n'étoit âgé que de treize ans à la mort de son père, son oncle Tcheou-kong se chargea du gouvernement, et nomma son propre fils, Pe-kin, pour instruire ce jeune prince. On régla les temps où l'on devoit donner des leçons à Tching-vang : on lui enseignoit, au printemps et dans l'été, à se servir de la lance et du bouclier; et en automne et en hiver, il apprenoit les différentes danses et la musique : au printemps et dans l'hiver, on lui lisoit des livres et on les lui expliquoit; et en automne, on l'instruisoit dans les cérémonies. Ce plan d'éducation ne se trouve rapporté que dans des ouvrages rassemblés sous les Han.

Tcheou-kong fut chargé du gouvernement de tous les pays situés à l'est du Chen, et Tchao-kong, le même que Kiun-chy, de ceux qui étoient à l'occident. Ce dernier, jaloux de la grande autorité qu'avoit Tcheou-kong, voulut se retirer; mais, persuadé par les discours de Tcheou-kong lui-même, il consentit enfin à demeurer.

On s'occupa ensuite des funérailles de Vou-vang, et on l'enterra à Py.

Tcheou-kong fit la cérémonie de donner le bonnet à Tching-vang; il présenta ce prince dans le temple de ses ancêtres, le montra à tous les

grands vassaux, et ordonna à Tcho-yong de faire un discours sur les devoirs d'un souverain.

Tcheou-kong, qui avoit chargé son fils Pe-kin de prendre soin de l'éducation du roi, l'envoya dans le pays de Lou (dans le Chan-tong), pour en prendre possession; il lui donna des avis sur la conduite qu'il devoit tenir dans ce pays; mais tous ces événemens paroissent très-incertains, et il est peu vraisemblable que Pe-kin, chargé de l'éducation du prince, ait été envoyé dans la même année dans le pays de Lou.

Suivant le Chouking, Kouan-cho, Tsay-cho et Ho-cho répandirent de mauvais bruits sur Tcheou-kong, prétendant qu'il vouloit nuire au jeune roi; en conséquence, Tcheou-kong crut qu'il étoit prudent de se retirer, et, après en avoir donné avis aux deux autres ministres, il passa dans le pays oriental. Tous ces événemens sont fixés par les modernes à la première année du règne de Tching-vang. L'année suivante, ces personnages, les mêmes que Vou-vang avoit chargés de veiller sur la conduite de Vou-keng, fils du dernier roi de Yn, auquel il avoit donné un apanage, conseillèrent à ce prince de profiter de la jeunesse de Tching-vang pour se révolter. Vers le même temps on reconnut la fausseté des bruits qu'ils avoient fait courir sur Tcheou-kong : voici comment la chose arriva.

La troisième année du règne de Tching-vang, dit le Chouking, en automne, et avant que la moisson fût achevée, il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de grands tonnerres et d'éclairs; des vents impétueux renversèrent les blés et déracinèrent les arbres. Le roi et les principaux ministres se couvrirent la tête d'un bonnet de peau, et firent ouvrir le coffre à bandes d'or, où ils trouvèrent le billet que Tcheou-kong y avoit mis, par lequel il se dévouoit à la mort pour Vou-vang. Les deux ministres et le roi interrogèrent tous ceux qui étoient chargés des cérémonies, sur ce fait, et tous répondirent qu'il étoit vrai, mais que Tcheou-kong leur avoit ordonné de garder le silence. Le roi prit le billet en pleurant, et dit: « Il n'est pas nécessaire de consulter les sorts. » Tcheou-kong a rendu de grands services à la » famille royale; mais j'étois un enfant, et je l'ai » ignoré; aujourd'hui que le ciel manifeste sa » puissance et les vertus de Tcheou-kong, je veux » aller au-devant de lui. » Tching-vang étoit à peine sorti du lieu des sacrifices, qu'il tomba une grande pluie et qu'un vent contraire redressa les blés.

Le roi ayant rétabli Tcheou-kong dans ses emplois, celui-ci fit à ce sujet une pièce de vers qu'il lui adressa. Il alla ensuite faire la guerre à Vou-keng, que les barbares de Hoay, de Yen et de Siu

aidoient dans sa révolte. Ces peuples, situés le long de la rivière de Hoay et dans le nord du Kiang-nan, prouveroient que la nation chinoise ne s'étendoit pas au-delà du Honan, et n'avoit pas l'étendue qu'on veut lui donner à cette même époque.

Tching-vang alla aussi faire la guerre dans l'orient, et ce qui est difficile à croire, vu qu'il étoit encore fort jeune, c'est qu'il tint à tous ses ministres et à ses grands vassaux le discours suivant, qu'on trouve dans le Chouking. « Le ciel, » dit ce prince, n'a point compassion de moi et » afflige ma famille. Jeune comme je le suis, je » n'ai pas assez de prudence pour rétablir la paix, » et ne puis comprendre et pénétrer les ordres du » ciel; je suis comme un homme qui veut tra» verser une rivière profonde, je cherche un guide. » Mon père m'a laissé une tortue inestimable pour » connoître les volontés du ciel; c'est elle qui a » annoncé autrefois qu'il y avoit des troubles dans » l'occident; aujourd'hui le foible reste de la dy» nastie de Yn ose entreprendre de se rétablir, » malgré les ordres du ciel, en voulant profiter » des troubles qui sont parmi nous. J'attends les » dix sages qui sont parmi le peuple; j'espère, » d'après leurs conseils, rétablir la paix et con» tinuer heureusement les entreprises de Vou» vang. Les sorts nous sont favorables, allons

» donc punir les rebelles ; je sais que l'entreprise » est difficile, et que vous n'êtes pas d'avis que je » fasse la guerre, parce que le trouble est dans la » famille royale ; mais c'est résister aux sorts et » désobéir aux ordres du ciel : ayez donc com» passion de ma jeunesse, et aidez-moi à achever » ce que mon père a commencé. Lorsqu'un père » fait le plan d'une maison, si son fils n'en jette pas » les fondemens, la maison sera-t-elle bâtie ! Lors» qu'un père fait labourer son champ, si le fils ne » le sème pas, quelle sera la récolte ! Si un chef » de famille abandonne un fils, et si un frère aîné, » manquant aux devoirs de la tendresse, attaque » celui-ci, que doit-on penser des serviteurs s'ils ne » viennent pas secourir ce même fils ! Je veux » aller rétablir la paix en punissant les rebelles de » l'orient : ce sont les ordres du ciel ; les oracles » annoncent les succès, il faut s'y conformer. »
Tel est le discours qu'on fait tenir à Tching-vang, et cependant il ne se mit pas en route pour aller attaquer les rebelles ; car on prétend qu'il ordonna à Pe-kin, prince de Lou, fils de Tcheou-kong, de marcher contre les barbares de Hoay et de Siu, et à Kang-cho d'aller contre les peuples de Yn. Ces peuples ayant été soumis, Vou-keng fut mis à mort, et l'on donna à Ouey-tse-ky, un de ses parens, le pays de Song, avec ordre de continuer d'observer les cérémonies de la famille des Yn.

Quant à ceux qui avoient été les auteurs de cette guerre et des bruits répandus contre Tcheou-kong, ils furent punis. Kouan-cho, suivant le Chouking, fut mis à mort dans le pays des Chang; Tsay-chou fut renfermé à Ko-lin, et on ne lui laissa que sept chariots; Ho-chou fut privé de ses titres, et on ne parla pas de lui pendant trois ans.

Tcheou-kong confia à Tsay-tchong, fils de Tsay-chou, la charge de King-che, et lui donna en apanage, après la mort de son père, la principauté de Tsay (dans le Honan). Tching-vang lui parla ainsi en cette occasion : « Jeune prince, c'est » parce que vous n'avez pas suivi les mauvais » exemples de votre père, que je vous nomme » aujourd'hui Heou dans la partie orientale ; allez » gouverner ce pays, et soyez attentif; enseve- » lissez dans un oubli éternel les fautes de votre » père, et soyez-moi fidèle; tenez une conduite » régulière, et laissez à vos enfans un exemple » digne d'être imité : observez les lois et les ins- » tructions de Ven-vang, et ne changez pas les » anciennes coutumes, sous prétexte que vous » avez plus d'expérience que ceux qui vous ont » devancé ; soyez ami des quatre vassaux vos voi- » sins ; soutenez et défendez la famille royale ; » maintenez l'union avec vos frères, et procurez » la paix au peuple. »

Quelques historiens prétendent que, dans cette

guerre, on soumit dix-sept royaumes, qu'on fit captifs les peuples de Yn, qu'on les transporta à Kieou-ly, et qu'on donna leur pays à Kang-cho. Il paroît singulier qu'on établisse toujours une distinction entre ces peuples et les Tcheou, l'un et l'autre ne devant former qu'une seule nation, c'est-à-dire être tous des Chinois; mais il ne faut pas être étonné de ces contradictions, puisque, dans la compilation que les Chinois ont faite de ce qui sert à former à présent leur histoire, on en trouve à chaque moment.

On vient de voir Tching-vang donnant des leçons de sagesse à ses ministres et à ses vassaux; néanmoins, à la quatrième année de son règne, c'est-à-dire, après tous les événemens dont nous venons de parler, Tcheou-kong, selon le Chou-king, se présente à ce prince pour l'instruire des devoirs d'un roi, et lui recommander d'être vigilant. « Prince, dit-il, examinons ce qui se passa » sous la dynastie de Hia : lorsqu'elle fut dans sa » plus grande puissance, on s'appliquoit à placer les » gens sages et expérimentés; on honoroit et res- » pectoit le Chang-ty; on informoit le roi de ceux » qui s'exerçoient dans la pratique des neuf vertus; » et, prosterné à ses pieds, on lui disoit que le titre » de roi ne convient qu'à celui qui sait donner à » propos les grandes charges, et qui ne se laisse » pas surprendre par des apparences de probité.

» Kie n'eut pas assez de vertu pour se conduire » suivant les principes de ses ancêtres; son gou- » vernement fut tyrannique, aussi perdit-il l'em- » pire.

» Tching-tang monta sur le trône par ordre du » ciel; il gouverna avec sagesse, ne plaça que des » sages, qui contribuèrent à faire briller sa vertu; » alors les peuples s'efforcèrent d'imiter un si bel » exemple : mais le naturel de Cheou, le dernier » des Chang, fut mauvais : il n'introduisit dans le » gouvernement que des hommes barbares, in- » humains et entièrement livrés à leurs plaisirs; » ils vexèrent les peuples, et le ciel irrité détruisit » cette dynastie et nous transmit l'empire.

» Ven-vang et Vou-vang connurent combien il » étoit important de ne mettre en place que des » personnes sages et vertueuses. Voici le gouver- » nement qu'ils établirent :

» Le Jin-gin fut chargé des affaires de l'État et » de la religion;

» Le Tchun-fou eut l'emploi de juger les crimes;

» Le Mou eut soin de fournir au peuple les » vivres; voilà les trois grandes charges de » l'empire.

» Au-dessous il y avoit des Se-tou, chargés de » la doctrine; des Se-ma, chargés des troupes; » des Se-kong, chargés de l'inspection des terres, » et des Ya-lou, chargés du soin des navires; des

» Tcho-y, chargés des meubles du roi ; des Hou-
» pen, chargés de ses armes et de ses flèches, et
» un Tay-che, qui étoit grand historien. Il y avoit
» en outre des généraux d'armée, des officiers
» obligés de veiller aux vivres de la cour, aux
» arts et aux travaux publics ; et des personnes
» qui avoient l'inspection sur les peuples barbares.

» Ven-vang connoissoit le cœur de ceux qu'il
» mettoit en place, aussi fut-il toujours servi par
» des hommes recommandables par leur vertu. Il
» n'examinoit pas lui-même les procès, mais il
» veilloit à ce que les juges observassent les lois.

» Vou-vang imita sa conduite et sa sagesse, aussi
» eut-il le même bonheur et la même gloire.

» Jeune prince, vous voilà sur le trône, tâchez
» désormais de bien connoître le cœur de ceux que
» vous voulez employer pour gouverner et pour
» punir : quand vous serez assuré de leur droiture,
» confiez-leur les charges les plus importantes. Je
» vous expose tout ce que les anciens rois et vos
» ancêtres ont laissé d'utile ; imitez-les, et tout sera
» en paix ; tenez en bon état votre armée, allez
» au-delà des frontières fixées par Yu, parcourez
» l'empire, et que les peuples qui sont au-delà de
» la mer vous soient soumis. »

Tcheou-kong appela le Tay-che ou le grand historien, et lui ordonna d'écrire tout ce qu'il venoit de dire, pour servir de règle aux juges.

Dans cette même quatrième année, Tching-vang marcha encore contre les barbares de Hoay; il soumit les peuples de Yen, et transporta leurs chefs dans le pays de Pou-kou. Cette expédition paroît être la même que la précédente, puisque ces pays sont, suivant l'explication des modernes, le même que celui de Chang, possédé par Vou-keng, fils du roi de Yn.

Après cette expédition, Tching-vang, selon le Chouking, revint à Tsong-tcheou dans le pays de Sy-gan-fou, dans le Chen-sy, où étoit sa demeure ordinaire, et Tcheou-kong fit assembler les chefs des peuples qu'on venoit de soumettre, auxquels on avoit donné des terres dans le pays de Lo; il leur représenta que Tching-vang leur ayant fait grâce de la vie, ils devoient oublier la dynastie des Chang, être fidèles au roi et exhorter les peuples à le bien servir. « Je me contente, leur dit-il, de » vous avertir; mais si vous ne vous corrigez pas, » je vous ferai punir sévèrement, non parce que » vous êtes coupables envers notre famille, mais » parce que vos fautes méritent punition. Si vous » agissez bien, et si vous cultivez vos terres, le » ciel vous comblera de ses bienfaits, et moi je » vous récompenserai; mais si vous n'exécutez pas » mes ordres, vous attirerez sur vous la colère du » ciel, et par son ordre je vous punirai et je vous » ferai passer dans des lieux très-éloignés. »

On fixe ces événemens à la cinquième année du règne de Tching-vang, et on lui fait entreprendre ensuite une grande chasse au midi de la montagne Ky-chan. Là, il fit des traités d'alliance et d'amitié avec différens princes que l'on qualifie du titre de vassaux ; on nomme entre autres ceux du pays de Tsou, barbares appelés King, qui occupoient le Hou-kouang, et même quelques contrées méridionales du Chen-sy. Comme ces peuples n'étoient point Chinois, et qu'ils n'en suivoient pas les usages, ils ne jurèrent pas avec les autres, mais se servirent d'une herbe et allumèrent un grand feu. Ainsi l'empire Chinois s'étendoit peu de ce côté, et n'occupoit pas même tout le Chen-sy vers le midi. Ce n'est ici qu'une simple alliance passagère, comme on le verra dans la suite.

A la sixième année de Tching-vang, ce prince revint à Tsong-tcheou, où il fit des réglemens pour ses officiers. A cette occasion, il s'exprima ainsi :

« Anciennement, dans le temps de la grande » loi, le gouvernement consistoit à prévenir les » troubles et à maintenir le royaume en paix. Yao et » Chun, après avoir examiné l'antiquité, créèrent » cent officiers pour gouverner le dedans et le de- » hors, et tout fut tranquille. Les dynasties de » Hia et de Chang doublèrent ce nombre et mirent » tous leurs soins à bien choisir leurs ministres. » Aujourd'hui, uniquement occupé du soin de me » perfectionner,

» perfectionner, j'examine les anciens, et je veux
» que mes officiers soient instruits.

» Les trois Kong traitent de la loi, gèrent les
» affaires du royaume, et établissent par-tout un
» parfait accord.

» Les trois Kou, leurs adjoints, instruisent les
» peuples et leur enseignent ce qui regarde le ciel
» et la terre.

» Le Tchong-tsay est le premier ministre, et
» tous les officiers dépendent de lui.

» Le Se-tou enseigne la doctrine et instruit le
» peuple.

» Le Tsong-pe a soin des cérémonies, et a l'in-
» tendance sur ce qui concerne les dieux et les
» hommes.

» Le Se-ma veille à la défense de l'empire, et
» commande les six corps de troupes.

» Le Se-keou connoît des crimes.

» Le Se-kong veille aux travaux publics; il
» procure aux quatre classes d'habitans des de-
» meures commodes et sûres, et fait exécuter les
» travaux de la campagne dans leur temps.

» Ces six officiers en ont d'autres sous eux; ils
» encouragent les neuf Mou (Pasteurs), et pro-
» curent l'abondance aux peuples.

» Dans le cours de six ans, les cinq ordres de
» vassaux viennent rendre leurs hommages au
» roi, et celui-ci va faire la visite du royaume;

» lorsqu'il arrive à chacune des quatre grandes
» montagnes, les princes vassaux viennent lui
» rendre compte de leur conduite, et en reçoivent
» des récompenses ou des punitions.

» Vous qui êtes en place, que la sagesse et la
» prudence vous distinguent des autres hommes ;
» prenez garde aux peines que vous décernerez,
» et suivez la justice et la loi dans vos décisions :
» des magistrats ignorans sont comme deux mu-
» railles qui se regardent; ils ne savent ce qu'ils
» font.

» L'homme en place devient peu à peu superbe,
» ses grands appointemens le rendent prodigue :
» appliquez-vous donc à être modestes et éco-
» nomes ; n'employez jamais le mensonge, il met
» le trouble dans le cœur : soyez sans cesse sur
» vos gardes, celui qui ne craint rien est toujours
» surpris. »

L'année suivante, qui est la septième de Tching-vang, ce prince quitta Tcheou et alla à Fong. Le Tay-pao étoit parti avant lui, pour examiner l'endroit que l'on avoit choisi pour habiter. Tcheou-kong consulta les oracles, qui répondirent que cet endroit étoit le milieu du monde.

Après une pareille décision, on traça le plan de la nouvelle ville sur le bord du fleuve Lo; on employa les peuples de Yn aux travaux, et en cinq jours la ville fut achevée. Tcheou-kong, après

en avoir fait le tour et tout examiné, sacrifia sur un autel des bœufs, et sur un autre, le lendemain, un bœuf, une brebis et un cochon. C'est ainsi qu'on rapporte la construction de cette ville, qui n'étoit tout au plus qu'un hameau, ou un simple campement; ce qui diminue beaucoup de cette puissance et de cette richesse accordées aux Chinois existant alors, et n'en fait plus qu'un peuple errant et se transportant, suivant les circonstances, d'un lieu à un autre. Or, si l'an 1109 avant J. C., l'état de la nation chinoise étoit tel que ce qu'on vient de rapporter donne lieu de le penser, on croira difficilement à cet état florissant que certains auteurs veulent lui supposer sous les règnes des anciens empereurs, c'est-à-dire 1200 ans plutôt.

Sept jours après, Tcheou-kong publia, suivant le Chouking, un ordre adressé aux peuples de Yn et à leurs différens chefs. « Vous qui avez été les » ministres et les officiers de la dynastie de Yn, et » qui vivez encore, écoutez.

» Le ciel, irrité contre votre famille, lui a enlevé » l'empire pour nous le donner. Notre royaume » de Tcheou étoit très-petit, et nous n'aurions » jamais osé espérer une si grande faveur; mais » le Chang-ty s'est déclaré contre vous, ce qui fait » voir combien il est redoutable. Aucun royaume, » grand ou petit, ne peut être détruit sans l'ordre

» du ciel, et c'est cet ordre que le roi de Tcheou » a exécuté ; informez-en vos peuples. On ne sert » pas deux maîtres à-la-fois ; ainsi les sujets de Yn » doivent nous être soumis. Ce n'est pas moi qui » suis la cause de ce que vous avez souffert, c'est » votre roi. Il ne convenoit pas que je vous laisse » sasse dans un lieu sur lequel le ciel faisoit tomber » tant de malheurs. En vous faisant venir à l'oc- » cident de votre pays, c'est pour obéir aux ordres » du ciel, et non dans le dessein de vous persé- » cuter. J'ai fait bâtir une ville dans le pays de » Lo, afin que les vassaux de l'empire puissent » s'y assembler. Je vous ai donné des terres et » des maisons propres à habiter, servez-moi donc » fidèlement ; autrement, je serai forcé de vous » punir. »

On voit par ce discours, que le royaume des Tcheou étoit très-petit : or, comment auroit-il pu soumettre l'empire de la Chine, si celui-ci eût été aussi puissant que quelques écrivains l'ont représenté ! Il est à croire que les deux États avoient une grandeur et une force à-peu-près égales ; et qu'en un mot, ils étoient fort peu de chose.

On voit encore dans ce discours, que les Chang ou les Yn sont regardés comme une nation différente de celle des Tcheou, de même que les Hia avoient été regardés comme des peuples différens de ceux des Chang, ce qui est difficile à concevoir

dans un empire qu'on dit avoir été, jusqu'à cette époque, formé et composé d'une seule et même nation. Les Chang ne devoient être que la famille impériale vaincue et détruite, et cependant on les traite ici comme une nation séparée que Tching-vang transporte ailleurs, et à laquelle on promet des récompenses si elle veut vivre tranquillement parmi les vainqueurs.

Tchao-kong, qui avoit la dignité de Tay-pao, conduisit alors, dit le Chouking, le chef des vassaux, qui remit à Tcheou-kong des présens consistant en étoffes et en soieries, pour les offrir au roi. Tcheou-kong en les lui remettant, lui dit: « Prince, vous qui êtes sur le trône dans un âge » fort tendre, écoutez les gens sages, redoutez » l'indolence et la paresse, et entretenez la paix et » l'union. Venez au centre de l'empire (à Lo-ye), » faire l'office du successeur du Chang-ty, et vous » acquitter, par vous-même, des devoirs de votre » état. Tchao-kong nous a appris que la nouvelle » ville étoit construite, et que vous pourriez y » faire, avec respect, les cérémonies aux dieux » supérieurs et inférieurs, et vous unir à l'auguste » ciel. Sur le point de transporter votre cour dans » la nouvelle ville, pratiquez la vertu et hâtez-vous » de prier le ciel qu'il conserve votre dynastie. »

Le roi se prosterna jusqu'à terre, en disant: « Tcheou-kong, pénétré de respect pour les ordres

» du ciel, et convaincu de l'amour qu'il a pour » vous, vous avez examiné avec soin l'emplace- » ment que devoit avoir la nouvelle ville, et vous » en avez fait un endroit propre à correspondre » au bonheur dont le ciel favorise notre dynastie, » je veux que ce bonheur vous soit commun ainsi » qu'à moi. » Il sacrifia ensuite un bœuf rouge à Ven-vang, et un autre pareil à Vou-vang. Les grands hôtes assistèrent le roi dans les cérémonies, et on versa du vin à terre.

On voit par ces discours, qu'il s'agit de transporter le siége de l'empire dans la nouvelle ville à Lo-ye, où le roi s'étoit rendu, parce que cette translation devenoit nécessaire pour la tranquillité du peuple; cependant à peine Tching-vang y est-il arrivé, qu'il veut retourner à Tcheou, et qu'il laisse Tcheou-kong à Lo-ye, pour gouverner ce pays. Tous ces récits se contredisent, ou au moins sont difficiles à concilier.

D'après d'autres écrivains on entre dans quelques détails sur cette ville bâtie au milieu du monde par Tcheou-kong. On dit qu'elle formoit un quarré de dix-sept cent vingt Tchang *(a)*; que ses murailles extérieures avoient dix-sept Ly; que du côté du midi elle s'étendoit jusqu'à la rivière de Lo; et vers le nord, jusqu'à la montagne Kia-chan : elle étoit le lieu d'assemblée pour tout

(a) Le Tchang est de dix pieds.

l'empire. On ajoute que le Tchy, le Kiao et le Tien, avoient six cents Ly en quarré; la terre occidentale, ou Ky-tcheou, en avoit mille. On la divisa en cent Hien; chaque Hien avoit quatre Kiun, et chaque Kiun un Py. Le roi possédoit un tiers des grands Hien, et seulement un neuvième des petits. Chaque Py ne contenoit pas plus de cent maisons ou familles; personne n'étoit confondu, et chaque classe d'hommes demeuroit séparément : il résulte de cela qu'un Hien n'avoit que quatre cents maisons, et par conséquent les cent Hien n'en contenoient que quarante mille.

On éleva, dit-on, sur les frontières méridionales de la ville de Lo, une petite colline, pour y sacrifier au Chang-ty, au soleil, à la lune, aux étoiles, et à Heou-tsy le dieu du labourage et le chef en même temps de la famille des Tcheou. On fit encore au milieu du pays une autre petite colline dont la terre étoit verte du côté de l'orient, rouge du côté du midi, noire du côté du nord, et jaune au centre. On bâtit en outre des palais, des portes, des ponts et des tours, chose tout-à-fait incroyable, puisqu'on a vu plus haut que la ville fut achevée en cinq jours. L'empire paroît avoir été divisé en terre orientale, où étoit la ville de Lo, et en terre occidentale, où étoit Tcheou, dans le Chen-sy, la résidence de Tching-vang, et on appelle cette terre occidentale Ky-tcheou; mais cela ne peut

pas être, puisque dans la distribution des provinces le Ky-tcheou en occupe le centre. On voit donc clairement que tous ces rapports se contredisent, que les sites des lieux sont mal décrits; enfin, que cette géographie est inintelligible.

A la huitième année du règne de Tching-vang, ce prince donna à Tsay-tchong le pays de Tsay, situé dans le territoire de Ju-ning-fou, dans le Honan.

L'année suivante, Tcheou-kong marcha contre les peuples de Tang, qui s'étoient révoltés, et les soumit. Tching-vang, en jouant avec un de ses frères nommé Cho-yu, lui donna en riant cette principauté; mais un de ses ministres lui ayant représenté que les princes ne devoient pas manquer à leur parole, même en plaisantant, Cho-yu devint prince du pays des Tang, ce qui forma par la suite la principauté de Tsin dans le midi du Chan-sy. Quelques auteurs placent ces événemens beaucoup plutôt, et les rapportent à la troisième année de Tching-vang.

Il paroît que Tcheou-kong ne resta pas dans son gouvernement de Lo, et qu'il retourna à Fong dans le Chen-sy, avec Tching-vang; car à la onzième année du règne de ce prince, il lui donna de nouvelles instructions dans un long discours entièrement inutile pour les historiens, mais qui sert à déterminer la durée du règne de plusieurs princes, tels que Tay-vou qui régna

soixante-quinze ans, Vou-ting cinquante-neuf, et Tsou-kia trente-trois.

Tcheou-kong étoit dans un âge fort avancé; mais ne voulant pas s'éloigner de Tching-vang, il se proposoit de servir dans le temple de Ven-vang et de Vou-vang, lorsqu'il tomba malade : sentant sa fin approcher, il demanda à être enterré à Tching-tcheou, dans le Honan, pour faire voir qu'il vouloit toujours être près du roi, ce qui est difficile à concevoir, puisque Tching-vang est censé demeurer dans le Chen-sy. Quoi qu'il en soit, Tcheou-kong mourut la onzième année du règne de Tching-vang, et fut enterré à Py, auprès de Ven-vang et de Vou-vang.

Le roi ordonna au fils de Tcheou-kong, qui étoit prince de Lou, de faire régulièrement à son père des sacrifices, en employant les mêmes cérémonies et la même musique que celles qui étoient en usage dans les sacrifices faits au roi; c'est pourquoi, depuis ce temps, à la sixième lune de chaque année, on sacrifie à Tcheou-kong un bœuf blanc.

Après la mort de Tcheou-kong, le roi confia à Kiun-tchin le gouvernement du pays de Lo, dans le Honan, et le chargea d'imiter la conduite de Tcheou-kong, dont ce prince fait un grand éloge dans le discours qu'il prononça dans cette occasion. Tous ces événemens se sont passés, suivant les écrivains modernes, dans les onze premières

années du règne de Tching-vang, et par conséquent dans un temps où ce prince n'étoit pas assez âgé pour tenir les discours trop longs, et peut-être trop multipliés, qu'on lui met dans la bouche; discours faits, à ce qu'il paroît, pour donner des leçons dans l'art de gouverner, mais qui sont difficiles à concilier avec l'histoire.

Depuis la onzième année du règne de Tching-vang jusqu'à la trente-septième, époque à laquelle ce prince mourut, on ne dit plus rien de lui. Tching-vang se sentant défaillir, se fit apporter de l'eau pour se laver les mains et le visage, et après s'être revêtu de ses habits royaux, il fit appeler les ministres et les grands, et leur recommanda son fils. « Je vous ordonne, leur » dit-il, de veiller avec soin à la conservation de » Tchao, mon fils héritier; apprenez-lui à résister » à toutes les difficultés, à bien accueillir ceux qui » viennent de loin, à instruire ceux qui sont au- » près de lui, et à faire régner la paix par-tout. » C'est par l'autorité et le bon exemple qu'il faut » gouverner; faites donc en sorte qu'il ne s'aban- » donne à aucun vice. »

Après que les grands eurent reçu ces ordres, ils se retirèrent, et le lendemain, second jour du cycle, le roi mourut. Alors Tchao-kong, qui étoit Tay-pao, ou gouverneur de l'empire, fit prendre par le prince de Tsy deux hallebardiers et cent

gardes pour aller au-devant du prince héritier, hors de la porte méridionale, et le conduire ensuite dans l'appartement situé à l'est, où il devoit s'occuper uniquement à pleurer la mort de son père.

Le quatrième jour, Tchao-kong fit écrire le testament du feu roi, et les cérémonies qui seroient observées à ses obsèques.

Sept jours après, ou le 9.e du cycle, il fit préparer tout ce qui étoit nécessaire : un officier disposa la tapisserie sur laquelle étoient représentées des haches, et tendit les rideaux autour du trône. On étendit vis-à-vis de la porte méridionale trois rangs de nattes de bambou, dont les bords étoient blancs et noirs, et on plaça dessus une petite table faite de pierres précieuses.

Devant l'appartement occidental on étendit trois rangs de nattes de jonc, dont les bords étoient garnis de soie de plusieurs couleurs, et l'on mit une petite table faite de coquillages.

Devant l'appartement oriental, on étendit trois rangs de nattes tissues de jeunes branches de bambou, dont les bords étoient de soie de plusieurs couleurs, et l'on dressa une petite table faite de pierres précieuses très-bien taillées.

Dans un appartement séparé et situé à l'occident, on étendit vers le sud trois rangs de nattes pareilles aux dernières, et dont les bords étoient de soie noire ; on y plaça une petite table de vernis.

On arrangea ensuite les cinq sortes de pierres précieuses, et ce qu'il y avoit de plus rare; l'épée dont le fourreau étoit de couleur de chair, et le livre des grands documens.

On mit dans l'appartement occidental plusieurs pierres précieuses, et dans celui qui lui étoit opposé, d'autres pierres précieuses, la sphère de Chun, et le Ho-tou de Fo-hy.

On plaça dans un autre appartement situé à l'occident, les habits destinés aux danses, les grands coquillages et un tambour; et dans un autre à l'orient, la lance, l'arc et les flèches faites de bambou.

Le grand chariot fut placé près de l'escalier des hôtes *(a)*; un autre chariot fut mis près de l'escalier de celui qui attend les hôtes. Le chariot de devant fut placé auprès de l'appartement latéral de la gauche, et les chariots de derrière auprès de l'appartement latéral de la droite.

Deux officiers couverts d'un bonnet rouge foncé, tenant une hallebarde à trois têtes, étoient debout au-dedans de la grande salle; quatre autres, couverts d'un bonnet de peau de faon, présentant la pointe de leurs hallebardes, étoient de bout à côté des salles de l'escalier de l'ouest

(a) Les princes vassaux qui venoient à la cour, étoient appelés *hôtes*, et il y avoit un officier chargé de les traiter.

et de l'est. Dans chacune de ces deux salles étoit un grand officier, couvert de son bonnet de cérémonie, avec une hache à la main; et en dehors, à chaque escalier, il y avoit un officier également armé.

Le nouveau roi, couvert d'un bonnet de toile de chanvre, et vêtu d'habits de différentes couleurs, se rendit au bas de l'escalier des hôtes, où il fut reçu par les grands et les princes vassaux, ayant des bonnets de toile de chanvre et des habits noirs; parmi eux le Tay-pao, le Tay-che et le Tay-tsong *(a)*, avoient les mêmes bonnets, mais leurs habits étoient rouges.

Le Tay-pao et le Tay-tsong, montèrent l'escalier de l'officier qui reçoit les hôtes, le premier tenant élevé dans sa main le grand Kuey, et le second une coupe et une pierre précieuse. Le Tay-che suivit le roi par l'escalier des hôtes, et en lui remettant le testament de Tching-vang, il lui dit: « Voici les dernières volontés de notre » auguste maître; il vous ordonne de suivre les » instructions laissées par ses ancêtres, de veiller » sur le royaume de Tcheou, d'observer les lois, » de maintenir la paix et les bonnes mœurs; enfin, » d'imiter les belles actions de Ven-vang et de

(a) Tay-pao, régent du royaume; Tay-che, historiographe; Tay-tsong, chef des cérémonies.

» Vou-vang. » Le roi, après s'être prosterné plusieurs fois, se leva et dit : « Tout incapable que » je suis, me voilà chargé du gouvernement; je » craindrai et je respecterai toujours l'autorité du » ciel. » Il prit ensuite la coupe et la pierre précieuse, fit trois fois la révérence, répandit trois fois du vin par terre, et en offrit trois fois. Alors le Tay-tsong prononça au nom du feu roi, le mot Hiang, *j'accepte avec plaisir.*

Le Tay-pao prit la coupe, descendit, se lava les mains, prit une autre coupe, la plaça dans un grand vase, l'offrit et annonça la prise de possession; il remit ensuite la coupe à un officier, et salua le roi, qui rendit le salut. Le Tay-pao reprit encore la coupe, répandit du vin par terre, s'en frotta les lèvres, revint à sa place, et après avoir rendu la coupe et salué de nouveau le roi, il descendit et fit retirer tous les assistans.

Le nouveau roi étant sorti, s'arrêta au-dedans de la porte de l'appartement du nord. Le Tay-pao à la tête des princes vassaux d'occident, entra par la porte à gauche, et Py-kong à la tête de ceux d'orient, entra par la porte qui est à droite. On rangea les chevaux quatre par quatre; ils étoient de couleur jaunâtre, et leurs crins étoient teints en rouge.

Alors les princes vassaux tenant élevés leur Kuey et les pièces de soie, dirent : « Nous qui sommes

» vos sujets chargés de la défense du royaume,
» nous vous offrons les produits de notre pays »;
après quoi ils firent plusieurs révérences.

Le Tay-pao et le prince de Jouy (dans le Chen-sy) se prosternèrent et dirent: « Nous pre-
» nons la liberté de parler ainsi au fils du ciel:
» Ven-vang et Vou-vang ont gouverné, avec beau-
» coup de prudence et avec un cœur paternel, le
» pays d'occident, c'est pourquoi le ciel leur a
» donné le royaume de Yn.

» Vous venez de prendre possession de l'em-
» pire, imitez leur conduite, récompensez et
» punissez à propos; procurez le repos et le bon-
» heur à vos descendans, et tenez toujours en bon
» état vos six corps de troupes, afin de conserver
» le trône que vos ancêtres ont obtenu avec tant
» de peine. »

Alors le roi s'adressa aux grands vassaux et leur dit: « Ven-vang et Vou-vang récompensèrent plus
» qu'ils ne punirent, leur gouvernement fut droit
» et sans défaut; leurs officiers, intrépides comme
» des ours, étoient sincères, fidèles et unique-
» ment occupés à défendre la famille royale; voilà
» pourquoi le Chang-ty leur a donné ce royaume.
» Ces princes ont créé de grands vassaux, afin que
» ceux-ci défendissent le royaume: vous, qui êtes
» mes parens, n'oubliez pas que vos pères et vos
» aïeux ont été sujets de mes prédécesseurs, et

» qu'ils les ont aidés : vos personnes sont éloi-
» gnées de la cour, mais vos cœurs sont présens ;
» partagez donc avec moi le travail et les peines,
» remplissez tous vos devoirs, et ne me couvrez
» pas de honte dans ma jeunesse. »

Les grands vassaux et les princes se retirèrent, et le roi, de son côté, quitta le bonnet de cérémonie pour prendre celui de deuil.

KANG-VANG, L'AN 1078 AVANT J. C.

TELLE fut l'installation de Tchao, fils de Tching-vang, connu dans l'histoire sous le nom de Kang-vang.

Ici cette histoire redevient sèche et aride : on ne dit rien de ce prince avant la douzième année de son règne, dans laquelle, au moment de partir de Tcheou pour aller à Fong, il adresse un discours à Py-kong, pour lui recommander le pays de Lo.

« Ven-vang et Vou-vang, dit-il, ont obtenu
» le royaume de Yn par leur vertu. Tcheou-kong
» a rendu de grands services à mon père : c'est lui
» qui a affermi le trône dans ma famille, qui a
» apaisé les rebelles du royaume de Yn, qui les a
» transportés dans la ville de Lo, et qui, à force
» d'instructions, les a fait changer de conduite ;
» depuis, ces peuples ont passé du vice à la vertu,
» et la paix règne par-tout.

» Vous

» Vous êtes plein de vertu, tout le monde res-
» pecte vos ordres ; foible comme je le suis, je
» laisse traîner ma robe, et je joins les mains pour
» vous témoigner combien je vous suis redevable
» pour tous les services que vous avez rendus à
» mes ancêtres : je vous charge de l'emploi qu'avoit
» Tcheou-kong, allez le remplir. Distinguez les
» bons d'avec les mauvais, et mettez des marques
» à leurs maisons : récompensez les premiers et
» punissez les seconds, c'est par ce moyen que
» vous maintiendrez la paix. La tranquillité du
» royaume dépend de la conduite que l'on tient
» avec les grandes familles de la dynastie de Yn :
» pour la maintenir, ne soyez ni trop ferme, ni
» trop complaisant.

» Affermissez, pour toujours, dans Tching-
» tcheou le règne de notre famille. Ne dites point,
» pour vous excuser, que vous ne le pouvez pas,
» ou que notre peuple est en petit nombre : soyez
» attentif, et faites vos efforts pour conserver cette
» conquête. »

Ce discours est étrange, et les Chinois n'y ont pas fait attention. Est-il vraisemblable, en effet, qu'un très-jeune prince parle en ces termes à un vieillard blanchi dans les affaires, ayant servi sous trois rois, et qu'il appelle même son père ! Mais ce qui est remarquable dans ce discours, c'est cette différence bien établie entre les Tcheou et

les Yn, et qui en fait deux peuples séparés et distincts; c'est cet état de médiocrité et de foiblesse dans lequel sont représentés les Tcheou, état qui fait conjecturer que celui des Yn n'étoit pas meilleur, puisque ces derniers avoient été subjugués par les premiers, et par conséquent qui démontre que l'empire, à cette époque, n'étoit pas composé d'une seule et unique nation, et qu'il n'étoit pas aussi vaste et aussi puissant que plusieurs auteurs ont voulu le faire croire : ce que je vais rapporter vient encore à l'appui de ce sentiment.

On a vu plus haut que Vou-vang et Tching-vang avoient donné des principautés à leurs parens; quelques-uns disent que Tcheou-kong avoit eu celle du pays de Lou dans le Chan-tong, tandis que d'autres prétendent que ce fut Pe-kin son fils : quoi qu'il en soit, les annales placent à la seizième année de Kang-vang la mort de ce dernier.

On prétend que dans le même temps vivoient Lou-ky, prince de Tsy; Vang-sun-meou, prince de Oey; Pien-fou, prince de Tsin, tous parens du roi et qui en avoient obtenu des apanages. Il n'en fut pas de même de Hiong-ye, qui n'eut point son pays à titre de vassal. Ce Hiong-ye étoit chef de barbares, demeurant dans les montagnes de King, vers le Hou-kouang. Ces peuples habitoient dans des lieux champêtres et déserts, et

dans les forêts et les montagnes ; ils étoient à peine habillés, leurs cabanes étoient construites avec des branchages, et ils se servoient de flèches faites d'épines. Ainsi la Chine ne comprenoit pas encore le Hou-kouang, et il existoit alors de véritables sauvages dans le voisinage du Chen-sy.

Pe-kin, prince de Lou, eut pour successeur son fils Tcheou, qui mourut la vingtième année de Kang-vang, et laissa sa principauté à son frère Hy, connu sous le nom de Yong-kong. Celui-ci mourut la vingt-sixième année du règne de Kang-vang, et fut remplacé par son fils Yeou-kong.

Voilà ce qui concerne ces grands vassaux sous le règne de Kang-vang : on ne parle, comme on le voit, que de la principauté de Lou, dans le Chan-tong.

On ne dit plus rien de Kang-vang, dont le nom signifie *roi pacifique*, mais seulement qu'il honora et respecta les dieux, qu'il maintint la paix dans ses États, que ses sujets remplirent leurs devoirs, que les prisons furent vides, que pendant quarante ans on ne fit aucun usage des supplices, enfin qu'on vit renaître les mœurs du temps d'Yao et de Chun durant la vie de ce prince, qui resta sur le trône pendant vingt-six ans.

Le Tsou-chou *(a)* ajoute que ce prince régla

(a) Abrégé de l'histoire chinoise, composé 297 ans avant

la musique, les chansons, et tout ce qui concerne les sacrifices.

TCHAO-VANG, L'AN 1052 AVANT J. C.

TCHAO-VANG succéda à son père et régna cinquante-un ans. Son nom signifie l'illustre et brillant roi. Malgré ce titre pompeux, et quoiqu'on lui donne cinquante-un ans de règne, son histoire est inconnue; le Chouking ne parle pas de lui, et les historiens qui sont venus après, se bornent à dire qu'il avoit épousé une princesse très-vertueuse nommée Fang-heou; qu'il eut en même temps une concubine nommée Tan-tchou, qui le gouvernoit, et dont il eut un fils nommé Muon, qui fut son successeur. Ils ajoutent que ce prince foible fut méprisé de ses sujets, qu'il négligea le gouvernement, que les mœurs se corrompirent, qu'il parut dans le ciel *(a)* une lumière de cinq couleurs, enfin qu'étant allé à la chasse, et, suivant d'autres, faire la guerre aux barbares de King, le pont qui étoit sur la rivière de Han, se rompit lorsqu'il le passoit avec ses troupes, et qu'il tomba dans l'eau avec le prince

---

J. C., et retrouvé 285 ans après l'ère chrétienne. L'autorité de ce livre est douteuse. *Chouking*, page 11 et 15.

(a) La partie appelée Tse-ouey, comprenant la grande et la petite Ourse, le Renne, une partie de Céphée, de Cassiopée, de la Girafe et du Bouvier.

de Tsa, d'où on les retira tous les deux, mais que le roi mourut de cet accident.

Quelques écrivains rapportent ce fait autrement, et disent que Tchao-vang passant cette même rivière, les bateliers, qui ne l'aimoient pas, firent couler le bateau dans lequel il étoit, et que le prince fut noyé ; mais comme il étoit haï, on n'inquiéta pas les auteurs de sa mort.

On place à la vingt-deuxième année de son règne la naissance du philosophe Che-kia, auteur de la religion indienne.

Quant aux princes vassaux, il n'est encore fait mention que de ceux de Lou.

On dit que la quatorzième année de Tchao-vang (1039 ans avant J. C.), Yeou-kong, prince de Lou, fut tué, après un règne de quatorze ans, par son frère Fy, qui s'empara de la principauté et se fit appeler Oey-kong. Depuis cette époque jusqu'en 826, c'est-à-dire pendant deux cent treize ans, on ne parle plus des princes de Lou.

C'est à la mort de Kieou-kong qu'on rapporte le commencement des troubles de l'empire, parce que le roi ne fut pas en état d'en punir l'auteur.

MOU-VANG, L'AN 1001 AVANT J. C.

MUON, sous le titre de Mou-vang, succéda à son père. On prétend que ce prince, qui parvint au trône à l'âge de cinquante ans, ne tint pas

d'abord une conduite irréprochable ; mais ayant entendu parler de Ven-vang et de Vou-vang, il choisit des ministres pour l'aider à gouverner. C'est à la troisième année de son règne qu'il fit cette nomination, en donnant à Kiun-ya la charge de Se-tou, et à Pe-kiong celle de Po-tching. Le premier avoit le soin d'instruire les peuples, et le second accompagnoit toujours le roi lorsqu'il alloit dans son char.

On rapporte à cette occasion deux discours du Chouking, attribués à Mou-vang, quoique ce prince n'y soit pas nommé ; mais, sans s'arrêter à examiner s'ils sont réellement de lui, voici ce qu'il dit à Kiun-ya.

« Votre aïeul et votre père ont rendu de grands » services à la famille royale ; ils ont montré beau- » coup de zèle, de droiture et de fidélité ; aussi » ces services sont-ils inscrits sur le grand éten- » dard. Successeur de Ven-vang et de Vou-vang, » je dois être l'héritier de leur conduite, et ne pas » oublier les fils de ceux qui ont servi sous eux ; » mais tel qu'un homme qui marche sur la queue » d'un tigre ou sur la glace du printemps, je » tremble et je crains en pensant à la place que je » dois remplir : je vous nomme mon ministre ; » soyez un autre moi-même ; imitez les exemples » des anciens, et ne faites rien qui puisse désho- » norer votre aïeul et votre père. » Ainsi parla

Mou-vang ; il s'adressa ensuite à Pe-kiong, et lui dit :

« Je ne puis pas encore parvenir à être ver-
» tueux, je suis dans des craintes continuelles, je
» me lève au milieu de la nuit en pensant sans
» cesse à ne point commettre de fautes.

» Je suis naturellement porté au mal, mais ma
» ressource est dans mes ministres. Leur sagesse
» et leur prudence doivent suppléer à ce qui me
» manque, me redresser dans mes égaremens, et
» changer ce que mon cœur a de mauvais. Je vous
» nomme le premier officier du char, afin que
» vous dirigiez tous ceux qui tiennent à cette
» place, et que vous m'aidiez avec eux à me rendre
» vertueux. Choisissez avec soin tous ceux qui sont
» sous vos ordres, gardez-vous de prendre des
» hypocrites et des flatteurs : si les officiers sont
» sages, le roi le deviendra ; mais s'ils sont flat-
» teurs, il se croira parfait et négligera les cou-
» tumes des anciens. »

On ne trouve dans le Chouking que ces deux discours pour former l'histoire de Mou-vang jusqu'à la cinquantième année de son règne ou la centième de son âge ; mais les écrivains postérieurs, pour suppléer à ce manque de faits, ont ajouté qu'à la treizième année de Mou-vang, ce prince fit la guerre du côté de l'occident ; qu'à la dix-septième année il retourna encore vers l'occident

pour attaquer des barbares appelés Jong, et qu'ensuite il alla visiter une princesse appelée *la mère du roi d'Occident.*

Un historien peu croyable, comme on va le voir, dit qu'il y avoit sur les frontières occidentales des États de Mou-vang un homme extraordinaire, qui avoit le secret de prendre différentes formes, de s'insinuer dans l'eau, dans le feu, dans les métaux et dans les pierres, de séparer les montagnes et les rivières, enfin de transporter les villes. Le roi, regardant cet homme comme un dieu, alla demeurer dans son palais et y resta dix ans, sans songer à son royaume. Le magicien le conduisit ensuite dans un autre palais tout éclatant de lumière, et dans lequel on entendoit une musique admirable. Le roi étoit transporté d'un lieu à un autre avec une rapidité incroyable, par le moyen de chars merveilleux.

Ce même auteur ajoute que Tsao-fou, qui étoit un habile cocher et qui avoit d'excellens chevaux, mena Mou-vang à la montagne Kouen-lun, pour y voir le palais de Hoang-ty, ensuite chez la mère du roi d'occident; elle demeuroit au-dessus du lac Yao-tchy, où elle avoit un palais magnifique, dans lequel le roi ne pensa qu'à se divertir.

Cependant, tandis que Mou-vang vivoit ainsi, ses sujets, mécontens, songeoient à se révolter. Trente-six chefs de différens royaumes, armés

d'arcs et de flèches, allèrent trouver le chef des barbares Siu. Mou-vang, informé de cette révolte, revint promptement dans ses États, et, accompagné de Lien-meou, prince des barbares de Tsou, il marcha contre les rebelles. Le chef des Siu, ne voulant point exposer ses sujets, se retira avec dix mille familles vers Pong-tching, près de la montagne Vou-yuen-chan, et Mou-vang donna à Tsao-fou le pays de Tchao, où ses descendans formèrent par la suite une famille puissante.

A la trente-cinquième année du règne de Mou-vang, ce prince marcha, dit-on, contre les barbares Kuen-jong, peuples situés à l'extrémité de l'empire, et cependant très-près de la capitale, dans le Chen-sy. Étant sur le point de partir, Meou-fou, prince de Tsa, lui fit des représentations, en lui disant que les anciens rois s'attachoient plus à faire briller leur vertu qu'à montrer leurs forces; mais Mou-vang, sans faire attention à ces remontrances, partit pour son expédition, dont il ne rapporta que quatre loups et quatre cerfs, tous de couleur blanche. On prétend que depuis cette époque, les peuples du département de Hoang-fou, qui étoit le plus éloigné, ne vinrent plus à la cour rendre leurs hommages.

Telles sont les fables qui, dans les annales, succèdent à cette belle morale du Chouking, et remplissent un intervalle de quarante-sept ans,

c'est-à-dire depuis la troisième année du règne de Mou-vang jusqu'à sa cinquantième, époque à laquelle ce prince publia un édit concernant les lois et les supplices.

Le roi, dit le Chouking, quoiqu'âgé de cent ans, et par conséquent dans un âge où les forces et la mémoire manquent, fit néanmoins transcrire la manière dont on devoit punir les criminels, et ordonna à Liu-heou de publier cet écrit.

« Selon les anciens documens, dit le roi, Tchy-» yeou fut le premier qui excita des troubles, qui » remplit le monde de brigands, de voleurs, de » fourbes, et qui par-là bannit l'innocence et la » justice qui avoient régné jusqu'alors. Ce chef » des Miao ne connoissoit que les supplices; il » en établit cinq très-cruels, avec lesquels il per-» sécuta les innocens.

» Lorsqu'il condamnoit à avoir le nez ou les » oreilles coupés, à être fait eunuque, à avoir des » marques sur le visage, et à être fait mourir, il » n'écoutoit point ceux qui pouvoient se justifier, » et le crime seul étoit impuni. Tant d'atrocités » parvinrent jusqu'en haut, et le Chang-ty en fut » irrité. Yao détruisit les Miao et leur chef; alors » on suivit les règles qu'on devoit garder, et l'on » n'opprima plus les vieillards et les veuves. On se » servit de châtimens pour maintenir le peuple; » mais dans les punitions on n'eut égard ni à

» l'homme puissant, ni à l'homme riche. Un juge » qui exerce le droit de vie et de mort, doit imiter » le ciel; il doit être juste, car il est le pasteur » du peuple. Vous qui présidez au gouvernement » et aux lois, songez au chef des Miao; sous lui, » les juges enflés de leur crédit ne cherchoient qu'à » s'enrichir, et abusoient de leur autorité; le ciel » les a trouvés coupables, et a éteint leur race.

» Vous, mes parens et mes fils, écoutez mes » ordres, occupez-vous de ce qui peut procurer » la tranquillité, suivez les ordres du ciel et ré- » primez vos passions; soyez lents à punir ou à » pardonner; employez les cinq supplices, mais » distinguez les fautes involontaires d'avec celles » qui sont commises de dessein prémédité.

» Vous, chefs des divers ordres de l'État, appli- » quez-vous à faire un bon choix de ceux qui sont » au-dessous de vous, afin de pouvoir maintenir » le peuple en paix. Après que les deux parties » auront produit leurs pièces, écoutez attentive- » ment ce qu'ils disent pour leur défense; s'il ne » vous reste aucun doute, employez l'un des » cinq supplices; mais si vous en avez encore, » ayez recours aux cinq espèces de rachats; ou, » si vous doutez, au moins que l'accusé soit dans » le cas du rachat, jugez selon les cinq sortes de » fautes qui sont ou involontaires, ou presque » inévitables. Telles sont celles qui sont commises:

» 1.° Parce qu'on craint un homme en place,

» 2.° Parce qu'on veut se venger,

» 3.° Parce qu'on se laisse séduire par les » discours des femmes,

» 4.° Parce qu'on aime l'argent,

» 5.° Parce qu'on a écouté de puissantes re- » commandations.

» Dans les accusations, il faut examiner les ap- » parences et les motifs ; ce qu'on ne peut vérifier » ne doit pas faire la matière d'un procès.

» Quand on doute du cas dans lequel on doit » imprimer des marques noires sur le visage, faire » couper le nez ou les pieds, et infliger la peine de » la castration ou de la mort, alors on pardonne » à l'accusé.

» On se rachète du premier supplice, par cent » Hoan *(a)*; du second, par deux cents; du troi- » sième, par cinq cents ; du quatrième, par six » cents ; et du cinquième, par mille. Le premier » et le second rachat ont lieu dans mille cas, le » troisième dans cinq cents, le quatrième dans » trois cents, et le cinquième dans deux cents ; » mais il faut être sûr de la peine qu'on inflige, » et du rachat qui doit être fixé.

» Dans les fautes graves ou légères, il faut éviter » les discours et les paroles embarrassantes qui ne

(a) Le père de Maillu l'évalue à un tael, ou 7 liv. dix sous.

» tendent qu'à égarer; il faut s'en tenir à l'usage,
» prendre le sens de la loi, et la suivre.

» Il y a des crimes sujets à de grandes puni-
» tions, mais elles peuvent être adoucies suivant
» le motif de l'action, tandis que, dans des fautes
» légères, il y a des circonstances où les motifs qui
» les ont fait faire demandent d'être punis sévè-
» rement. En général, dans tout ce qui regarde
» les supplices et les rachats, il y a une certaine
» balance à tenir et un principe fondamental au-
» quel il faut tout ramener.

» Un juge doit être juste et équitable, exact et
» compatissant ; il doit se défier des discours étu-
» diés propres à masquer la vérité, il doit faire
» attention aux paroles dites contre ce qu'on pense,
» et auxquelles on ne peut ajouter foi; lorsqu'il aura
» prononcé un jugement, il m'en rendra un compte
» détaillé : c'est de cette manière que tout le monde
» remplira ses devoirs. Celui qui s'est rendu cou-
» pable de deux crimes, doit être puni de deux
» supplices. Magistrats, princes de ma famille,
» et vous grands, faites attention à ce que je vous
» prescris. Je crains et je suis réservé quand il s'agit
» des cinq supplices ; ils ont été institués par le
» ciel dans le dessein de secourir les peuples, et
» c'est pour cela qu'il s'est associé des juges.

» N'ayez jamais en vue votre intérêt personnel;
» les richesses acquises injustement ne sont pas

» un vrai trésor, mais un amas de crimes qui atti- » rent toujours des malheurs. Le ciel est équi- » table, et s'il ne châtioit pas avec sévérité, le » monde seroit privé d'un bon gouvernement. »

On a voulu donner dans ce discours une espèce de recueil de lois que l'on attribue à Mou-vang, quoiqu'il n'y ait rien dans le texte qui autorise cette conjecture. C'est la dernière action de ce prince, qui, après un règne de cinquante-cinq ans, mourut âgé de cent cinq ans. L'histoire de ses successeurs est presque entièrement ignorée, et le Chouking n'en parle pas.

KONG-VANG, L'AN 946 AVANT J. C.

KONG-VANG succéda à son père, et régna, dit-on, douze ans. On rapporte qu'étant allé se promener vers la rivière King, dans le Chen-sy, il y vit les trois filles de Kang-kong, prince de Mie, qui l'accompagnoit ; mais celui-ci s'étant aperçu que la vue de ces jeunes personnes avoit frappé le roi, il les fit retirer, ce dont Kong-vang fut si irrité, qu'il attaqua ce prince et détruisit la ville de Mie.

Y-VANG, L'AN 934 AVANT J. C.

Y-VANG étoit fils de Kong-vang ; il vécut cinquante-cinq ans, et en régna vingt-cinq.

On dit simplement de ce prince, qu'il transporta sa cour à Hoay-ly ; que la puissance royale s'affoiblit

dans ses mains, et que les poëtes firent des satyres contre lui.

HIAO-VANG, L'AN 909 AVANT J. C.

CE prince étoit frère de Y-vang; il régna quinze ans.

A la treizième année de son règne, on dit qu'il donna en apanage le pays de Tsin, dans le Chen-sy, à Fy-tse ou Fey-tse, qu'on fait descendre de Hoang-ty, et qui fut le fondateur des empereurs de la dynastie des Tsin.

Ce Fy-tse demeuroit à Kiuen-kieou, *Colline des Chiens*, où il élevoit des chevaux, ce qui fut cause que le roi lui confia le soin des siens dans le Chen-sy, dans les pays situés entre les rivières Kien et Ouey. Il voulut que cette contrée fût appelée Tsin, et ordonna en outre à Fy-tse de maintenir la paix avec les barbares Jong qui y demeuroient.

Ainsi tous les environs de la cour de ce prétendu grand empire, étoient encore occupés par les mêmes barbares qui y habitoient du temps de Vou-vang, ce qui n'annonce pas que les rois ses successeurs fussent devenus fort puissans.

On ajoute que sous ce règne il y eut beaucoup de grêle, que le Kiang et le Han gelèrent, ce qui fit périr beaucoup de bœufs et de chevaux.

Y-VANG, L'AN 894 AVANT J. C.

Y-VANG, fils du précédent, dut la couronne aux princes vassaux, qui le déclarèrent roi ; aussi introduisit-il l'usage de descendre du trône dans les audiences pour les recevoir, ce qui, dit-on, fut cause de l'affoiblissement de la famille royale. Ce prince mourut après avoir régné seize ans : pendant sa maladie, les grands vassaux firent des prières pour obtenir sa guérison.

Ces princes vassaux, dont il est si souvent fait mention, sont inconnus, et ce n'est que sous ce règne que l'on commence à en parler, mais d'une manière peu certaine, car en donnant la succession des princes de Tsy, dans le Chan-tong, qu'on fait descendre de Tay-kong, qui vivoit sous Vou-vang et Tching-vang, on ne nomme que quatre descendans depuis l'an 1115 avant J. C. jusqu'à l'époque dont il s'agit, en 879, c'est-à-dire, durant un intervalle de deux cent trente-six ans, ce qui certainement ne peut pas être. Quoi qu'il en soit, on dit que le prince de Ky calomnia auprès d'Y-vang, Ngay-kong prince de Tsy; que le roi fit brûler Ngay-kong, et mit à sa place Hou-kong. Ce nouveau prince alla fixer sa résidence à Pou-kou, peu distante de celle de ses prédécesseurs. On range encore parmi les princes vassaux, ceux du pays de Tsou, dans le Hou-kouang, quoiqu'ils

quoiqu'ils ne doivent pas y être compris, et que ces peuples fussent alors des barbares absolument différens des Chinois.

La huitième année de Y-vang, Hiong-kiu prince des barbares de Tsou, fit la guerre à d'autres barbares de son voisinage, les soumit, et leur donna pour chefs ses enfans, qui allèrent s'établir au nord du Kiang.

Ce Hiong-kiu disoit lui-même qu'il n'étoit pas Chinois, mais de la race des barbares méridionaux. Malgré ce discours on le met au nombre des vassaux, et on le fait descendre, comme les autres, de l'empereur Hoang-ty. Il résulte de là que le Hou-kouang, le Kiang-nan, et toutes les provinces du midi, n'étoient pas encore sous la domination chinoise, et même ne l'avoient jamais été auparavant, ce qui diminue de plus de moitié l'étendue qu'on attribue à cet empire.

LY-VANG, L'AN 878 AVANT J. C.

CE prince fut cruel, et c'est ce que désigne son nom, qui veut dire *roi cruel.* Quoiqu'on lui donne cinquante-un ans de règne, à peine en rapporte-t-on quelques événemens.

On dit qu'à la trentième année de son règne, Ly-vang plaça à la tête du gouvernement un personnage nommé Yong-y-kong. A cette occasion, Leang-fou, prince de Jouy, dans le Chen-sy, ayant

inutilement fait des représentations au roi, les princes vassaux s'éloignèrent de la cour. On ajoute que sous ce règne il arriva une grande sécheresse, que les barbares de Tsou firent des incursions du côté du midi, les Tartares du côté du nord, et les barbares de Hoay du côté de l'orient; que le roi ordonna au prince de Kuo d'aller les attaquer; mais que le peu de succès de cette expédition, joint à la cruauté de Ly-vang, qui devenoit insupportable, mécontentèrent les peuples.

Les vassaux et les barbares Jong se révoltèrent; ceux-ci s'avancèrent jusqu'à Kiuen-kieou dans le Chen-sy, et en chassèrent le prince de Tsin: enfin, la révolte s'étendant de plus en plus, Ly-vang fut forcé d'abandonner la cour pour se mettre à l'abri; et ce qui prouve que ses États n'étoient pas d'une grande étendue, c'est qu'il ne fit que traverser le fleuve Hoang-ho pour être hors de son royaume, et se trouver en sûreté dans le Chan-sy.

Ce fut principalement sous le règne de Ly-vang que commença l'indépendance des grands vassaux ou des princes de Tsin, de Tsy, de Oey, et de quelques autres, qui formoient entre eux une espèce de confédération dont le prince qui régnoit vers l'endroit où est à présent Sy-gan-fou, dans le Chen-sy, étoit le chef. Celui-ci paroît avoir été comme le pontife, et le dépositaire des lois par lesquelles les autres princes étoient gouvernés.

On place à la douzième année de Ly-vang (866 avant J. C.) la mort de Tchin-pe, prince d'Ouey dans le Honan : on le fait descendre de Kang-cho, frère de Vou-vang. On n'indique que les noms de ses successeurs jusqu'à l'an 879, où l'on dit que Y-vang donna à l'un d'eux le titre de Heou de Ouey. La résidence de ces petits princes étoit où est à présent Ky-hien, dans le pays d'Ouey-kiun-fou, situé dans la partie septentrionale du Honan.

A la quatorzième année (864 avant J. C.), Hiao-pe, prince de Tsao dans le Chan-tong, mourut : il descendoit de Cho-tchin-to, frère de Vou-vang. Depuis ce prince jusqu'à l'an 864, on se borne à faire une simple généalogie, dans laquelle on ne met que quatre générations. La demeure de ces princes étoit où est à présent Ting-tao-hien, dans le territoire de Yen-tcheou-fou, dans le Chan-tong.

A la quinzième année (863 avant J. C.), on parle de Hoey-hou, prince de Yen, descendant de Tchao-kong-che, un des ministres de Vou-vang, auquel ce prince donna le pays de Ky, dans le territoire de Peking.

A la même année on place la mort de Ly-heou, prince de Tsay, dans le Honan, descendant de Cho-tou, frère de Ven-vang. Depuis celui-ci jusqu'à Ly-heou, on ne met que trois générations.

Ces princes demeuroient vers Chang-tsey-hien, dans le territoire de Ju-ning-fou, dans le Honan.

A la dix-neuvieme année (860 avant J. C.), Chan, un des princes de la famille de Tsy, vint attaquer Hou-kong, prince de Tsy, le tua, et s'empara de sa principauté, située dans le territoire de Tsing-tcheou-fou, dans le Chan-tong. Ce prince prit le nom de Hien-kong, et descendoit de Tay-kong, ministre sous Ven-vang. Hien-kong mourut l'an 851 avant J. C., et fut remplacé par son fils Vou-kong.

A la vingtième année (859 avant J. C.), Ly-kong, prince de Song, mourut, et son fils Hy-kong lui succéda. C'est pour la première fois qu'on parle du royaume de Song, dont les princes descendoient de Ouey-tse, frère du dernier roi de la dynastie des Yn ou Chang. Cette petite principauté donnée en apanage à Ouey-tse, par Tching-vang, étoit située dans le territoire où est actuellement Kouey-te-fou, dans le Honan.

A la même année on place la mort de Ly-heou, prince de Tsin, dans le Chan-sy, descendant de Cho-yu, fils de Vou-vang. Il eut pour successeur son fils Tsing-heou. Cette principauté étoit vers l'endroit où est à présent Ping-yang-fou, dans le Chan-sy.

Les successeurs de Cho-yu, depuis l'an 1115 jusqu'en 859, ne sont qu'indiqués.

A la vingt-unième année (858 avant J. C.), mourut Tsin-hing, prince de Tsin, dans le Chen-sy; il fut remplacé par son fils Tsin-heou, et après la mort de celui-ci (en 845), par Tchong, lequel fut attaqué par les barbares de Jong, qui envahirent ses États et l'en chassèrent.

Ces Tsin dont on a déjà parlé, sont différens des Tsin du Chan-sy.

A la vingt-quatrième année (855 avant J. C.), on place la mort de King-heou, prince de Ouey; il eut pour successeur son fils Hy-heou. On voit que l'on ne sait encore que les noms de ces petits princes.

Dans la même année mourut Tchin-kong, prince de Tchin, qui eut pour successeur son fils Yeou-kong. Cette principauté, dont on n'a pas encore parlé, donnée en apanage par Vou-vang à Yu-fou, descendant de l'empereur Chun, étoit située dans l'endroit où est à présent Kay-fong-fou, dans le Honan.

Toutes ces principautés, qui ont formé par la suite la nation Chinoise, n'étoient pas d'une grande étendue, et il y en avoit plusieurs dans ce qui constitue actuellement le territoire d'une ville du premier ordre; elles étoient dispersées dans le Chen-sy, le Chan-sy, le Petchely, le Chan-tong et le Honan, les seules provinces où les Chinois proprement dits étoient répandus par familles au milieu des barbares indigènes.

RÉGENCE appelée KONG-HO.

APRÈS que Ly-vang se fut retiré (l'an 841 avant J. C.) dans le pays de Tchy, dans le Chen-sy, les deux ministres Tchao-kong et Tcheou-kong se chargèrent du gouvernement; et à la mort de ce prince, arrivée en 827, ils mirent sur le trône, sous le nom de Siuen-vang, son fils Tsing, que Tchao-kong, depuis la fuite de Ly-vang, avoit tenu caché après l'avoir sauvé de la fureur du peuple, en sacrifiant son propre fils à sa place.

A cette époque, Se-ma-tsien, qui dans tout ce qui précède n'avoit point mis de date, commence à fixer les temps; aussi depuis l'année 841 avant J. C., l'histoire Chinoise paroît gagner quelques degrés de certitude.

Se-ma-tsien vivoit 104 ans avant J. C.; il est le premier historien de la Chine.

SIUEN-VANG, L'AN 827 AVANT J. C.

CE prince étant monté sur le trône, donna à Tsin-tchong, prince de Tsin, dans le Chen-sy, la dignité de Ta-fou, et le chargea d'aller attaquer les barbares Jong, qui étoient dans la même province. Il ordonna en même temps à Yn-ky-fou d'aller contre les Tartares qui occupoient, avec d'autres barbares, toute la partie septentrionale du Chan-sy.

La deuxième année de son règne, Siuen-vang envoya Fang-chou du côté du midi contre les barbares de King, et Tchao-hou contre ceux de Hoay, dans le Honan; lui-même il marcha contre ceux appelés Siu, qui demeuroient du côté du Kiang-nan.

A cette époque on recommence à parler des princes de Lou dans le Chan-tong, sur lesquels on avoit gardé un profond silence depuis l'année 1039 avant J. C., sous Tchao-vang, en indiquant la mort de Tchin-kong dans cette année 826.

La sixième année, on dit qu'il arriva une grande sécheresse. Tchoang-kong, prince de Tsin, dans le Chen-sy, alla avec ses frères, d'après les ordres de Siuen-vang, à la tête de sept mille hommes, contre les barbares Jong, et reprit le pays dont ils avoient chassé son père. Après cette expédition, Tchouang-kong et ses frères reçurent du roi le titre de Ta-fou d'occident.

A la douzième année, Vou-kong, prince de Lou, vint à la cour avec ses deux fils Kuo et Hy. Le roi nomma le dernier pour succéder à son père, conduite qui fut blâmée par les ministres, parce qu'il étoit, dirent-ils, contre les lois d'établir ainsi le cadet au préjudice de l'aîné, et parce que les autres princes vassaux pouvant imiter cet exemple, il en naîtroit des troubles dont il seroit la première cause.

On reproche encore à Siuen-vang de n'avoir pas labouré le champ appelé Tsien-meou, ou *les mille arpens.* Ven-kong, prince de Kuo, dans le Chen-sy, lui dit à ce sujet, que l'agriculture étant un objet important dans le gouvernement, on avoit établi un officier pour y présider; la personne qui étoit chargée de cette place considérable, avoit le soin d'examiner la saison et le temps convenables pour labourer, et en prévenoit neuf jours auparavant. Alors on faisoit les préparatifs pour la cérémonie : le Se-tou assembloit tous les officiers, et le Se-kong faisoit élever un monceau de terre dans le champ, et ordonnoit au chef des laboureurs de disposer tout ce qui étoit nécessaire. Cinq jours auparavant, l'aveugle *(a)*, ou le grand maître de la musique, annonçoit l'accord parfait; le roi jeûnoit pendant trois jours, se lavoit le corps, et buvoit du vin avant de labourer une portion déterminée du champ; ensuite tous les officiers, selon leur rang, en labouroient également une: après quoi il y avoit un grand repas. « Imitez donc, » prince, vos ancêtres, si vous voulez attirer le » bonheur sur vous et sur votre peuple » ; mais Siuen-vang n'écouta point cet avis.

Il y eut, la même année, des troubles dans la

(a) Sous la dynastie des Yn on choisit un aveugle pour être le premier maître de la musique de l'empire.

principauté de Tsy. Hou-kong avoit été tué en 860, par un de ses parens ; son fils étant revenu dans le pays, on voulut le remettre sur le trône à la place de Ly-kong ; mais l'un et l'autre étant péris morts dans le combat, les peuples de Tsy choisirent Tche, fils de Ly-kong. Celui-ci fit mourir soixante-dix de ceux qui avoient conspiré contre son père. Il prit ensuite le titre de Ven-kong.

D'un autre côté, dans le pays de Ouey, Ly-heou, qui en étoit le souverain, étant venu à mourir, son fils Kong-pe lui succéda ; mais son frère, appelé Ho, corrompit les officiers et attaqua Kong-pe, qui se tua lui-même, et laissa, par sa mort, la principauté à son frère ; celui-ci prit le nom de Vou-kong, fit fleurir l'ancien gouvernement de Kang-cho, et rendit le peuple heureux.

A la vingt-deuxième année de Siuen-vang, ce prince se livrant à la débauche, sa femme, nommée Kiang-heou, qui étoit très-vertueuse, quitta ses ornemens et se retira dans la prison du palais, où l'on mettoit les femmes qui avoient commis quelque faute, et envoya ensuite vers le roi pour lui dire que n'étant plus digne de son cœur corrompu, et en étant sûrement la cause, elle le prioit de l'en punir. A ce reproche, le roi reconnut ses torts, fit revenir la reine, donna toute son attention au gouvernement, et fit revivre les règnes de Ven-vang et de Vou-vang.

A la même époque Siuen-vang donna à son frère Yeou la principauté de Tching, près de Sy-gan-fou, dans le Chen-sy. Yeou prit le titre de Huon-kong.

A la trente-deuxième année du règne de Siuen-vang, Pe-yn, prince de Lou, dans le Chan-tong, fut tué. Le roi nomma, pour lui succéder, Tching, frère de Y-kong. Tching fut appelé Hiao-kong; ce qui fait voir que les rois de Tcheou donnoient à ces petits princes l'investiture de leurs États.

A la trente-neuvième, l'an 789, Siuen-vang marcha contre les barbares près du Kiang; mais il fut battu entre ce fleuve et la rivière de Han. L'année suivante, il voulut faire le dénombrement de ses sujets; mais les ministres lui représentèrent que les anciens ne le faisoient pas, que l'officier qui veilloit sur le peuple connoissoit tout ce qui naissoit ou mouroit, que celui qui avoit le soin des familles en savoit le nombre, et que tout étoit connu dans le gouvernement, enfin, qu'en faisant le dénombrement, les grands vassaux, instruits de l'état de l'empire, pourroient exciter des troubles.

Il paroît qu'à cette époque on tenoit registre des naissances et des morts, circonstance singulière, qui prouve que les Chinois avoient songé, long-temps avant nous, à constater l'état des citoyens.

Siuen-vang mourut pendant qu'on s'occupoit

du dénombrement; d'autres disent qu'à la quarante-troisième année de son règne, il fit mourir Tou-pe quoique innocent; que, trois ans après, étant à la chasse, ce même Tou-pe lui apparut et le tua d'un coup de flèche.

Pendant le règne de Siuen-vang, on ne parle des princes vassaux que pour indiquer leur mort: à peine trouve-t-on un événement qui les concerne.

YEOU-VANG, L'AN 781 AVANT J. C.

L'HISTOIRE de ce prince, fils de Siuen-vang, est peu connue, et se réduit à trois ou quatre événemens. Dès le commencement de son règne, Yeou-vang fit la guerre aux peuples de Pao, qui, pour l'apaiser, lui firent présent d'une jeune fille appelée Pao-se. L'année suivante il en eut un fils qui fut nommé Pe-fou. Dans le même temps il arriva différens événemens: les rivières de King et de Ouey, dans le Chen-sy, se débordèrent, et la montagne Ky-chan s'enfonça.

A la quatrième année, Tchoang-kong, prince de Tsin, dans le Chen-sy, mourut, et fut remplacé par Siang-kong, au refus de son frère aîné, qui ne voulut pas succéder à son père, parce qu'il n'avoit pas tiré lui-même vengeance des Jong.

A la cinquième année, Yeou-vang déposa le prince héritier Y-kieou, et mit à sa place Pe-fou,

qu'il avoit eu de Pao-se. Y-kieou se sauva dans le pays de Chin, dans le Honan, à l'endroit où est à présent Ju-ning-fou. Les peuples de ces cantons et ceux de Tsong appelèrent les Jong occidentaux, et entrèrent dans le pays des Tcheou.

A la huitième année (l'an 774 avant J. C.), Huon-kong, prince de Tching, fut fait Se-tou, et à cette occasion il consulta Se-pe sur les moyens d'éviter les dangers dont la famille des Tcheou étoit menacée. Celui-ci lui répondit qu'en effet les Tcheou étoient dans une position embarrassante ; qu'ils ne pouvoient arrêter les barbares Jong et Tie qui étoient puissans ; que la ville de Tching-Tcheou [Lo-ye, dans le Honan], avoit au midi les barbares de King ; au nord, les Ouey, les Yen et les barbares Tie et Sien-yu ; à l'occident, les Yu, les Kuo, les Tsin, les Ouey, les Ho, les Yang, les Goey et les Chouy ; à l'orient, les Tsy, les Lou, les Tsao, les Song, les Teng, les Sie, les Tseou et les Kiu ; que tous ceux de ces princes qui n'étoient pas les enfans du roi ou alliés à sa famille, n'étoient que des barbares de Mang, de King, de Jong et de Tie, peuples très-grossiers et sur lesquels on ne pouvoit compter.

Ce petit tableau nous représente la Chine telle qu'elle étoit alors, renfermée dans le Chen-sy, le Chan-sy, le Petchely, le Chan-tong et le Honan ; encore, une grande partie de ces provinces étoit-elle

occupée par les barbares, ou à peine défrichée.

Ces petits royaumes, dont il est si souvent parlé, n'étoient ni considérables ni bien établis, puisque le descendant de Huon-kong, dont il est parlé dans l'année 805, sous Siuen-vang, abandonna sa principauté de Tching, dans le Chen-sy, vers l'année 770 avant J. C., et se transporta, avec tous ses sujets, dans le territoire de Kay-fong-fou, dans le Honan, où il occupa des habitations. De pareilles translations n'annoncent pas un pays bien peuplé ni un puissant royaume; ce n'est plus là l'empire de la Chine tel qu'on nous l'a représenté.

La mauvaise conduite de Yeou-vang augmenta les troubles. Pao-se, à laquelle il étoit livré tout entier, n'aimant pas à rire, Yeou-vang faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'amuser, mais en vain; enfin il s'imagina de faire allumer des feux et de faire battre du tambour, comme si l'on apercevoit les ennemis; alors les princes vassaux étant accourus au secours, et paroissant fort étonnés de ce que ce n'étoit rien, Pao-se rit beaucoup de leur surprise; ce qui plut tellement au roi, qu'il répéta plusieurs fois ce manége : mais à la fin les princes vassaux ne vinrent plus; et lorsque Yeou-vang, attaqué par le prince de Chin, qui avoit donné retraite à Y-kieou, fils de Yeou-vang, fit faire les signaux d'usage, aucun d'eux ne parut, et ils restèrent

tranquilles, s'imaginant que c'étoit un jeu du roi pour amuser Pao-se.

Yeou-vang fut tué à la montagne Ly-chan, après avoir régné onze ans. Les ennemis prirent Pao-se et tous ses trésors. Alors les princes vassaux de Tsin et de Ouey se mirent en campagne, battirent les barbares Jong, et déclarèrent roi Y-kieou. D'un autre côté, le prince de Kuo en fit nommer un autre qui étoit fils de Yeou-vang; en sorte qu'il y eut deux rois à-la-fois; mais ce dernier ayant été tué, Y-kieou devint le seul empereur sous le nom de Ping-vang.

Cette histoire sur Pao-se est assez insignifiante en elle-même; cependant elle prouve ce que j'ai dit plus haut. Comment donner, en effet, une grande étendue à l'empire, comment le supposer si puissant, lorsque de simples feux et le bruit du tambour suffisent pour rassembler, dans un instant, tous les princes vassaux! Les Chinois, en cherchant à embellir leurs annales, se sont trompés, et ils n'ont pas pris garde qu'ils détruisoient eux-mêmes, par leurs contes, tout cet échafaudage de puissance et de grandeur qu'ils vouloient établir.

PING-VANG, L'AN 770 AVANT J. C.

PING-VANG ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il abandonna le Chen-sy et établit sa cour à Lo-ye, dans le Honan. Il mit le prince de Tsin, dans le Chen-sy, au rang des grands vassaux, et lui donna le pays de Ky et de Fong, l'ancien domaine des Tcheou, en le chargeant de contenir les barbares. Alors Siang-kong, prince de Tsin, commença à avoir la liberté de venir offrir des présens au roi avec les autres grands vassaux; mais il porta bientôt ses vues plus loin; il osa faire des sacrifices au Chang-ty, droit qui n'appartenoit qu'au roi. Suivant le Ly-ky, le roi seul sacrifie au ciel et à la terre, et les princes vassaux, aux montagnes et aux fleuves.

Siang-kong sacrifia au Chang-ty un cheval, un bœuf roux, et un chevreau. Le Ly-ky compare ce prince et ses sujets aux barbares Jong et Tie, qui avoient des mœurs généralement féroces. Il paroîtra singulier que la province du Chen-sy, où la cour résidoit depuis 1122 ans avant J. C., où les Tsin étoient établis depuis l'an 897, fût si remplie de barbares, et que les Tsin eux-mêmes, regardés comme Chinois, fussent traités de barbares; cela fait voir que les sciences, les mœurs et le gouvernement de la Chine ne sont pas aussi anciens que certains auteurs l'ont avancé.

Ping-vang, après s'être établi à Lo-ye, dans le Honan, fit le discours suivant, rapporté dans le Chouking. Ce prince s'adresse à Ven-Heou, prince de Tsin, dans le Chan-sy, et l'appelle son père en lui parlant.

« Ven-vang et Vou-vang, dit-il, se sont rendus » célèbres par leurs vertus et leurs belles actions ; » et le ciel, pour les récompenser, les plaça sur le » trône. Ils ont eu des ministres sages et éclairés, » qui ont maintenu par-tout la paix. Que je suis » à plaindre ! je me vois abandonné du ciel qui » ne protège plus ce royaume que les barbares » Jong ont réduit à la dernière extrémité, et je » ne puis rien moi-même. Vous, que je regarde » comme mon père, vous qui êtes parvenu à » m'établir le successeur de Ven-vang et de Vou-» vang, qui m'avez secouru dans mon afflic-» tion, je ne puis me dispenser de faire votre » éloge. Je vous fais présent d'un vase plein de » vin Ku-tchang *(a)*, d'un arc rouge et de cent » flèches rouges, d'un arc noir et de cent flèches » noires, et de quatre chevaux. Partez, faites-» vous obéir, instruisez tous ceux qui sont sous » vos ordres, et donnez-leur de grands exemples » de vertu. »

Le pays que Ping-vang étoit venu occuper vers

(a) Vin de Millet.

Lo-ye, étoit de peu d'étendue, puisque la ville de Lo-yang actuelle en étoit la partie méridionale, et Sin-gan-hien, qui en est peu éloignée, la partie occidentale. Voilà tout ce que l'on sait de Ping-vang, qui régna cinquante-un ans. Confucius, lui-même, qui parle de la fin du règne de ce prince, ne le nomme pas, et le Chouking se tait également.

La neuvième année du règne de Ping-vang, Ven-kong, prince de Tsin, du Chen-sy, s'avança du côté de l'orient, et fixa sa résidence à l'endroit où les rivières de Kien et de Ouey se réunissent.

A la quinzième année, ce même Ven-kong prétendit avoir vu en songe un serpent jaune qui descendoit du ciel : un de ses officiers lui ayant dit que ce songe annonçoit qu'il seroit roi, Ven-kong fit dresser un autel sur lequel il sacrifia trois victimes, prérogative qui n'appartenoit qu'au roi.

A la dix-huitième année, il établit un historien public, et réforma le calendrier. Il paroît par-là que les peuples de Tsin n'avoient pas beaucoup profité de l'ancien voisinage des Tcheou, puisqu'ils ne connoissoient pas encore l'usage de l'intercalation, preuve que l'astronomie n'avoit pas fait de grands progrès.

La vingt-unième année, Ven-kong battit les barbares Jong, rassembla les sujets des Tcheou qui étoient à l'occident de Ky, et rendit à Ping-vang ceux qui étoient à l'orient. Il sembleroit par-là

que ces peuples étoient comme autant de tribus qui avoient chacune leur chef qu'elles suivoient, et auquel elles étoient attachées. Celle des Tcheou paroît avoir été la principale.

A la vingt-septième année de Ping-vang, mourut Vou-kong, prince de Tching, dans le Honan ; il eut pour successeur son fils Tchoang-Kong, qui donna à son frère la ville de King avec le titre de Ta-chou.

Tsay-tchong dit à ce sujet : « Si la ville capitale » excède cent Tchy *(a)*, le royaume est en danger. » Dans l'ancien gouvernement, la capitale n'excé- » doit pas un tiers du pays, la seconde ville un cin- » quième, et la petite un neuvième ; à présent il » n'y a plus de bornes ». On peut juger, d'après cela, de la grandeur de ces villes, et de celle de ces royaumes : ces villes étoient plutôt des habitations ou des espèces de camps, autour desquels les sujets étoient répandus dans la campagne qu'ils cultivoient, ce qui est assez vraisemblable d'après la translation de différens princes avec tous leurs sujets dans d'autres cantons, translation qu'ils n'auroient pu exécuter aussi facilement s'ils eussent habité dans des villes murées et bien bâties.

A la trente-deuxième année de Ping-vang (738 ans avant J.C.), il y eut de grands troubles dans la

---

(a) Le Tchy est de dix pieds.

principauté de Tsin, dans le Chan-sy; elle fut partagée en deux portions, qui eurent chacune leur prince.

Il paroît que dans ce pays on étoit fort ignorant, puisque l'an 543 avant J. C., on demanda à un homme de Tsin, combien d'années il avoit; il répondit qu'il ne savoit pas compter par années, qu'il étoit né le premier jour d'un cycle, à la première lune, et qu'il s'étoit écoulé quatre cent quarante-cinq cycles de jours depuis cette époque: on en conclut qu'il avoit soixante-treize ans. Ainsi ces peuples n'avoient pas l'usage de compter par années, et n'employoient qu'un cycle de soixante jours, ce qui ne dénote pas de grandes connoissances.

A la quarante-huitième année de Ping-vang, les princes de Lou cherchèrent également à s'arroger des droits qui n'appartenoient qu'au roi. Hoey-kong, qui régnoit alors dans ce pays, fit demander à Ping-vang la permission d'avoir un lieu où il pût sacrifier au ciel; mais celui-ci ne voulant pas accorder un droit qui étoit de son apanage, envoya une personne pour faire le sacrifice. Le prince de Lou retint cet officier et eut ainsi un sacrificateur en titre.

Hoey-kong mourut dans la même année, et fut remplacé par son fils Yu-kong, l'an 722 avant J. C., époque à laquelle Confucius commence son

Tchun-tsieou, dans lequel il date à partir des années des princes de Lou. C'est vers ce temps que commence la seconde branche des Tcheou, ou Tcheou orientaux, et où la chronologie, moins systématique que pour les siècles passés, peut passer pour authentique, sans cependant être dégagée des difficultés ordinaires qui peuvent se présenter dans l'histoire, parce que nous ne devons pas regarder en Europe Confucius du même œil qu'on le regarde à la Chine, c'est-à-dire, comme un historien incapable de commettre la faute la plus légère.

D'après cet exposé, on pourra juger de l'état de la nation Chinoise depuis les premiers temps jusqu'à l'époque de l'an 722 avant J.C. On verra que des quinze provinces de la Chine, dix étoient occupées par des barbares qui n'avoient jamais été soumis, et que des cinq autres une très-grande partie étoit encore possédée par d'autres barbares vivant en nomades, au milieu desquels il y avoit quelques villages ou habitations, avec des terrains cultivés qu'on qualifie du titre de royaumes; enfin, on se convaincra que ce n'étoit point un peuple immense formant un empire riche et puissant, mais un peuple composé de différentes hordes errantes et se transportant d'un lieu à un autre, suivant les circonstances.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

CETTE table sert à rapprocher l'histoire ancienne de la Chine, de celle des autres peuples de l'Asie, en indiquant des événemens qui peuvent servir à faire connoître les liaisons directes ou indirectes qui ont pu exister entre ces différens peuples ; et de plus elle indique ceux de ces événemens qui, selon les Chinois, ont rapport au ciel, à la terre et à l'homme.

Ceux qui concernent le ciel, sont les observations astronomiques. Chez des nations livrées à l'astrologie, comme l'ont été tous les anciens, et sur-tout les Chinois, qui de tout temps appliqués à l'étude du ciel, plutôt dans les principes de l'astrologie que dans ceux de l'astronomie, ont pensé que les phénomènes célestes présageoient le malheur ou le bonheur des peuples, on doit se persuader que ces mêmes phénomènes doivent influer beaucoup sur le gouvernement, et principalement sur le caractère, les mœurs et les usages des hommes. Une comète *(a)* dont les livres Chinois annoncent l'époque à laquelle elle est apparue, et dont ils suivent la marche, mérite

(a) Pour les comètes et autres observations astronomiques, il faut consulter le planisphère Chinois que j'ai inséré dans les Mémoires des Savans étrangers, *tome X*, de l'académie des sciences.

donc d'être connue ; c'est un fait intéressant, utile à ceux qui veulent connoître l'histoire du ciel, et nécessaire en même temps à l'historien qui cherche à rétablir les dates et à rectifier les erreurs de la chronologie.

On doit en dire autant des éclipses, lorsqu'elles sont accompagnées de détails relatifs aux événemens civils ; mais il n'en est pas de même de celles dont on n'indique que l'année, et qui deviennent par conséquent absolument inutiles pour l'histoire.

Les Chinois ayant examiné depuis un grand nombre d'années les mouvemens célestes, et ayant indiqué souvent des éclipses, les missionnaires, et d'après eux tous les Européens, ont conçu la plus haute estime pour l'Histoire de la Chine, sous prétexte qu'elle est appuyée sur des observations astronomiques ; mais ces observations présentent quelques difficultés, en ce qu'elles ne sont pas marquées clairement.

Confucius, dans son Tchun-tsieou, ou Histoire des princes du pays de Lou sa patrie, et les autres écrivains Chinois, lorsqu'ils indiquent l'année du prince sous lequel une éclipse est arrivée, ne spécifient pas toujours la saison : ils déterminent, il est vrai, la lunaison et le jour du cycle ; mais il faudroit connoître d'une manière certaine à quel temps tombe la première lune, et quel est le jour du cycle dont ils parlent ; c'est que l'on ignore.

car les missionnaires conviennent eux-mêmes que l'ordre des jours du cycle n'a pas toujours été le même; aussi le P. Gaubil, qui nous a donné une grande Histoire de l'astronòmie Chinoise, où l'on trouve toutes les éclipses rapportées par les Chinois, avec l'indication de l'année, du mois et du jour de l'ère chrétienne avant ou après J. C.; et le P. Amiot, qui a vérifié celles du Tchuntsieou, n'ont pas toujours été d'accord soit dans leurs calculs, soit avec les temps indiqués par les observateurs Chinois, d'autant plus que ces derniers ont marqué quelquefois une éclipse lorsqu'elle n'avoit pas eu lieu, ou lorsqu'il n'y avoit eu qu'un simple attouchement. Il résulte donc du peu de certitude qu'on a de la date précise de ces observations, une grande incertitude dans l'Histoire des Chinois, et ce n'est que d'après le travail des missionnaires, et sur-tout d'après l'ouvrage du P. Pingré, de l'académie des sciences *(a)*,

(a) Chronologie des éclipses de soleil et de lune qui ont été visibles sur terre depuis le pôle boréal jusque vers l'équateur, dans les dix premiers siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, et parconséquent embrassant toutes les éclipses rapportées par Confucius et les autres écrivains Chinois. La seule remarque à faire, c'est que le P. Pingré, quoiqu'il annonce qu'il s'est conformé à l'ordre des temps suivi par le P. Petau, met un zéro à l'année qui est entre celle qui précède et celle qui suit la naissance de J. C., tandis que le P. Petau et les autres chronologistes comptent un avant et un après J. C., sans mettre de zéro. Il s'en

qu'il est possible de rectifier leur chronologie.

Après les événemens qui ont rapport au ciel, viennent ceux qui concernent la terre; savoir, les grands débordemens de fleuves, les tremblemens de terre, les famines et les autres fléaux de ce genre.

Quant aux événemens qui appartiennent à l'homme, ce sont, comme on le sait, les règnes des princes, les guerres, les inventions des arts et les découvertes dans les sciences. Tels sont les objets rassemblés dans cette table chronologique, c'est-à-dire, qui regardent le ciel, la terre et l'homme, objets qu'il seroit utile de rapprocher pour apercevoir les différens rapports qui existent dans toutes les parties du globe, et qu'on a trop négligés jusqu'à présent, pour se renfermer dans des dates de guerres et de batailles.

---

suit que, dans la table du P. Pingré, l'année 1 avant J. C., étant l'année 2 des autres chronologistes, l'année 200 de ceux-ci, répond à l'année 199 du P. Pingré, et ainsi de suite. Il en est de même de la période Julienne : le P. Pingré s'accorde avec tous les écrivains pour assigner le nombre 4714 à l'année 1 après J. C.; mais par son addition d'un zéro, il se trouve que les années antérieures ne s'accordent plus, et que 4712 qui est l'année 1 avant J. C., dans l'ouvrage du P. Pingré, correspond par tout ailleurs à l'année 2. Il faut donc avoir la précaution de prendre toujours dans la table du P. Pingré, une année en-dessous de celle qu'on cherche, car sans cela les éclipses ne s'accordent aucunement avec celles indiquées à l'année de la même dénomination.

TABLE CHRONOLOGIQUE,

Contenant les Événemens relatifs à l'Histoire et à l'Astronomie de la Chine, depuis l'an 1122 avant J. C. jusqu'à l'ère chrétienne, mis en parallèle avec ceux des autres nations.

1122 av. J.C.	VOU-VANG fonde la dynastie des Tcheou, et partage l'empire entre ses parens et ses généraux, qui fondèrent des principautés dont on n'entendit parler que long-temps après. On prétend qu'à cette époque il y eut une conjonction des cinq planètes dans la constellation Fang.	Soixante-deux ans après la prise de Troyes par les Grecs. Samson, défenseur d'Israël.
1117.		Samuel.
1116.	Mort de Vou-vang.	Codrus, dix-septième et dernier roi d'Athènes.
1115.	Tching-vang lui succède. On prétend que Tcheou-kong, oncle de ce prince, fit des observations astronomiques, mais c'est sans fondement. On dit que sous Tching-vang on comptoit dans l'empire 13,774,923 bouches.	
1095.		Saül.

1079.	Mort de Tching-vang.	
1078.	Kang-vang lui succède.	
1070.		Fin du royaume d'Athènes.
1058.		David règne.
1055.		Cadmus bâtit la ville de Thèbes.
1053.	Mort de Kang-vang.	
1052.	Tchao-vang lui succède.	
1043.		Naissance de Salomon.
1031.	Naissance de Che-kia, fondateur de la religion indienne: d'autres le font naître plus tard.	
1019.		Salomon règne.
1015.		Fondation du temple de Jérusalem.
1002.	Tchao-vang meurt.	
1002.	Mou-vang lui succède.	
980.		Mort de Salomon.
977.		Sesac, roi d'Égypte.
974.		Royaume de Juda et d'Israël.
971.		Sesac pille le temple de Jérusalem.
947.	Mort de Mou-vang.	
946.	Kong-vang lui succède.	
944.		Hésiode vivoit alors.
935.	Mort de Kong-vang.	
934.	Y-vang lui succède.	
917.		Achab, roi d'Israël.
914.		Fondation de Carthage. Josaphat, roi de Juda.
910.	Mort de Y-vang.	
909.	Hiao-vang lui succède. Fy-tse, ancêtre des Tsin,	

	élevoit, dit-on, alors des chevaux dans le Chen-sy.	
907.		Homère.
895.	Mort de Hiao-vang.	Première monnoie d'argent frappée par Phidon, tyran d'Argos.
894.	Y-vang lui succède.	
891.	Le royaume de Tsou dans le Hou-kouang, commence à être connu. Les peuples de ce pays étoient barbares.	
887.	Commencement du royaume de Oey, dans le Honan.	
886.		Fondation de Carthage, selon le P. Petau.
885.		Lycurgue publie ses lois à Lacédémone.
879.	Commencement du royaume de Tsy, dans le Chan-tong. Mort de Y-vang.	
878.	Ly-vang lui succède.	Joas, roi de Juda.
865.	Commencement du royaume de Tsao, dans le Chan-tong.	
864.	Commencement du royaume de Tsa, dans le Honan.	
859.	Commencement du royaume de Tchin, dans le Chan-sy. Commencement du royaume de Song, dans le Honan.	
855.	Commencement du royaume de Tchin, dans le Honan. Tous ces petits royaumes n'étoient que des bourgades qui avoient été données par Vou-vang à ces différentes familles.	

847.		Arbace, roi d'Assyrie.
841.	Régence appelée Kong-ho. L'histoire Chinoise commence à avoir plus de certitude.	
828.	Mort de Ly-vang.	
827.	Siuen-vang lui succède. Commencement du royaume de Yen, dans le Petchely.	Aventinus, roi des Latins, meurt.
816.	Commencement du royaume de Lou, dans le Chan-tong.	
806.	Commencement du royaume de Tchin, dans le Honan. Il y avoit alors très-peu de villes dans la Chine.	Ozias, roi de Juda.
794.		Caranus fonde le royaume de Macédoine.
782.	Mort de Siuen-vang.	
781.	Yeou-vang lui succède.	
779.	La 3.e année de Yeou-vang, les rivières de King et de Lo tremblèrent : c'est pour la première fois qu'on parle de ces phénomènes.	
776.	La 6.e année de Yeou-vang, à la 10.e lune, le jour Sin-mao, le 28 du cycle, le 1.er de la lune, éclipse de soleil, suivant Ma-tuon-lin. Le Chy-king, qui rapporte aussi cette éclipse, n'indique ni l'année du règne, ni le nom du prince sous lequel elle est arrivée; ainsi c'est par conjecture qu'on la place ici. Le P. Gaubil la fixe au 5 de	

	septembre; Le P. Pingré la met au 6 de septembre.	
772.		Éclipse totale de soleil, suivant Plutarque, Cicéron et Denys d'Halicarnasse, arrivée le 23 du mois égyptien Choiac; suivant Riccioli, le 24 juin. Le P. Pingré en indique une la même année, le 4 juillet: elle fut centrale.
771.	Mort de Yeou-vang.	Phul, roi de Ninive, fait pénitence, en entendant le prophète Jonas. Éclipse de soleil, selon Ussérius, le 8 novembre. Le P. Pingré en indique une centrale le 8 nov.
770.	Ping-vang lui succède.	Éclipse de soleil, selon Ussérius, le 5 mai. Le P. Pingré en indique une centrale le 5 mai.
767.		Sardanapale meurt.
753.		Fondation de Rome. Éclipse de soleil, selon Plutarque, arrivée le 5 juillet. Le P. Pingré en indique une le même jour, et la met centrale.
751.	Commencement du royaume de Ky, dans le Honan.	
747.		Ère de Nabonassar.

740.		Rezin, roi de Syrie, s'empare d'Élaths et enlève aux Juifs le commerce d'Ophir, qu'ils faisoient, depuis Salomon, par la mer Rouge.
728.		Sabacon l'Éthiopien envahit l'Égypte.
722.	Époque du Tchun-tsieou. L'histoire Chinoise commence à devenir plus certaine.	Salmanasar, roi d'Assyrie.
	Ping-vang, qui ne régnoit que dans une portion du Chen-sy, est obligé de l'abandonner et d'aller demeurer dans le Honan, où il n'occupe qu'un petit canton.	
	Yn-kong, prince de Lou, commence à régner. C'est le premier de ces petits princes dont parle Confucius dans le Tchun-tsieou. Il ne se sert pas du cycle Chinois pour marquer les années, il ne l'emploie que pour les jours.	
721.	Les Chinois n'observent pas encore les éclipses de lune ; ils ne font mention que de celles de soleil.	Salmanasar prend Samarie et emmène les Israélites captifs.
		Éclipse totale de lune, observée à Babylone le 27 de l'ère de Nabonassar, le 29 du mois Thot.
		Le P. Pingré indique deux éclipses de lune, l'une le 31 mars, et l'autre le 23 septembre.

720.	A la 3.e année de Yn-kong, prince de Lou, à la 2.e lune, au jour Ky-se, 7.e du cycle, éclipse de soleil. C'est la première des trente-six éclipses rapportées dans le Tchun-tsieou. Le P. Amiot la fixe au 22 février; le P. Gaubil la met au 21 février, à $22^{h}\ 57'\ 38''$; le P. Pingré la met au 22 février: elle fut centrale. Mort de Ping-vang.	Éclipse de lune, observée à Babylone la nuit du 18 au 19 du mois Thot. Le P. Pingré en indique deux cette année, l'une au 19 mars, l'autre au 12 de septembre.
719.	Huon-vang lui succède.	Sethon, roi d'Égypte.
718.		Gygès fait mourir Candaule, roi de Lydie.
715.		Mort de Romulus. Éclipse de soleil, selon Denys d'Halicarnasse et Plutarque, le 8 du mois Choiac. Le P. Pingré indique deux éclipses de soleil centrales, l'une le 6 juin, l'autre le 29 novembre. Sennacherib régnoit alors.
714.	A la 9.e année de Yn-kong, prince de Lou, à la 3.e lune, au jour Kuey-yeou, 10.e du cycle, grandes pluies, tremblemens de terre et tonnerre. C'est la première observation de cette espèce rapportée dans le Tchun-tsieou.	Rétrogradation du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achaz. Numa Pompilius.
713.	Commencement du royaume de Hiu, dans le Honan.	Sennacherib attaque l'Égypte.

712.	Mort de Yn-kong, roi de Lou.	Dejocès, roi des Mèdes.
711.	Huon-kong succède à Yn-kong, prince de Lou, grands débordemens dans l'automne.	
710.		Assaraddon succède à Sennacherib.
709.	La 3.e année de Huon-kong, dans l'automne, à la 7.e lune, au jour Yin-chin, le 29 du cycle, le 1.er de la lune, éclipse totale de soleil. Le P. Amiot et le P. Gaubil la mettent au 17 juillet. Il est difficile que le 17 juillet soit en automne; le P. Pingré en indique une centrale le 18 juillet.	
708.		Ecbatane prise par Dejocès.
701.	Grands débordemens dans le pays de Song.	
699.	Commencement du royaume de Sie.	
698.		Mort d'Ézéchias. Manassès lui succède.
697.	Mort de Huon-vang, empereur des Tcheou.	
696.	Tchoang-vang lui succède.	
695.	La 19.e année de Huon-kong, prince de Lou, dans l'hiver, le 1.er de la 10.e lune, éclipse de soleil. Le P. Amiot et le P. Gaubil la fixent au 10 octobre. Le P. Pingré en indique une	

	visible et centrale, en Asie, le 10 octobre.	
693.	Tchoang-kong, prince de Lou, succède à Huon-kong.	
687.	La 7.e année de Tchoang-kong, dans l'été, à la 4.e lune, au jour Sin-mao, 28 du cycle, pendant la nuit, une étoile fixe disparut, et une autre tomba en forme de pluie.	Fin du règne des Éthiopiens en Égypte.
686.		Douze rois s'emparent de l'Égypte.
681.	Hy-vang succède à Tchoang-vang, empereur des Tcheou.	
680.		Mort de Gygès.
678.	Commencement du royaume de Tchou.	
677.	Fin du royaume de Sie.	Esarhaddon met une colonie d'étrangers à Samarie, et emmène Manassès à Babylone.
676.	Hoey-vang succède à Hy-vang empereur des Tcheou. La 18.e année de Tchoang-kong, prince de Lou, dans le printemps, à la 3.e lune, éclipse de soleil. Le P. Amiot la fixe au 15 avril; le P. Pingré la met le même jour.	
671.		Tullus Hostilius.
670.		Fondation de Byzance, depuis *Constantinople*. Psammetique se rend maître de toute l'Egypte.

669. La 25.e année de Tchoang-kong, prince de Lou, à la 6.e lune, au jour Sin-ouey, 48.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 27 de mai. Le P. Pingré en indique également une visible en Asie, le même jour.

Première année de Nabuchodonosor, roi de Babylone.

668. La 26.e année de Tchoang-kong, dans l'hiver, à la 12.e lune, au jour Kuey-hay, 60.e du cycle, le 1.er de la lune, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 10 novembre. Le P. Pingré en met deux, l'une le 16 mai, et l'autre le 10 novembre.

666. La 28.e année de Tchoang-kong, grands débordemens dans l'hiver.

664. La 30.e année de Tchoang-kong, le 1.er de la 9.e lune, au jour Keng-ou, le 7.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 28 août; le P. Pingré la met également au 28 août.

662. Mort de Tchoang-kong, prince de Lou.

661. Min-kong lui succède.

660. Mort de Min-kong.

659. Remplacé par Hy-kong.

657. Mort de Dejocès, roi des Mèdes.

Phraarte lui succède.

655. La 5.e année de Hy-kong, le 1.er de la 9.e lune, au jour Vou-chin, 45.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 19 août, ainsi que le P. Pingré.

652. Mort de Hoey-vang, empereur des Tcheou.

651. Siang-vang lui succède.

Guerre des Romains contre les Latins.

648. La 12.e année de Hy-kong, prince de Lou, au printemps, à la 3.e lune, au jour Keng-ou, 7.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la placent le 6 avril, et le P. Pingré de même.

645. La 15.e année de Hy-kong, prince de Lou, dans l'été; à la 5.e lune, éclipse de soleil.

Le P. Gaubil la soupçonne fausse. Le P. Pingré en met une le 28 août : il n'y eut qu'un simple attouchement.

644. La 16.e année de Hy-kong, dans le printemps, à la 1.re lune, au jour Vou-chin, 45.e du cycle, il tomba du

	ciel cinq pierres dans le pays de Song.	
639.	La 21.e année de Hy-kong, grande sécheresse dans l'été.	Ancus Martius, roi de Rome. Naissance de Solon.
627.	Mort de Hy-kong, prince de Lou.	
626.	Est remplacé par Ven-kong. A la 1.re année de ce prince, à la 2.e lune, au jour Kuey-hay, 60.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 3 février, ainsi que le P. Pingré.	Les Scythes font une invasion dans la haute Asie, et s'avancent jusqu'aux frontières de l'Égypte.
625.	La 2.e année de Ven-kong, il ne plut point depuis la 12.e lune jusqu'à la 7.e de l'année suivante, en automne.	Ciaxares, ou l'Assuérus de Tobie.
624.		Dracon, législateur à Athènes.
628.		Jérémie.
621.		Éclipse de lune observée à Babylone le 22 août. Le P. Pingré n'en indique aucune.
619.	Mort de Siang-vang empereur des Tcheou.	
618.	King-vang lui succède. A la 9.e lune, au jour Kuey-yeou, 10.e du cycle, tremblemens de terre.	
617.	La 14.e année de Ven-kong, prince de Lou, il parut une comète dans la constellation	Mort de Psammetique, roi d'Égypte. Nécao lui succède. Il équipe une flotte sur la mer Rouge, qui

	Pe-teou [la grande Ourse]. Mort de King-vang, empereur des Tcheou.	double le Cap de Bonne-Espérance, et fait le tour de l'Afrique, en revenant par le détroit de Gibraltar.
612.	Kuang-vang lui succède. A la 15.e année de Ven-kong, à la 6.e lune, au jour Sin-tcheou, 38.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 28 avril, ainsi que le P. Pingré.	Ninive détruite par les Mèdes et les Babyloniens.
610.		Josias roi de Juda, tué par Nécao.
609.	Mort de Ven-kong, prince de Lou.	
608.	Remplacé par Siuen-kong.	
607.	Mort de Kuang-vang empereur des Tcheou.	Captivité de Juda. Éclipse de soleil le 30 juillet. Le P. Pingré en indique une à la même époque.
606.	Ting-vang lui succède.	
605.		Nabuchodonosor prend Jérusalem. Daniel vivoit alors.
604.	Commencement du royaume de Kiu. Naissance de Lao-kiun, ou Lao-tse, fondateur de l'école de Tao, dans le pays de Tsou dans le Hou-kouang.	
603.		Éclipse de soleil le 28 mai.

		Le P. Pingré en indique une centrale le 18 mai.
602.	La 7.e année de Siuen-kong, prince de Lou, grande sécheresse dans l'automne.	
601.	La 8.e année de Siuen-kong, dans l'automne, à la 7.e lune, au jour Kia-tse, 1.er du cycle, éclipse totale de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 20 septembre. Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie le même jour.	Éclipse de soleil le 20 septembre, à 8h 15′ du matin. Sa grandeur fut de neuf doigts, selon le P. Petau. Le P. Pingré en met une centrale le même jour. Premier songe de Nabuchodonosor, expliqué par Daniel.
600.	Commencement du royaume de Teng.	Thalès de Milet vivoit alors.
599.	La 10.e année de Siuen-kong, dans l'été, à la 4.e lune, au jour Ping-chin, 53.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 6 mai, ainsi que le P. Pingré. Grands débordemens dans l'automne.	Captivité de Jéchonias. Sédécias est fait roi de Juda. Naissance de Cyrus.
598.		Cadmus, le premier historien qui écrivit en prose, vivoit alors.
597.		Éclipse de soleil le 9 juillet. Le P. Pingré la met à la même époque.
595.		Solon vivoit alors. Ézéchiel.
594.		Apriès, roi d'Égypte.
592.	La 17.e année de Siuen-vang,	

	prince de Lou, au jour Kuey-mao, 40.e du cycle, à la 6.e lune, éclipse de soleil. Les missionnaires la regardent comme fausse. Le P. Pingré n'en indique aucune.	
591.	Mort de Siuen-kong.	
590.	Remplacé par Tching-kong.	
588.		Nabuchodonosor prend Jérusalem, et détruit le temple.
586.	Dans l'été, la montagne Leang-chan, dans le Chen-sy, près de Sy-gan-fou, tombe, et intercepte pendant trois jours le cours du Hoàng-ho. Il y eut de grands débordemens dans l'automne. Ting-vang des Tcheou, meurt.	Nabuchodonosor assiége la ville de Tyr.
585.	Kien-vang lui succède. Les pays au-delà du Kiang commencent à être connus des Chinois.	Astyages ou l'Assuérus d'Esther. Éclipse de soleil le 28 mai. Le P. Pingré en indique une le même jour.
584.	Les peuples barbares de Ou commencent à être connus des Chinois.	Les Juifs sont emmenés captifs.
581.		Éclipse de soleil le 16 mars. Le P. Pingré en met également une le même jour.
578.		Servius Tullius.
575.	La 16.e année de Tching-vang, le 1.er de la 6.e lune, au jour Ping-yn, 3.e du cycle, éclipse de soleil.	

	Les PP. Gaubil et Amiot, la fixent au 9 mai, ainsi que le P. Pingré.	
574.	La 17.e année de Tching-kong, le 1.er de la 12.e lune, au jour Ting-se, 54.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 22 octobre, et le P. Pingré de même.	
573.	Mort de Tching-kong, prince de Lou.	Prise de Tyr par Nabuchodonosor.
572.	Mort de Kien-vang des Tcheou. Siang-kong succède à Tching-kong.	Nabuchodonosor ravage l'Égypte, et y établit Amasis.
571.	Ling-vang succède à Kien-vang.	
570.		Apriès, roi d'Égypte, est tué.
568.	La 5.e année de Siang-kong, prince de Lou, il y eut une grande sécheresse dans l'automne, et l'on fit des sacrifices pour avoir de la pluie.	Pythagore vivoit alors. Thespis réforme la tragédie.
562.		Mort de Nabuchodonosor. Ésope vivoit alors à la cour de Crésus, roi de Lydie.
559.	La 14.e année de Siang-kong, prince de Lou, le 1.er de la 2.e lune, au jour Y-ouey, 32.e du cycle, éclipse de soleil. Le P. Gaubil la met au 15 février; le P. Amiot au 14 janvier, ainsi que le P. Pingré.	Pisistrate se rend maître d'Athènes.

558. La 15.e année du même prince, dans l'automne, à la 8.e lune, au jour Ting-se, 54.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 31 mai. Le P. Pingré en indique une au 30 mai; il n'y eut qu'un attouchement.

553. La 20.e année du même prince, dans l'hiver, le 1.er jour de la 10.e lune, au jour Ping-chin, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 31 août, ce qui est difficile à concilier, puisqu'il est dit dans le texte que c'étoit dans l'hiver. Le P. Pingré en indique une centrale le 31 août.

552. La 21.e année de Siang-kong, le 1.er de la 9.e lune, au jour Keng-siu, éclipse de soleil en automne.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 20 août, et le P. Pingré de même.

A la même année, dans l'hiver, le 1.er jour de la 10.e lune, au jour Keng-chin, éclipse de soleil.

Le P. Amiot la met au 19 septembre; mais le P. Gaubil dit qu'elle est fausse, et le P. Pingré n'en indique point.

551. A la 22.e année du même

prince, à la 11.e lune, au jour Keng-tse, 37.e du cycle, naissance de Confucius. Se-ma-tsien le fait naître l'année suivante.

550. La 23.e année de Siang-kong, dans le printemps, le 1.er de la 2.e lune, au jour Kuey-yeou, 10.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 5 de janvier, ainsi que le P. Pingré.

549. La 24.e année, dans l'automne, le 1.er de la 7.e lune, au jour Kia-tse, 1.er du cycle, éclipse totale de soleil. — Cyrus bat Crésus.

Les PP. Gaubil et Amiot, la mettent au 19 de juin, et le P. Pingré de même.

A la même année, à la 7.e lune, grands débordemens.

A la même année, le 1.er de la 8.e lune, au jour Kuey-se, éclipse de soleil.

Le P. Amiot la place au 18 de juillet; mais le P. Gaubil la regarde comme fausse. Le P. Pingré n'en indique pas pour cette époque.

A la même année, grande famine; aucun des fruits ne vint en maturité.

548. — Cyrus fait la conquête de l'Asie mineure.

546. La 27.e année de Siang-kong,

	dans l'hiver, le 1.er de la 12.e lune, au jour Y-hay, 12.e du cycle, éclipse de soleil.	
	Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 13 octobre, et le P. Pingré également.	
545.	Mort de Ling-vang des Tcheou, à la 12.e lune. Grande sécheresse dans l'automne; à la 8.e lune, sacrifices pour obtenir de la pluie.	
544.	King-vang succède à Ling-vang.	Incendie du temple d'Apollon à Éphèse.
542.	Mort de Siang-kong, prince de Lou.	Cyrus soumet la haute Asie.
541.	Tchao-kong lui succède.	
540.	Naissance de Tse-tse, disciple de Confucius.	Naissance d'Eschyle.
539.	Fin du royaume des Tang. A la 8.e lune, grande sécheresse. Sacrifices pour avoir de la pluie.	Cyrus prend Babylone.
536.	Dans l'automne, à la 9.e lune, grande sécheresse.	Cyrus rétablit les Juifs.
535.	La 7.e année de Tchao-kong, prince de Lou, dans l'été, le 1.er de la 4.e lune, au jour Kia-chin, 41.e du cycle, éclipse de soleil.	
	Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 18 mars, ainsi que le P. Pingré.	

534.	Grande sécheresse.	
533.		Tarquin-le-Superbe.
532.	A la 10.e année de Tchao-kong, dans le printemps, à la 1.re lune, il parut une étoile dans la constellation Niu [le Verseau]; et suivant d'autres, une comète dans Ta-chin [le Scorpion].	
530.		Mort de Cyrus. Cambyses lui succède.
528.	Fin du royaume de Kiu.	
527.	La 15.e année de Tchao-kong, le 1.er de la 6.e lune, au jour Ting-se, 54.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 18 avril, ainsi que le P. Pingré.	
526.	La 16.e année de Tchao-kong, à la 9.e lune, grande sécheresse.	
525.	La 17.e année de Tchao-kong, dans l'été, le 1.er de la 6.e lune, au jour Kia-siu, 11.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 21 août, et le P. Pingré également. A la même année il parut une comète dans Ta-chin [le cœur du Scorpion].	Cambyses fait la conquête de l'Égypte.
523.	A la 5.e lune, au jour Ky-mao, 16.e du cycle, tremblemens de terre.	Éclipse de lune observée à Babylone le 16 juillet. Le P. Pingré en indique

deux, une le 20 janvier, et l'autre le 16 juillet, toutes les deux de six doigts.

522. Mort de Cambyses. Darius lui succède.

521. La 21.e année de Tchao-kang, dans l'automne, le 1.er de la 7.e lune, au jour Gin-ou, 19.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 10 juin. Le P. Pingré en indique deux, une le 10 juin, et l'autre le 3 décembre.

520. King-vang des Tcheou meurt.

A la 22.e année de Tchao-kong, le 1.er de la 12.e lune, au jour Kuey-yeou, 10.e du cycle, éclipse de soleil.

Le P. Amiot la place au 23 novembre. Le P. Pingré en indique deux, une le 30 mai, et l'autre le 23 novembre.

Les Juifs rebâtissent le temple.

519. King-vang succède à King-vang des Tcheou.

A la 8.e lune, au jour Y-ouey, 32.e du cycle, tremblement de terre.

518. A la 24.e année de Tchao-kong, dans l'été, le 1.er de la 5.e lune, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 9 avril, et le P. Pingré également.

	A la même année, grande sécheresse dans l'automne.	
517.	La 25.e année de Tchao-kong, à la 7.e lune, grande sécheresse dans l'automne.	
516.		Darius prend Babylone.
511.	A la 31.e année de Tchao-kong, le 1.er de la 12.e lune, au jour Sin-hay, 48.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 14 novembre, ainsi que le P. Pingré.	Mort de Daniel.
510.	Tchao-kong, prince de Lou, meurt.	
509.	Ting-kong lui succède.	Darius envoie Scylax avec une flotte, par l'Indus; elle revient par la mer Rouge. Tarquin est chassé de Rome. Établissement des consuls.
506.		Darius porte la guerre dans l'Inde.
505.	A la 5.e année de Ting-kong, dans le printemps, le 1.er de la 3.e lune, au jour Sin-hay, 48.e du cycle, éclipse de soleil. Les PP. Gaubil et Amiot la fixent au 16 de février, ainsi que le P. Pingré.	
503.		Premier traité entre les Carthaginois et les Romains.

502. Éclipse de lune le 20 novembre.

Le P. Pingré en met une le 19 novembre, de deux doigts.

498. A la 14.e année de Ting-kong, grande sécheresse en automne.

A la même année, le 1.er de la 11.e lune, au jour Ping-yn, 3.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 22 septembre, et le P. Pingré également.

495. Mort de Ting-kong, prince de Lou. — Eschyle vivoit alors.

A la même année, le 1.er jour de la 8.e lune, au jour Keng-chin, 17.e du cycle, éclipse de soleil.

Les PP. Gaubil et Amiot la placent au 22 juillet, ainsi que le P. Pingré.

494. Ngay-kong succède à Ting-kong.

492. Dans l'été, à la 4.e lune, au jour Kia-ou, 31.e du cycle, tremblement de terre.

491. Destruction des barbares Jong, qui jusqu'alors avoient occupé plusieurs contrées de la Chine, où ils vivoient indépendans.

Éclipse de lune observée à Babylone le 25 avril.

Le P. Pingré en indique une le même jour, d'un doigt.

Zoroastre paroît à la cour de Perse.

489.	Pendant trois jours des nuages qui ressembloient à des oiseaux, volent autour du soleil.	
486.		Mort de Darius. Xerxès lui succède.
485.		Il confirme les priviléges des Juifs.
484.		Il réduit l'Égypte. Naissance d'Hérodote.
482.	Fin du royaume de Hiu. Dans l'hiver, à la 11.e lune, il parut une comète dans la contrée orientale du ciel.	
481.	Ngay-kong, souverain de Lou, étant à la chasse, prit un Ky-lin (animal fabuleux). A cette époque Confucius termine son ouvrage. La même année il y eut une famine, et il parut une comète pendant l'hiver.	
480.	Dans l'automne, à la 8.e lune, grande sécheresse.	Xerxès entre en Grèce. Combat des Thermopyles. Éclipse de soleil le 20 octobre. Le P. Pingré en indique une visible et centrale en Asie, le 2 octobre.
479.	Mort de Confucius, dans l'été, à la 4.e lune, au jour Kytcheou, le 26.e du cycle.	
479.	Fin du royaume de Tchin.	Xerxès démolit le temple de Bélus à Babylone. Bataille de Platée.
476.	Mort de King-vang des Tcheou.	

475.	Yuen-vang lui succède.	Pindare vivoit alors.
473.	Les barbares Yue détruisent ceux de Ou.	Empedocle vivoit alors, ainsi que Sophocle et Euripide.
472.		Naissance de Thucydide.
469.	Yuen-vang des Tcheou meurt.	
468.	Tching-ting-vang lui succède.	
467.	A la seconde année de ce prince, on vit une comète.	Zénon.
466.	Tremblement de terre dans le pays de Tsin, dans le Chan-sy, qui dure sept jours. Les bâtimens sont renversés, et il périt beaucoup de monde.	Anaxagore.
465.		Xerxès tué par Artaban. Artaxerxès lui succède.
464.		Éclipse de soleil observée à Athènes, le 30 avril. Le P. Pingré en indique une le 10 mai : il n'y eut qu'un attouchement.
458.		Esdras est envoyé en Judée.
455.		Les Romains envoyent à Athènes chercher les lois de Solon.
454.		Les Perses achèvent de soumettre l'Égypte.
452.		Création des décemvirs.
450.		Naissance de Xénophon.
447.	Fin des royaumes de Tsa et de Ky.	
444.		Néhémie envoyé en Judée, repeuple Jérusalem.

443.	A la 26.e année de Tching-ting-vang, le dernier jour de la lune, éclipse de soleil, durant laquelle on vit les étoiles. Le P. Pingré ne parle que d'un attouchement le 13 octobre, tandis que l'année précédente il met une éclipse centrale le 24 octobre.	
441.	Mort de Tching-ting-vang des Tcheou.	
440.	Kao-vang lui succède.	
435.	A la 6.e année de Kao-vang, dans l'été, à la 6.e lune, il y eut une éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une le 14 octobre, mais un simple attouchement.	Guerre entre les Corinthiens et les Corcyréens. Alcibiade paroît dans cette guerre.
433.	Il paroît une comète.	
432.		Methon introduit son cycle composé de 19 années lunaires.
431.		Commencement de la guerre du Péloponèse. Grande peste en orient; elle commence en Éthiopie, passe en Lybie, en Égypte, en Judée, en Phénicie, en Sirie, en Perse et en Grèce; elle fait périr par-tout beaucoup de monde. Éclipse de soleil le 3 août. Le P. Pingré en indique une le même jour.

426.	Mort de Kao-vang des Tcheou.	
425.	Goey-lie-vang lui succède. Commencement du royaume de Han.	Socrate. Éclipse totale de lune, le 9 octobre. Le P. Pingré en indique deux, l'une le 15 avril, et l'autre le 9 octobre.
424.	Commencement du royaume de Ouey.	Mort d'Artaxerxès. Xerxès lui succède; il est tué par Sogdien, et celui-ci par Ochus, qui prend le nom de Darius. Éclipse de soleil vue à Athènes, le 22 mars. Le P. Pingré en met une centrale et visible en Europe, le 21 mars.
413.	La 13.e année de Goey-lie-vang, dans le pays de Tsin, dans le Chan-sy, les rives du Hoang-ho tombent et interceptent le cours de ce fleuve à Long-men.	Les Égyptiens se révoltent contre Darius. Éclipse totale vue à Syracuse, le 27 août. Le P. Pingré en indique deux, l'une le 16 mars, et l'autre le 8 septembre.
410.	La 16.e année de Goey-lie-vang, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique deux, le 17 janvier et le 12 juin; mais un simple attouchement.	
408.		Construction du temple des Samaritains.
405.		Mort de Darius. Artaxerxès-Mnemon lui succède.
404.		Fin de la guerre du Péloponèse.

		Éclipse de soleil à Athènes, le 3 septembre. Le P. Pingré en indique une centrale, visible en Europe, le même jour.
403.	23.e année de Goey-lie-vang; cette époque est appelée Tchen-koue, ou *les guerres civiles*.	Entrevue de Cyrus le jeune et de Lysandre, à Sardes.
402.	Mort de Goey-lie-vang des Tcheou.	Platon.
401.	Ngan-vang lui succède.	Retraite des dix mille. Mort de Socrate.
400.	Commencement du royaume de Tchao.	
397.	A la 5.e année de Ngan-vang, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 21 avril.	Agésilas, roi de Lacédémone.
394.		Éclipse de soleil rapportée par Xénophon, le 14 août. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Europe et en Asie, le même jour.
390.		Brennus, général des Gaulois, s'empare de Rome.
384.		Naissance d'Aristote.
383.		Naissance de Philippe, roi de Macédoine. Éclipse de lune observée à Babylone, le 23 décemb. Le P. Pingré en indique deux, l'une le 12 février, et l'autre le 8 août.

382.	A la 2.e année de Ngan-vang, le dernier de la lune, éclipse de soleil. Le P. Gaubil la fixe au 2 juil. Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 3 juillet.	Éclipse de lune observée à Babylone, le 18 juin. Le P. Pingré en indique une le 18 juin de l'an 381. Éclipse totale de lune observée à Babylone, le 22 décembre. Le P. Pingré en met une le 23 décembre.
379.	Fin du royaume de Tsy.	Naissance de Démosthènes.
376.	Mort de Ngan-vang des Tcheou.	
375.	Lie-vang lui succède à la même année. Éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une visible en Asie, le 28 février. Fin du royaume de Tsin et de celui de Tching. Les villes commencent à être plus nombreuses et à se remplir d'habitans.	Mort d'Amyntas, roi de Macédoine.
370.		Bataille de Leuctres.
369.	La 7.e année de Lie-vang, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 11 avril. Mort de Lie-vang des Tcheou.	Expédition de Pélopidas contre Alexandre, tyran de Pherès.
368.	Hien-vang lui succède. Les princes de Tchao et de Ouey partagent entre eux ses États, et ne lui laissent presque rien.	
364.		Éclipse de soleil vue à

		Athènes, le 13 juillet. Le P. Pingré en met également une le même jour.
363.		Bataille de Mantinée, dans laquelle périt Épaminondas.
361.	À la 8.e année de Hien-vang, une comète paroît dans la contrée occidentale.	
360.		Philippe, roi de Macédoine.
359.		Mort d'Artaxerxès.
357.		Éclipse de soleil vue à Syracuse, le 19 janvier. Le P. Pingré en indique une centrale le 29 février. Éclipse de lune le 9 août. Le P. Pingré en indique une le même jour, de deux doigts.
356.		Naissance d'Alexandre-le-Grand. Érostrate brûle le temple d'Éphèse.
350.		Second traité des Carthaginois avec les Romains.
348.		Mort de Platon.
344.		Éclipse de soleil vue à Rome, le 13 septembre. Le P. Pingré n'en indique point.
336.		Alexandre succède à Philippe. Darius, roi de Perse.

334.	Les Tsou détruisent les barbares Yue.	Alexandre passe en Asie.
332.		Alexandre prend Tyr et visite Jérusalem.
331.		Bataille d'Arbelles. Éclipse totale de lune, la nuit du 20 au 21 septembre. Le P. Pingré en met deux totales, l'une le 28 mars, et l'autre le 20 septembre.
330.		Mort de Darius. Fin de l'empire des Perses.
327.		Alexandre passe l'Indus.
325.	Le prince de Tsin commence à prendre le titre de roi.	
324.		Mort d'Alexandre-le-Grand.
323.		Ptolomée, fils de Lagus, roi d'Égypte.
321.	Hien-vang des Tcheou meurt.	Mort de Démosthènes.
320.	Tchin-tsing-vang lui succède. Meng-tse vivoit alors.	
319.		Ptolomée prend Jérusalem.
315.	Mort de Tchin-tsing-vang des Tcheou.	
314.	Nan-vang lui succède. Ce prince étoit sans autorité et presque sans domaines.	
312.		Seleucus Nicator, roi de Syrie. Ère des Séleucides.
310.		Éclipse de soleil vue à Syracuse, le 15 août.

		Le P. Pingré en indique une centrale le même jour.
305.	Il paroît une comète.	
303.	Il paroît une comète.	Les Rhodiens élèvent le colosse de Rhodes.
301.	A la 14.e année de Nan-vang, éclipse de soleil le dernier de la lune. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 5 août.	Ptolomée-Soter, roi d'Égypte.
288.	Le roi de Tsin prend le titre d'empereur d'occident.	
286.	Fin du royaume de Song.	
285.		Fondation du royaume de Pergame. Ptolomée-Soter, roi d'Égypte, se démet. Ptolomée-Philadelphe lui succède.
280.		Pirrhus, roi d'Épire, fait la guerre aux Romains.
279.		Antiochus-Soter, succède à Seleucus. Irruption des Gaulois dans la Macédoine.
263.		Première guerre punique.
261.		Antiochus Théos succède à Soter. Berose, historien de Babylone, vivoit alors.
259.		Ptolomée-Philadelphe bâtit le port de Bérénice sur

la mer Rouge. Alexandrie devient une ville très-commerçante.

258. Manethon publie son histoire d'Égypte.

255. Le roi des Tsin, Tchao-siang-vang, s'empare de l'empire. La Chine étoit alors divisée en plusieurs royaumes.
Kao-lie-vang étoit roi de Tsou.
Hiao-vang, roi de Yen.
Ngan-ly-vang, roi de Oey.
Hiao-tching-vang, roi de Tchao.
Huon-hoey, roi de Han.
Vang-kin, roi de Tsy.
Les Tcheou occidentaux sont détruits ; ils n'occupoient que peu de terrain.

254. Ptolomée fait rechercher des livres pour la bibliothèque d'Alexandrie.

251. Mort de Tchao-siang-vang des Tsin.

250. Hiao-ven-vang lui succède, et meurt dans l'année. — Les Parthes, sous la conduite d'Arsace, se révoltent contre Antiochus, et fondent un nouvel empire.

249. Tchoang-siang-vang des Tsin lui succède, et détruit les Tcheou orientaux, dont le domaine ne consistoit qu'en sept bourgades. — Les Bactriens, sous la conduite de Théodote, se révoltent, et forment un royaume des Grecs dans la Bactriane.

248.	Éclipse de soleil à la 4.e lune. Le P. Pingré en indique une visible et centrale en Asie, le 24 avril.	Agis, roi de Sparte.
247.	Mort de Tchoang-siang-vang des Tsin.	
246.	Vang-tching lui succède; il prend dans la suite le nom de Chy-hoang-ty.	
244.	Grande famine dans le pays des Tsin.	Léonide est rétabli à Sparte.
240.	Une comète paroît dans la partie orientale; elle passe dans la partie septentrionale, et, à la 5.e lune, on la voit dans la contrée occidentale pendant seize jours.	
238.	Grand froid qui fait périr beaucoup de monde. On vit une étoile à l'horizon, à la 4.e lune; elle parut dans la partie occidentale, ensuite dans la septentrionale: elle mit quatre-vingts jours pour se reudre de la constellation Teou dans la partie du Midi.	Les Gaulois se révoltent contre les Romains.
234.	Il paroît une comète dans la partie orientale.	
231.	Tremblement de terre dans le pays de Tay. La terre s'entr'ouvre de cent trente pas dans la direction est et ouest.	
230.	Les Tsin soumettent les peuples du royaume de Han. Tremblement de terre qui	Les Romains font la guerre à Teuta, reine d'Illyrie.

renverse beaucoup de maisons.

Grande famine dans le pays de Tchao.

228. Les Tsin soumettent les peuples de Tchao.

Grande famine.

223. Les Tsin soumettent les peuples de Tsou.

Prise de Sparte par Antigone.

222. Les Tsin soumettent les peuples de Yen.

Antiochus-le-Grand succède à Séleucus.

Tremblement de terre en Orient et à Rhodes ; le colosse est renversé, ainsi que beaucoup de maisons et une partie des murailles de la ville.

221. A la 26.e année de son règne, Vang-tching prend le titre de Chy-hoang-ty, et soumet le royaume de Tsy. Il fixe le commencement de l'année au 1.er jour de la 10.e lune; mais on continua toujours à désigner les lunes comme auparavant, en sorte que cette 10.e lune ne fut pas appelée 1.re lune. Il partage l'empire en trente-six Kiun, règle les mesures, fait faire des armes, transporte cent-vingt mille familles à Hien-yang, et établit un nouveau gouvernement.

Mort de Ptolomée-Évergete. Ptolomée-Philopator lui succède.

218.		Seconde guerre punique.
217.		Annibal passe en Italie. Éclipse de soleil le 11 février. Le P. Pingré la met également le 11 du même mois.
215.	Chy-hoang-ty envoie une armée de trois cent mille hommes en Tartarie, contre les Hiong-Nou [les Huns.]	Bataille de Cannes. Annibal se retire à Capoue.
214.	Le même empereur fait des conquêtes dans la province de Quang-tong et autres lieux voisins, qui n'étoient pas encore soumis, et y fait passer cinq cent mille hommes pour habiter et garder le pays. Il s'empare ensuite du pays d'Ortous, construit quarante-quatre villes le long du Hoang-ho, fait réunir les différentes portions de murs élevées par les princes de Tchao et de Yen, et achève ainsi la grande muraille. Une comète paroît dans la partie orientale.	Prise de Syracuse par Marcellus.
213.	A la 34.e année de son règne, il ordonne de brûler tous les livres, à l'exception de ceux qui traitoient de la médecine, de la botanique, des sorts et du labourage.	

212.		Antiochus fait la guerre aux Parthes, et chasse Arsace de la Medie.
211.	Une étoile tombe jusqu'à terre et se convertit en pierre. On fait graver dessus, ces paroles : *Chy-Hoang-ty est prêt de mourir, et son empire sera divisé.*	Il l'oblige de se sauver en Hyrcanie.
	L'empereur fait massacrer tous les habitans des environs de l'endroit où se trouve la pierre, et la fait briser ensuite.	
210.	Mort de Chy-Hoang-ty, à la 7.e lune.	Antiochus poursuit Arsace en Hyrcanie.
209.	Eul-chy-hoang-ty succède à Chy-hoang-ty.	Marcellus gagne une bataille contre Annibal.
	Révoltes dans l'empire, où il se forme une multitude de royaumes.	
	Les Tartares orientaux occupent le pays de Cartchin au nord du Petchely, et forment deux nations, les Sien-py et les Ou-huon.	
207.	Fin de la dynastie des Tsin.	Antiochus fait la guerre aux Grecs établis dans la Bactriane.
	Lieou-pang se fait roi de Han.	
	Grande famine dans le pays de Kouan-tchong.	
	Les hommes se dévorent entre eux.	
	La mesure de riz, appelée *Hou* (dix boisseaux Chinois, le boiseau de dix livres), se vend dix mille Tsien.	

206.	Lieou-pang, roi de Han, devient puissant. Les cinq planètes se rassemblent dans le Tong-tsing; elles suivoient Jupiter. On révoque en doute cette conjonction.	Antiochus fait la paix avec Euthydeme, roi Grec de la Bactriane, à cause des Scythes qui se disposoient à passer dans ce pays. Bataille de Mantinée.
204.	La 3.e année de Lieou-pang, autrement Kao-ty des Han, le dernier de la 10.e lune, au jour Kia-su, 11.e du cycle, éclipse de soleil dans le 20.e degré du Boisseau. Le P. Gaubil la met à la 10.e lune. Le P. Pingré ne parle que d'un simple attouchement, le 17 mai. Dans l'automne, à la 7.e lune, une comète parut dans Ta-kio [Bouvier]; elle disparut après dix jours.	Ptolomée-Philopator meurt, et son fils Ptolomée-Épiphanes lui succède.
203.		Éclipse de soleil vue en Italie, selon Tite-Live, le 6 mai vers midi. Le P. Pingré en met une centrale le même jour.
202.	Lieou-pang prend le titre de Hoang-ty ou d'empereur.	Annibal quitte l'Italie. Fin de la seconde guerre punique. Éclipse de soleil vue en Campanie le 19 octobre. Le P. Pingré en indique une le 6 mai.
201.		Les Romains déclarent la guerre à Philippe, roi de Macédoine.

Éclipse de lune observée à Alexandrie, le 22 septembre.

Le P. Pingré en indique une pour le même jour, de neuf doigts.

200. Des vapeurs qui environnoient la lune, enveloppent les constellations Tsan et Py, [Orion et le Taureau].

Éclipse totale de lune observée à Alexandrie, du 19 au 20 mars.

Le P. Pingré en indique deux, l'une le 19 mars, et l'autre le 12 septembre.

199. Les Hiong-nou s'emparent du pays d'Ortous.

Les Chinois envoient dans les environs un million d'hommes pour leur résister et pour peupler le pays.

198. Dans l'été, le dernier jour de la 6.e lune, au jour Y-ouey, 32.e du cycle, éclipse totale de soleil, dans le 13.e degré de la constellation Tchang [Hydre].

Le P. Gaubil la fixe au 6 août. Le P. Pingré en indique une le 7 août.

Antiochus soumet la Palestine.

195. Kao-ty meurt.

Annibal quitte Carthage et se retire chez Antiochus.

194. Hoey-ty lui succède.

Mort d'Eratosthène, bibliothécaire d'Alexandrie.

Apollonius de Rhodes lui succède.

193. Tremblement de terre dans la province de Long-sy; quatre

	cents familles sont écrasées sous les ruines des maisons. Grande sécheresse en été.	
192.	Une pierre tombe du ciel.	Les Romains font la guerre à Antiochus.
190.	Grande sécheresse. Les grands fleuves n'avoient presque plus d'eau.	Éclipse de soleil, d'après Tite-Live, le 14 mars au matin. Le P. Pingré en indique une centrale et visible le 14 mars à 7^h ½ du matin.
188.	Dans l'été, à la 5.e lune, éclipse totale de soleil. Le P. Pingré en indique une centrale le 17 juillet, et visible en Asie. Hoey-ty meurt.	Éclipse de soleil vue à Rome, selon Tite-Live, le 17 juillet au matin. Le P. Pingré en met une visible et centrale le 17 juillet à 8^h du matin.
187.	Kao-heou, impératrice, lui succède.	Mort d'Antiochus. Séleucus-Philopator lui succède.
186.	A la 1.re lune, une montagne tombe et écrase sept cent soixante personnes. La terre tremble jusqu'à la 7.e lune. Le dernier jour de la 6.e lune, au jour Ping-su, 23.e du cycle, éclipse de soleil. Le P. Pingré n'en indique point pour l'Asie; il n'y eut en Europe qu'un simple attouchement.	
185.	Les fleuves Kiang et Han se débordent dans l'été, et emportent quatre mille familles. Deux autres fleuves en se	Mort de Scipion l'Africain.

débordant,

débordant, emportent deux mille quatre cents familles.

182. Les étoiles paroissent en plein jour au printemps. — Mort d'Annibal.

Le P. Pingré ne met aucune éclipse cette année.

181. Le dernier de la 1.re lune, au jour Ky-tcheou, 26.e du cycle, éclipse totale de soleil.

Le P. Gaubil la fixe au 5 de mars. Le P. Pingré en met une totale le 4 mars.

180. Plusieurs fleuves débordent dans le Han-tchong, et entraînent six mille familles;

Le Mien, dans le Nan-yang, en entraîne dix mille.

L'impératrice meurt.

179. Ven-ty lui succède. — Persée, dernier roi de Macédoine.

Dans l'été, à la 4.e lune, tremblement de terre. Une montagne tombe. Il sort beaucoup d'eau de plusieurs autres montagnes.

178. Le dernier de la 11.e lune, au jour Kuey-mao, 40.e du cycle, éclipse de soleil.

Le P. Pingré indique un attouchement au 2 janvier; mais il en met une centrale et visible en Asie, le 22 décembre.

Grande sécheresse dans l'automne.

177. Le dernier de la lune, à la

	11.e lune, au jour Ting-mao, éclipse de soleil. Le P. Pingré n'en met point. Les Hiong-Nou font la paix avec les Chinois.	
175.	Dans le printemps, à la 2.e lune, tremblement de terre.	Mort de Séleucus. Antiochus-Épiphanes lui succède.
174.	Le Tan-jou des Hiong-nou, nommé Me-te, meurt. Son fils Lao-chang lui succède, et épouse une princesse Chinoise.	Éclipse de lune observée à Alexandrie le 1.er mai. Le P. Pingré en met une le même jour, de sept doigts.
173.		Guerre des Romains contre Persée.
172.	Il paroît une grande étoile dans la contrée orientale.	
171.	Dans le printemps, grande sécheresse.	
170.		Prise de Jérusalem par Antiochus-Épiphanes.
168.		Éclipse totale de lune, d'après Tite-Live, le 21 juin, à 5h après midi. Le P. Pingré également en met une totale le 21 juin, à 7h du soir.
163.	Les Chinois commencent à donner un nom à l'année.	
162.	Lao-chang détruit les Tartares Yue-chy, dont une partie se retire dans les montagnes au nord du Thibet, et l'autre près du fleuve Y-ly, d'où ils chassent les Su, qui se	Démétrius-Soter s'échappe de Rome et monte sur le trône de Syrie.

rendent près du Jaxartes. Les Ou-siun vont dans la Bactriane et le Korasan, où ils deviennent puissans sous le nom de Jeta ou Ye-tan [les Gètes].

A la 1.re lune, au jour Gin-yn, 39.e du cycle, on voit, le soir, une comète dans le sud-ouest.

161. Lao-chang Tan-jou des Hiong-nou meurt. Son fils Kiu-tchin lui succède.

Mort de Judas Maccabée.

160. Dans l'été, le dernier de la 4.e lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré n'en met point de visible en Asie.

Grande sécheresse en été.

159.

Éclipse de soleil le 1.er janvier, d'après Julius Obséquens.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Europe, le même jour.

158. A la 4.e lune, au jour Y-se, 42.e du cycle, Mercure, Jupiter et Mars se trouvent rassemblés dans la constellation Tsing [Gémeaux].

A la 11.e lune, au jour Vou-su, 36.e du cycle, Saturne et Mercure se trouvent dans le Verseau.

157. Ven-ty des Han meurt.

A la 9.e lune, une comète paroît dans la contrée occidentale; elle entre dans le Tien-han [la Voie lactée], et disparoît après seize jours.

A la 7.e lune, Mars allant vers l'orient, passe au midi de Py [Hyades], en fait le tour, sort au nord-est, et ensuite, par un mouvement rétrograde, entre dans Mao [Pléïades], et va vers le midi et l'est.

156. King-ty succède à Ven-ty. — Guerre entre Prusias et Attale.

A la 1.re lune, au jour Kuey, 10.e du cycle, Vénus et Mercure se trouvent ensemble dans la constellation Niu [Verseau].

A la 7.e lune, au jour Y-tcheou, 2.e du cycle, Vénus, Jupiter et Mercure se trouvent réunis dans Tchang [Hydre femelle].

155. Dans l'hiver, à la 12.e lune, une comète paroît au sud-ouest.

Dans l'été, à la 6.e lune, une comète paroît dans le nord-est.

A la 7.e lune, au jour Ping-tse, 13.e du cycle, Mars et Mercure se lèvent le matin dans la contrée orientale.

A la 12.e lune ils étoient réunis

dans le Teou [Sagittaire].

154. A la 1.re lune, dans le printemps, une grande étoile paroît dans la contrée occidentale. — Marius défait les Dalmates.

Le dernier de la 2.e lune, au jour Gin-ou, 19.e du cycle, éclipse de soleil, au 2.e degré de Ouey [Scorpion].

Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 4 avril.

153. Le dernier jour de la 11.e lune, dans l'hiver, éclipse de soleil. Le P. Gaubil la rejette, et pense qu'elle est fausse.

Le P. Pingré ne met qu'un attouchement, le 18 août.

150. Le dernier jour de la 11.e lune, dans l'hiver, au jour Kong-yn, 27.e du cycle, éclipse de soleil. — Démétrius-Soter est tué. Troisième guerre punique.

Le P. Pingré ne met qu'un attouchement, le 22 janvier.

149. A la 4.e lune, dans l'été, tremblement de terre.

148. A la 4.e lune, dans l'été, une comète paroît pendant quinze jours dans le nord-ouest.

Le dernier jour de la 9.e lune, dans l'automne, éclipse de soleil.

Le P. Pingré n'en met aucune de visible en Asie.

147. Tremblemens de terre et sécheresse en été, à la 4.e lune.

A la 6.e lune, au jour Gin-su, 59.e du cycle, une comète paroît au nord-ouest ; elle étoit au sud de Fang [tête du Scorpion], éloignée d'environ deux tchang [20 pieds], et grande comme deux boisseaux. Au jour Kuey-hay, 60.e du cycle, elle étoit au nord-est de Sin [cœur du Scorpion], éloignée d'environ un tchang [dix pieds]. Au jour Kia-tse, 1.er du cycle, elle étoit au nord de Ouey [queue du Scorpion], éloignée de six tchang [soixante pieds]. Au jour Ting-mao, 6.e du cycle, elle étoit au nord de Ky [Sagittaire], s'approchant de la Voie lactée ; elle diminua ensuite, et au jour Gin-chin, 9.e du cycle, elle disparut, après avoir été en vue pendant dix jours.

Dans l'automne, une comète paroît dans le nord-ouest.

Le dernier jour de la lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en met une le 10 novembre, centrale en Asie.

46. Metellus passe en Achaïe. Destruction de Corinthe.

		La Grèce est réduite en province Romaine.
145.	Tremblement de terre à la fin de l'année.	Destruction de Carthage. Ptolomée-Physcon monte sur le trône d'Égypte après la mort de son frère Ptolomée-Philométor.
144.	Le dernier jour de la 7.e lune, en automne, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 8 septembre.	
143.	A la 5.e lune, tremblement de terre. Le dernier jour de la 7.e lune, dans l'automne, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une centrale, en Asie, le 28 août.	
142.	A la 1.re lune, dans le printemps, tremblement de terre. Grande sécheresse dans l'automne.	
141.	Dans l'hiver, à la 10.e lune, le soleil et la lune paroissent rouges pendant cinq jours. Mort de King-ty.	Guerre de Numance. Éclipse de lune observée à Rhodes le 27 janvier selon Riccioli, et le 17 selon Calvisius. Le P. Pingré l'indique au 27 janvier.
140.	Vou-ty lui succède.	
139.	Le 1.er de la 2.e lune, au jour Ping-su, 23.e du cycle, éclipse de soleil. Le P. Pingré indique un simple	

	attouchement, le 17 juin et le 11 novembre.	
	A la 4.e lune, dans l'été, une étoile qui ressembloit au soleil, paroît dans la nuit.	
	A la 6.e lune, grande sécheresse.	
138.	Les eaux du Hoang-ho débordent au printemps. Grande famine : les hommes se mangent.	
	A l'automne, à la 7.e lune, il paroît une comète.	C'est celle qui parut à la naissance de Mithridate. Senèque, *Natur. Quæst.*, l. VII, ch. 15; Justin., *l. XXXVII, ch. 2.*
	A la 9.e lune, éclipse de soleil.	
	Le P. Pingré en met une centrale au 1.er novembre, visible en Asie.	
137.	Dans l'automne, à la 9.e lune, une comète paroît dans le nord-est.	
136.		Ptolomée-Physcon, par ses cruautés, oblige les savans de quitter Alexandrie et d'aller dans les pays étrangers, où ils portent les sciences.
135.	Une comète paroît dans la contrée occidentale. A la 8.e lune, dans l'automne, une autre comète paroît, pendant trente-neuf jours, dans la contrée orientale; elle étoit fort grande, et s'étendoit jusqu'à l'horizon.	

134. Une comète paroît dans Fang [Scorpion].
A la 7.e lune, dans l'automne, éclipse de soleil.
Le P. Pingré en indique une centrale le 19 août, visible en Asie.

133. Vou-ty ordonne de faire un sacrifice à l'étoile Tay-y [Dragon].

132. Le Hoang-ho change de cours, et tourne du côté de Kay-tcheou, dépendant de Ta-ming-fou.
Dans l'été, à la 5.e lune, il déborde encore et fait un ravage effroyable.

131. Tremblemens de terre. — Le royaume de Pergame est réduit en province Romaine.

130. Les barbares du midi sont subjugués. — Physcon est chassé du trône d'Égypte.
Des vents impétueux règnent en automne.

129. Les Hiong-nou ravagent les frontières du nord. — Éclipse de lune, vue à Athènes le 5 novembre, à 2^h après midi.
Dans l'été, grande sécheresse.
Le P. Pingré en met une le 5 novembre, à $1^h \frac{1}{2}$ du matin ; grandeur, sept doigts.

127. Les Chinois reprennent le pays d'Ortous, y bâtissent plusieurs villes, et y transportent cent mille hommes. — Physcon remonte sur le trône.

Le dernier jour de la 3.[e] lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 16 avril.

126. Le Tan-jou des Hiong-nou, appelé Kiun-tchin, meurt. Son frère Y-chy-sie lui succède.

Les Chinois envoient vers les Tartares Yue-chy, qui étoient dans la Bactriane, pour faire alliance avec eux contre les Hiong-nou.

125. Les Hiong-nou font des incursions dans la Chine.

Des essaims de sauterelles ravagent l'Afrique : elles sont emportées par le vent dans la mer ; mais leurs corps ayant été portés sur le rivage, ils y pourrissent, et occasionnent une peste qui emporte plus de 800 mille ames en Libye et dans la Cyrénaïque. Prideaux, *liv. XIII.*

124. Grande sécheresse au printemps.

Mithridate-le-Grand, roi de Pont.

122. Le dernier jour de la 5.[e] lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique deux ; une le 23 janvier, et l'autre le 19 de juillet, toutes les deux centrales.

Les Chinois qui avoient envoyé

Usserius, d'après Justin, *liv. XXXVII, chap. 2.*, place à l'année 123 une grande comète qui occupa la quatrième partie du ciel, et éclipsa la lumière du soleil ; elle dura 70 jours.

	dans la Bactriane, se proposent d'y porter la guerre.	Prideaux la met à l'an 124.
120.	Une comète paroît dans la contrée orientale pendant l'été. Grands débordemens dans le Chan-tong : on en transporte 700 mille habitans dans le Kouang-sy pour les empêcher de périr de misère.	
119.	Une comète paroît au nord-est dans le printemps. Les Hiong-nou qui étoient entrés dans la Chine, sont battus.	Marius, tribun du peuple.
117.		Mort de Physcon. Ptolomée-Lathure, roi d'Égypte.
115.	Grands débordemens dans l'été dans le Quang-tong, qui font périr beaucoup de monde. Les Chinois connoissent les pays occidentaux, depuis la Chine jusqu'à l'Inde et la Perse ; ils font alliance avec les Ou-sïun, peuples voisins de l'Irtisch.	
114.	A la 4.e lune, grande famine dans le Quang-tong : les hommes se mangent ; le Tan-jou Y-chy-sie meurt ; son fils Ou-goey lui succède.	
112.	Le dernier jour de la 4.e lune, dans l'été, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une	Guerre de Jugurtha.

centrale le 18 juin, visible en Asie.

Les Chinois font des conquêtes dans les provinces méridionales de l'empire.

111. Les Chinois soumettent les Kiang occidentaux, peuples du Thibet, habitant une partie du Se-tchuen.

110. On transporte les barbares Tong-yue entre les fleuves Kiang et Hoay, et leur pays reste vide.

Les Hiong-nou s'opposent au commerce des Chinois avec les peuples de la Bactriane et de l'Inde septentrionale.

A l'automne, il paroît une comète.

109. Les Chinois soumettent les barbares du sud-ouest, et réduisent le pays en province Chinoise.

108. Les Chinois battent les Igours.

107. Grande sécheresse dans l'été. — Alexandre I.er, frère de Lathure, roi d'Égypte.

105. Les Chinois battent les Ou-siun.

Le Tan-jou Ou-goey meurt; son fils Ou-se-liu lui succède sous le nom d'Eul-tan-jou.

104. A la 1.re année appelée Tay-tso de Ven-ty, dans l'été à — Éclipse de soleil vue à Rome le 19 juillet. On

la 5.e lune, on fait le calendrier Tay-tso, et on règle que le commencement de l'année sera à la 1.re lune.

Les Chinois construisent une ville en Tartarie, appelée Cheou-kiang-tching, pour y recevoir les Hiong-nou qui venoient se soumettre à eux.

Le général Chinois Ly-kuang-ly marche contre les peuples de la Bactriane.

voit les étoiles, selon Julius Obséquens.

Le P. Pingré en indique une centrale le 19 juillet, à 10^{h} du matin.

103. Un grand nombre de sauterelles paroissent en automne.

Marius défait les Cimbres.

102. Eul-tan-jou des Hiong-nou meurt, et est remplacé par Kiu-ly-hou, son oncle.

Les Hiong-nou font une irruption dans la Chine et sont battus.

Une comète paroît dans Tchao-yao [Bouvier].

Ly-kuang-ly remporte de grands avantages dans la Bactriane, en tue le roi, et emmène beaucoup de chevaux Niséens, inconnus jusqu'alors aux Chinois.

Éclipse de soleil, selon Julius Obséquens. On la regarde comme douteuse.

Le P. Pingré n'en indique aucune pour cette année.

101. Tous les peuples voisins de la Bactriane se soumettent à Ly-kuang-ly.

Le Tan-jou Kiu-ly-hou meurt. Son frère Tsie-ty-heou lui succède, et demande à faire la paix avec les Chinois.

100. Grande sécheresse dans l'été. — Naissance de Jules César.

99. Nouvelles guerres avec les Hiong-nou ; ils sont battus par Ly-kuang-ly.

98. Grande sécheresse dans l'été.

96. Tsie-ty-heou meurt, et est remplacé par son fils Hou-lou-kou.

95. Grande sécheresse en automne.

93. Le dernier jour de la 10.e lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en met une centrale, et visible en Asie le 12 décembre.

91. Dans l'été, à la 4.e lune, tempêtes violentes, et tremblement de terre.

90. Ly-kuang-ly est fait prisonnier par les Hiong-nou ; il est offert en sacrifice.

89. A la 2.e lune, au jour Ting-yeou, 34.e du cycle, il tombe deux pierres à Yong. Le bruit causé par leur chute se fait entendre jusqu'à quatre cents ly [quarante lieues]; le temps étoit alors calme et sans nuages. Le dernier jour de la 8.e lune, dans l'automne, éclipse de soleil. — Commencement de la guerre des Romains avec Mithridate. Guerre de Marius et de Sylla.

Le P. Gaubil la fixe au 29 septembre. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie à la même époque.

88.	Tremblemens de terre dans l'automne, à la 8.e lune.	Lathure est rappelé en Égypte.
87.	Vou-ty meurt. Une comète paroît dans la contrée orientale, à la 7.e lune, dans l'automne. Dans l'hiver les Hiong-nou entrent dans le pays d'Or-tous.	
86.	Tchao-ty succède à Vou-ty.	
85.	Hou-lou-kou Tan-jou des Hiong-nou meurt; son fils Hou-yen-ty lui succède.	
84.	Une comète paroît au printemps dans le nord-ouest. Le 1.er jour de la 11.e lune, éclipse de soleil. Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 3 décembre. Vers le même temps, entre les années 84 et 83, une comète paroît dans la contrée occidentale, à la partie orientale du Tien-chy [Hercule, Serpent et Serpentaire], passe dans Ho-kou [Aigle], et entre dans Ing-che [Pégase].	Incendie du capitole.
83.		Tygrane, roi d'Arménie.
82.		Sylla défait Marius. Proscriptions à Rome.
81.	Grande sécheresse dans l'été.	Mort de Lathure. Alexandre III est déclaré roi.
80.	Le dernier jour de la 7.e lune,	Sylla quitte la dictature.

dans l'automne, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 20 septembre.

77. Une comète paroît dans Kuey [Andromède].

76. Grande sécheresse en été; tonnerres considérables en hiver.

Mort de Nycomède, roi de Bithynie; son royaume est réduit en province Romaine.

74. A la 2.e lune, au jour Kia-chin, 21.e du cycle, une grande étoile ressemblant à la lune, paroît dans le ciel, allant vers l'occident.

Le jour Y-yeou, 22.e du cycle, un nuage rouge ressemblant à un chien, paroît près de la Voie-lactée, se dirigeant vers l'occident.

A la 3.e lune, au jour Ping-su, 23.e du cycle, une étoile sortant au nord-est des constellations Ye [Hydre femelle] et Tchin [Corbeau], entre dans le palais céleste Tay-houey-kong [Vierge, Lion, Bouvier, chevelure de Bérénice]; elle étoit petite dans le commencement, mais elle s'accrut ensuite et devint lumineuse. On entendit un bruit semblable à celui du tonnerre.

Tchao-ty meurt.

73. Siuen-ty lui succède.

Guerre des esclaves.

Tremblemens

Tremblemens de terre et sécheresse en été, à la 4.e lune.

72. Les Chinois envoient des armées en Tartarie contre les Hiong-nou. — Sertorius est tué en Espagne.

71. L'empire des Hiong-nou s'affoiblit.

70. Dans l'été, à la 4.e lune, au jour Gin-yn, 39.e du cycle, tremblement de terre; chute d'une montagne qui renverse beaucoup de bâtimens. — Naissance de Virgile. Cicéron plaide contre Verrès.

69. A la 1.re lune, au jour Vou-ou, 55.e du cycle, la lune éclipse Mars, qui étoit dans Kio et Kang [la Vierge]. Dans le printemps, il paroît une comète dans la contrée orientale. — Lucullus bat Tygrane.

A la 6.e lune, au jour Vou-su, 55.e du cycle, il paroît une comète dans Kio [la Vierge], dirigeant sa route vers le sud-est; elle avoit environ deux tche [2 pieds], et étoit de couleur blanche.

A la même lune, au jour Ping-yn, 3.e du cycle, une comète traverse Su [Serpent].

A la 7.e lune, au jour Kuey-yeou, 10.e du cycle, elle entre pendant la nuit dans le Tien-chy; elle avoit des cornes et étoit blanche; elle tendoit vers le sud-est.

Le dernier de la 12.e lune, dans l'hiver, éclipse de soleil.

	Le P. Pingré en indique une le 25 février.	
68.	Le Tan-jou Hou-yuen-ty meurt ; son frère Hiu-ly-kao lui succède.	
67.	Tremblemens de terre à la 9.e lune. Les Chinois battent les Igours.	La Syrie réduite en province Romaine par Pompée.
65.		Mort de Mithridate. Ptolomée-Aulétes, roi d'Égypte.
63.		Conjuration de Catilina. Pompée s'empare de Jérusalem.
62.	Les peuples de Ting-ling, en Sibérie, font la guerre aux Hiong-nou.	Éclipse de lune vue à Rome, le 7 novembre. Le P. Pingré en met deux cette année, le 22 avril et le 17 octobre.
61.	Une comète paroît à la 6.e lune dans la contrée orientale. Les Chinois battent les Kiang. Dans l'automne, les Hiong-nou entrent en Chine.	
60.	Le Tan-jou Hiu-liu-kiuen-kiu meurt ; Vo-yen-kiu-ty lui succède. Les Chinois avoient alors un gouverneur à l'est d'Aksou, dans la petite Bukharie.	Premier triumvirat, entre César, Pompée et Crassus. Éclipse de soleil le 16 mars selon Julius Obséquens. Le P. Pingré en met une le 16 mars, mais point visible en Europe.
57.	Troubles chez les Hiong-nou. Cinq Tan-jou se disputent le trône.	César soumet les Gaules.

Le 1.er de la 12.e lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 14 janvier.

56. Hou-han-sie Tan-jou règne sur les Hiong-nou.

Ces peuples s'avancent vers l'Irtisch, s'établissent vers le Jaïck, et font alliance avec ceux du Captchac.

54. Le 1.er jour de la 4.e lune, dans l'été, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 9 mai.

53. — Crassus vaincu et tué par les Parthes.

50. — Guerre civile entre Pompée et César.

49. A la 2.e lune, il paroît une comète au nord-est de Vang-leang [Cassiopée], longue d'environ neuf tchang [90 pieds], allant vers l'occident; elle sort de Ko-tao [Cassiopée], et vient jusqu'au Tse-ouey-kong.

Siuen-ty meurt.

48. Yuen-ty lui succède.

Il paroît une comète à la 4.e lune, à l'est de la 4.e du Nan-teou [Sagittaire]; elle étoit d'un blanc-bleu, et avoit environ quatre tche [4 pieds].

— Bataille de Pharsale. Pompée est tué en Égypte. Jules-César empereur.

	A la 9.e lune, grands débordemens dans le Quang-tong. Famine qui fait périr beaucoup de monde. Les hommes se mangent.	
47.	A la 2.e lune, au jour Vou-ou, 55.e du cycle, tremblement de terre. A la 5.e lune, il paroît une comète dans Mao [Pléïades]; elle reste fixe à l'est de Kiuenche [Persée]. A la 6.e lune, famine dans le Quang-tong; les peuples de Tsy se mangent les uns les autres. A la 7.e lune, dans l'automne, tremblement de terre.	César prend Alexandrie, et met Cléopâtre et son jeune frère Ptolomée sur le trône d'Égypte.
45.		Correction du calendrier, par César. Éclipse totale de lune vue à Rome, le 7 novembre à 2h après minuit. Le P. Pingré en indique une totale le même jour à 2h ½ du matin.
44.	A la 4.e lune, dans l'été, il paroît une comète dans Tsan [Orion]. Grands débordemens dans l'été et dans l'automne.	Mort de Jules-César. Triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide.
43.		Mort de Cicéron.
42.	Le 1.er de la 3.e lune, éclipse de soleil. Le P. Pingré en met une visible en Asie, le 27 mars.	Défaite de Cassius et de Brutus.

41. Dans l'hiver, à la 3.e lune, tremblemens de terre et débordemens. — Cléopâtre va trouver Antoine.

40. Le dernier jour de la 6.e lune, dans l'été, éclipse de soleil.
Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 31 juillet.

39. Grands débordemens en automne. Le Houang-ho se déborde et change son cours.

38. A la 1.re lune, au jour Vou-chin, 5.e du cycle, il tombe six pierres dans le pays de Leang.

37. Tremblemens de terre en hiver. — Hérode règne à Jérusalem.

35. — Éclipse de soleil le 19 mai à 3^h après midi.
Le P. Pingré la met à $1^h \frac{1}{4}$ après midi.

34. Le dernier jour de la 6.e lune, dans l'été, éclipse de soleil.
Le P. Pingré n'indique qu'un très-petit attouchement le 29 mars.

33. A la 1.re lune, dans le printemps, le Tan-jou des Hiong-nou, vient à la cour rendre hommage à l'empereur. — Rupture entre Octave et Antoine.
Yuen-ty meurt.

32. Tching-ty lui succède.
Il paroît une comète dans Ing-che [Pégase].
Dans l'automne, à la 8.e lune, au jour Vou-ou, 55.e du cycle, on voit le matin deux

	lunes dans la contrée orientale.	
	A la 9.e lune, au jour Vou-tse, 25 du cycle, une étoile coulante sort de Ven-tchang [grande-Ourse], elle avoit quatre tchangs [quarante pieds] de longueur, et étoit si brillante qu'elle éclairoit la terre; elle disparoît en peu de temps.	
31.	Le Tan-jou Hou-Han-sie meurt. Son fils Tchou-loui-jo-ty lui succède.	Bataille d'Actium.
	A la 11.e lune, au jour Y-mao, 55.e du cycle, la lune éclipse Saturne.	
30.	Grandes pluies dans l'automne pendant quarante jours. A Sy-gan-fou on monte sur les murailles pour se sauver.	Antoine et Cléopâtre meurent. L'Égypte est réduite en province Romaine.
	Le 1.er jour de la 12.e lune, dans l'hiver, éclipse de soleil.	
	Le P. Pingré ne met qu'un attouchement au 15 de janvier. Le même jour, pendant la nuit, il y eut un tremblement de terre qui occasionna la chute de plusieurs montagnes.	
29.	A la 1.re lune, dans le printemps, il tombe du ciel quatre pierres à Po, et deux dans le territoire de Tchin-ting-fou.	
	Pluies pendant dix jours. Le	

Hoang-ho déborde et fait de grands ravages.

27. A la 2.e lune, au jour Kia-chin, 21.e du cycle, le soleil paroît rouge comme du sang, et sans éclat.

A la 3.e lune, au jour Y-ouei, 32.e du cycle, le soleil se lève jaune avec une tache noire au centre, de la grandeur d'une pièce de monnoie.

26. A la 2.e lune, tremblement de terre dans le pays de Kien-oey; on compte, pendant vingt-un jours, cent quatorze secousses. Il tombe une montagne qui arrête le cours du Kiang. Ce fleuve renverse les murailles de plusieurs villes.

Le dernier de la 8.e lune, dans l'automne, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 23 octobre.

Le Hoang-ho déborde et fait de grands ravages.

25. Le Tan-jou des Hiong-nou vient rendre hommage à l'empereur.

Le 1.er de la 3.e lune, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 18 avril.

Les peuples de Samarcande

	envoient des présens à l'empereur.	
24.	Le dernier de la 2.e lune, au printemps, éclipse de soleil. Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 7 avril.	
23.	Débordemens en automne dans le Quang-tong.	
22.	Il tombe du ciel huit pierres dans le printemps.	Conspiration de Muréna contre Auguste.
21.		Auguste va en Asie.
20.	Tchou-loui-jo-ty, Tan-jou des Hiong-nou, meurt. Sieou-hiay-jo-ty lui succède.	Tibère rapporte les aigles romaines prises sur Crassus par les Parthes.
19.	Il tombe du ciel trois pierres à la 5.e lune.	
18.	Grande sécheresse en été.	Hérode réédifie le temple de Jérusalem.
17.	Le Hoang-ho déborde dans l'automne et submerge trente-une villes.	
16.	Le dernier jour de la 9.e lune, éclipse de soleil. Le P. Pingré indique un simple attouchement, le 1.er novembre.	Agrippa va en Syrie.
15.	A la 2.e lune, il tombe une étoile en forme de pluie. Le dernier de cette même lune, éclipse de soleil. Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 29 mars.	Drusus défait les peuples qui habitoient sur les bords du Rhin.

14. Le dernier jour de la 1.re lune, au printemps, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 18 mars.

13. Le dernier de la 7.e lune, dans l'automne, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en met une centrale et visible en Asie, le 31 août.

12. Le 1.er de la 1.re lune, au printemps, éclipse de soleil. — Tibère triomphe des Pannoniens.

Le P. Pingré ne met qu'un attouchement, le 26 janvier. — Mort d'Agrippa.

Il tombe du ciel une pierre à Tou-kouan.

A la 4.e lune, le ciel étant clair, on entend un bruit comme de plusieurs tonnerres : une grande étoile longue de 10 tchang [100 pieds], blanche et brillante, venant du sud-est et suivant le soleil, paroît sous la forme d'une pluie de feu ; elle s'arrête le soir au coucher du soleil.

A la 7.e lune, dans l'automne, il paroît une comète.

Le Tan-jou Seou-hiay-jo-ty meurt ; son frère Tche-ya-jo-ty lui succède.

11. Les peuples du Captchac envoient des présens à l'empereur.

10.	A la 1.re lune, au printemps, la montagne Min tombe dans le Kiang, et arrête son cours pendant trois jours.	
9.	Il tombe du ciel deux pierres.	
8.	Le Tan-jou Tche-ya-jo-ty meurt. Son frère Ou-tcheou-lieou-jo-ty lui succède.	Les Suèves commencent à paroître. Drusus passe le Rhin et soumet les peuples de la Germanie, dont ces Suèves faisoient partie.
7.	L'empereur Tching-ty meurt. A la 9.e lune, tremblement de terre qui se fait ressentir depuis la capitale jusqu'aux frontières septentrionales; il renverse les murailles de plusieurs villes.	Tibère se retire à Rhodes.
6.	Ngay-ty succède à Tching-ty. A la 1.re lune, il tombe seize pierres dans le pays de Ning-tcheou. A la 9.e lune, il tombe deux pierres à Yu.	
5.	A la 1.re lune, il paroît une comète dans Nieou [Capricorne].	
4.	A la 3.e lune, il paroît une comète dans Ho-kou [Aigle].	Éclipse de lune du 12 au 13 mars, à 1h après minuit. Le P. Pingré en indique une le 13 mars à 1h du matin.
3.	Le Tan-jou des Hiong-nou demande à venir à la cour.	

2. Le 1.er de la 1.re lune, au jour Sin-tcheou, 38.e du cycle, dans le printemps, éclipse de soleil.

Le P. Pingré en indique une centrale et visible en Asie, le 5 février.

1. Le Tan-jou des Hiong-nou et le prince des Ou-siun viennent à la cour.

Ngay-ty meurt.

Après J. C.

1. Ping-ty lui succède.

Le 1.er jour de la 5.e lune, dans l'été, éclipse de soleil.

Le P. Gaubil la met au 10 juin.

L'Art de vérifier les dates en indique une centrale pour le 10 juin.

VOYAGE À PEKING,

PENDANT

LES ANNÉES 1794 ET 1795.

Le lord Macartney termina son ambassade à Peking sans aucun succès ; ses demandes furent refusées, et les présens considérables de la cour de Londres ne produisirent d'autre résultat que celui d'avoir procuré à un petit nombre d'Anglois l'entrée de la Chine ; encore y voyagèrent-ils, à leur retour, renfermés dans des bateaux et sans pouvoir en sortir.

Les Chinois furent très-énorgueillis de voir des Européens venir des extrémités du monde pour rendre hommage à leur empereur ; mais l'encens offert à leur vanité ne suspendit point la crainte et la méfiance ordinaire du Gouvernement, qui, constant dans sa sombre politique, conserva tous ses soupçons, que des causes particulières augmentèrent encore.

Après une expédition aussi infructueuse, pour laquelle l'Angleterre avoit envoyé des personnes choisies, en mettant à leur tête le lord Macartney, qui joignoit à un esprit pénétrant, de grandes connoissances, il étoit à présumer qu'aucune nation

Européenne ne solliciteroit désormais la faveur de se rendre à Peking ; cependant, au mois de septembre 1794, un ambassadeur hollandois arriva à Quanton.

Les événemens ont presque toujours de foibles causes ; la vanité et l'intérêt personnel les font naître, et souvent un État se trouve engagé dans une démarche représentée comme utile et nécessaire, tandis qu'elle ne satisfait que l'amour propre et l'ambition d'un particulier.

M. Vanbraam, chef de la compagnie hollandoise à Quanton, desiroit depuis long-temps aller à Peking comme envoyé du Stathouder : ses premières lettres à la régence de Batavia, pour en faire la proposition, n'ayant pas produit l'effet qu'il attendoit, il en écrivit de plus pressantes ; et pour en assurer le succès, il annonça que les représentans des diverses nations établies à la Chine, devoient envoyer complimenter l'empereur sur la soixantième année de son règne.

A la même époque, les grands de Quanton, craignant que les plaintes faites par le lord *Macartney* n'excitassent l'attention de l'empereur, cherchoient eux-mêmes un moyen de se tirer d'embarras ; le seul étoit de produire à la cour un Européen qui, complimentant l'empereur et le remerciant des faveurs répandues sur le commerce des étrangers, présentât par conséquent, sous un jour favorable,

la conduite des mandarins : l'homme fut bientôt trouvé, car M. Vanbraam ne demandoit pas mieux que de seconder un pareil projet. Après avoir expédié ses lettres à Batavia, il en adressa d'autres aux chefs des nations Européennes, pour les instruire de ses démarches, et les engager à suivre son exemple ; mais ceux-ci, plus prudens, répondirent qu'ils n'avoient pas été envoyés à Quanton avec le pouvoir de faire partir des ambassadeurs pour la cour de Peking.

M. Vanbraam s'étoit abstenu de comprendre la nation Françoise dans le nombre de celles à qui il avoit adressé ses invitations, déclarant qu'elle étoit aussi nulle à la Chine qu'en Europe, où bientôt elle seroit rayée du nombre des puissances; et c'est ce même M. Vanbraam qui, depuis, offrit au Directoire un recueil de dessins faits à Quanton avant et depuis son voyage, dessins qui n'ont pas même le mérite de la fidélité, parce que les Chinois qui se livrent à ce genre de travail, ne le considérant que comme un métier, ne pensent qu'aux profits qu'ils peuvent faire, sans s'embarrasser ni de l'exactitude ni de la ressemblance.

M. Vanbraam se trouva donc seul de son opinion; mais comme il étoit important pour lui de la soutenir, il se rendit à Quanton avant les navires hollandois, pour lier l'affaire de manière

qu'il ne fût plus possible de reculer à l'arrivée des réponses de Batavia. Son attente fut bien trompée lorsqu'il eut connoissance de la résolution de la régence, et qu'il n'étoit plus que le second de l'ambassade qu'il avoit proposée, les commissaires généraux ayant nommé pour ambassadeur M. Titzing, ci-devant chef au Japon, et depuis gouverneur de Chinsura et membre du conseil de Batavia. Il s'écoula quelque temps avant que l'ambassadeur pût obtenir une entrevue avec le Tsong-tou, et ce ne fut qu'après que les mandarins furent satisfaits de la condescendance des Hollandois, qu'ils écrivirent à Peking, et que l'ambassade fut acceptée.

Je desirois depuis long-temps pénétrer dans l'intérieur de la Chine ; libre d'affaires dans ce moment, je saisis l'occasion favorable qui se présentoit, et j'écrivis à M. Titzing *(a)*, qui avoit été en correspondance de lettres avec mon père, pour lui demander de l'accompagner : sa réponse fut celle d'un homme qui aime les lettres, et par conséquent conforme à mes desirs. Je quittai donc Macao, où j'avois demeuré pendant dix ans; mais le mauvais temps me forçant bientôt de retourner sur mes pas, je fus très-surpris de trouver une

(a) M. Titzing a rapporté du Japon des Mémoires précieux, qu'il se propose de faire imprimer.

lettre

lettre d'un subrécargue Hollandois, qui m'apprenoit que les hannistes *(a)* s'opposoient à ce que je me rendisse à Peking sous une qualité supposée *(b)*, dans la crainte que cela ne fût découvert, et qu'on ne se servît de ce prétexte pour leur extorquer de l'argent.

Ces difficultés bien fondées des marchands, ne m'arrêtèrent pas, et je partis pour Quanton. Aussitôt mon arrivée dans cette ville, j'allai voir le chef des hannistes, pour aviser avec lui à quelques moyens capables de lever tous les obstacles; mais ils s'aplanirent d'eux-mêmes à l'arrivée d'une lettre des missionnaires de Peking, autorisés à demander une ou deux personnes, parmi les étrangers résidant à Quanton, qui entendissent le latin et un peu de chinois. Pan-ke-koua, le chef des marchands, me proposa alors aux mandarins, avec M. Agie, jeune François, et rien ne s'opposa plus à mon départ.

Le 20 novembre, les Hollandois attachés à l'ambassade, furent présentés au Tsong-tou; après le prosternement des deux chefs devant la lettre de l'empereur, il y eut un grand dîné, auquel le vice-roi n'assista point : n'ayant pas été présent

(a) Les *hannistes* sont des marchands qui ont le droit de trafiquer avec les Européens.

(b) Les Hollandois m'avoient inscrit comme étant de la garde de l'ambassadeur.

à cette cérémonie, Pan-ke-koua me conduisit le lendemain, avec M. Agie, dans la ville. Nous y trouvâmes le Tsong-tou et le Fou-yuen réunis chez le Hopou; les deux premiers étoient sur une estrade au fond de l'appartement, ayant à droite le Hopou assis sur une chaise: tous les autres mandarins se tenoient debout. Pan-ke-koua voulut en entrant se mettre à genoux; mais le vice-roi le fit relever sur-le-champ. Après nous avoir demandé l'explication de la lettre de créance Hollandoise, on nous fit asseoir à quelque distance dans la même salle, et l'on nous servit du thé. Nous nous retirâmes ensuite, toujours accompagnés par Pan-ke-koua *(a)*.

Le palais du Hopou donne sur une grande place; il paroît vaste, mais peu magnifique. La salle où se tenoit le vice-roi, étoit simple, ouverte par-devant: des galeries régnoient autour de la cour, et servoient de communication. Un grand nombre de gens de la suite des mandarins, et des soldats, remplissoient la cour extérieure et la place. Les rues que nous avons parcourues, sont étroites

(a) Lorsqu'on appelle les étrangers en ville, l'usage est de leur donner du thé; mais étant regardés comme des marchands, on ne leur permet pas de s'asseoir, ni de boire devant les mandarins; ils passent dans une pièce voisine.

M. Macartney, qui savoit ces usages des Chinois, n'a pas voulu permettre que les hannistes prissent un siége en sa présence.

et garnies des deux côtés de boutiques ; mais aucune ne renfermoit des objets de valeur, ou qui eussent la moindre apparence.

En faisant part à M. Titzing de l'arrangement qui me procuroit l'avantage de l'accompagner, je lui représentai que ma place ne me permettant pas de me rendre à Peking en qualité d'interprète, d'autant plus que cet emploi est mal regardé à la Chine, je ne pouvois être du voyage qu'autant que je n'aurois aucune fonction à remplir; il m'assura alors que je partirois comme l'un de ses secrétaires, et qu'à son arrivée dans la capitale, son dessein étoit d'appeler les missionnaires, afin de nous mettre en rapport avec eux.

C'est donc à tort que M. Vanbraam a mis dans sa relation, que j'ai été à Peking en qualité d'interprète. Sa conduite à mon égard a fait assez voir qu'il ne le desiroit pas, puisqu'il fit défendre par les mandarins, à M. Agie et à moi, de parler, si nous voulions ne pas nous exposer à être consignés à la maison.

Je dois observer que les mandarins, en adoptant l'idée des missionnaires, qui demandoient deux étrangers, paroissent n'avoir eu pour but que de se procurer deux personnes séparées d'intérêt des Hollandois, et qui fussent en état d'éclairer leurs démarches, suivant les circonstances. Ce qui m'est arrivé à Peking, où j'ai été appelé seul au palais,

et à l'exclusion des Hollandois, montre assez la politique adroite et rusée des Chinois.

L'ambassade Hollandoise étoit composée de M. Titzing, ambassadeur, et de M. Vanbraam, comme second;

De M. Vanbraam le jeune, en qualité de gentilhomme;

De trois secrétaires, MM. d'Ozy, Agie et moi;

D'un chirurgien, M. Bletterman;

D'un horloger, M. Petit-Pierre;

D'un maître-d'hôtel, de douze soldats et de deux Malays.

L'ambassadeur emmena des cuisiniers Chinois accoutumés à faire la cuisine Européenne, pour n'être pas obligé de vivre à la Chinoise; chacun de nous avoit en outre son domestique Chinois.

Trois mandarins étoient chargés du soin d'accompagner l'ambassade.

Le premier, appelé Hong-ta-lao-ye, portoit le bouton de matière opaque et d'un bleu-foncé; il étoit Chinois et gouverneur d'une ville du premier ordre.

Le second, nommé Ming-ta-lao-ye, portoit le bouton bleu-clair; il étoit Tartare et mandarin de guerre.

Le troisième, San-ta-lao-ye, avoit le bouton de cristal de roche; il étoit Chinois et gouverneur d'une ville du second rang.

[22 NOVEMBRE 1794.] Nous quittâmes la factorerie Hollandoise à une heure après midi : à notre départ on ne vit pas les quais couverts de soldats, comme cela s'étoit pratiqué à l'arrivée de M. Macartney; la musique et les pétards ne se firent pas entendre; mais modestement rassemblés dans un bateau de plaisance Chinois, nous nous rendîmes à Pou-ta-tshay, accompagnés seulement de notre mandarin Tartare, du hanniste Pan-ke-koua, des Espagnols et des Hollandois.

Pou-ta-tshay est un lieu peu éloigné de Quanton, où l'on cultive des fleurs; nous y vîmes la plante qui vit dans l'air, des pivoines, des œillets, des roses, des tubéreuses, des mongaris ou jasmins doubles, du basilic, des amaranthes, et le Kio-hoa ou Lan-hoa, dont la fleur ressemble à la matricaire. Les Chinois nous montrèrent le Tcha-hoa à fleur double, qu'il ne faut pas confondre avec l'arbuste du thé, et avec le Tcha-tchou dont on fait l'huile; ils nous firent voir des lauriers rose, du myrte, des mûriers, des bananiers, des ates, des pêchers, des amandiers, des karamboliers et des jamrosa. Nous distinguâmes parmi les plantes, le tabac, la moutarde, les Pe-tshay, le gingembre et les patates douces.

En sortant des jardins de Pou-ta-tshay, les Hollandois, les Espagnols et les hannistes nous quittèrent pour retourner à Quanton : nous nous

rendîmes ensuite chez l'ambassadeur, où, après avoir dîné et être rentrés chacun dans nos bateaux, nous commençâmes à quatre heures et demie le voyage de Pekin *(a)*.

Notre première nuit ne fut pas heureuse; nos matelots, pour s'exciter à ramer, poussoient des cris si lamentables, qu'ils nous tinrent éveillés fort long-temps : enfin, le courant leur devenant contraire, ils furent obligés de descendre à terre pour tirer les bateaux, et nous pûmes jouir du sommeil, qui fut cependant interrompu chaque fois que nos barques passoient devant quelque corps-de-garde.

Les soldats Chinois, à l'approche des bateaux qui portent les mandarins, sortent de la maison, se mettent en ligne, battent fortement sur un bassin de cuivre, et tirent trois coups de boîte. Ce nombre est toujours le même, quelle que soit la qualité du mandarin; ils reconnoissent les bateaux qui les portent, dans le jour, aux pavillons, et dans la nuit, aux lanternes qui sont placées à l'arrière du bâtiment.

[23.] La campagne, que le jour nous permit d'apercevoir, offroit un terrain plat avec des habi-

(a) M. Titzing et M. Vanbraam avoient chacun leur bateau; MM. Vanbraam le jeune et Bletterman étoient ensemble dans un autre; nous étions, MM. Dozy, Agie et moi, dans le même bateau, et le reste de la suite étoit distribué dans plusieurs champans.

tations entourées d'arbres. Ainsi répandues dans les terres, elles forment de très-jolis paysages : des petites pagodes dédiées à quelque génie tutélaire, les précèdent assez ordinairement. Celle du village de Sy-nan avoit deux étages : après l'avoir dépassée, ainsi qu'un four à brique (*n.° 28 de l'Atlas*), et un corps-de-garde dont les soldats nous saluèrent, nous parvînmes, à neuf heures et demie, auprès de la ville de San-choui-hien (*a*). Le mandarin de la ville et une quarantaine de soldats se tenoient rangés en ligne le long du rivage ; ils battirent sur le bassin de cuivre, tirèrent trois coups de boîte, et mirent les genoux en terre pour chacun de nos mandarins. Douze de ces soldats, armés d'arcs et de flèches, avoient des habits blancs bordés de rouge ; seize autres, avec des fusils, étoient habillés de rouge avec des bordures blanches, et les douze derniers, en bleu, tenoient le sabre à la main derrière leurs boucliers.

Ici nous descendîmes à terre. La campagne est unie, avec quelques collines ; les ris étoient coupés, et dans différens endroits les Chinois y substituoient des légumes : on aperçoit les murs de la ville à peu de distance, et une vieille tour de neuf étages. Nous rencontrâmes, en revenant, quatre voleurs punis

(*a*) *Hien* désigne une ville du troisième ordre. Ces villes dépendent des *Tcheou*, villes du second ordre, qui relèvent elles-mêmes des *Fou*, villes du premier ordre.

de la cangue, et attachés avec des chaînes; ils reposoient à l'ombre sous un hangar. Nous rencontrâmes ensuite les soldats qui s'en alloient sans ordre; ils n'étoient pas armés, et n'avoient plus leurs uniformes; quelques-uns d'entre eux portoient les armes et les habits de toute la compagnie.

Rentrés dans nos bateaux, qu'on avoit munis des provisions que fournissent les districts par où l'on passe, nous continuâmes notre route. La rivière a peu de profondeur, et laisse à découvert plusieurs bas-fonds: les bords du fleuve s'élèvent à pic en certains endroits; les terres sont unies, avec des collines, dont une partie est inculte et réservée pour les tombeaux, et l'autre est cultivée et garnie d'arbres; des montagnes règnent sur les derrières: le terrain est sablonneux, jaunâtre et souvent rouge, sur un fond de glaise; les pierres sont d'une nature argileuse, et disposées par bancs inclinés à l'horizon.

Nous vîmes dans la matinée une machine (*n.° 28*) pour élever les eaux; elle est composée d'un canal fermé de trois côtés par des planches, et dans lequel roule un chapelet composé de petites planchettes placées perpendiculairement, et traversées par une corde qui tourne sur un cylindre mu par deux hommes. Cette machine n'alloit pas (*a*).

(*a*) J'ai envoyé à l'académie des sciences un modèle de cette machine.

[24.] Le vent du nord s'éleva avec le jour, et il faisoit froid. Le terrain est plat et sablonneux sur un fond de glaise. On aperçoit à quelque distance des montagnes hautes et incultes, qui, par intervalles, se rendent jusqu'à la rivière, et s'en écartent quelquefois en formant des vallées, où l'on voit des villages entourés d'arbres.

Nous ne vîmes rien de remarquable qu'une tour fort vieille et très-endommagée, bâtie sur une colline, en face d'un village appelé Ta-yen-keou.

Nous sortîmes de nos bateaux dans l'après-midi pour examiner la campagne, où nous trouvâmes du *blé* noir et de l'orge qui commençoit à pousser. La culture principale étant la canne à sucre, nous n'avons pas été long-temps sans trouver une sucrerie, dans laquelle nous sommes entrés. Deux buffles faisoient tourner deux cylindres de bois, entre lesquels un Chinois introduisoit des cannes, dont le jus, conduit par-dessous terre dans un petit canal, alloit tomber dans une cuve. On l'en retiroit ensuite pour le faire cuire ; et lorsque le sirop étoit assez épaissi, on l'étendoit sur une natte couverte d'un châssis divisé en petits carrés par des fils de bambou. Le sucre une fois refroidi, étoit cassé en morceaux et mis dans des paniers ; il avoit une couleur brune très-foncée. La bagasse sert au chauffage, ainsi que dans nos colonies.

Les Chinois nous ont permis de regarder par-

tout. Les charrettes dont on se sert pour porter les cannes, sont pesantes : les roues sont pleines et étroites ; les brancards ont seize pieds de long sur quatre et demi de largeur à l'arrière, et trois sur l'avant ; ils sont réunis par des traverses placées de distance en distance : une pièce de bois recourbée qui se met à l'extrémité du brancard, pose sur le cou du buffle, et lui sert à tirer cette lourde machine.

En sortant de la sucrerie, on voit un petit autel entouré de bambous ; il est dédié au génie conservateur de la campagne, dont tout le pouvoir n'a pas empêché cependant nos bateliers d'entrer dans les champs de cannes, et d'en prendre chacun une forte provision.

Pendant la nuit nous passâmes devant la ville de Tsin-yuen-hien.

[25.] Nous étions de bonne heure à Pe-miao, village qui donne son nom à un passage situé entre des hauteurs. La rivière est d'une moyenne largeur ; elle est bordée des deux côtés par des montagnes en partie arides et en partie couvertes d'arbres. Sur les torrens qui se précipitent des hauteurs, et qui, dans le temps des pluies, paroissent devoir amener à la rivière un grand volume d'eau, on a construit des ponts pour la commodité des tireurs de bateaux : on voit peu d'habitations dans ce passage, excepté quelques maisons bâties dans

les gorges, et occupées par des Chinois qui coupent de la paille et en font de grands amas.

On trouve aux deux tiers du passage une grande pagode, appelée Fey-lay-tse ; elle est bien bâtie, et entourée d'arbres et de plusieurs monticules, sur l'un desquels une tour, suivant la tradition du pays, est venue se placer d'elle-même. Il paroît qu'à la Chine on aime le merveilleux ; les bonzes s'en trouvent bien, et la pagode est parfaitement bien entretenue.

Un point de vue très-agréable se présente à la sortie du détroit ; des collines boisées en garnissent les côtés : dans les bas, on distingue à travers les arbres un village, une pagode et un corps-de-garde. Sur l'avant, des montagnes bleuâtres tapissent l'horizon.

Dégagé de ce détroit, on voit, en remontant la rivière, des collines coupées par gradins, et un grand nombre d'arbres épars dans la campagne. Les montagnes paroissent arides ; elles se rapprochent de temps en temps de la rivière, et forment de grandes vallées, dans lesquelles les Chinois ont construit des habitations, mais, pour la plupart, placées à une certaine distance du fleuve.

Les Chinois emploient une grande partie des terres à la culture du riz ; dans d'autres endroits, ils font croître beaucoup de bambous. Le terrain

est sablonneux, jaunâtre ; les pierres des montagnes sont couchées par bancs inclinés.

Nos bateaux parvinrent, un peu avant la nuit, auprès de plusieurs rochers placés au milieu de la rivière, à l'entrée d'un passage resserré par des montagnes. De là, on aperçoit un chemin qui en suit le penchant et qui sort d'entre les bois. Nos bateliers nous ont assuré qu'on rencontre des tigres dans ces cantons.

Nous nous arrêtâmes devant un corps-de-garde ; il étoit fermé et entièrement abandonné. Nous en vîmes plusieurs : le nombre des soldats qui s'y trouvent n'est pas toujours le même ; tantôt ils sont cinq, d'autres fois neuf et même onze. Ces soldats faisoient le salut accoutumé, lorsque l'ambassadeur passoit devant eux.

[26.] Au jour, nous sortions du détroit, ayant à notre droite une jolie pagode entourée d'arbres et bâtie à mi-côte. Nous descendîmes bientôt à terre, où nous nous promenâmes pendant trois heures. La campagne est unie, avec des montagnes à une petite distance ; le terrain est bien cultivé. On trouve du blé, du sarrasin, des navets, des patates douces, des pistaches de terre, mais aucune canne à sucre : on aperçoit aussi de grandes plantations de bamboux. Le terrain est sec et sablonneux ; les habitations sont répandues dans la campagne. La rivière, dont l'eau est

très-bonne à boire, n'est pas large ; elle coule sur un fond de cailloux.

Au village de Nieou-che-ouan, les habitans s'occupoient à tirer des pierres d'une montagne isolée, en forme de pain de sucre, et placée sur le bord de la rivière. Les Chinois exploitent cette montagne par le bas et à découvert. On rencontre après le village un tombeau construit en pyramide et entouré d'un mur (*n.° 29*).

Parvenus à midi au pied d'une tour de neuf étages, nous nous proposions de monter jusqu'à son sommet ; mais l'escalier en étant entièrement détruit, nous ne pûmes satisfaire notre curiosité. Les murs sont en briques, et peuvent avoir de huit à neuf pieds d'épaisseur : ils sont perpendiculaires en dedans ; mais en dehors ils vont en diminuant à chaque étage : des bamboux garnissent le pied de la tour, et près de là il y a une pagode à moitié ruinée. Rentrés dans nos bateaux, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la ville de Jin-te-hien.

Les Chinois que nous vîmes le matin, ressemblent parfaitement à ceux de Quanton. Nous rencontrâmes dans la campagne beaucoup de buffles : ces animaux, lorsqu'ils ne sont pas gardés, s'effarouchent aisément. L'un d'eux étant venu pour boire à la rivière, et nous ayant aperçus, la frayeur le saisit aussitôt et il s'enfuit de toutes

ses forces. Ces animaux cependant nous ont paru plus doux que ceux qui sont dans les environs de Quanton.

En quittant la ville, on voit un pont de deux arches, bâti sur une petite rivière; et à peu de distance, un rocher élevé, sur lequel on a construit un temple : de gros arbres ombragent cette pagode.

[27.] Le matin, nos champans se trouvant dans un endroit plus ouvert, nous descendîmes à terre pour nous promener; nous vîmes du blé, des patates, des pistaches, et quelques champs de cannes à sucre. Le terrain est uni jusqu'aux montagnes, qui restent éloignées d'une lieue et demie de la rivière, mais qui s'en rapprochent par fois; c'est ce qui nous fit rentrer dans nos bateaux, une montagne isolée et à pic sur le fleuve, s'étant trouvée sur notre chemin. Peu de pays offrent autant de diversité dans les montagnes, que la Chine; tantôt elles sont en masse, et tantôt isolées; on diroit que c'est l'art et non la nature qui les a formées. Les montagnes de Tan-se-ky que nous avons prolongées, s'élèvent à pic sur la rivière, et s'étendent dans la campagne du côté opposé : les pierres qui composent ces masses énormes, se détachent par feuillets, sont placées par bancs inclinés, souvent jaunâtres, quelquefois gris ou noirâtres avec des veines blanches, et liées par des couches de terre friable. C'est cette disposition des

montagnes qui contribue à leurs formes singulières ; car les pluies pénétrant entre les bancs, les divisent et les détachent facilement. A cette raison il faut ajouter encore la manière de travailler des Chinois, qui exploitent les carrières presque toujours à découvert.

Dans l'après midi, les montagnes disparurent et furent remplacées par des collines couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue le Tcha-tchou, qui ressemble au thé, et dont on fait de l'huile. La campagne devint plus unie, et présenta des habitations éparses et quelques villages. En continuant notre route, des Chinois avec des cormorans ayant passé près de nous, il nous fut facile de considérer cette espèce d'oiseaux qui servent pour la pêche ; ils sont noirs, et gros comme des oies ; leur bec est long et recourbé, leurs doigts sont palmés ; ces oiseaux étoient libres et paroissoient bien apprivoisés.

[28.] Après avoir dépassé une tour de sept étages, nous arrivâmes, à neuf heures, à Chao-tcheou-fou, ville éloignée de Quanton de soixante-dix-sept lieues et demie ; deux cents soldats armés de fusils, d'arcs et de flèches, nous attendoient le long du rivage ; ils se mirent en ligne lorsque l'ambassadeur passa, tirèrent trois coups de boîte et s'en allèrent ensuite sans suivre aucun ordre, et pêle-mêle avec la foule.

On nous donna ici d'autres bateaux beaucoup plus légers que ceux qui nous avoient conduits depuis Quanton : celui qu'on avoit destiné à l'ambassadeur, n'étant pas commode, on lui en fournit un autre d'une forme très-agréable.

Vers les onze heures, deux de nos mandarins vinrent chercher M. Titzing, pour le conduire dans un pavillon voisin, où nous trouvâmes les mandarins de Chao-tcheou-fou, qui nous offrirent du thé : l'ambassadeur demanda la permission d'aller visiter l'intérieur de la ville ; mais sur ce qu'on lui objecta qu'il n'y avoit rien de curieux, nous retournâmes à nos bateaux.

Il est étonnant de voir comment la foule se pressoit, même auprès des mandarins, quoique ceux-ci eussent des soldats armés de fouets pour l'écarter ; mais ils faisoient assez souvent semblant de frapper ; cependant, dans certaines occasions, ils donnèrent quelques coups bien appliqués. Le peuple étoit nombreux, mais moins que nous n'aurions dû l'attendre dans une pareille circonstance ; il paroissoit curieux. Nous vîmes peu de femmes, excepté un petit nombre conduisant des bateaux de passage. Les Chinois ont bâti plusieurs maisons vis-à-vis de la ville, et un escalier qui donne dans la campagne.

A deux heures et demie nous nous rembarquâmes ; mais bientôt nos bateaux s'arrêtèrent à la porte.

porte. L'escalier qui descend à la rivière n'est pas en bon état, non plus que les murailles de la ville, qui sont anciennes, et en partie masquées par une rangée de mauvaises maisons.

Chao-tcheou-fou est de moitié moins grand que Quanton ; il contient dix mille familles : on y fabrique quelques toiles nankins ; son plus grand commerce consiste en huile tirée du Tcha-tchou.

Nous espérions partir de bonne heure ; mais les mandarins étant dans l'usage de donner le moins qu'ils peuvent, nos mariniers, qui n'avoient rien reçu, disparurent, et il ne nous resta que très-peu de monde. Les officiers des mandarins arrivèrent, donnèrent abondamment des soufflets, des coups de poings ; et comme ils vouloient arrêter les patrons pour leur faire payer les matelots nécessaires, ceux-ci, pour éviter toute discussion, levèrent l'ancre et se mirent à l'abri dans un lieu écarté. Enfin, à sept heures du soir, M. Vanbraam, qui étoit resté vis-à-vis le Hopou, vint avec des mariniers, et nous nous remîmes en route.

En prolongeant la ville, nous n'avons vu de remarquable que la grande quantité de bateaux qui couvroient la rivière ; mais il faut faire réflexion que tout le commerce se fait par eau, et qu'en outre, comme on change de bateaux à Chao-tcheou-fou, le nombre en est nécessairement doublé.

En quittant Chao-tcheou-fou, on voit sur une

hauteur une tour à trois étages, et plus bas une espèce de four où l'on allume de la paille pour faire des signaux.

Il est difficile d'expliquer à quoi servent les hautes tours que l'on voit à l'approche des villes; comme elles ne sont pas en vue les unes des autres, on ne peut assurer si elles sont destinées au même emploi que le four dont je viens de parler : les Chinois d'ailleurs ne m'ont rien pu dire de satisfaisant sur l'origine ou l'usage de ces édifices.

[29.] Dans la matinée, nous vîmes un corps-de-garde bâti sur une roche isolée et de près de quarante pieds d'élévation. Le pays est sec et montueux. Les montagnes, composées de pierres disposées par bancs inclinés, ont une couleur jaunâtre et noire : les collines sont boisées; les unes sont plantées de pins, d'autres sont couvertes d'arbres à huile.

Le cours de la rivière est quelquefois rapide et plus souvent tortueux. Dans plusieurs endroits les Chinois ont construit des cabanes pour les pêcheurs, et planté des piquets pour attacher des filets.

Étant descendus à terre, nous trouvâmes la campagne partagée par carrés, dans lesquels on cultive le riz. Dans un autre endroit, des Chinois s'occupoient à passer la terre dans un tamis, pour en retirer les pistaches. Un peu plus loin, nous vîmes des arbres à suif; l'écorce en est grise, et

la feuille triangulaire et rougeâtre ; le fruit, qui est renfermé dans une petite gousse, est blanc et de la grosseur d'un pois.

Forcés d'attendre nos cuisiniers et leurs bateaux, qui étoient lourds et difficiles à conduire, nous eûmes occasion d'entretenir notre troisième mandarin, homme lettré et fort instruit. La conversation ne pouvant manquer de rouler sur le voyage, nous lui parlâmes du chemin que nous avions à faire, et de la montagne Mey-lin que nous devions passer au sortir de la province de Quang-tong, avant d'entrer dans celle de Kiang-sy. Cette montagne est fort élevée, nous dit-il, et son sommet se perd dans les nues. Cette expression est exagérée, comme on le verra bientôt, et totalement dans le style asiatique.

[30.] Suivant notre usage, nous descendîmes pour nous promener. La campagne est bien cultivée ; elle est unie, avec des collines boisées et des montagnes arides dans l'enfoncement. Le terrain plat est occupé par des rizières et des champs de pistaches : des bouquets d'arbres avec des maisons sont répandus çà et là, et dans les environs on aperçoit des arbres à huile, des pins, des asthers et du coton herbacé. Nous rencontrâmes, en nous promenant, deux Chinoises portant chacune sur la tête un chapeau de paille ; un trou pratiqué au milieu laissoit passer la toque

formée par leurs cheveux, et une bande plissée de toile bleue, d'environ six à sept pouces de hauteur, faisant le tour du chapeau, servoit à mettre à l'abri du soleil le visage de nos deux paysannes (*n.° 31*) : celui de ces femmes, cependant, ne paroissoit pas très-blanc.

Arrêtés dans un village pour attendre nos bateaux, les paysans nous entourèrent, et nous regardèrent avec beaucoup de curiosité.

La portion de rivière que nous parcourûmes dans l'après-midi, fait beaucoup de circuits; les collines étoient plus rapprochées, et l'on voyoit, de distance en distance, des terrains unis où les Chinois ont construit leurs maisons, mais toujours à une certaine distance du fleuve, apparemment pour être plus à l'abri des voleurs.

Le terrain est sablonneux et rougeâtre, les pierres sont noirâtres et grises, avec des veines blanches liées entre elles par une terre friable.

Nous passâmes à trois heures devant un rocher creusé, dont le devant est fermé par une muraille où il y a deux fenêtres, une porte et quelques trous. Ce lieu servoit jadis d'asyle à un voleur : il est étonnant qu'il ait choisi un endroit aussi découvert.

[1.er DÉCEMBRE.] Après avoir passé devant un corps-de-garde et un village, nous arrivâmes bientôt à Kou-lou-sin. La campagne, qui d'abord

avoit été unie, devient, près de cet endroit, aride et montueuse : les collines sont grises, avec des pierres de la même couleur ; la terre ressemble à de la cendre. Nous trouvâmes de la violette sans odeur auprès d'un ruisseau qui coule avant ce village et passe sous un pont d'une arche, auprès duquel nous rencontrâmes un Chinois porté par deux autres, sur une espèce de brancard composé de deux longs bamboux. Cet homme étoit assis, ayant les pieds alongés et appuyés sur une planchette attachée avec des cordes au siége du brancard. Le soin qu'il avoit pris de bien s'envelopper pour se garantir des injures du temps, lui donnoit l'air le plus original et le plus singulier *(n.° 29)*.

Ayant quitté Kou-lou-sin, dont les maisons sont en briques et couvertes en chaume, et dont tous les habitans sortirent pour nous considérer, nous continuâmes notre route. La campagne est unie et bien cultivée ; on voit des arbres à suif, des pins, des lilas et des bamboux : le terrain est rougeâtre, sec et sablonneux ; les pierres sont inclinées à l'horizon.

On aperçoit dans les champs, de distance en distance, des maisons carrées, hautes et bien bâties, et servant de retraite aux habitans, qui y déposent une partie de leurs effets lorsqu'il y a des voleurs. Nous n'avions encore rien vu de

semblable dans la province de Quang-tong; mais les montagnes peu éloignées qui la séparent du Kiang-sy et du Fokien ont pu rendre cet usage nécessaire, ces montagnes étant la demeure de brigands qui font quelquefois des incursions dans les environs.

[2.] Nous aperçûmes le matin une tour de cinq étages, et à huit heures nous étions à Nan-hiong-fou, la dernière place de la province, à cent cinq lieues et demie de Quanton. Nos bateaux mouillèrent auprès d'un pont dont les piles en pierres sont garnies d'éperons pour fendre le courant de l'eau. Le dessus est formé de poutres qui se croisent alternativement, et sur lesquelles on a étendu un plancher de bois qui va d'une pile à l'autre. Les bords sont défendus par un garde-fou. L'ouvrage menace ruine, et il est échafaudé partout.

Nous étions rangés près d'un pavillon en bois, recouvert en feuilles et paroissant dressé pour faciliter notre débarquement : dans la même vue, les Chinois avoient eu le soin de couvrir la terre de nattes.

A neuf heures trois quarts, nous descendîmes avec l'ambassadeur, accompagné de ses soldats, et nous entrâmes dans une maison voisine, où les mandarins de la ville nous offrirent du thé. A dix heures et demie, l'ambassadeur et M. Vanbraam

se mirent dans les palanquins qu'ils avoient apportés de Quanton : cette précaution étoit très-bonne, car les nôtres étoient à jour, et seulement garnis par devant de méchantes toiles, que la populace, pour mieux nous contempler, arracha bientôt, en nous laissant exposés au vent du nord. Nous avions demandé des chevaux, mais on nous fit des difficultés ; et sur ce que nous nous plaignîmes ensuite en voyant nos lingua et notre horloger à cheval, les Chinois nous répondirent que si nous avions insisté, on nous en auroit donné. On voit que les Chinois mentent sans peine ; aussi, lorsqu'on veut obtenir d'eux quelque chose qu'ils doivent ou peuvent donner, il ne faut pas sortir de la place sans en être pourvu.

En quittant les mandarins, nous passâmes sur le pont de bois près duquel nos bateaux s'étoient arrêtés en arrivant : très-contens d'être parvenus à l'extrémité, car il paroît très-mauvais, nous suivîmes une longue rue étroite, pavée, et bordée de boutiques de fort peu d'apparence ; les seules qui s'annonçoient, appartenoient à des prêteurs sur gages. Nous sortîmes ensuite de la ville, dont les murs sont garnis de créneaux, et nous passâmes sous deux portes surmontées de pavillons : peu d'instans après nous vîmes un arc de triomphe sur notre gauche ; alors M. Titzing s'étant arrêté devant une pagode, mes porteurs le dépassèrent et

continuèrent de marcher jusque dans la campagne, où ils me déposèrent près d'une maison où je trouvai quelques mandarins. De cet endroit le point de vue étoit très-agréable; on voyoit plusieurs maisons éparses dans les champs, et plus loin la ville dominée par une tour de neuf étages.

Notre second mandarin étant survenu, mes porteurs se remirent en route, laissant notre suite derrière nous et hors de vue : à midi et demi nous passâmes sur un pont en pierres, de trois arches, et dont les piles étoient garnies d'éperons : ce pont est bien bâti, et recouvert en pierres plates ; à l'extrémité, un monument en pierre est élevé à la mémoire du constructeur *(n.° 30)*. Nous rencontrâmes dans la route plusieurs hangars recouverts avec des feuillages de pin, où se tenoient des Chinois vendant du thé; un de nos lingua en offrit à MM. Titzing et Vanbraam. Quelques villages sont répandus dans la campagne; le terrain, dans les environs, est labouré, et ce qui ne l'est pas paroît avoir été occupé par des riz.

En continuant d'avancer, nous vîmes un grand nombre de coulis, dont la majeure partie étoit chargée de paniers d'osier, fermés et pleins d'huile à brûler; les autres transportoient du tabac, du thé, de la porcelaine et de la soie. Ces coulis sont chargés de la même manière qu'à Quanton, mais quand ils se reposent, ils ne mettent qu'une

portion de la charge à terre, l'autre restant suspendue et supportée sur un bois qui se place aux deux tiers de la longueur du bambou, de sorte qu'ils ne se baissent que fort peu pour reprendre leurs fardeaux, et ne sont pas obligés de s'essayer long-temps pour trouver l'équilibre : d'autres étoient chargés d'une façon toute nouvelle pour nous *(n.° 31)*. Voici leur méthode : ils lient deux bamboux ensemble, de manière à former un triangle. A la partie aiguë qui est en bas, ils placent leurs propres effets, pour servir de contre-poids au fardeau qu'ils mettent à l'autre extrémité, ou à la base du triangle, où il est attaché fortement aux deux bambous et à un morceau de bois rond mis transversalement, qui repose sur le cou du porteur. Lorsque celui-ci veut se délasser, il dresse les deux bambous sur la partie aiguë qui pose alors à terre, et le poids reste en équilibre. Les bamboux ont plus de six pieds de long ; l'ouverture à la base a près de deux pieds.

A une heure nous quittâmes la plaine et nous nous trouvâmes entre des collines couvertes de pins : les riz occupent les terrains bas, et dans certains endroits on rencontre quelques maisons : le chemin suit les détours des collines, il monte et descend et n'est point nivelé; sa largeur varie depuis dix jusqu'à vingt pieds.

Le vent étant au nord et froid, je quittai mon palanquin où je n'avois point d'abri, et je marchai pour m'échauffer; mais n'ayant pas mangé depuis la veille, je me vis obligé de m'y replacer. Enfin, à deux heures et demie j'arrivai à Tchong-tchang-tang, où mes porteurs s'arrêtèrent à la porte d'une maison dans laquelle on avoit préparé un dîné pour nous. Tout étoit froid, et il n'y avoit ni couteaux ni fourchettes; après avoir mangé quelques morceaux de volaille et de pain chinois qui n'étoit pas cuit, je me remis en route à deux heures trois quarts avec notre horloger; bientôt nous dépassâmes un village et ensuite une porte, après laquelle le chemin commença à monter; il est pavé et assez bon; nous vîmes quelques habitations, un corps-de-garde, et à trois heures et demie un petit pavillon à deux étages, soutenu sur des piliers: cet édifice a huit côtés et penche beaucoup.

Parvenu à la montagne nommée Mey-lin, on rencontre vers le milieu, des maisons, un corps-de-garde et une pagode dans laquelle on conserve la statue de Confucius: on arrive peu de temps après dans un passage étroit creusé entre les montagnes, où les Chinois ont placé une porte pour servir de limites aux deux provinces. Sur la partie la plus élevée de la montagne, on distingue un arbre isolé; mais le sommet de ces hauteurs ne se perd pas dans les nues, et leur élévation n'a rien

d'extraordinaire. Les voyageurs Anglois ne l'ont estimée que de mille pieds *(a)*.

En descendant du côté du Kiang-sy, la pente n'est pas aussi facile; le chemin court entre des précipices, et de distance en distance on a pratiqué des marches pour la commodité des piétons. Après avoir traversé un édifice ruiné, et laissé sur la gauche un corps-de-garde, on cesse bientôt de descendre, et l'on parvient sur le terrain uni. Les montagnes qui bordent cette route, soit en venant de Quanton, soit en descendant du côté de Nan-ngan-fou, sont escarpées, boisées, et composées de pierres grises veinées de blanc, se détachant par feuillets, et disposées par bancs inclinés. Des ruisseaux se précipitent entre les rochers et coulent dans les bas-fonds, où l'on aperçoit quelques champs de riz, des pins et des habitations. A la sortie des montagnes, on rencontre de temps en temps des maisons qui servent d'auberges aux coulis; et à de plus grandes distances, des édifices bâtis en pierres, ouverts de deux côtés, et destinés à servir d'abri aux porteurs lorsque le temps est mauvais.

Les petits villages que nous traversâmes dans la la route, paroissent misérables, et les maisons sont construites en terre ou en briques sèches : la seule

---

(a) Macartney, *pag. 245, tom. IV.*

bonne habitation étoit celle où nous dînâmes. Les corps-de-garde étoient en bon état : à l'approche du mandarin, les soldats sortoient de la maison, se mettoient en ligne, tenant leurs armes à la main, tandis qu'un d'entre eux battoit sur un bassin de cuivre et un autre tiroit trois coups de boîte. Au moment où le palanquin passoit, les soldats se mettoient à genoux : le premier en tête adressoit un compliment ; et après le remerciement fait par quelqu'un de la suite du mandarin, ils poussoient tous un cri et se relevoient. Cette cérémonie, répétée pour chaque personne d'un grade élevé, n'a point lieu pour celles d'un rang inférieur ; on se contente de battre sur le bassin de cuivre.

On voit peu de légumes dans les champs, et seulement auprès des villages. Les Chinois semblent manquer d'engrais, car on trouve de tous côtés des lieux d'aisance pour les besoins des voyageurs.

Ce chemin, quoiqu'il fasse la communication des deux provinces, n'est pas aussi fréquenté qu'on auroit pu le croire. Nous vîmes le matin beaucoup de coulis, mais fort peu le soir. Dans l'après-midi, nous rencontrâmes quelques paysannes portant des confitures et revenant de la ville ; elles nous parurent mieux que celles de la province de Quang-tong ; du moins elles avoient des couleurs.

Avant d'arriver à Nan-ngan-fou, on passe quelques petits ponts. Les Chinois ne nous ont point fait entrer dans la ville, mais nous en avons prolongé les murs; enfin, après avoir traversé une partie du faubourg et fait douze lieues, j'entrai à six heures du soir dans notre logis. On nomme ces maisons Kong-kouan; elles sont destinées pour les mandarins qui voyagent: une pièce et deux salles composent l'appartement principal; sur les côtés, dans la cour, il y a quelques chambres. Les Chinois avoient orné la salle d'une estrade et de plusieurs chaises couvertes avec du drap rouge, et placé dans les chambres voisines des lits de bois, mais sans moustiquaires: cet ameublement répondoit assez bien à la garniture des fenêtres, qui ne consistoit qu'en papier au lieu des coquilles dont on fait usage à Quanton. La maison n'étant pas suffisante pour contenir tout notre monde, les mandarins en prirent une autre située vis-à-vis, pour y loger les soldats, les domestiques et le bagage à mesure qu'il arrivoit.

Notre souper fut à la chinoise, c'est-à-dire, sans couteaux ni fourchettes: sur notre demande, on nous apporta des cuillers de porcelaine; le grand couteau du cuisinier nous servit à dépecer les volailles. Les Chinois avoient préparé deux tables, l'une dans la salle, avec deux couverts, pour l'ambassadeur et M. Vanbraam, et l'autre

au dehors pour nous. Cet arrangement plaisoit beaucoup à M. Vanbraam, qui prétendoit que c'étoit l'usage; mais nous fîmes réunir les deux tables et nous soupâmes tous ensemble, ainsi que nous l'avions toujours fait. L'ambassadeur eut seul son lit; M. Vanbraam en fit un avec les coussins de son palanquin, et nous nous étendîmes tous les cinq sur l'estrade en bois, en nous couvrant avec les tapis des chaises. On me pardonnera ces détails minutieux; mais je rends compte de ce que j'ai éprouvé, afin que ceux qui seront tentés dans la suite de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, puissent prendre des précautions absolument nécessaires avec les Chinois, qui, ordinairement ne s'oublient pas, et oublient très-souvent les autres.

[3.] Enfin notre bagage arriva. Nous voulions nous aller promener dans la ville; mais notre porte étoit tellement assiégée par les Chinois, que nous fûmes obligés de rentrer; ils pénétrèrent même jusque dans la cour, et se permirent d'ouvrir notre appartement pour nous considérer plus à leur aise. Après avoir réussi à dîner suivant notre manière accoutumée, nous quittâmes notre Kong-kouan à cinq heures passées. La place devant laquelle nous nous embarquâmes appartient à la douane. Les Chinois avoient élevé à ses deux extrémités des pavillons pour faciliter

notre arrivée jusqu'aux bateaux, où les mandarins de la ville vinrent visiter l'ambassadeur peu de temps après qu'il y fut entré. Les barques du Kiang-sy sont construites autrement que celles de la province de Quang-tong : ces barques sont longues et peu profondes ; l'extrémité de l'avant et de l'arrière est relevée, et de ce dernier côté il existe un petit toit pour mettre à l'abri le Chinois qui gouverne. Deux portes et une petite saillie en bois, d'un bon pied de large, qui règne autour du bateau, entretiennent une libre communication. Tout est en nattes, et l'intérieur est tapissé en papier blanc. Les matelots occupent la pièce de l'avant, le reste de l'espace est partagé en une grande chambre et une plus petite ; le mât est placé sur l'avant aux deux tiers de la longueur du bâtiment ; la voile est de natte et se plie par feuillets : lorsqu'il fait calme, les Chinois se servent de rames ; ils les placent comme les nôtres : le patron en a aussi une, mais il n'en fait usage que dans certaines occasions. La pointe relevée de l'avant du bâtiment est percée de trois trous ; lorsque le bâteau a touché, on le soulève au moyen d'un bambou qu'on introduit dans les deux trous horizontaux ; et lorsqu'on veut l'arrêter, on laisse tomber perpendiculairement un bambou dans le troisième *(n.° 32)*.

La ville de Nan-ngan est d'une moyenne

grandeur. Avant que d'y arriver, on aperçoit une tour de cinq étages, et de l'endroit où nous nous sommes embarqués, on en voit une autre sur une montagne : celle-ci est inclinée et sans ouverture. Comme nous étions à l'extrémité de la ville, nous ne vîmes, en sortant, que quelques maisons et une pagode, avec une tour ruinée.

[4.] La campagne étoit unie, sauf quelques collines sur lesquelles on aperçoit des pins, mais clair-semés ; la rivière serpente prodigieusement. Nous vîmes un petit nombre de plants de tabac, mais un très-grand de cannes à sucre ; c'est, à ce qu'il paroît, la culture principale ; aussi distingue-t-on plusieurs sucreries auprès des habitations, qui, suivant l'usage, sont éparses dans la campagne.

En continuant notre route, nous passâmes devant une roue entièrement construite de bambous, et destinée à élever les eaux de la rivière et à les répandre dans les terres *(n.° 33)* : ces roues peuvent avoir vingt et vingt-quatre pieds de diamètre ; quelques-unes sont plus grandes, mais cela est rare. Cette machine est très-ingénieuse et fort légère ; toutes les parties sont en bambou, ainsi que les cordes qui servent à lier ensemble les différentes pièces ; elle est d'autant plus commode, qu'elle n'exige que peu de soins, et qu'elle élève l'eau à une hauteur assez considérable.

Chaque

Chaque roue porte à sa circonférence une vingtaine de tubes creux d'environ trois pieds de long, et de près de trois pouces de diamètre; un courant d'eau ordinaire suffit pour faire tourner ces machines; mais les Chinois, pour en augmenter la force, enfoncent des piquets qui s'étendent quelquefois jusqu'au milieu de la rivière. Cette méthode qui porte l'eau sur la roue, est fort incommode pour la navigation des bateaux.

Après avoir dépassé une tour de sept étages, nous rencontrâmes des pêcheurs montés sur des radeaux composés de quatre bamboux, relevés vers une de leurs extrémités; chaque homme dirigeoit son radeau avec une longue perche, ayant à côté de lui des cormorans et un panier. Ces oiseaux plongeoient et mangeoient le poisson, car ils n'avoient pas, comme le dit le P. du Halde, un collier autour du cou; mais peut-être étoit-ce le moment où ils prenoient leur nourriture.

On voit beaucoup de plantations de bamboux. Ce roseau creux et garni de nœuds, a le bois dur et extrêmement léger; il est propre à une infinité d'usages, et les Chinois l'emploient par-tout.

Nous nous promenâmes l'après-midi, mais du seul côté où le terrain étoit uni, en avant des collines qui restent à un quart de lieue de distance; car de l'autre les montagnes s'avancent de distance en distance jusque sur le bord de la rivière,

et forment des vallées où l'on cultive du riz, des féves, des patates et des pistaches. Nous vîmes des pins, des lilas et quelques arbres à suif : nous aperçumes aussi quelques villages.

Ayant trouvé un moulin à huile, nous y entrâmes : la roue qui fait tourner la machine, est construite de la même manière que celle dont les Chinois se servent pour élever les eaux, excepté qu'à l'extrémité de son axe il y a des dents qui engrènent dans une roue placée horizontalement et qui la font mouvoir. Les deux diamètres de cette dernière roue débordent de beaucoup sa circonférence, et portent à chaque extrémité quatre petites roues garnies en fer, et placées perpendiculairement : ces dernières roulent dans un auget circulaire également doublé en fer, où l'on met les graines pour être écrasées. La roue intérieure n'alloit pas, et pour cela les Chinois avoient soulevé l'axe de la roue extérieure, de sorte que son mouvement ne se communiquoit point à celle qui étoit dans le bâtiment.

Les pierres qui composent les montagnes, sont par bancs inclinés, et ressemblent à des cos ; mais avant d'arriver à la ville de Nan-kang-hien, le terrain et les pierres sont rougeâtres ; celles-ci approchent du grès. A cinq heures et demie nous étions à la ville, près d'une pagode dédiée à Confucius ; mais il étoit trop tard pour y entrer.

[5.] Nous vîmes dans la matinée des plantations de bamboux, des arbres de lilas et des champs de cannes à sucre; la campagne est unie d'un côté, de l'autre on voit des montagnes rougeâtres. Après avoir passé devant une vieille tour de sept étages, on trouve beaucoup de maisons, une belle pagode et des chantiers où l'on construit des bateaux : bientôt après nos embarcations s'arrêtèrent à la porte occidentale de Kan-tcheou-fou, éloignée de trente-une lieues de Nan-ngan-fou.

Les murs de la ville sont en bon état et flanqués de bastions carrés; les portes sont ornées de pavillons. Le terrain qui est le long d'une partie des murailles, est élevé d'environ trente pieds; il forme une terrasse soutenue par des briques. Nous étions en face d'un grand escalier qui conduit à la ville; mais notre départ étant prochain, nous ne sortîmes pas de nos champans; le peuple, d'ailleurs, qui s'empressoit de nous regarder, nous entouroit presque de toutes parts. La jonction des deux rivières, Tchang et Kan, a lieu à la sortie de la ville : dans cet endroit l'autre côté de la rivière est bordé de plusieurs maisons et d'arbres superbes. . . . . . .

Kan-tcheou-fou est considérable; son territoire produit beaucoup d'arbres du vernis : celui qu'on recueille ici est un des plus estimés.

Dans l'après-midi nous vîmes une tour de neuf

étages; elle est bien bâtie et plus élevée qu'aucune de celles que nous avions vues jusque là. La campagne est très-agréable et variée par des bouquets d'arbres et des habitations. Les terres sont rougeâtres; on y cultive la canne à sucre. Nous avons passé devant une douane, et une pagode appelée Long-ouang-miao, où tous les Chinois des bateaux sont dans l'usage d'offrir des sacrifices pour se rendre les génies favorables au moment où ils passent entre des rochers qui obstruent le cours de la rivière, et que nous devions franchir le lendemain.

[6.] Nous nous mîmes en route dès le matin; nos patrons avoient pris des pilotes pour passer les Che-pa-tan ou les dix-huit cataractes; elles sont formées par d'énormes rochers tombés des montagnes voisines; nous y entrâmes à sept heures, et à neuf heures et demie nous étions dehors : une demi-heure après, nos bateliers battirent sur leurs bassins de cuivre, pour remercier de leur heureuse sortie le génie d'une pagode devant laquelle nous passâmes. Le terrain que nous avons parcouru est montueux avec des parties plates où l'on cultive des cannes à sucre : quelques hauteurs sont taillées en terrasses, et d'autres sont couvertes d'arbres. On voit de distance en distance des villages et des corps-de-garde.

Après être entièrement sortis d'entre les rochers,

nous rencontrâmes encore des pêcheurs ; chacun étoit placé sur un petit radeau, criant beaucoup pour exciter les oiseaux à se jeter à l'eau. Ceux-ci plongeoient et reparoissoient avec un poisson qu'ils auroient certainement avalé si le pêcheur n'eût passé par-dessous un petit filet et saisi le poisson en jetant le cormoran de côté ; cependant de temps en temps les oiseaux mangeoient quelques petits poissons, les Chinois les frappoient alors pour les en empêcher *(n.° 34)*.

Le pays est en général montueux ; les terrains élevés sont occupés par l'arbre à huile, et les plateaux et les vallées par l'orge, la canne à sucre et la pistache de terre. De distance en distance on aperçoit des habitations : nous parvînmes dans la nuit à la ville de Ouan-ngan-hien.

[7.] La campagne, avant Tay-ho-hien, est unie, et l'on y voit plusieurs habitations. Cette ville, où nous arrivâmes à neuf heures, est à un quart de lieue du rivage ; on n'en distingue que les murs et une porte sur laquelle est bâtie un pavillon. En la quittant, on trouve à peu de distance, sur la gauche, une tour de neuf étages, construite sur une éminence : presque toutes les fenêtres en sont bouchées, quoiqu'elles paroissent en bon état ; mais les Chinois les ont apparemment fermées, vu que la tour incline beaucoup, à partir de son milieu ; le comble penche encore davantage, et ressemble

à des espèces de pots placés les uns au-dessus des autres ; à son extrémité il y a quatre chaînes qui y sont attachées, et qui tombent jusque sur les bords du toit.

La campagne continue d'être unie ; le terrain est rougeâtre, on y cultive des féves : les maisons des villages, presque toujours entourées d'arbres, sont en briques, à l'exception des plus misérables. A huit heures et demie du soir, nous étions à la ville de Ky-ngan-fou, que nous avons quittée après avoir dîné ; dans la nuit nous passâmes la ville de Kay-chouy-hien. Le courant étant pour nous, nos bateaux alloient fort vîte, et l'on peut estimer que nous faisions une lieue dans trois quarts d'heure.

[8.] Le matin, des montagnes s'élevant à notre gauche, bordoient la campagne, d'ailleurs unie, et coupée, de distance en distance, par des habitations et des bouquets d'arbres. A midi, nous laissâmes à droite une tour de neuf étages presque ruinée ; le comble n'existe plus, et les angles en ont été détruits par l'effet du tonnerre. A une heure et demie nous arrivâmes à la ville de Cha-kiang-hien, où l'on avoit préparé un petit pavillon le long du rivage, près duquel des soldats, rangés en ligne, attendoient l'ambassadeur, et tirèrent à son approche. La ville est petite, et renferme plusieurs collines, dont une, dit-on, est

habitée par trois cents familles : les murailles sont en fort mauvais état du côté de la rivière, et les maisons ne paroissent pas valoir mieux. On laisse sur la gauche, en quittant la ville, un pont bâti sur un ruisseau, ensuite une belle pagode entièrement environnée d'arbres, et plus loin une colline boisée et quelques maisons. Le côté de la rivière opposé à la ville présente des habitations et un arc de triomphe dont la partie supérieure est tombée. La campagne est bien cultivée, les terres sont d'une nature argileuse. Nous étions à neuf heures du soir à un bourg dépendant de la ville de Lin-kiang-fou, qui est à trois lieues dans les terres.

[9.] Le terrain est uni, glaiseux et rougeâtre par intervalle. La campagne est très-belle et entrecoupée par des ruisseaux sur lesquels on a construit de petits ponts en pierres plates. La principale culture est l'orge. Les maisons des paysans sont en terre, et quelques-unes en briques; elles sont environnées de haies. Les Chinois font croître dans ces enceintes des raves et des choux de Nanking.

Arrivés à la ville de Fong-tching-hien, nos bateaux mouillèrent le long du quai. Il étoit en très-mauvais état, les pierres étant en partie enfoncées et toutes de travers; il avoit déjà été raccommodé en plusieurs endroits, mais l'ouvrage, quoique neuf,

commençoit à incliner. Les mandarins de la ville s'étoient placés auprès d'une balustrade en bois, établie à l'extrémité du quai, pour attendre nos conducteurs, qui, à leur arrivée, furent salués par des boîtes et régalés d'un concert d'instrumens. La musique étoit détestable et semblable à celle qu'on entend à Quanton dans les enterremens; cependant, elle satisfit tellement nos mandarins, qu'à leur départ elle se fit entendre de nouveau. Le quai, les maisons, étoient garnis de curieux; mais tout ce que nous avons pu apercevoir de cette ville est fort misérable, et nous l'avons quittée sans rien découvrir qui pût mériter notre attention.

La campagne continue d'être belle, et toujours avec des arbres et des habitations. Nous vîmes quelques pêcheries. Le poisson d'eau douce qu'on mange dans ces cantons, est d'un goût fade. Les maisons des paysans sont mauvaises; certaines paroissent cependant meilleures, parce que les murs des côtés sont de briques; mais le devant, qui est en bois, ne vaut rien. Les pagodes sont mieux bâties.

[10.] Nos bateaux arrivèrent de grand matin vis-à-vis de Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiang-sy; cette ville est à cent seize lieues de Nan-ngan-fou.

Devant prendre ici la route de terre pour aller

à Peking, nous quittâmes les barques qui nous avoient amenés, et nous entrâmes dans une maison sale et humide, quoique préparée exprès pour nous recevoir, tandis qu'on s'occupoit à débarquer notre bagage.

La foule couvroit une partie du rivage; mais elle n'étoit pas cependant aussi considérable que nous aurions dû nous y attendre, et d'ailleurs elle se trouvoit grossie par les porteurs de nos effets.

Parmi les mandarins que la curiosité avoit conduits dans notre logis pour nous voir, un seul se dit être envoyé par les grands de Nan-tchang-fou pour complimenter l'ambassadeur; un autre, qui n'avoit d'autre motif que de nous examiner, entra dans la salle où nous étions, nous regarda, et se retira sans rien dire, comme un homme rempli de son propre mérite, et qui s'estimoit fort au-dessus de nous. Ce Chinois nous amusa beaucoup avec son air de suffisance.

Nos mandarins nous avoient proposé de diviser nos effets, et de ne garder avec nous que l'absolu nécessaire, nous promettant que le reste des malles arriveroit à Peking presque aussitôt que nous; mais nos domestiques Chinois nous ayant informés qu'il étoit décidé que les malles resteroient ici jusqu'à notre retour, nous ne voulûmes pas acquiescer à ce nouvel arrangement, et tout fut emporté, excepté les gros effets et quelques caisses de vin.

Nous achevions de dîner, lorsque les mandarins de Nan-tchang-fou envoyèrent des présens, consistant en thé, en oranges, en gâteaux et en viandes crues : celles-ci avoient une odeur si désagréable, et elles étoient si dégoûtantes, que nous partîmes sans attendre davantage, en laissant les Chinois très-occupés de la disposition symétrique de tous ces présens, dont nos domestiques firent leur profit.

Notre bagage étant entièrement chargé, partie sur des brouettes et partie sur des coulis, MM. Titzing et Vanbraam, en palanquins, se mirent en route à trois heures après midi, et nous presqu'en même temps, montés sur des chevaux, ayant pour la plupart des selles de bois et des cordes pour brides. C'est dans ce bel équipage que nous commençâmes notre route par terre. Des soldats Chinois, rangés sur deux lignes, attendoient l'ambassadeur, et le saluèrent lorsqu'il passa. Après lui, notre cavalcade défila paisiblement, et nous gagnâmes la campagne, d'abord unie et bien cultivée ; ensuite nous vîmes quelques collines, dont les unes sont couvertes de pins et les autres incultes. Les habitations paroissoient misérables. Un arc de triomphe a été le seul monument remarquable que nous ayons rencontré ; il consistoit en trois portes formées par des pierres placées perpendiculairement et transversalement. Ces

monumens, appelés par les Chinois Pay-leou, sont élevés en l'honneur de quelque personnage célèbre. Nous vîmes un petit nombre de paysans et de paysannes ; ces dernières avoient le teint plus clair que les femmes de Quanton.

Après avoir fait cinq lieues, nous arrivâmes au village de Lo-hoa; la maison où nous descendîmes, disposée comme celles que nous avions déjà vues, étoit jolie et fort bonne, mais plus convenable pour l'été que pour l'hiver. Un sopha et des chaises couvertes de drap rouge composoient tout l'ameublement de la salle principale.

Les brouettes qui servoient à porter nos effets, n'ont qu'une roue de trois pieds de diamètre environ ; le bois en est mince et peut avoir, à la circonférence, tout au plus un bon demi-pouce : il est entouré d'un cercle de fer coupé en plusieurs morceaux. L'essieu est oblong ; il entre dans deux petites pièces de bois placées de biais en-dessous, qu'on peut retirer à volonté, aussi bien que la roue : le brancard est large et les bâtons s'ouvrent, de sorte que celui qui conduit la brouette est obligé de tenir ses bras écartés. Cette position doit lui ôter de la force ; aussi est-il obligé d'avoir des bretelles pour soutenir la brouette. A la partie antérieure du brancard, qui est plus étroit dans cet endroit, il y a une espèce de châssis incliné, formé de petits bois plats, et surmonté d'une planchette

qui enferme la roue ; de manière qu'il est facile de mettre une malle de chaque côté et de placer des bagages par-dessus, sans gêner en rien son mouvement : il faut de l'adresse et de la force pour tenir cette machine en équilibre. Lorsque le fardeau est trop pesant, on ajoute un second brancard par-devant, dans lequel un Chinois se place pour tirer la brouette.

Nos effets ne tardèrent pas à arriver : c'étoit un bruit et une confusion inexprimables ; chacun crioit, couroit, sur-tout nos domestiques, qui cherchoient nos lits et les leurs. La nuit vint bientôt : on alluma des lanternes ; le mouvement, les cris augmentèrent ; mais le souper fit taire enfin tout le monde, et nous nous couchâmes.

[11.] Nous étions en route à quatre heures et demie du matin, par un temps froid et un beau clair de lune : nos chevaux et nos selles étoient meilleurs. La campagne est unie ; on voit plusieurs collines boisées. Après avoir passé quelques petits bois de pins et traversé deux bras de rivière dans des bateaux, nous entrâmes à dix heures et demie dans la ville de Kien-tchang-hien ; elle nous a paru foiblement peuplée. La rue qui nous menoit à notre logis, ne nous a présenté que de misérables maisons et un arc de triomphe à moitié détruit. Notre maison étoit grande et bonne, mais humide. Au fond d'une vaste cour et d'une autre plus petite,

mais couverte, nous trouvâmes une salle, deux chambres, et par derrière, une pièce ouverte donnant sur deux petits jardins. Nous dînâmes dans la salle, dont l'ameublement consistoit dans une table, une estrade et des chaises garnies de tapis rouges.

Nous nous mîmes en route à deux heures, après avoir attendu pendant long-temps les chevaux que nous avions demandés, et qui se trouvèrent cependant assez mauvais; celui qui me tomba en partage étant boîteux, je le changeai avec notre conducteur. Nous n'avons rien vu de curieux dans la ville, dont la populace nous a suivis en criant jusqu'au moment où nous trouvâmes des soldats qui s'étoient rangés en ligne.

La campagne est très-belle, et sur-tout la vue agréable; le terrain uni est fort bien cultivé, on y voit des navets et des féves; les collines sont boisées dans diverses parties. Nos chevaux pouvant à peine marcher, nous fûmes forcés de faire une partie du chemin à pied; nous passâmes devant plusieurs corps-de-garde, et des habitations entourées d'arbres : enfin, après avoir suivi une longue rue garnie de boutiques, et passé sur un pont, nous nous arrêtâmes à huit heures du soir à la ville de Te-ngan-hien, éloignée de douze lieues de notre couchée de la veille. Nos mandarins avoient pris pour eux la meilleure maison, et

la nôtre étoit très-mauvaise, quoiqu'assez grande : après en avoir fait la visite, nous trouvâmes un pavillon dans le jardin, où nos domestiques Chinois vinrent étendre nos lits sur des planches.

[12.] L'ambassadeur et M. Vanbraam se *mirent* en route d'assez bonne heure ; pour nous, nous fûmes obligés d'attendre des chevaux et des palanquins, avant de pouvoir quitter notre maison. Les terres étant grasses, le chemin étoit rempli de boue. La campagne est bien cultivée ; nous y vîmes du blé, des féves et des raves. En traversant quelques villages, nous trouvâmes des ânes et des cochons: ces derniers diffèrent beaucoup de ceux de *Quanton*, soit par leurs jambes qui sont plus *élevées*, soit par le poil qui est plus dur.

Une litière portée par deux mulets passa à peu de distance de notre route ; nous aurions desiré nous procurer une semblable voiture, mais nos mandarins nous dirent que cela ne se pouvoit pas: mensonge de leur part, car nous avons su par la suite que les hommes voyagent en litière.

A une heure, nous entrâmes dans une *pagode* appelée Loen-tong-tse : ce temple est situé dans un lieu écarté et au bas de plusieurs collines boisées ; les bâtimens en sont vastes et en bon état. Après être entré dans la première *enceinte*, on traverse une grande cour dans laquelle d'un côté est le réfectoire, et de l'autre les cuisines : la

principale pièce du premier corps-de-logis renferme un dieu avec trente bras, assis sur une fleur; à ses côtés sont vingt-huit dieux, et derrière lui on voit dans une niche un guerrier armé de toutes pièces. Auprès de cette salle, les bonzes, au nombre de vingt, ont des chambres qui donnent sur un petit jardin : plus loin il y en a un autre plus considérable, où les prêtres cultivent des légumes.

Nous partîmes après dîné, par un temps peu sûr; il étoit près de cinq heures. On descend premièrement entre des collines, ensuite la campagne devient unie. Le terrain est bien cultivé, et le point de vue très-agréable; le chemin est en partie bordé d'arbres, il est étroit, et dans certaines places il n'a pas plus de six à sept pieds de large. Nous profitâmes du jour pour pousser nos chevaux, mais à la nuit il fallut aller au pas, d'autant plus que la route étoit tantôt sur les hauteurs, et tantôt à mi-côté, et que nous entendions près de nous l'eau se précipiter avec fracas dans les bas fonds. Fort heureusement que nos chevaux connoissoient le chemin; car, dans un endroit une maison s'étant trouvée devant nous, et ne sachant plus par où nous devions passer, ils la traversèrent d'eux-mêmes et reprirent la route qui étoit de l'autre côté. La nuit commençoit à être fort obscure, et l'on ne distinguoit presque plus rien, lorsque quelque chose

de blanc frappa nos regards; je descendis de cheval et j'avançai pas à pas; c'étoit un pont, dont nous prîmes avec soin le milieu, car il n'y avoit point de parapet. Enfin, nous atteignîmes un corps-de-garde, où, après avoir pris une tasse de thé, nous demandâmes au mandarin un guide et des torches pour nous conduire; ces torches sont faites de bamboux déliés et tressés ensemble; on en bat fortement l'extrémité lorsqu'on veut les allumer.

Nous nous remîmes donc en route, nous applaudissant de notre heureuse rencontre, lorsque notre guide, qui avoit allumé son second flambeau, en jeta un par terre et s'enfuit à toutes jambes dans la campagne : très-embarrassés par son départ, je m'empressai de ramasser la torche que je secouai pour qu'elle ne s'éteignît pas, et nous nous disposions à retourner au corps-de-garde, lorsque nous rencontrâmes un Chinois auquel nous demandâmes s'il suivoit la route qui alloit à la ville; sur sa réponse affirmative, nous lui donnâmes notre feu et nous marchâmes derrière lui en le veillant de près; mais cette précaution fut inutile : il nous guida très-bien jusqu'au prochain corps-de-garde, où il entra, et nous envoya un autre soldat. Le chemin continua d'être inégal et devint ensuite très-mauvais par la pluie qui commença à tomber à verse. Aux approches de la ville

nous

nous suivîmes une longue chaussée garnie d'arbres et construite sur les bords d'un lac dont les eaux nous parurent s'étendre au loin sur la droite. A l'extrémité de ce chemin étroit, nous trouvâmes un pont bâti, suivant l'usage, en dos d'âne; nos chevaux s'abattirent en haut, et je vis le moment où nous terminions notre voyage. Nous parvînmes enfin à la ville de Kieou-kiang-fou, toujours guidés par notre soldat, qui faisoit tous ses efforts pour tenir ses torches allumées; elles s'éteignirent cependant, et nous fûmes obligés de suivre à la voix notre conducteur jusqu'à notre arrivée dans le Kong-kouan, où nous entrâmes à dix heures du soir, mouillés jusqu'à la peau, très-fatigués, et après avoir fait onze lieues dans la journée.

Les Chinois de la maison accoururent au-devant de nous avec des lanternes, et nous conduisirent dans une salle où ils s'empressèrent de faire du feu pour nous sécher; tous ces gens paroissoient fort doux et très-serviables.

[13.] Vers les deux heures du matin, l'ambassadeur entra dans la maison; le gouverneur de la ville vint sur-le-champ lui rendre visite, et fit apporter un grand souper. Pour M. Vanbraam, il n'arriva qu'à huit heures; il avoit couché en route, ainsi que les autres personnes de l'ambassade, qui ne vinrent que les unes après les autres.

Le gouverneur de Kieou-kiang, qui paroissoit

âgé et fort honnête, revint encore nous visiter et nous fit servir du lait et différentes choses pour déjeûner. Ayant ensuite engagé M. Titzing à partir, et celui-ci s'étant montré disposé à déférer à sa prière, il sortit pour préparer tout ce qui étoit nécessaire pour passer la rivière : mais au moment où l'ambassadeur entroit dans son palanquin, les Chinois m'ayant dit qu'il y avoit du danger à s'embarquer à cause du vent, j'en fis part à M. Titzing qui se détermina à rentrer dans le Kong-kouan.

Nous profitâmes de ce retard pour nous promener dans la ville : les rues principales sont garnies de boutiques qui ne contiennent pour la plupart que des bottes dont la semelle est renforcée avec des clous, ou des objets de peu de valeur. La ville paroît d'une moyenne grandeur; cependant elle n'est pas entièrement remplie de maisons, des jardins et même des champs cultivés en occupent une bonne partie. Les rues sont pavées : le peuple nous suivit par-tout et souvent d'assez près; mais un soldat qui nous accompagnoit, se servit d'un singulier moyen pour empêcher les Chinois d'avancer, c'étoit de tremper une torche dans la boue et de la présenter aux plus empressés. Nous vîmes plusieurs femmes; elles avoient des couleurs, paroissoient jolies et beaucoup mieux que celles que nous avions rencontrées jusqu'alors; les hommes ont le teint plus clair

que ceux de Quanton. De retour à la maison, où nous trouvâmes beaucoup de Chinois venus pour nous regarder, nous en aperçûmes un bien vêtu et d'une jolie figure, ayant les cheveux et les sourcils blonds; il paroissoit jouir d'une bonne santé, et pouvoit avoir de dix-huit à vingt ans: personne de la maison ne se trouvant là, nous ne pûmes savoir qui il étoit, parce qu'il se retira avant qu'il parût quelqu'un pour nous en instruire.

Nous espérions rester ici toute la journée, mais nous fûmes trompés dans notre attente, le gouverneur de la ville vint une seconde fois, et fit tant d'instances à l'ambassadeur, qu'il le décida à se mettre en route: nous quittâmes donc notre maison, et fort à regret, car nous y laissions notre dîné. On s'étonnera sans doute de l'empressement du gouverneur de la ville à nous faire continuer notre route; mais on doit considérer que l'époque de notre arrivée à Peking étant fixée, si nous ne nous y étions pas trouvés au temps marqué, nos conducteurs, pour se tirer d'embarras, n'auroient pas manqué d'en rejeter la faute sur les gouverneurs des villes où nous aurions séjourné. On doit supposer d'ailleurs que ce mandarin, qui pour la première fois voyoit des Européens, craignoit qu'il ne leur arrivât quelque accident qui pût lui faire perdre sa place; et s'il desiroit nous voir partir de la ville, ce n'étoit point par la crainte

d'une dépense considérable, puisque dans aucun endroit on ne nous a donné des provisions avec autant de profusion.

En quittant notre Kong-kouan, nous passâmes dans une petite rue qui nous conduisit hors de la ville, dont les murs sont en bon état, et que nous prolongeâmes en suivant une chaussée. Les maisons paroissent assez bonnes, quoiqu'en général elles aient peu d'apparence. Après avoir laissé une tour de sept étages et une pagode, nous arrivâmes au bord du Yang-tse-kiang : ce fleuve court au nord-est, il est fort large. Un des premiers mandarins de la ville accompagna l'ambassadeur jusqu'aux bateaux ; celui où nous entrâmes avec M. Titzing, étoit spacieux, très-commode et sur-tout solide, car le bois n'avoit pas été épargné : il étoit composé de deux grandes salles, et d'une plus petite qui servoit de chambre à coucher ; derrière étoit le logement du patron : les fenêtres étoient garnies de châssis et de contrevents. Ces bateaux sont pontés et vont à la voile et à la rame ; des deux côtés sont placées des pièces de bois pour la dérive. Le Yang-tse-kiang est profond, car nous éprouvâmes le même mouvement qu'on sent dans un vaisseau, et l'un des Hollandois s'en trouva incommodé. Les rives sont plates, et le fleuve s'étend à perte de vue : un grand nombre de bâtimens ressemblant de

loin à de petits vaisseaux, offroient un coup-d'œil superbe, mais nous n'en pûmes jouir long-temps à cause de l'obscurité de la nuit.

A notre débarquement nos porteurs nous conduisirent dans un bourg où ils attendirent long-temps des torches et des lanternes, que les domestiques des mandarins apportèrent enfin, mais non en assez grande quantité, car je fus forcé d'en acheter moi-même pour pouvoir me mettre en route. Le temps étoit sombre et froid ; une simple toile fermoit mon palanquin, et me défendoit à peine du vent qui soufflloit fortement et pénétroit de tous côtés dans ma triste voiture. Pour comble d'infortune, la pluie étant survenue, mes porteurs eurent beaucoup de peine à conserver leurs feux ; de temps en temps ils en demandoient aux paysans ; mais il faisoit si mauvais, que ceux-ci ne vouloient pas ouvrir leurs maisons. J'entendis une fois enfoncer une porte, on cria beaucoup, mais mes gens revinrent avec de la lumière. Enfin, à deux heures et demie du matin, après une marche de six lieues, j'arrivai au village de Kong-long-y, dans la province du Hou-kouang, où je trouvai une partie de notre monde ; pour l'ambassadeur, on ne savoit où il pouvoit être : notre gîte étoit détestable, et il n'y avoit rien à manger.

[14.] M. Titzing avoit couché dans la route,

ce n'arriva à notre maison que le matin lorsque nous venions de la quitter : à peine étois-je en chemin que mes porteurs me posèrent à terre pour aller déjeûner, précaution qu'ils n'oublient jamais de prendre ; pendant ce temps, les Chinois du village m'incommodèrent beaucoup ; les uns poussoient la chaise, d'autres ouvroient les petites fenêtres qui sont sur les côtés, d'autres tiroient la toile qui étoit sur l'avant ; il fallut souffrir tout cela avec patience, car il pleuvoit ; enfin, mes coulis ayant fini, vinrent me délivrer, et nous partîmes. La campagne est très-belle, bien cultivée, coupée par plusieurs petits ruisseaux et par une espèce de canal sur lequel on voit de petits bateaux et quelques pêcheurs : on cultive du blé, des fèves et des raves. Les maisons sont dispersées dans la campagne par hameaux de trois ou quatre, et entourées d'arbres, ce qui forme des points de vue très-agréables.

Nous traversâmes quelques villages, où nos porteurs, suivant leur usage, ne manquèrent pas de me laisser au milieu de la route pour aller prendre leur repas, qui consiste dans un bol de riz avec de petits poissons et un peu de viande ; leur boisson est une tasse de thé. Ce dîner est fort léger, et peu coûteux. Les Chinois le réitèrent souvent, et, ce qui est le plus désagréable, c'est que, ne mangeant pas tous à-la-fois, il faut

s'arrêter à chaque instant. Les maisons sont en paille, un petit nombre en briques : les pagodes seulement sont en très-bon état. Nous vîmes des ânes, des mulets, et des cochons noirs avec les oreilles rabattues et le poil rude.

La terre étant grasse et argileuse, les chemins étoient couverts de boue, et nos porteurs eurent beaucoup de peine à gagner la ville de Hoang-mey-hien, où nous entrâmes à deux heures et demie, après avoir fait trois lieues. Nous n'y vîmes rien d'extraordinaire, mais beaucoup de boutiques et des Chinois qui paroissent venir de la campagne pour acheter ou vendre des denrées. Après être sorti de la ville, on passe sur un petit pont et l'on entre dans le faubourg : notre demeure étoit vaste, mais mauvaise ; elle donnoit sur la campagne, qui est unie, bien cultivée et traversée par un canal. La ville a une tour de sept étages, assez grosse par le bas. Le mauvais temps ne nous permettant pas de sortir, nous l'employâmes à faire sécher nos effets qui avoient été mouillés.

[15.] Rien n'annonçant une belle journée, l'ambassadeur s'étoit décidé à prolonger son séjour ici pour attendre le reste du bagage et de sa suite ; mais il changea de résolution à la sollicitation des mandarins de la ville ; et suivant le desir de nos conducteurs, il consentit à ne garder pour la route que ce qui étoit indispensable, en laissant le reste

aux soins de notre troisième mandarin, qui fut chargé de le faire conduire à Peking. Dès cet instant tout fut en rumeur et en confusion; les coulis voulant toujours entrer, et s'attachant de préférence aux effets les plus légers, on fut obligé de faire fermer les portes, et l'on plaça de petits pavillons sur le bagage qui devoit être chargé: enfin, au milieu de ce tumulte, et sans attendre notre dîné, nous nous mîmes en route.

La campagne est bien cultivée, et coupée par des ruisseaux sur lesquels on a construit des ponts plats, en pierres, depuis trois jusqu'à neuf arches: le terrain est uni, excepté quelques *montagnes* qui s'étendent à l'ouest : des nuages couvroient ces hauteurs, mais ils ne nous empêchèrent pas d'apercevoir une grande quantité de pins, et plus bas un village avec une pagode bâtis au-dessus de deux cascades : les terrains unis qui sont aux pieds des montagnes, étoient occupés par des blés, de l'orge et des raves ; on voyoit très-peu de riz.

Dans le chemin, nous vîmes plusieurs habitations dont les Chinois sortirent pour nous considérer : les hommes se tenoient en avant et toujours séparés des femmes, dont les plus jolies restoient derrière les autres.

La terre de ces cantons est grasse ; les chemins n'étant pas ferrés, étoient très-glissans, et nos porteurs achevèrent avec peine les deux lieues qu'il

falloit faire pour atteindre le village de Ting-Tsien-y, où nous logeâmes dans une maison fort petite, et disposée tellement à la hâte, que les femmes y étoient encore, et se tenoient dans les chambres sur le derrière ; elles vinrent néanmoins nous regarder à travers les fentes des portes pendant que nous faisions un très-mauvais soupé, auquel assista notre premier mandarin.

[16.] En quittant notre Kong-kouan, nous passâmes, sur des radeaux de bamboux recouverts en planches, une rivière de peu de profondeur ; mais qui paroît couvrir un terrain considérable dans le temps des pluies.

La campagne, où l'on voit çà et là des habitations, est bien entretenue, et l'on y cultive l'orge, le blé et les navets. Nous vîmes des ânes dans plusieurs villages où les habitans s'occupent à faire de la poterie.

Après avoir dépassé plusieurs collines et un bois de pins où nous aperçûmes des bœufs, nous fûmes obligés de cesser notre promenade et de rentrer dans nos palanquins, à la vue des curieux qui nous attendoient sur la route, et qui nous incommodèrent ensuite tellement, que nos porteurs, pour s'en débarrasser, prirent un autre chemin. C'étoit une chose risible de voir l'empressement de ces Chinois, qui se poussoient, se culbutoient sur le sable, et passoient les uns

par-dessus les autres, tant la curiosité les transportoit.

Après une route de quatre lieues, nous arrivâmes à Tay-hou-hien, première place de la province du Kiang-nan. Cette ville, dont nous prolongeâmes les murs, a une tour de sept étages ; à sa sortie, on voit beaucoup de sépultures, et l'on passe une rivière sur un pont. Le terrain, d'abord aride, devient ensuite meilleur ; il est uni sur la droite, mais sur la gauche une longue chaîne de montagnes couvertes de pins se prolonge fort au loin, et offre à la vue un grand nombre de tombeaux.

Mes porteurs marchant rapidement, et j'en ai peu vu aller aussi vîte, je ne tardai pas à faire les quatre lieues que j'avois à parcourir pour me rendre à Shao-tche-y, où, malgré le peu d'étendue de ce village, nous eûmes une demeure fort propre et ornée de jolies lanternes. Nous vîmes pendant cette journée plusieurs arcs de triomphe, dont un étoit entouré d'un mûr.

[17.] Tout devoit être préparé le matin de bonne heure; mais le mandarin du lieu oublia sa promesse, et nous fûmes forcés d'attendre long-temps avant de pouvoir partir.

On trouve d'abord plusieurs ruisseaux qu'on passe tantôt sur des radeaux et tantôt sur des ponts en pierres ; le chemin traverse ensuite un bois de pins, et suit des hauteurs en partie arides

et en partie cultivées. Après être descendus dans la plaine, nous ne tardâmes pas à être le long des murs de la ville de Tsien-chan-hien, dont les remparts en briques ont vingt-cinq pieds de hauteur, et sont flanqués de bastions carrés fort éloignés les uns des autres. A l'une des portes de la ville on voit deux arcs de triomphe; l'un est en dedans et l'autre en dehors : ce dernier n'est posé que sur de petites pierres, de manière qu'il est pour ainsi dire en l'air. Le temps et la pluie ne doivent pas tarder à dégrader cette foible base, ou même quelque accident peut détacher une des petites pierres qui la forment, et alors le monument s'écroulera. En nous éloignant de cette porte, mes porteurs prirent sur la gauche, et laissèrent les murs de la ville qui paroissent s'étendre au loin.

Il y a dans cette ville des filles qui gardent le célibat; leurs maisons sont décorées d'inscriptions, distinction accordée par l'empereur aux Chinoises qui sont restées vierges jusqu'à l'âge de quarante ans.

On traverse après la ville deux petites rivières et quelques villages : le terrain est sec, aride et montueux; les meilleurs endroits sont cultivés; les riz remplissent les bas-fonds.

Arrivés à Siao-leou-keou après quatre lieues de chemin, nous voulions continuer, lorsqu'un de nos petits mandarins prétendit qu'il avoit l'ordre de

faire halte. Notre second mandarin étant survenu, pressa beaucoup l'ambassadeur de partir; mais M. Titzing s'y refusa, et fort heureusement, car il plut beaucoup toute la soirée et pendant la nuit.

[18.] Nous étions en route de grand matin. La campagne est entremêlée de quelques collines boisées; les montagnes règnent toujours sur la gauche, mais beaucoup plus éloignées. Une grande quantité d'arbres remplissant le bas de ces montagnes, doivent, pendant l'été, présenter de très-jolis paysages, embellis sur-tout par plusieurs torrens qui se précipitent des hauteurs et vont se répandre dans les terres; foibles dans le moment où nous passions, tout annonce qu'ils doivent s'étendre beaucoup dans la saison pluvieuse: néanmoins, quoique ce canton paroisse bien arrosé, puisque nous traversâmes, en outre, deux rivières sur lesquelles on a construit des ponts plats de pierres et de bois, le pays n'est pas aussi bon que celui que nous avions vu précédemment.

Les habitations sont bâties de distance en distance; on cultive le riz, le blé et les féves. En continuant notre route, nous vîmes plusieurs arcs de triomphe, et des Che-pey ou grandes pierres placées perpendiculairement dans une bâtisse, dont le dessus est couvert et le devant fermé avec un grillage de bois. Mais si, par ces monumens, on

honore les femmes qui ne se sont pas mariées, et les personnages qui ont rendu quelque service important, on ne respecte pas moins les génies protecteurs des champs et des montagnes; car nous ne trouvâmes pas un seul village où, à l'entrée et à la sortie, il n'y eût une petite pagode.

Les pierres qu'on trouve ici sont noires. Le terrain étant argileux et gras, nos coulis marchoient difficilement et souffroient beaucoup des mauvais chemins, et sur-tout du froid, que le vent du nord, qui passoit sur les montagnes voisines dont le haut étoit couvert de neige, rendoit très-piquant. Après avoir fait huit lieues dans la journée, nous parvînmes à Tong-tching-hien. Cette ville a une vieille tour à trois étages; ses murailles sont en briques, avec des bastions carrés. Une petite rivière sépare le faubourg de la ville. Le pont a quatre arches; celle du milieu étant tombée, on y a mis des poutres pour rétablir la communication. Notre Kong-kouan étoit grand et en bon état, et l'un des meilleurs que nous eussions occupés jusque là. Les mandarins de la ville envoyèrent un présent de cent canards salés et de cent jambons.

[19.] La matinée fut froide. La campagne, coupée par des ruisseaux, avec des habitations éparses, offroit un joli coup d'œil. Nous vîmes deux arcs de triomphe. Il paroît qu'on cultive ici

la carotte et le navet, car nous en aperçûmes beaucoup dans deux villages.

Notre route se dirigea ensuite au nord et vers des montagnes que nous atteignîmes à huit heures. Tout étoit blanc de neige, et les branches d'arbres étoient entourées de glaçons. Nos Chinois de Quanton, qui n'avoient jamais vu de neige, la regardoient avec étonnement, et ne concevoient pas ce que cela pouvoit être. Il ne nous fallut qu'une heure pour parvenir au sommet des montagnes, où l'on trouve une auberge pour les coulis. Une partie des hauteurs est cultivée par grands carrés, le reste est rempli de pins. La descente étant plus rapide que la montée, nous arrivâmes en peu de temps à San-che-ly-pou, où l'on nous donna, pour déjeûner, du mouton qui étoit fort bon.

Le chemin continue entre les collines, dont une partie est cultivée et l'autre couverte de pins; les vallées sont étroites et coupées par des ruisseaux qui roulent avec fracas : on sème du riz dans les fonds. La campagne se découvrit enfin, mais les chemins n'en devinrent pas meilleurs; ils étoient remplis de boue, et nos porteurs, avec leurs sandales de paille, avoient beaucoup de peine à marcher. La route étoit si détestable et le temps si rigoureux, que nous vîmes des chevaux morts de fatigue et de froid. Nous rencontrâmes, dans

l'après-midi, des troupeaux de cochons qui alloient paître dans les montagnes : ces animaux sont noirs et paroissent sauvages.

Nous arrivâmes à la nuit close au bord d'une rivière, où s'étoient rassemblés une grande quantité de coulis, avec notre bagage. Je me mis sur un radeau ; tout y étoit pêle-mêle, hommes, palanquins, effets et chevaux : au moindre mouvement nous serions tous tombés dans l'eau ; mais, grâces au ciel, nous atteignîmes sains et saufs le rivage opposé, et j'entrai bientôt après dans les faubourgs de la ville de Yu-tching-hien. La maison qui nous étoit préparée étoit humide, sans chambres et sans lits, et bien peu convenable pour des gens qui venoient de faire onze lieues. L'ambassadeur s'en étant plaint, un petit mandarin se rendit auprès du gouverneur, qui nous fit dire qu'il y avoit un autre logis dans la ville : néanmoins, avant de nous y rendre, nous envoyâmes, par précaution, M. Bletterman pour l'examiner. Sur sa réponse, nous partîmes à une heure de la nuit, et après avoir traversé plusieurs rues, dont une assez longue, nous entrâmes dans un Kong-kouan fort grand, très-joli et appartenant à la ville. Mais si nous réussîmes à nous procurer une meilleure maison, nous ne fûmes pas aussi favorisés pour le soupé ; il fut impossible de rien trouver, et nous nous couchâmes

sans manger et sans avoir nos lits, qui étoient encore en route.

[20-21.] Nos mandarins, un peu honteux de la manière dont ils nous avoient traités, ne parurent point. L'ambassadeur se décida à rester deux jours pour attendre notre monde, dont une partie étoit encore éloignée. Le 19, plusieurs de nos coulis nous avoient abandonnés; d'autres, au nombre de six, étoient morts de misère et de fatigue. Il est surprenant que l'on fasse faire à ces malheureux des marches aussi longues et aussi pénibles. Nos effets arrivèrent peu à peu, en partie brisés, et surtout bien mouillés.

Les mandarins de la ville vinrent s'informer si nous avions tout notre bagage; leur ayant répondu que non, et que nous ignorions où il pouvoit être, ils convinrent d'envoyer vers notre troisième mandarin, pour qu'il rassemblât tout ce qu'il pourroit trouver épars sur les chemins.

Il nous fut impossible de sortir, le temps étoit trop mauvais; mais il n'empêcha pas les curieux de remplir les avenues de notre maison. Nous achetâmes des bottes et des bas de peaux; et ayant trouvé, par hasard, de petits pains chinois, qui nous semblèrent très-bons en y mettant du beurre, nous nous raccommodâmes assez bien des jeûnes forcés que les mandarins nous avoient fait faire. On nous dit qu'ils avoient écrit à Peking, pour

pour prévenir que l'ambassade n'arriveroit peut-être pas à l'époque fixée, à cause des mauvais chemins qui s'opposoient à notre marche.

Les glaces que nous devions présenter à l'empereur étoient encore ici ; nous les vîmes partir : il falloit quatre-vingts coulis pour les porter; plusieurs de ces pauvres gens étoient morts dans les chemins avant qu'elles fussent parvenues dans cette ville.

[23.] Quoique nos effets ne fussent pas tous arrivés, nous n'en partîmes pas moins le matin par un temps clair et froid. Après avoir passé près d'une pagode devant laquelle étoit une tour de sept étages, nous suivîmes quelques rues, où nous ne vîmes que de petites maisons et plusieurs jardins. La porte de la ville est en bois recouvert en fer, et surmontée d'un pavillon à deux étages, avec des sonnettes aux angles. Les maisons sont bâties çà et là dans la campagne, qui est unie, et où l'on cultive beaucoup de riz. Je ne vis dans ma route, dont je fis une grande partie à pied, qu'un seul arc de triomphe. Le chemin étoit beau et garni d'arbres ; il me mena jusqu'à une petite rivière, que je traversai sur un pont de bateaux. J'entrai ensuite dans le bourg de Tou-tching-y, où nous déjeûnâmes ; précaution que nous prîmes dans la suite, pour ne plus passer une journée entière sans manger. En

sortant de notre Kong-kouan, nous suivîmes une longue rue garnie de boutiques et remplie de curieux.

La campagne, après le bourg, est bien cultivée et le pays est beau. Nous vîmes plusieurs arcs de triomphe et des pierres placées dans de petites maisons dont le devant est fermé par une grille en bois. Les demeures des villageois sont de terre et recouvertes en chaume. Le paysan a l'air pauvre ; nous rencontrâmes cependant des canards et des oies fort grosses, mais ce n'est pas l'habitant de la campagne qui les mange. Après une journée de huit lieues et demie, nous arrivâmes au village de Kouan-y.

Dans ces cantons, les soldats des corps-de-garde ne sortent point et ne tirent plus de boîtes lorsque les mandarins passent ; l'un d'eux se tient dans une petite maison ouverte, bâtie sur une hauteur, et se contente de frapper avec un bâton sur un instrument de bois fait en forme de poisson.

[23.] Il geloit encore lorsque nous partîmes. La campagne est unie ; on n'y voit que peu de collines et une seule montagne. Nous trouvâmes plusieurs habitations, et sur-tout beaucoup de tombeaux faits en forme de buttes ; les plus considérables avoient une espèce de petite pagode à leur sommet.

Avant dix heures nous arrivâmes à la ville de Liu-tcheou-fou, dont nous prolongeâmes les murs pendant quelque temps ; ensuite nous traversâmes une rivière sur un pont de pierre de trois arches, et nous entrâmes dans les fauxbourgs, où les mandarins avoient préparé notre Kong-kouan. Le gouverneur fit des présens consistant en fruits, en confitures et en viandes rôties ; ceux qui les apportèrent se donnèrent beaucoup de soins pour les placer avec symétrie ; mais au moment du départ, ils mirent tout pêle-mêle, les sucreries, la viande, et les fruits : il est difficile de se figurer combien les Chinois sont mal-propres.

Nous rencontrâmes, en arrivant ici, plusieurs pauvres, hommes et femmes, qui nous demandèrent l'aumône. Les environs de cette ville produisent du thé, et l'on y fait de bon papier. Les Chinois m'ont dit qu'il y avoit près de la ville un lac nommé Tsiao, remarquable par une montagne qui est au milieu.

L'avarice des mandarins, qui veulent toujours donner aux porteurs le moins qu'ils peuvent, nous fit rester ici trois heures avant d'avoir obtenu le nombre fixé de coulis : ces gens ne recevant que la moitié de ce qui leur revenoit, il en résultoit qu'ils s'en retournoient chez eux dès qu'ils en avoient la facilité, et que, des huit hommes nécessaires pour porter le palanquin, il n'en restoit

souvent que quatre qui parvenoient, avec peine, à faire la route : aussi voyagions-nous très-mal.

En quittant le faubourg, on passe une petite rivière sur un pont de pierre. La campagne est belle ; les habitations répandues dans les terres et environnées d'arbres, offrent de jolis points de vue. La principale culture est celle du riz et du blé.

Après avoir fait neuf lieues dans la journée, nous nous arrêtâmes à Tien-fou, dans une maison assez petite, mais fort bonne. Un mandarin à bouton bleu-clair, paroissant affable et très-honnête, vint voir l'ambassadeur pour lui offrir des peaux de moutons, en s'excusant de ne pas les avoir fait recouvrir en étoffes, et de n'être pas venu plutôt, parce que la distance des lieux et son départ précipité l'en avoient empêché.

[24.] On cultive le riz dans ces cantons. La campagne, généralement unie, ne présente qu'une seule montagne à l'horizon du côté de l'est. A neuf heures, nous passâmes la ville de Leang-tching-hien, qui a un arc de triomphe et une tour de sept étages, presque détruite. Le terrain après la ville est plat : on y voit du riz, du blé et du coton. Le village d'Ou-tching-y, où nous étions à midi, n'a rien de curieux : en général, le coup-d'œil des terres est beau, mais les maisons, qui sont toutes bâties de terre et recouvertes de chaume, ont un aspect misérable.

Un peu avant la nuit je passai sur un pont de trois arches, le mieux construit que j'aie encore rencontré : le chemin faisant des détours, mes porteurs, qui n'avoient pas de torches, m'égarèrent; mais ayant retrouvé la vraie route, j'entrai à neuf heures du soir dans notre Kong-kouan au village de Tsiang-kiao-y, après avoir fait dix lieues dans la journée. Nous vîmes une grande quantité de tombeaux en forme de buttes.

[25.] Les maisons ne sont pas en meilleur état que celles que nous avions vues précédemment, et le terrain est le même : nous passâmes quelques ruisseaux sur des ponts de briques revêtus de pierres. Après cinq lieues et demie de chemin, nos porteurs arrivèrent à Ting-yuen-hien : avant d'y entrer on voit une tour de sept étages, presque entièrement détruite. Cette ville n'offre en monumens que deux arcs de triomphe; toutes les rues sont garnies de boutiques où les gens de la campagne viennent acheter ce dont ils ont besoin. Il paroît que les ânes sont communs dans ce canton, car nous en rencontrâmes beaucoup.

La maison où nous dînâmes étoit dans le faubourg; elle avoit plusieurs corps-de-logis et de grandes cours. Disposé à partir, M. Vanbraam se mit dans son palanquin, où il demeura fort long-temps en attendant les coulis; mais voyant qu'ils n'arrivoient pas, il rentra, et nous nous

déterminâmes à demeurer dans cet endroit. Ce retard provenoit de ce que les porteurs n'étant pas payés, aucun n'avoit voulu marcher avant d'avoir reçu son argent. Les mandarins de la ville et les nôtres se rendirent chez l'ambassadeur pour l'engager à se mettre en route, prétendant qu'il n'y avoit que peu de chemin à faire; mais ayant été trompé très-souvent sur les distances, M. Titzing se décida à rester, et leur recommanda de tenir une autre fois les coulis prêts.

Nous vîmes en nous promenant au-dehors de la ville, un grand nombre de sépulcres entourés d'arbres. MM. Vanbraam le jeune et Dozy ayant trouvé un étang glacé, se mirent à patiner: ce spectacle amusa beaucoup les Chinois, qui en parurent fort étonnés.

L'ambassadeur et M. Vanbraam eurent enfin leurs lits; mais pour nous, nous fûmes obligés de coucher sur des planches ou sur des espèces de lits faits de cordes entrelacées, sur lesquelles nous fîmes étendre de la paille: à ce désagrément il fallut joindre celui de n'avoir rien à changer, et de boire de l'eau, les malles et les caisses de vin n'étant plus avec nous. Telle est la manière dont les Chinois traitent les étrangers assez bons pour venir les visiter. Il est vrai qu'avec eux il faut être ferme, et ne jamais leur céder lorsqu'on a le droit d'en exiger quelque chose.

[26.] Il faisoit moins froid le matin. La campagne unie offroit des montagnes dans l'ouest. Le terrain assez bon d'abord devient mauvais, et nous traversâmes une étendue de deux à trois lieues remplie de bruyères, et de pierres semblables à du grès, qui se détachent par feuillets.

Les terres, après ces espèces de landes, sont meilleures, et l'on y cultive du blé; la route est fréquentée, et nous trouvâmes des ânes, des mulets et une litière: nous ne vîmes qu'un foible ruisseau, sur lequel est bâti un pont d'une seule arche; après l'avoir passé, nos porteurs entrèrent dans le bourg de Hou-chang-y, dont la rue principale est garnie de boutiques.

Dans l'après-midi nous trouvâmes des chemins larges et bordés de gros arbres et de saules, qui faisoient un superbe effet: la vue étoit très-belle, mais en partie gâtée par l'aspect misérable et chétif des maisons des paysans.

Le terrain paroît sec et foiblement arrosé, aussi les Chinois ont-ils pratiqué des étangs pour conserver les eaux et entretenir la fraîcheur dans les champs de blé et de millet.

Quoique nous n'eussions fait que sept lieues dans la journée, les chemins étant gras et difficiles à marcher à cause du dégel, nous n'arrivâmes qu'à la nuit dans les fauxbourgs de la ville de Lin-hoay-hien.

[27.] En quittant la ville nous passâmes *le* Hoay-ho, sur un pont de cinquante bateaux. La campagne est la même que précédemment; on rencontre beaucoup d'ânes et de mulets dans les chemins. Après avoir déjeûné au village de Hao-kang-pou, je quittai ma chaise et je montai à cheval pour mieux considérer le terrain ; il est uni et les paysans y font croître du blé et du millet. Nous traversâmes deux villages dont les maisons étoient très-mauvaises, et nous rencontrâmes dans les champs des moutons, et des chèvres fort petites. Bientôt nous vîmes une large rivière sur laquelle est construit un pont en pierres et en briques, de quinze arches, long de cinq à six cents toises sur une vingtaine de pieds de largeur. Après ce pont, qui est fort dégradé, la campagne est belle; elle paroît fertile et bien arrosée, car nous passâmes encore une rivière assez large sur un bac avant d'être au bourg de Kou-ching-y, où nous nous arrêtâmes après avoir fait onze lieues.

[28.] L'ambassadeur partit avant le jour. Nous eûmes, M. Dozy et moi, beaucoup de peine pour nous procurer des chevaux; et pendant que nous étions occupés à en chercher de tous côtés, toutes les personnes attachées à l'ambassade s'en allèrent, de sorte que, lorsque nous revînmes au logis, il n'y avoit plus personne. L'heure s'avançoit,

les mandarins étoient tous en route, à l'exception d'un seul; nous allâmes donc à l'endroit où étoit sa suite, et nous détachâmes deux chevaux : aussitôt grande rumeur parmi les Chinois, qui crient et tâchent d'effaroucher nos montures; mais s'étant portés vers le mandarin qui vint à paroître, le chemin se trouva libre; nous partîmes alors au grand trot, et nous joignîmes en peu de temps l'ambassadeur.

La campagne est plate; les murs des maisons sont de terre. Le sol est léger, et la principale culture est celle du blé, du millet et de la patate douce. Les chemins sont fort beaux et garnis d'arbres; mais ce qui est inconcevable, c'est qu'on ait laissé construire dans certains endroits des boutiques qui en occupent presque la moitié, et qu'on ait même permis de creuser au milieu, des puits au rez de terre, dans lesquels un cavalier peut tomber et se tuer en courant pendant la nuit. Si les Chinois ne sont pas plus soigneux pour les routes, ils ne le sont pas davantage pour les ponts, car nous en trouvâmes plusieurs sans parapets, avant que d'être au bourg de Hoa-tchang. Le même chemin continue après le bourg : nous rencontrâmes des ânes, des mulets et des litières avant de parvenir dans les faubourgs de la ville de Nan-sou-tcheou. La maison où l'on nous conduisit étant détestable, nous nous en plaignîmes au

mandarin, qui sortit avec nous pour en chercher une plus convenable. On voit une tour à trois étages, et presque détruite, avant d'entrer dans la ville; et après avoir dépassé la porte, on trouve un arc de triomphe, des maisons de peu d'apparence, des jardins et de grands terrains vagues et abandonnés. Nous ne tardâmes pas à trouver un autre Kong-kouan, grand et spacieux, dans lequel nos mandarins s'étoient proposé de loger à notre place, ce qui parut aux excuses qu'ils nous firent, en donnant pour raison qu'il y avoit eu un mal entendu; mais nous ne prîmes pas le change.

[29.] Il geloit très-fort le matin. Nous espérions être en route de bonne heure; mais notre guide nous ayant promenés inutilement dans toutes les rues, nous fûmes forcés de retourner à notre maison pour en prendre un plus expert, et il étoit déjà sept heures lorsque nous quittâmes la ville. A sa sortie, on trouve un pont très-bien fait et plusieurs maisons : les chemins sont beaux et bordés d'arbres; le terrain est bien préparé pour y semer du blé et du millet. La campagne est unie, on voit des montagnes à une lieue de distance; une d'elles avoit à son sommet une maison : nos Chinois n'ont pu nous dire si c'étoit un fort ou un simple édifice.

Arrivés au village de Tsong-tchang, nous le

quittâmes bientôt. Le terrain est ensuite mêlé de collines arides : néanmoins le chemin est très-beau ; de temps en temps on passe de petits ponts d'une seule arche.

La route nous ayant conduits dans un bourg où se tenoit un marché, nous y vîmes des bœufs, des provisions en grains et divers objets utiles aux paysans, qui y étoient en assez grand nombre.

Pendant l'après-midi, les vents soufflèrent du sud, et il fit très-doux ; mais les collines venant à s'ouvrir, ils sautèrent au nord et l'air devint très-froid.

Après une route d'onze lieues, nous nous arrêtâmes au village de Tou-chan-y : on passe, en entrant sous un arc de triomphe, un autre reste à droite. Descendus dans notre Kong-kouan, nous fûmes voir ces deux monumens, qui sont en assez bon état. Derrière celui qui est à droite, dans une cour fermée par de vieux murs, on trouve une pierre debout, posée sur un piédestal, et plus loin une petite pagode fort sale, et qui n'a d'autre rareté qu'une pierre semblable à celle qui est dans la cour : c'est un poudding taillé et poli ; la pierre est belle et ressemble à la brèche d'Alep ; les cailloux qui la composent sont ronds, jaunâtres et liés par un mastic gris et noirâtre plus ou moins foncé.

Nous aperçûmes dans la journée, au milieu des

champs, plusieurs massifs de pins disposés en allées, occupant un terrain considérable et entourant de petites élévations de terre. Des pierres plates chargées d'inscriptions, placées soit en avant, soit sur ces élévations, indiquoient la qualité et le nom de la personne à laquelle appartenoit le tombeau *(n.° 35)*.

Un mandarin décoré du bouton rouge, vint le soir visiter l'ambassadeur, et lui dit qu'il étoit chargé de l'accompagner pendant un certain temps.

[30.] La campagne est unie et foiblement ombragée par un petit nombre de pins; le terrain paroît sec et aride, malgré le voisinage des hauteurs: nous fûmes bientôt entourés de ces mêmes montagnes, sur l'une desquelles on voit un fort nouvellement réparé, et qui domine tous les environs.

Le chemin devint très-mauvais, quoiqu'il fût pavé, et nos chevaux eurent beaucoup de peine à marcher; mais, dégagés promptement d'entre les hauteurs, nous fûmes frappés d'un point de vue superbe.

La ville de Pe-tsiu-tcheou se présenta devant nous, ayant derrière elle un grand lac, d'où s'élevoient plusieurs collines boisées et garnies d'habitations. Le terrain en avant de la ville est couvert d'une infinité de tombeaux, dont la forme différente et singulière, loin d'offrir un coup d'œil désagréable

et de rappeler de sinistres idées, flatte infiniment la vue; les uns sont en forme de vases et de pyramides, les autres imitent en petit les tours qui sont auprès des villes, et comptent comme elles cinq et sept étages. Plus loin, un fort bâti sur une montagne, une grande tour de sept étages et des tortues en pierre portant sur le dos des blocs considérables, ajoutent au site pittoresque de ces beaux lieux *(n.° 36)*.

C'est à regret que nous quittâmes ce charmant endroit, que le temps ne me permit pas d'esquisser; car, occupé à considérer la foule d'objets qui s'offroient à mes yeux, les momens s'écoulèrent rapidement, et il fallut pénétrer dans le faubourg. On voit en y entrant plusieurs arcs de triomphe; ils sont construits avec soin, ainsi que les maisons, dont les toits sur-tout sont remarquables par leurs bords recourbés, ornés de moulures et de petits chiens en pierre.

Tous les habitans de la ville, paisiblement rangés devant leurs maisons, nous regardèrent sans parler; et, ce qui étoit arrivé bien souvent ailleurs, pas un d'eux ne se permit de rire, quoique notre costume étranger dût les surprendre beaucoup, puisque jamais Européen n'avoit passé chez eux. La seconde porte de la ville ressemble à la première: après l'avoir passée et une partie du faubourg, nous entrâmes dans un Kong-kouan vaste et bien bâti.

Pendant notre dîné, dont le millet cuit avec du sûcre fut la meilleure et la principale partie, nos mandarins vinrent rendre visite à l'ambassadeur, et l'engagèrent à continuer sa route en charrettes. Nous demandâmes à les voir ; mais cela n'étant pas possible, ces voitures restant de l'autre côté de la rivière, M. Titzing, qui craignit qu'elles ne fussent trop fatigantes, demanda des litières. A cette proposition, les mandarins ayant objecté la difficulté d'en trouver, et l'usage qui ne permet pas aux hommes de s'en servir (ce qui étoit faux, ainsi que nous l'apprîmes dans la suite), l'ambassadeur et M. Vanbraam se déterminèrent à conserver leurs palanquins, et nous, nous prîmes le parti de monter en charrettes.

En sortant du faubourg, le terrain est élevé et forme une espèce de terrasse le long de la rivière, d'où l'on est obligé de descendre par une rampe pour arriver au bord de l'eau. Il s'étoit rassemblé dans cette place un bon nombre de curieux pour nous voir monter dans les bateaux qui nous servirent à passer le fleuve Hoang-ho. Ses eaux sont jaunes, fort sales, et charioient pour le moment des glaçons : il peut avoir de trois à quatre cents toises de largeur.

Remontés à cheval, nous arrivâmes bientôt dans la maison où étoient les charrettes ; mais quelle fut notre surprise de voir des espèces de tombereaux

couverts en nattes et ouverts par-devant, enfin si détestables, que les soldats Hollandois ne voulurent pas s'en servir *(n.° 37)*.

Le chemin, après le bourg, passe entre des collines arides : la rivière reste à gauche ; elle étoit peu considérable ; mais il paroît que, dans certains temps, elle couvre un grand espace de terrain. Les collines disparurent ensuite, et la campagne devint unie.

La route fit plusieurs détours dans l'après-midi, et nous conduisit à une longue chaussée aboutissant à un pont en pierre, d'une longueur considérable, sur vingt-cinq à trente pieds de largeur. Ce pont a plusieurs arches, mais la rivière n'en occupoit alors que trois ou quatre ; le parapet est en pierres, dont quelques-unes sont tombées, et de distance en distance on voit des lions, des tigres et d'autres figures d'animaux. Un arc de triomphe est élevé à l'entrée, et un autre à la sortie de ce pont, qui est pavé en pierres plates, ainsi que les chaussées qui y conduisent des deux côtés. Avant comme après le pont, nous vîmes peu d'habitations, mais toujours entourées d'arbres, suivant l'usage ; enfin, après avoir fait douze lieues dans la journée, nous nous arrêtâmes au village de Ly-kong-y, dont toutes les maisons étoient fort misérables.

[31.] Nous traversâmes le matin plusieurs

ruisseaux sur des ponts d'une arche : cependant, le terrain paroît sec et aride ; il est coupé par des bancs de pierre noire. La campagne est unie, et l'on y cultive le blé et le millet.

Après le village de Han-tchang-tcha, nous rencontrâmes des brouettes à voile ; cette voile est dressée sur un bambou placé en avant de la machine, et de petites cordes attachées sur les bords à un pied de distance, servent au conducteur à l'orienter *(n.° 38)*.

Lorsque l'on considère le peu de proportion qui existe entre la charge et la voilure, on en conclut que la voile, enflée par un vent arrière, ne peut pousser efficacement la brouette, et encore moins si le vent vient à varier. En premier lieu, le vent restant toujours de l'arrière, agit peu s'il est modéré ; et s'il fraîchit, alors la voile et le mât n'étant pas proportionnés au poids et à la résistance, tout se casse, ou le conducteur est obligé de carguer sa voile. Dans le dernier cas, le vent faisant incliner la machine, et par conséquent la pesanteur du poids n'agissant plus perpendiculairement sur la roue, il faut une grande force de la part du conducteur pour tenir la brouette en équilibre. Tout cet échafaudage est d'une très-petite utilité, ou, pour mieux dire, tout-à-fait inutile. Les roues des brouettes sont plus grandes dans ce canton ; mais le bord en étant toujours très-étroit à la circonférence,

circonférence, les Chinois, pour l'élargir, l'entourent d'une sangle : ils placent aussi deux morceaux de bois de chaque côté de la roue, pour la nettoyer lors qu'il y a de la boue. M. Vanbraam s'extasioit de l'invention des voiles et des brouettes Chinoises; cependant, en les examinant attentivement, on n'y voit rien qui puisse causer cette admiration.

Si les Chinois ne se montrent pas fort avancés en mécanique dans la construction des brouettes, ils le sont encore moins dans celle des charrettes : elles sont étroites, fort pesantes, et supportées par des roues petites et sans rais; en un mot, on ne peut rien voir de plus mal fait. Le poids est placé au-dessus des roues, et partie en dehors; de sorte que le moindre choc ou la plus petite pierre peut renverser la voiture, ce dont j'ai été le témoin plusieurs fois. Ces charrettes, employées ordinairement pour porter de pesans fardeaux, servent aussi aux Chinois dans leurs voyages, et ils s'y trouvent parfaitement à leur aise. Les brouettes sont plutôt réservées pour le menu bagage et pour le transport des femmes et des enfans; dans ce cas on les couvre d'une grande natte, qui met toute la famille à l'abri du soleil ou de la pluie. Lorsque le poids est trop pesant, on ajoute pardevant, comme je l'ai déjà dit, un second brancard, et souvent même on attache tout-à-fait en

avant un âne qui aide à tirer la machine : ce moyen, beaucoup plus simple que la voile, est plus sûr et plus expéditif.

Nous passâmes, l'après-midi, dans un village et sur un pont de bateaux construit sur le canal impérial. La campagne coupée par quelques collines arides, devient meilleure et paroît bien cultivée; les habitations répandues dans les terres sont en plus grand nombre, mais pauvres et misérables. Dans une route de neuf lieues, nous ne vîmes qu'un arc de triomphe en bois, et une tortue en pierre avant d'arriver au village de Cha-keou-tsang.

Nous entrâmes le soir dans le Chan-*tong* : le peuple de ces cantons paroît moqueur, et rit souvent sans sujet.

[1.er JANVIER 1795.] Nous commençâmes l'année par nous lever de grand matin. L'ambassadeur partit à trois heures et nous à cinq; le temps étoit clair, le vent au nord, et il geloit fortement.

En quittant le Kong-kouan, nous portions à la main des torches; mais le froid nous les fit abandonner. La campagne, unie malgré quelques collines, est coupée par de petits ruisseaux qu'on passe sur des ponts; nous rencontrâmes des ânes et des mulets. Étant entrés à neuf heures dans un village, nous vîmes suspendues des banderoles rouges qui servoient à indiquer les maisons dans lesquelles nous devions loger : nous nous y

arrêtâmes, malgré les Chinois, et nous y déjeûnâmes.

La campagne après le village est unie, les chemins sont beaux et bordés d'arbres. Avant Tinghien, on voit une tour de sept étages : en entrant dans cette ville, nous trouvâmes beaucoup de monde rassemblé, et M. Vanbraam au milieu, se plaignant au mandarin, par le moyen de l'un de nos lingua, d'avoir été abandonné par ses porteurs, et insulté par la populace, qui lui avoit ôté son chapeau dans son palanquin. Nos mandarins étant survenus, M. Vanbraam les fit sortir de leurs chaises au grand regret de notre premier conducteur, qui dormoit profondément, et qui fut un peu déconcerté : sur leurs représentations, le gouverneur de la place fit donner de nouveaux coulis, et ordonna à un petit mandarin de nous escorter à cheval ; cela étoit nécessaire, car les Chinois paroissoient insolens ; ils nous suivirent en ricanant, et l'un d'eux mit même la main dans ma poche. Les maisons de la ville sont mauvaises ; nous en sortîmes bientôt, suivis de tous les enfans qui crioient après nous : enfin, nous en fûmes délivrés et nous continuâmes notre route à travers une campagne belle et bien unie.

Étant seul et voyant un village avec des paysans à l'entrée, je craignis de m'être trompé, et je voulus retourner sur mes pas ; mais mon cheval, qui

connoissoit le chemin mieux que moi, ne le voulut jamais; je résolus donc d'attendre, d'autant plus qu'il venoit du monde : ma surprise fut très-grande lorsque je vis que c'étoit mon cuisinier et mon domestique Chinois dans la position la plus singulière, tous deux assis, et paroissant fort à leur aise sur une brouette conduite par un seul homme! M'ayant dit que j'étois en bonne route, je laissai partir mon cheval, qui ne tarda pas à arriver au village de Pe-cha-Ho, où étoient déjà plusieurs Hollandois. M. Vanbraam et son neveu nous suivirent de près : le premier, qui étoit gros et replet, fut obligé de venir à pied, ses porteurs ayant laissé tomber son palanquin qui s'étoit brisé. Il ne voulut pas continuer jusqu'à ce que sa chaise fût raccommodée; nous le laissâmes donc et nous partîmes son neveu et moi. Le chemin fut pendant quelque temps très-mauvais, et rempli de pierres, ensuite il devint très-bon; de grands arbres le bordoient de chaque côté.

La campagne est belle, bien cultivée et coupée par de petits ruisseaux sur lesquels on a construit de petits ponts. Nous traversâmes deux bourgs et des villages; les maisons en étoient misérables, et, ce qu'il y a de surprenant, c'est que les corps-de-garde placés à dix ly de distance [une lieue], n'étoient pas mieux bâtis. Le pays ne paroît pas extrêmement peuplé; car nous vîmes fort peu de

monde dans les villages, et point du tout dans les champs.

Parvenus à la ville de Tseou-hien, nous trouvâmes deux personnes de l'ambassade, qui, prévoyant que M. Titzing arriveroit trop tard pour faire encore les vingt ly qui restoient jusqu'à la couchée, s'étoient déterminées à rester. On les mena d'abord dans de misérables maisons, mais en ayant trouvé une fort bonne destinée pour un mandarin, ils s'y logèrent. L'ambassadeur n'arriva qu'à sept heures : on avoit déjà changé les coulis de sa chaise et il vouloit continuer; mais la nuit étant fermée et ne sachant trop s'il trouveroit une aussi bonne maison que celle où nous étions, il prit le parti d'attendre M. Vanbraam, que nous vîmes enfin arriver à huit heures dans une petite charrette, jetant les hauts cris, prétendant qu'il étoit moulu, et affirmant que jamais il ne rentreroit dans la maudite voiture qui l'avoit amené. Réunis tous autour d'un mince et fort mauvais soupé, nous ne tardâmes pas à nous coucher, non dans un bon lit, mais sur une grande estrade de bois, sans matelas ni coussins, et n'ayant pour couvertures que quelques manteaux pour nous garantir d'un vent de nord très-froid, qui pénétroit à travers les portes de notre vaste chambre à coucher.

[2.] J'abandonnai le matin mon cheval pour

prendre un palanquin, car j'étois très-fatigué. Les terres sont bien entretenues, et l'on y cultive, comme par-tout, le blé, le millet et les patates. Le chemin étoit plus fréquenté qu'à l'ordinaire; nous trouvâmes des ânes et des charrettes, mais rien de curieux sur la route ni dans les villages; nous vîmes seulement dans un bourg un pont en bon état, dont le parapet étoit formé de grandes pierres plates ornées de moulures. Arrivés à la ville de Yen-tcheou-fou, nous dînâmes dans les fauxbourgs: en les quittant la campagne est unie et belle.

Les villages qu'on rencontre sont misérables; un bourg que nous traversâmes, n'offroit rien de mieux; on trouve seulement à l'entrée et à la sortie de ces habitations, une porte avec un corps-de-garde, ou une pagode au-dessus; mais ces portes ne servent pas à fermer les villages ou à les défendre, car on peut passer en dehors et en faire le tour.

Après avoir fait quatorze lieues, nous nous arrêtâmes à la ville de Ven-chang-hien. Les habitans de ces cantons sont rieurs et paroissent méchans.

[3.] Nous nous mîmes en route par un temps clair et froid; la campagne étoit la même; nous passâmes quelques villages dont les habitations étoient très-chétives: on voit à l'entrée de plusieurs

de ces villages des maisons élevées, entourées de murs avec des créneaux; les Chinois les appellent Yn-ping; elles servent à loger une dizaine et plus de soldats, suivant leur grandeur. On trouve en outre des corps-de-garde de cinq soldats; leur demeure, composée d'une maison avec une écurie, est contiguë à une espèce de tour bâtie en pierre, élevée de vingt-cinq à trente pieds, mais moins large dans un sens que dans l'autre. Le haut du mur est terminé par des créneaux, et l'on a construit une petite maison sur la plate-forme *(n.° 40)*.

Les chemins sont larges et garnis d'arbres : un pont avec un parapet fait de grandes pierres plates avec des moulures, enchâssées dans de petits pilastres dont le haut sculpté représente une fleur ou un tigre, est tout ce que nous ayons vu de curieux avant d'être à la ville de Tong-ping-tcheou. Les murs en sont épais et bien bâtis. La porte est placée sur le côté, et donne sur une esplanade carrée, d'où l'on sort par une seconde porte. Un seul arc de triomphe, des maisons peu considérables, voilà ce qui compose cette ville, que nous traversâmes en un quart d'heure: la porte de sortie est pareille à celle de l'entrée.

Le terrain ensuite est uni et aride; il semble peu arrosé, car nous ne passâmes qu'un ruisseau, encore étoit-il à sec : comme il paroît couvrir un

grand espace dans les temps de pluies, on a construit, pour la facilité du passage, un pont d'une trentaine de petites arches de forme gothique ; je doute que les voyageurs en fassent usage, car il étoit en si mauvais état, que nos conducteurs préférèrent de passer à côté. Nous vîmes peu de temps après une colonne carrée, surmontée d'une espèce de sphinx, dont le visage rond ressembloit à celui d'un homme : il est à présumer que c'est un tombeau, tous les environs en étant remplis *(n.° 39)*. Dans le grand nombre de ceux que nous aperçûmes, un seul, qui est la sépulture d'un ancien empereur, présente une forme assez remarquable *(n.° 39)*. On voit au fond un petit arc de triomphe en pierre, et des figures de mandarins, de tigres et de beliers, qui sont placées en avant de chaque côté. Les mandarins ont des espèces de capuchons, et tiennent à la main un Kuey ou morceau de pierre long et étroit tel que les portoient les magistrats dans l'ancien temps : toutes ces figures sont en pierres et fort endommagées.

On ne rencontre ensuite, pendant long-temps, que quelques corps-de-garde et des cabanes. Le terrain est aride ; il est resserré entre des montagnes composées de bancs de pierres semblables au grès, et couchés horizontalement. Le chemin étant creusé de dix à douze pieds entre des petites hauteurs

sablonneuses, nous fûmes très-incommodés par la poussière, qui ne cessa qu'en arrivant à la ville de Tong-o-hien, dont les murs sont assez bons, mais les maisons très-mauvaises : cette ville est renommée par ses fabriques de colle de peau d'âne. Après nous être reposés un instant dans notre Kong-kouan, nous nous remîmes en route; le terrain est meilleur, plus uni et mieux cultivé après la ville : nous avions fait dix-neuf lieues dans la journée, lorsque nous nous arrêtâmes à Tong-ching-y.

[4.] En quittant notre Kong-kouan le matin, nous trouvâmes la campagne unie sauf quelques hauteurs. Le terrain étant sec et sablonneux, la poussière étoit très-considérable; les villages, dont les maisons sont faites avec des briques séchées, avoient l'air misérable; les pagodes même, qui, dans les autres provinces, nous parurent toujours mieux bâties que les habitations des particuliers, sont ici extrêmement délabrées. Nous ne vîmes rien de curieux à Yu-ping-hien : le chemin après cette ville est assez fréquenté; on rencontre des litières portant des hommes et des femmes, et l'on trouve des charrettes et beaucoup d'ânes et de mulets; aussi les petits enfans des villages suivent-ils avec attention ces voitures, pour ramasser dans des paniers les ordures que les animaux font sur le chemin.

Des tombeaux entourés d'arbres et de cyprès, et plusieurs sépultures plus simples, nous annoncèrent l'approche de la ville de Kao-tang-tcheou, distinguée par une tour de onze étages, qui s'élève par-dessus les murailles, et domine au loin dans la campagne; nous n'en avions pas encore vu d'aussi élevée, ni qui eût autant d'étages.

Avant d'entrer dans le faubourg, nous trouvâmes environ deux cents soldats bien équipés et rangés sur deux lignes parallèles, aux extrémités desquelles étoient placés deux petits arcs de triomphe en bois. L'ambassadeur fut salué en passant dessous. Le mandarin de la ville vint le voir dans notre Kong-kouan, et l'engagea à continuer sa route : en conséquence on nous donna de nouveaux coulis, et nous partîmes à cinq heures. La campagne est unie, mais toujours avec beaucoup de poussière. Arrivés au village de Yao-tchang, M. Titzing fut encore salué, et le même mandarin le visita de nouveau. Les Chinois de ce canton sont insolens et curieux jusqu'à l'excès; ils ouvrirent nos palanquins, en déchirèrent les toiles, et nous dirent des injures.

[5.] Nous nous étions mis en route de si bonne heure, que nous arrivâmes à huit heures à la petite ville de Ngen-hien. Nous y changeâmes de porteurs : un des miens s'étant plaint de ce qu'au lieu de leur donner de l'argent pour huit qu'ils étoient,

on ne leur en avoit donné que pour quatre, les mandarins le poussèrent si rudement, qu'il tomba et se blessa au visage; les autres n'osant plus faire de remontrances, se mirent en route; mais à peine furent-ils entrés dans la ville, qu'une partie me quitta. Je retournai vers les mandarins, qui me donnèrent quatre nouveaux porteurs, et me remirent l'argent nécessaire pour les payer, consistant seulement en cent deniers ou quinze sous pour chaque homme; rétribution bien foible pour une course de six à sept lieues. Ces pauvres gens, ainsi frustrés de leur salaire, n'osèrent rien dire; mais une fois éloignés des mandarins, ils me demandèrent l'argent, sous prétexte de manger, se le partagèrent et abandonnèrent ma chaise en ne me laissant qu'avec quatre hommes, dont un disparut bientôt après; ce qui m'auroit mis dans l'impossibilité d'avancer, si le Pan-tsay ou le gardien du Kong-kouan où je m'arrêtai, ne m'en eût fourni un nouveau, pour continuer ma route.

Les habitations des villages sont misérables; la poussière dans ces endroits est insupportable, parce que le vent étant arrêté par les maisons, elle tourbillonne, et ne se dissipe pas aussi bien que dans les chemins. Le terrain étant sec et comme de la cendre, je fus tellement incommodé de la terre extrêmement fine qu'élevoient mes porteurs en marchant, que je me vis forcé de sortir de mon

palanquin, et de marcher long-temps dans la campagne, en suivant les arbres qui bordent la route.

Nous parvînmes enfin, à trois heures de l'après-midi, dans notre Kong-kouan, au faubourg de Te-tcheou, dont les environs ne présentent rien d'extraordinaire qu'une tour à moitié détruite : ce canton est renommé pour ses chevaux. En quittant notre maison, nous fûmes suivis par la populace, qui nous dit des injures et nous jeta de la terre. Le sol est toujours le même; la campagne est plate, avec quelques maisons et des arbres de distance en distance.

Après avoir fait cinq lieues depuis *Te-tcheou*, nous parvînmes à la ville de Kin-tcheou, la première place de la province de Petchely. Nous y soupâmes et nous nous couchâmes sur de la paille, fort contens de nous en procurer, puisque nous n'avions plus de lits. On rencontre auprès des habitations que nous vîmes dans cette journée, des aires battues et des cylindres en pierre, dont les Chinois se servent pour séparer les *grains* d'avec la paille. On trouve aussi dans les villages plusieurs pierres unies placées horizontalement pour monder le millet; elles sont percées au *milieu* et traversées par un morceau de bois, auquel est attachée une pierre cylindrique mue par un homme, ou plus souvent par un âne dont on

couvre les yeux pour qu'il ne s'étourdisse pas en tournant.

[6.] Même coup-d'œil que celui de la veille. Les maisons des villages sont construites en terre et paroissent misérables ; elles sont peu élevées et le toit est bas et presque rond. Les maisons des villes ne sont pas meilleures, car à peine en vîmes-nous une passable à Fou-tching-hien. La seule bonne chose que nous eûmes dans cette ville, fut le lait qu'on nous servit.

Ennuyé des embarras continuels qu'on éprouve avec les porteurs, je quittai mon palanquin pour monter en charrette. La campagne est plate ; la poussière toujours très-forte : de temps en temps on voit quelques mauvais villages et des pagodes abandonnées et absolument ruinées. Le bourg de Fou-tchang-y que nous traversâmes, ne nous montra rien de plus beau : tout est sec et poudreux dans ces cantons ; on diroit qu'on a jeté de la cendre sur les maisons.

Nous avions fait treize lieues quand nous arrivâmes aux faubourgs de la ville de Yen-hien : nos conducteurs vouloient nous faire passer outre ; mais nous ne voulûmes pas aller plus loin, le temps étant trop froid.

Les mandarins donnèrent à l'ambassadeur et à M. Vanbraam des capotes de camelot, fourrées de peaux de renard, et une vingtaine d'autres doublées

de peaux de mouton. Les Hollandois se décidèrent enfin à prendre des charrettes, les mandarins les trompant souvent sur les distances, et les chevaux d'ailleurs n'étant pas toujours en état de faire de longues courses. Notre soupé fut si mauvais, que nous ne pûmes rien prendre. C'est l'usage dans cette province de construire dans les chambres une élévation en briques d'un pied et demi de hauteur sur six pieds de largeur; elle tient toute la profondeur de la salle, et forme une espèce de lit sur lequel on se couche: nous y fîmes étendre une partie des capotes, et le reste nous servit de couvertures.

[7.] Dès quatre heures du matin, placés deux à deux dans nos charrettes, que nous avions garnies de capotes, nous nous mîmes en route. Le terrain est sec, et rempli de poussière. Les chemins sont garnis d'arbres, c'est ce qu'il y a de mieux: les maisons ont un air misérable, et paroissent pour ainsi dire bâties avec de la cendre; les pagodes sont délaissées, les dieux renversés et exposés aux injures du temps. Tel est le coup-d'œil que nous eûmes avant d'entrer dans la ville de Hokien-fou. Nos charretiers s'étant égarés, nous passâmes dans beaucoup de rues. On trouve quelques portes de maisons construites en briques et des habitations de peu d'apparence; celle où nous logeâmes appartenoit au Gouvernement; elle sert

pour les examens : aussi voit-on, en entrant, une grande quantité de petits piliers en briques qui tiennent lieu aux étudians de tables pour écrire. Nous parcourûmes le bâtiment, qui est vaste et qui contient un grand nombre de salles; elles ont, pour la plupart, des estrades ou lits en briques.

Après avoir mangé quelques fruits, nous remontâmes dans nos tristes et incommodes voitures : nous y étions fort mal à notre aise, et sur-tout bien ballottés ; les cahots nous jetoient souvent l'un contre l'autre, et nous avions beaucoup de peine à éviter les contre-coups, malgré toutes nos capotes : la charrette étant courte, nos pieds étoient en dehors ; à cet inconvénient désagréable il fallut ajouter celui d'être couverts d'une poussière fine, qui se tamisoit à travers les nattes qui couvroient la voiture, et qui se mêloit avec celle qui entroit par devant ; car n'ayant point de jour sur les côtés, nous tenions ouverte la partie antérieure pour pouvoir examiner la campagne. Tels sont les carrosses et les diligences de la Chine ; cependant les mandarins et leurs femmes s'en servent pour voyager ; ils y tiennent plusieurs ensemble et paroissent y être très-commodément, tant l'habitude a d'influence sur les hommes.

A mesure que nous avançâmes, le coup d'œil devint plus misérable : la campagne est unie, mais sèche et sablonneuse. Nous arrivâmes à sept heures

du soir à la ville de Jin-kieou-hien, que nous quittâmes bientôt pour continuer notre route. Enfin après avoir fait dix-neuf lieues, nous entrâmes au faubourg de Hion-hien; aucun de nous ne se coucha, nos conducteurs ne voulant s'arrêter que fort peu de temps.

[8.] On devoit changer ici les charrettes, les nôtres nous avoient quittés, et il faisoit déjà jour, qu'aucune voiture ne paroissoit. Voulant continuer notre route et n'ayant aucun moyen pour nous faire donner ce dont nous avions besoin, nous nous servîmes d'un expédient sûr dans ce pays, ce fut de prendre le bonnet du Pan-tsay, *ou* gardien du Kong-kouan, bien résolus de *ne le rendre* que lorsque nous aurions des charrettes : il fit d'abord quelque difficulté; mais voyant qu'il n'avoit rien à gagner avec nous, il prit le parti d'en aller chercher : quand elles furent arrivées, nous lui rendîmes son bonnet, et l'on peut croire qu'il fut très-content de nous voir hors du logis.

Montés dans nos nouvelles voitures, tout aussi mauvaises que celles de la veille, nous traversâmes la ville, qui ne nous offrit rien de remarquable, excepté quelques arcs de triomphe : la rue principale étoit garnie d'arbres. Au-delà de la ville la campagne est unie, et les habitations mauvaises. La poussière augmenta à un tel point, que nous fûmes obligés de fermer le devant de notre

notre charrette, et de n'y laisser qu'une petite ouverture pour examiner la route. Nous suivîmes ensuite, pendant quelque temps, les bords d'une petite rivière ; elle étoit gelée, et des Chinois, assis deux à deux sur une espèce de civière, s'y faisoient traîner par un seul homme : d'autres traîneaux portoient les bagages. Peu de temps après nous arrivâmes près de la ville de Sin-tching-hien ; nous logeâmes dans une pagode dont on avoit fait un Kong-kouan. On voit encore dans la cour une salle avec quelques Poussa ou dieux. Cette maison étoit bonne, et l'une des meilleures que nous eussions eues jusqu'alors. Les Chinois en furent très-serviables. On aperçoit en dehors les murs d'un grand jardin, avec des bâtimens et un terrain planté d'arbres; il est séparé des maisons par un fossé sur lequel on a construit deux petits ponts.

Dans l'après-midi, la route que nous parcourûmes étoit bordée d'arbres, mais mal entretenue et remplie de trous et de fondrières causés par les eaux ; les voitures, pour les éviter, passèrent dans la campagne. Je fus très-étonné que, dans un pays où l'agriculture est si fort recommandée, et sur-tout si soignée, les voyageurs eussent aussi peu d'égards pour les terrains cultivés : lorsque le chemin est gâté, ou lorsqu'il fait un coude considérable, les charrettes, les chevaux et les gens de

pied passent à travers les terres labourées pour abréger la route ou s'en faire une meilleure, s'inquiétant fort peu si le grain est levé ou déjà grand.

Arrivés dans notre Kong-kouan, à l'entrée du faubourg de la ville de Tso-tcheou, après avoir fait onze lieues et demie, nous y attendîmes long-temps pour nous procurer de mauvais sucre et une assiette de millet à moitié cuit. Nos conducteurs vouloient nous faire demeurer; mais le desir de terminer notre voyage nous engagea à continuer.

[9.] Nous partîmes de si grand matin, que nous ne distinguâmes rien en traversant la ville. Le temps étoit froid; je pensai cependant *étouffer* dans la charrette, soit à cause de la gêne que j'éprouvois, soit à cause de la chaleur occasionnée par nos capotes de peaux de moutons; je fus obligé d'ouvrir mes habits et de prendre l'air: la fraîcheur me remit peu à peu.

Nous étions au jour en rase campagne. Le terrain est comme de la cendre; les chemins sont bordés d'arbres et toujours remplis de poussière: on voit quelques habitations éparses dans les champs. Nous passâmes quelques mauvais villages, dont les maisons étoient basses et les toits presque plats; mais ce qu'on ne croiroit pas, c'est que les corps-de-garde sont dans un état également pitoyable; en un mot, le coup d'œil est tout-à-fait misérable. Nous découvrîmes de loin

la ville de Fang-chan-hien; elle nous restoit à gauche, et sur la droite nous avions un grand jardin entouré de murs : il paroît bien planté, et l'on y distingue les toits de plusieurs pavillons. Nous passâmes une hauteur où il y avoit beaucoup d'arbres, des maisons, et sur le côté des jardins qui dépendent d'une pagode. Le chemin tourne beaucoup; nous y rencontrâmes des brouettes, et un dromadaire portant des moutons : enfin, après avoir traversé encore un village et suivi les murailles de Leang-hiang-hien, qui a en dehors une tour de cinq étages, nous descendîmes dans un Kong-kouan adossé aux murs et vis-à-vis des portes de la ville; la maison étant passable, nous espérions y trouver quelque chose à manger, mais nous fûmes forcés de nous contenter de trois œufs chacun, avec un peu de riz. Après ce repas, un peu frugal pour des gens à qui les lourds mouvemens des charrettes faisoient faire une prompte digestion, nous continuâmes notre route.

Le terrain est uni et toujours plein de poussière. La route n'offre rien de curieux; elle passe dans quelques petits villages et près d'un grand pont en pierre, de trois arches, presque détruit, bâti à l'entrée de Tchang-tsin-kien. La principale rue de ce bourg est formée d'une jolie pagode et de maisons, dont plusieurs paroissent assez bonnes:

le chemin est pavé de grandes pierres; nous nous en aperçûmes sensiblement aux secousses violentes de la charrette, et ce fut avec un grand plaisir que nous vîmes la fin du bourg et de son mauvais pavé.

Le sol ensuite est moins sablonneux et plus ferme : on parvient peu après sur une petite hauteur, d'où l'on découvre Fey-ching-hien, dont les murs et les pavillons, qui paroissent nouvellement réparés, font un bel effet.

Nous trouvant peu éloignés de cette ville, nous ne fûmes pas long-temps à arriver auprès d'un pont sur lequel on passe avant que d'y entrer. Ce pont est pavé de grandes pierres et garni de parapets très-bien travaillés; ils sont formés de dalles longues d'environ cinq pieds, épaisses de six à sept pouces, et hautes de trois pieds, enchâssées dans des petits piliers carrés, dont la partie supérieure représente la figure d'un animal. Le pont est en bon état, et peut avoir près de deux cents pas de longueur : on a bâti à sa sortie deux jolis pavillons, dont les toits sont couverts en tuiles vernissées.

Un quart d'heure nous suffit pour traverser la ville dans une de ses extrémités; les maisons sont basses et sans apparence : le sol est noirâtre. Nous rencontrâmes quelques dromadaires qui portoient des fardeaux.

Le chemin après la ville va en montant, et il ne faut pas beaucoup de temps pour arriver sur une éminence d'où l'on jouit d'une fort belle vue. On voit sur la gauche un pavillon carré à deux étages, environné d'un mur avec quatre portes; par derrière, des murs avec des jardins boisés; et dans l'enfoncement, un grand arc de triomphe consistant en trois arcades avec un pilastre entre chaque arcade. Ce monument élevé en l'honneur de l'empéreur actuel, est construit en pierres; il peut avoir cinquante pieds de hauteur, il est couvert, et le toit du milieu est plus élevé *(n.° 1)*.

Un chemin large d'environ vingt pieds, pavé de grandes pierres plates, commence à peu de distance en avant de cet arc de triomphe, et continue durant l'espace d'une lieue et demie dans la direction de Peking; mais la nuit qui survint nous empêcha de distinguer les objets; et ce ne fut qu'avec difficulté que nous pûmes apercevoir des arbres et quelques maisons de distance en distance. Enfin, après douze lieues de route, nos charretiers s'arrêtèrent dans le faubourg de la capitale à sept heures du soir.

L'usage étant de fermer les portes des villes Chinoises au coucher du soleil, nous vîmes le moment où nous serions forcés de rester dans la rue, et ce ne fut pas sans peine que nous obligeâmes l'officier d'un très-petit corps-de-garde,

placé en avant de la porte de Peking, à nous faire conduire dans un prétendu Kong-kouan qui n'étoit tout simplement qu'une mauvaise auberge, si misérable que, malgré notre argent et les recherches de nos domestiques, nous ne pûmes réussir à nous procurer la moindre chose pour notre soupé, et que nous fûmes obligés de nous contenter tous les cinq d'une petite portion de vieux biscuit que j'avois par bonheur dans ma poche. C'est ainsi que, les os à moitié brisés, couverts de poussière et presque affamés, nous arrivâmes enfin à Peking, après une route de près de six cents lieues achevée en quarante-neuf jours.

Telle est la manière de voyager à la Chine : j'ai cru devoir entrer dans quelques détails sur ce que nous avons éprouvé pendant notre marche, afin que les Européens qui seront curieux de faire, après nous, le voyage de Peking, puissent, en lisant ce journal, connoître quelles précautions ils doivent prendre; et il en faut beaucoup avec les Chinois, qui, habitués à leur manière de vivre et à leurs charrettes, trouvent très-naturel que les étrangers s'y accoutument. On ne doit demander aux Chinois que des choses raisonnables et justes; mais une fois qu'on est convenu avec eux d'un point, il n'en faut absolument pas démordre : la fermeté et le sang-froid les déconcertent, mais

l'irrésolution les enhardit. Je crois que nous aurions pu être mieux, et qu'il dépendoit de nous d'être traités un peu plus honorablement.

Le voyage de Peking n'est pas impraticable, il n'est que long et fatigant, et je ne suis pas entièrement de l'opinion de deux missionnaires *(a)*, dont l'un veut persuader qu'on ne peut l'entreprendre que par un motif de religion, et non de curiosité; et l'autre avance qu'on ne rencontre rien dans toute la route qui mérite de fixer l'attention, enfin, qu'on ne voit aucun édifice remarquable; excepté certaines pagodes dont la beauté ne consiste que dans quelques mauvaises peintures. Je pense bien différemment, car, sous tous les rapports, le voyage de Quanton à Peking présente une infinité de choses curieuses et intéressantes.

[10.] Renfermés dans nos charrettes dès sept heures du matin, nous nous étonnions de ne pas partir; mais une dispute violente tenoit tout notre monde en suspens : le maître de l'auberge vouloit faire payer à notre lingua Chinois, deux cents deniers, ou trente sous par tête; celui-ci s'y refusant, nos deux personnages transportés de colère et semblables à deux coqs animés, penchoient de temps en temps la tête l'un contre

(a) Missionnaires, *tom. VIII, pag. 91.* Lettres édifiantes, *tome XXII, pag. 493.*

l'autre, et se disoient mutuellement en criant de toute leur force, *coupe si tu l'oses :* notre lingua qui comprit qu'il seroit le plus foible, prit le parti de monter dans sa voiture, où, retranché comme dans un fort, il invectivoit de là tout à son aise l'hôte de la maison, sur lequel les mots d'*ambassade* et d'*ambassadeur*, ne faisoient pas la plus légère impression. Ennuyé de ces cris, et bien plus de ce retard inattendu, je descendis de la charrette armé du fouet de mon *cocher*, je m'avançai vers la porte, et faisant sauter la barre de bois qui la tenoit fermée, je rendis le chemin libre à toutes nos voitures, qui, défilant devant notre aubergiste étonné, sortirent sans rien payer. Il étoit temps, les portes de la ville venoient de s'ouvrir, et la foule étoit considérable. Nos cochers s'empressèrent de prendre rang, et dans un moment nous nous trouvâmes en face de la porte occidentale de la ville Chinoise de Peking, appelée Kouang-ning-men.

Les murailles de Peking sont en pierres, et en bon état; elles peuvent avoir vingt-cinq pieds de hauteur, sur une largeur de vingt pieds par le bas, et sur une douzaine de pieds par le haut. Il y a un fossé en avant de la porte, qui paroît régner le long des murailles. L'ouverture par laquelle on entre est en briques et voûtée; les battans de la porte sont de bois épais, recouvert par des lames

de fer attachées avec de gros clous; une longue pièce de bois qui se pose dans la journée sur deux pierres mises exprès le long du mur, sert à la fermer. Lorsqu'on a dépassé la première porte, on se trouve dans une grande cour, d'où l'on sort par une autre porte semblable à la première, et surmontée comme elle d'un gros pavillon.

La rue dans laquelle nous entrâmes est une des principales de la ville Chinoise. Notre surprise fut extrême en voyant finir le pavé qui commence à une lieue et demie en avant de Peking, et de ne trouver ici qu'un sol ferme, noirâtre et ressemblant à de la brique pilée, mêlée avec du charbon de terre. La poussière en avoit le goût: elle étoit considérable, et l'on pouvoit à peine distinguer les objets à dix pas. La rue est large et bordée des deux côtés par des boutiques, mais dont l'irrégularité fait un mauvais effet, les unes étant plus ou moins élevées, et les autres plus ou moins avancées: à côté de boutiques chétives on en voit d'autres fort grandes, ornées de sculptures en bois vernies et dorées; de grands pilastres sont placés en avant des boutiques et leur servent d'enseignes, mais ces piliers ne flattent pas la vue quoiqu'ils soient décorés et bien peints. Il nous a été impossible d'estimer la valeur des marchandises contenues dans ces boutiques, parce qu'elles étoient exactement fermées à cause de la poussière. On

peut le croire, car la rue étoit remplie de paysans, de porteurs, de charrettes et de voitures à deux roues couvertes en drap bleu, traînées par un cheval. Dans cette foule se trouvoient plusieurs files de dromadaires conduits par un Chinois qui dirigeoit le premier avec une corde : ces animaux paroissoient fort doux ; ils sont peu chargés, et néanmoins marchent lentement. Pour surcroît d'embarras, une petite voiture arrêtée presqu'au milieu du chemin pour faire manger le cheval, forçoit tout le monde de se déranger, mais personne ne la fit ôter ; police bien extraordinaire, et à laquelle nous ne nous serions pas attendus dans la capitale.

Après avoir marché pendant quelque temps, nos cochers tournèrent sur la gauche ; cette nouvelle rue est aussi large que la première, mais élevée au milieu et avec deux bas côtés : la foule diminua beaucoup, et en peu d'instans nous nous trouvâmes devant une très-petite maison où nous joignîmes l'ambassadeur et M. Vanbraam, arrivés de la veille au soir. Ils étoient entrés au coucher du soleil dans la ville Tartare ; mais le moment de fermer la porte approchant, les Chinois les avoient fait sortir, et ils étoient venus passer ici la nuit. Cette maison nous paroissant détestable, notre mandarin Tartare nous dit qu'on alloit nous conduire dans un beau logement ; en

effet, peu d'instans après, on amena deux petites voitures fort propres pour l'ambassadeur et M. Vanbraam : pour nous, nous remontâmes encore dans nos charrettes, mais avec l'espoir d'en être bientôt débarrassés. En avançant dans la rue on découvre à gauche une petite tour à plusieurs étages, sur la droite un bâtiment élevé, de forme carrée, entouré de murs avec des créneaux, et un peu plus loin des pavillons dont les toits sont couverts de tuiles vernissées. Parvenus à la ville Tartare, on voit en face de la rue et sur le rempart un superbe pavillon à trois étages avec trois rangs d'embrasures, dont douze à chaque rang : le mur forme un demi-cercle, et la porte est sur le côté, suivant l'usage : après l'avoir dépassée on arrive à une grande esplanade vis-à-vis de la porte principale qui est surmontée d'un gros pavillon à deux étages, couvert en tuiles vernissées. Les murailles de la ville Tartare paroissent un peu plus élevées que celles de la ville Chinoise, et sont en bon état. La porte s'appelle Suen-vou-men, et fait face à une grande rue aussi large que celle que nous venions de quitter ; cette rue est garnie de boutiques, et le milieu est occupé par des tentes, mais ce n'est que pour le temps de la nouvelle année : on y vend de très-bons moutons, soit entiers, soit coupés par quartiers, et une grande quantité de gibier. La poussière

est moins forte dans cette rue, un certain nombre de Chinois étant employés à l'arroser.

Plusieurs seigneurs passèrent près de nous; ils étoient portés chacun par quatre hommes dans des palanquins recouverts en drap vert: cette couleur est réservée uniquement pour les grands de la cour. Une vingtaine d'officiers, dont les uns avoient sur leurs bonnets des boutons bleu-clair, accompagnoient ces mandarins. A leur approche, les Chinois descendent de voiture, et leur laissent le chemin libre; nos charretiers ne s'arrêtèrent point, et prirent le bas côté de la rue, dont le milieu est plus élevé. Nous suivîmes cette rue assez long-temps; mais après avoir passé sur un pont d'une seule arche, nous tournâmes sur la droite, et bientôt après nous parvînmes à trois portes, dont celle du milieu reste toujours fermée, l'usage étant de ne l'ouvrir que pour l'empereur. Cette porte est celle de l'enceinte extérieure du palais impérial; elle n'est formée que par un simple mur de brique, crépi et peint en rouge, ayant de quinze à vingt pieds de hauteur, et couvert avec un petit toit de tuiles jaunes et vernissées (*n.° 9*). La rue qu'on voit ensuite est beaucoup plus libre, et l'on ne tarde pas à arriver devant un très-bel arc de triomphe en bois, peint en rouge. La porte du milieu étant encore fermée, nous passâmes sous celle de côté, et nous nous

trouvâmes sur un pont de cinq arches, long de soixante pieds, pavé de grandes pierres plates, et dont les parapets sont de marbre blanc, ornés de pilastres bien travaillés. La vue de dessus ce pont est magnifique *(a)* : on aperçoit à gauche, sur la rivière, un pont de marbre, et un arc de triomphe construit à l'entrée d'une île remplie de pavillons qu'on distingue à travers les arbres ; une pagode ronde, surmontée d'une tour élevée, blanche et de forme pyramidale *(b)*, domine tous les environs *(n.° 2)*. A l'extrémité du pont, un arc de triomphe semblable au premier, est bâti en avant d'un fort en pierre, dont la porte est rouge et garnie entièrement de clous dorés. Plus loin, on découvre les toits du palais : la rivière qui passe sous le pont étoit gelée ; les bords en sont couverts d'arbres, et l'on voit au milieu de l'eau une petite île. Nous étions encore sur le pont, lorsque nous vîmes passer de petites charrettes, avec des Mongoux vêtus d'une espèce de robe-de-chambre rouge, portant des caleçons rayés et des bonnets longs et coniques. Un de ces hommes avoit

---

(a) Ce pont s'appelle Kin-jou-yu Tong-kiao ; il prend ce nom de l'inscription mise sur l'arc de triomphe. Ces mots désignent la richesse du lieu où l'on va entrer, en le comparant à l'or et aux pierres précieuses.

(b) La tour blanche s'appelle Pe-ta ; c'est un temple consacré à Fo.

un bouton bleu et un autre un bouton de cristal.

En quittant le pont, le chemin suit les murs du palais, qui sont peints en rouge; il passé ensuite proche d'un arc de triomphe, et tourne après sur la droite : c'est de cet endroit qu'on découvre, par-dessus les murs du jardin impérial, plusieurs pavillons bâtis sur des hauteurs couvertes d'arbres, et qui ont été formées des terres qu'on a tirées en creusant la rivière. La colline du milieu est la plus élevée : c'est-là que le dernier empereur Chinois, nommé Hoay-tsong, termina ses jours, en s'étranglant, le 15 avril 1664, et mit fin à la dynastie des Ming.

La rue dans laquelle nous entrâmes ensuite n'est pas aussi large que les précédentes; mais les bâtimens sont plus uniformes, plus réguliers et sans aucune avance. On ne voyoit pas autant de monde, mais seulement quelques Chinois à pied ou à cheval et plusieurs petites voitures. En montant la rue, nous laissâmes sur la gauche une pagode dont l'entrée est très-belle, et peu après nos cochers s'arrêtèrent.

La maison où nous devions loger n'étant point balayée, nous restâmes deux mortelles heures à attendre dans nos charrettes, entourés d'un grand nombre de curieux : ces gens avoient l'air farouche, et portoient des bonnets noirs de peaux de mouton. Enfin, ayant pris sur la droite dans une petite

rue étroite, nous descendîmes de voiture, et nous entrâmes dans la maison qui nous étoit destinée, et qui, sans être considérable et n'ayant qu'un étage, pouvoit suffire cependant pour tout notre monde.

Le logement de l'ambassadeur étoit composé de plusieurs petites pièces, avec un corridor sortant dans une cour sur le derrière : on y entroit par une salle assez grande, située au milieu de la maison, et communiquant d'un côté à un petit appartement dans lequel logea M. Vanbraam. Un simple papier blanc tapissoit les murs, et les portes et les alcoves étoient en bois jaune et brun très-bien travaillé. Chaque chambre avoit au fond, suivant l'usage de la province, une élévation d'un pied et demi, bâtie en brique et recouverte avec des tuiles plates : ces estrades, qu'on couvre d'un gros feutre gris, et sur lesquelles les Chinois étendent leurs lits pendant la nuit, s'échauffent en faisant par dehors du feu en dessous. Les fenêtres, au lieu d'avoir les coquilles dont on les garnit à Quanton, étoient seulement couvertes en fort papier blanc. Des deux côtés de la cour, en avant de la maison, deux grandes salles furent réservées pour les soldats Hollandois et la plus grande partie de notre suite. Pour nous, après avoir visité toute la maison, nous nous établîmes dans un corps-de-logis, composé d'une grande salle

et de deux cabinets, situé totalement par derrière, et à l'abri des visites souvent importunes des Chinois.

Cette habitation est dans la seconde *enceinte et* peu éloignée du palais ; elle est entourée de petites maisons et de deux pagodes : elle appartenoit à un Chinois, qui, après avoir fait banqueroute, mourut de maladie ; aussi avons-nous trouvé plusieurs endroits où les scellés existoient encore.

Plusieurs mandarins se trouvèrent à notre arrivée ; ils dûrent être fort surpris de notre accoutrement, et de nos figures maigres et grises de poussière, car nous nous fîmes peur à *nous-mêmes* en nous regardant dans un *miroir*. Notre premier soin fut de faire une toilette plus décente pour prendre le repas que nos mandarins de Quanton firent apporter, et qu'ils prétendirent venir de chez l'empereur. Sans éclaircir ce fait, et comme des gens qui n'avoient pas mangé depuis deux ou trois jours, nous dévorâmes le dîné impérial, composé de quatre pots d'étain *remplis* de différens ragoûts. Du milieu de chaque pot *il* s'élève un cylindre de fer creux *rempli* de braise, qui sert à entretenir la chaleur, et sur lequel nous fîmes rôtir les petits pains Chinois, qui sont toujours à peine cuits.

Les mandarins nous firent apporter du lait ; mais ce prétendu lait n'étoit qu'un mélange d'eau,

de graisse, et d'un peu de lait seulement; ayant renvoyé cette fade et détestable boisson que les Chinois appellent Nay-yeou, *bouillon de lait*, ils nous promirent de nous donner dorénavant du lait pur.

Nos conducteurs de Quanton revinrent dans l'après-midi nous dire qu'ils avoient vu l'empereur, qui, satisfait de notre arrivée, vouloit nous voir le lendemain; mais sur les représentations de l'ambassadeur, qui objecta qu'il manquoit d'habits convenables, ils ajoutèrent que la présentation seroit remise au jour suivant. Nous en conclûmes qu'ils nous débitoient un mensonge; car si l'empereur eût fixé l'audience pour le lendemain, rien n'auroit pu la retarder. Notre premier mandarin étoit menteur, bête, et sur-tout très-orgueilleux; néanmoins il vint avec le second mandarin nous faire une visite dans notre appartement, où ils furent tous les deux très-honnêtes et très-affables, par la crainte apparemment que nous ne nous plaignissions de la manière dont ils nous avoient traités pendant le voyage.

Le mandarin qui avoit la direction de notre maison, étoit décoré du bouton de cristal; c'étoit le même qui, l'année d'auparavant, étoit chargé auprès des Anglois du même office.

Les Chinois apportèrent dans la soirée, des tables, des chaises et des poêles de fer, pour faire

du feu; c'est un des moyens usités pour échauffer les chambres lorsqu'on ne le fait pas par dehors: d'ailleurs tous les appartemens n'ont pas des conduits souterrains dans lesquels on puisse allumer du feu; il y a seulement au pied de l'estrade un petit four où l'on met du charbon allumé, qui donne et répand de la chaleur en dessous; mais, peu satisfaits de cette manière d'échauffer les lits, nous ne voulûmes pas en faire usage; et, pour éviter les vapeurs dangereuses du charbon, nous fîmes retirer tous les jours les poêles avant de nous coucher.

[11.] Un grand mandarin décoré d'un *bouton* rouge-clair et d'une plume de paon, *vint le matin* apporter à l'ambassadeur, de la part de l'empereur, un grand poisson qu'on ne sert ordinairement que sur sa table. L'ambassadeur et M. Vanbraam sortirent pour recevoir ce présent, et remercièrent, suivant l'usage, en se mettant à genoux et frappant trois fois la terre avec leur tête. Avant de se retirer, ce mandarin nous recommanda de mettre de la poudre sur nos cheveux, parce que *tel étoit*, dit-il, le desir de l'empereur.

Nos cuisiniers s'emparèrent du poisson après la cérémonie; il pouvoit avoir environ dix pieds de long, sur un bon pied de diamètre, et pesoit trois cents livres; mais comme il étoit gelé, ils furent obligés de le scier par morceaux. Ce poisson

s'appelle en chinois Tchen-ho-yu; c'étoit un esturgeon; on le tire de Tien-tsin-tcheou, ville bâtie sur le fleuve Pay-ho, à vingt-cinq lieues dans le sud-est de Peking.

Nos mandarins de Quanton vinrent nous annoncer que nous irions tous au palais le lendemain matin : n'ayant que des habits de voyage, nous fîmes d'abord quelques objections; mais nous n'insistâmes pas, l'ambassadeur ayant répondu qu'il se rendroit à l'audience. Les Chinois lui enseignèrent ensuite la manière de faire le salut, qui consiste à tenir, élevée sur sa tête, à l'approche de l'empereur, la boîte qui contient la lettre de créance; et, lorsque sa majesté l'a prise, à frapper la tête neuf fois contre terre.

Les mandarins ayant demandé que la copie de la lettre de créance fût faite en françois, je l'écrivis et la signai, en mettant la date du jour, pour faire comprendre aux missionnaires que j'étois à Peking, et les engager à faire des démarches pour nous voir : nous n'en reçûmes cependant aucunes nouvelles; et l'ambassadeur et M. Vanbraam n'osèrent plus les demander, pour ne point donner des sujets de mécontentement aux Chinois, et ne pas leur inspirer de méfiance.

On nous recommanda de nous lever le lendemain à trois heures afin de sortir à quatre : réception, il faut l'avouer, un peu matinale.

Outre le mandarin à bouton de cristal, qui veilloit à notre maison et aux provisions, il y en avoit encore un autre du même grade, qui devoit nous accompagner et nous montrer ce qu'il falloit faire. Tous les lits, à l'exception d'un seul, et plusieurs de nos malles, étant arrivés, nous nous prêtâmes mutuellement du linge et des habits pour paroître le plus décemment possible devant l'empereur.

Le temps étoit clair et il faisoit froid.

[12.] Les mandarins tinrent parole, ils entrèrent chez nous à trois heures du matin; nous nous habillâmes de notre mieux; les uns mirent des chapeaux, et les autres des bonnets de peau; nous étions tous frisés. Au moment du départ, les mandarins nous firent quitter nos épées, l'usage étant de ne pas paroître en armes devant l'empereur. Toute l'ambassade partit à cinq heures, dans de petites voitures *(n.° 41)*; car une personne de distinction ne peut aller à pied dans la capitale. Ces voitures, dont on trouve à Peking une grande quantité à louer, ressemblent à des palanquins ordinaires, mais d'une forme plus alongée; elles sont rondes en dessus, doublées en dehors et en dedans de gros drap bleu, et garnies de coussins noirs. Plusieurs de ces voitures sont fermées en avant avec une porte sur le côté; mais généralement elles sont ouvertes; il y a en outre de chaque côté deux petits carreaux pour

voir ce qui se passe : le cocher est assis à l'entrée de la voiture et dirige le cheval, qui est toujours seul. Tout l'ouvrage est solidement fait, bien chevillé et nullement suspendu, aussi ces petites voitures, assez douces lorsqu'elles vont sur la terre, sont-elles extrêmement fatigantes lorsqu'elles roulent sur la pierre. Pour rendre les secousses moins dures, les Chinois placent quelquefois les roues très en arrière, mais toutes les voitures ne les ont pas ainsi disposées, et la règle générale est de les avoir directement en dessous.

Sortis de notre logis, et rentrés dans la rue par laquelle nous étions venus, nos cochers prirent sur la droite ; après avoir passé une grande porte de bois, construite à l'extrémité de la rue, nous descendîmes auprès d'un corps-de-garde, où les Chinois nous firent entrer pour nous chauffer ; faveur qu'ils relevèrent bien haut, car l'usage est d'attendre en dehors. Pendant que nous profitions de cette liberté accordée par l'empereur, et dont le froid piquant nous faisoit sentir tout le mérite, un jeune homme d'une jolie figure entra pour nous voir, c'étoit un des ambassadeurs Mongoux, mais néanmoins habillé à la tartare ; ce jeune homme portoit un bouton de cristal sur son bonnet, et il avoit une boucle d'oreille.

Vers les six heures, les mandarins nous conduisirent sur la place, et nous firent entrer ensuite

dans un autre corps-de-garde situé en face du premier. Quoique ces deux postes militaires soient à l'entrée du palais, ils sont très-foiblement gardés, et nous n'y vîmes que fort peu de soldats; il paroît même qu'ils se tiennent de préférence dans le premier où nous étions d'abord, car il n'y avoit personne dans le second; c'est en cherchant par-tout pour voir si nous trouverions quelqu'un, que nous découvrîmes dans une petite cour sur le derrière, une tente où étoient l'ambassadeur Coréen et sa suite. Ces gens sont habillés à la manière ancienne des Chinois; ils portent de grandes robes et des bonnets noirs ornés de petites ailes de la même couleur; la plupart d'entre eux avoient des bonnets de peau grise; ils nous parurent assez mal-propres.

Les mandarins qui nous avoient conduits dans ce corps-de-garde, je ne sais par quel motif, nous ramenèrent sur la place; l'ambassadeur Hollandois avoit à ses côtés un officier du palais décoré d'un bouton bleu-clair et d'une plume de paon; cette distinction n'est accordée que par l'empereur lui-même. C'est alors que nous fûmes l'objet d'une véritable comédie, les mandarins nous promenant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et ne sachant où nous placer : mais tout le monde n'eut pas, comme nous, le même sujet d'en rire, car les mandarins se mirent inopinément à donner des

coups de fouet à tort et à travers : les Coréens principalement, de la suite de l'ambassadeur, en reçurent leur bonne part, pour les punir peut-être de leur excessive curiosité, et d'avoir pris à pleine main notre frisure, sur laquelle les mandarins avoient principalement insisté. Ces gens grossiers ne respectoient rien, tandis que les Chinois qui nous regardoient avec autant d'empressement, ne se permettoient jamais de porter la main nulle part. Enfin, le jour venant à paroître, nous pûmes reconnoître la place où nous étions, c'est-à-dire, le dehors de l'enceinte du palais du côté de la porte de l'ouest : cette entrée est composée de trois ouvertures fermées par des portes de bois rouge, garnies de clous dorés; celle du milieu ne s'ouvre que pour l'empereur (*n.° 10*).

Le rempart, au devant duquel il règne un fossé, est construit de grosses briques, et peut avoir de vingt-cinq à trente pieds de haut. Un beau pavillon entouré de balustrades de marbre blanc, dont le toit est à quatre pentes relevées, et couvert en tuiles vernissées, est placé au-dessus des trois entrées.

Les portes du palais venant à s'ouvrir, les Chinois nous rangèrent alors sur le bord du chemin que devoit suivre l'empereur ; tous les assistans se mirent à genoux, l'ambassadeur et M. Vanbraam étant devant nous, et les Coréens à notre

droite, tout le monde gardant le plus profond silence. Nous vîmes d'abord paroître plusieurs grands mandarins qui s'arrêtèrent quelque temps à nous considérer; ils furent suivis par des officiers armés de sabres : l'un d'eux portant un pavillon jaune, précédoit la chaise de l'empereur; elle étoit également jaune, fort simple, et portée par huit hommes habillés de jaune avec une aigrette sur la tête. Le premier et le second ministre, et plusieurs grands mandarins entouroient l'empereur, qui s'arrêta un moment vis-à-vis des Coréens, et ensuite devant l'ambassadeur, qui fit le salut prescrit, après qu'on eut pris la lettre de créance. Les mandarins ne firent attention, dans l'exécution de ce cérémonial, qu'à M. Titzing et à M. Vanbraam; car pour nous nous en fûmes quittes pour tenir la tête un peu penchée; et quoiqu'on nous eût bien recommandé de ne pas lever les yeux tout le temps que l'empereur resteroit auprès de nous, cela ne nous empêcha pas de regarder de tous côtés. L'empereur demanda l'âge du Stathouder, et s'informa s'il se portoit bien, après quoi il continua sa route. Ce prince est vieux, mais il a une figure intéressante; il étoit suivi par d'autres mandarins, par des officiers et par un petit nombre de soldats, dont quelques-uns conduisoient des chevaux blancs forts et vigoureux, mais sans aucunes grâces. Le cortége ayant défilé, nous nous levâmes; les Chinois

nous firent entrer dans les jardins : deux mandarins à bouton bleu-clair, et décorés d'une plume de paon, conduisoient l'ambassadeur et M. Vanbraam ; d'autres petits mandarins nous tenoient chacun par-dessous le bras. Le jardin paroît grand ; un lac appelé Van-yeou-tien, en occupe la majeure partie ; comme il étoit gelé, nous le traversâmes à pied pour aller rejoindre l'empereur qui déjeûnoit dans un beau pavillon. On nous fit entrer dans un autre presqu'à côté ; mais quelle fut notre surprise de trouver les dedans misérables, les fenêtres sans papier, et l'estrade en terre et sans tapis. Ici les Chinois nous apportèrent à manger : cette attention fut payée par une politesse, et l'ambassadeur et M. Vanbraam firent le salut d'usage ; pour nous on se contenta d'une simple inclination de tête, car à la Chine on ne considère que les chefs.

Les mandarins s'étoient imaginés de nous faire asseoir les jambes croisées ; mais voyant que cette posture nous incommodoit beaucoup, ils nous conduisirent dans un grand pavillon plus éloigné : celui-ci étoit en bon état, et garni de tables et de chaises ; l'estrade avoit un gros tapis, et dessous on avoit allumé du feu. On nous apporta des mets Chinois ; et comme nos domestiques avoient eu la précaution de se munir de cuillers et de fourchettes, nous mangeâmes tout à notre aise. L'empereur

nous envoya, dans des soucoupes de porcelaine jaune, des petits pains de beurre faits en forme de fleurs, dont le milieu étoit plein de confitures rouges. Ces petits pains étoient posés sur du *lait gelé*; il fallut se lever, et faire une inclination de tête pour pouvoir y toucher; ils étoient très-bons ainsi que les confitures. Nos mandarins de Quanton, passablement gourmands pour des Chinois, crurent qu'il n'y avoit qu'à en prendre; mais les officiers du palais les en empêchèrent, et ils n'obtinrent la permission d'en manger, que lorsque nous n'en voulûmes plus.

Nous rencontrâmes ici des eunuques; ils sont grands, beaux hommes, forts et presque tous de la même figure; ils ont une petite voix grêle, et sont sans barbe. Un de leurs chefs portoit un bouton d'or travaillé, et ressembloit parfaitement à une femme très-âgée. Le nombre des eunuques étoit considérable sous les empereurs Chinois; mais les Tartares, après la conquête, le diminuèrent de beaucoup. On compte présentement de cinq à six mille eunuques existant soit chez l'empereur, soit chez les grands; les uns sont occupés dans le palais à veiller sur les personnes qui entrent et qui sortent; les autres gardent les appartemens, ou sont employés à balayer les cours. Les Chinois paroissent en faire peu de cas.

Ramenés dans le jardin où étoit l'empereur,

nous y trouvâmes beaucoup de personnes, mais toutes appartenant au palais. Les rangs étoient confondus, mandarins, coulis, esclaves, tous se poussoient à l'envi pour nous considérer : nous vîmes, pour la première fois, des Chinois patiner; ils s'en acquittent fort bien; mais leurs patins ne valent pas ceux d'Europe, et le fer étant trop en-dessous du talon, ils ont de la peine à s'arrêter; la forme et la monture du patin est à-peu-près la même que la nôtre, excepté que le fer se relève carrément à l'avant; l'épaisseur du fer est d'une ligne, et la largeur est de six à sept; il est mal trempé; on attache fortement ces patins au pied et à la jambe avec des rubans : ce sont les Russes qui les ont introduits il y a environ cent ans. Les soldats de l'empereur peuvent seuls patiner; nous n'avons jamais vu d'autres Chinois le faire.

Nos mandarins sachant que les Hollandois savoient patiner, invitèrent l'ambassadeur à le faire; il s'en excusa, et MM. Vanbraam le jeune et Dozy, seulement, coururent pendant quelque temps sur la glace. Cet exercice ayant réveillé l'attention des Chinois, ils se portèrent en foule pour regarder; mais les plus curieux reçurent des coups de fouet.

Durant ce spectacle, nous étions entourés des principaux seigneurs de la cour, assis sur des traîneaux, ou plutôt sur des civières couvertes de

peau : l'un d'eux étoit jeune et fort bien de figure ; des mandarins à boutons bleu-clair et à plumes de paon, s'empressoient autour de lui et dirigeoient même son traîneau ; mais trois coups de boîte ayant annoncé l'empereur, il se leva avec précipitation et se retira à pied.

Sa majesté étant entrée dans un palanquin de couleur jaune, supporté par deux grands dragons dorés, on la fit avancer sur la glace (*n.° 3*). Plusieurs mandarins ayant le bouton rouge et la plume de paon, entouroient sa chaise, et beaucoup d'autres se tenoient un peu en arrière sur les côtés. Ils avoient tous des habits de pelleteries, le poil tourné en dehors. Nous étions debout comme tout le monde, ayant le chapeau sur la tête. On commença par jeter une grosse boule blanche garnie d'une poignée en bois, que des Chinois, habillés de jaune, reçurent, pour se la jeter entre eux : les patineurs s'avancèrent ensuite ; l'un d'eux, qui venoit rapidement, ayant été retenu par un des assistans, ils tombèrent tous les deux, ainsi que tous ceux qui les suivoient. L'empereur s'étant approché de notre côté, nous eûmes le temps de le considérer : il a bonne mine, peu de barbe et se tient bien droit malgré son âge. Son habit étoit de peau ; il n'avoit aucune distinction particulière sur lui ni sur son bonnet.

L'empereur s'arrêta assez près d'une espèce de

porte en bois ornée de dragons, à laquelle étoit suspendue une grosse boule en cuir, qui servit de but à des soldats qui passèrent sous cette porte en patinant et en tirant leurs flèches : les premiers qui commencèrent à tirer de l'arc, étoient grands, et les derniers qui terminèrent ce jeu étoient des enfans. L'empereur traversa ensuite la rivière, et se remit en palanquin pour retourner au palais. Nous l'y suivîmes, étant toujours conduits par les mêmes mandarins, et nous passâmes sous la porte devant laquelle nous nous étions arrêtés le matin. L'épaisseur du mur est considérable, et peut avoir *(a)* de quarante à quarante-cinq pieds. On voit en entrant, à gauche, un grand bâtiment, et au fond le palais, où l'on arrive par une rampe. Nous traversâmes plusieurs cours, et longeâmes, pendant quelque tems, le palais, dont nous vîmes une porte intérieure à travers laquelle on découvre des pavillons ornés de peintures et de dorures. En continuant, on trouve à l'un des angles de l'enceinte un pavillon à deux étages, peint en bleu et doré. Les toits, comme tous ceux des autres édifices, sont à pentes relevées, et couverts en tuiles vernissées ; le dessous du toit, ou ce qui le supporte, est surchargé de

(a) Toutes ces mesures ne sont que des à-peu-près, car nous n'aurions pu nous permettre de les prendre exactement.

pièces de bois de formes toutes différentes, peintes en vert et en bleu.

Nous étant arrêtés devant une petite porte, tous les gens du palais accoururent pour nous voir. Plusieurs paroissoient être des cuisiniers, car ils étoient fort sales, et cependant nos mandarins eurent de la peine à les renvoyer, pour nous faire pénétrer dans une cour fort petite qui précède l'appartement du Ho-tchong-tang, ou premier ministre. Tandis que nous attendions, on souleva un châssis qui découvrit une vitre d'environ deux pieds de long sur un pied et demi de large, à travers laquelle le ministre nous ayant considérés quelques momens, nous fit entrer dans un très-petit cabinet au fond duquel nous le trouvâmes assis sur des coussins. Le Ho-tchong-tang est Tartare; il paroît avoir quarante ans et a l'air affable; il porte le bouton rouge-clair, la plume de paon et la ceinture rouge : cette dernière faveur lui a été accordée par l'empereur, à cause du mariage de sa fille avec le fils de ce ministre. L'appartement étoit très-mesquin et partagé en deux par une balustrade. Une seule poêle remplie de feu échauffoit à peine ce cabinet.

L'ambassadeur et M. Vanbraam, dès qu'ils furent près du premier ministre, fléchirent les deux genoux, se relevèrent et restèrent debout et découverts. Le Ho-tchong-tang parla du froid et de notre

manière d'être vêtus. Le lingua Chinois servit d'interprète et se tint à genoux, ainsi que toutes les personnes qui adressoient la parole au ministre. Après nous être retirés, en le saluant à l'européenne, nous suivîmes le même chemin que nous avions pris en venant, pour retourner à nos voitures et de là à notre logis, où nous arrivâmes transis de froid et presque gelés.

Le coup d'œil du palais est beau. L'architecture ne ressemble en rien à la nôtre; cependant, la régularité des bâtimens, la construction bizarre des toits surchargés de dorures et de peintures, offrent un bel ensemble. Mais si l'aspect du palais surprend par sa grandeur, la cour de l'empereur n'a rien d'imposant. On ne voit presque point de soldats; chacun se pousse et parle; dans les jardins, sous les yeux même de l'empereur on donne des coups de fouet : en un mot les extrêmes se touchent. L'appartement du premier ministre ne répond nullement à la dignité d'un homme qui tient le premier rang dans l'État; on sait bien qu'il a son palais dans la ville; mais le triste réduit où nous le vîmes étoit d'autant moins supportable, que les maîtres et les domestiques s'y trouvoient confondus.

Les Chinois furent très-attentifs à compter le nombre des personnes qui composoient l'ambassade; ils savoient nos noms et nos qualités, qu'ils

avoient par écrit sur un papier, ainsi que la liste des présens. Les mandarins furent très-affectueux envers nous, et nous n'eûmes qu'à nous en louer; mais, pour la réception de l'ambassade, elle fut plaisante et même inconcevable. L'empereur reçut l'ambassadeur dans une cour en dehors du palais : excepté deux ou trois mots qu'il lui dit, et quelques bagatelles qu'il lui envoya pour déjeûner, il ne fit plus attention à lui, quoiqu'il fût à deux pas, et à portée d'être vu.

Je ne suis pas étonné que les Chinois, qui se croient en tout supérieurs aux autres hommes, traitent de cette manière des Européens; mais je conçois difficilement que ceux-ci s'exposent volontairement et sans motifs à éprouver un pareil traitement. Je doute que désormais une nation d'Europe soit tentée d'envoyer des ambassadeurs à Peking; car il faut de grands intérêts pour consentir à ce que j'ai vu faire; et vouloir s'y refuser, c'est avoir inutilement entrepris le voyage.

Dans le grand nombre de mandarins que nous vîmes le matin, et qui étoient, pour la plupart, décorés d'une plume de paon, nous en remarquâmes quelques-uns qui portoient une plume noire ou de corneille : c'est une marque de disgrace; mais le mandarin peut, par une bonne conduite, rentrer en faveur et reprendre sa première décoration.

Les Chinois firent transporter chez nous les

pendules

pendules qui devoient être présentées à l'empereur: elles étoient en partie brisées; mais notre horloger promit aux mandarins de les raccommoder, s'ils vouloient permettre aux missionnaires de l'aider. Ces derniers n'ayant pas encore paru, il avoit cru que cette raison pourroit les engager à venir; cependant nous n'entendîmes point parler d'eux; et notre porte étant soigneusement gardée, personne ne pouvoit entrer sans être aperçu.

[13.] Dès les quatre heures du matin les mandarins étoient dans notre maison : l'ambassadeur et M. Vanbraam partirent à six heures, et nous une heure après. Notre route fût la même que celle de la veille : nous rejoignîmes M. Titzing dans une misérable salle basse, pavée en tuiles, et dont les murs et les fenêtres étoient garnis de papier. Nous y restâmes deux grandes heures sans feu, et exposés au froid, la porte s'ouvrant continuellement pour donner passage aux curieux, qui se succédoient sans interruption. Tout étoit pêle-mêle, les coulis et les mandarins, et chacun se parloit familièrement.

Les Chinois eurent l'attention de nous servir du thé; mais comme celui qui le préparoit n'avoit pas de cuiller, il mit dans chaque tasse le sucre avec ses doigts, et partagea le surplus avec ses camarades : enfin, après avoir servi de spectacle à tous ces gens, et avoir été bien enfumés

par leurs pipes, les mandarins nous conduisirent chez le second ministre, nommé Fo-lieou-ta-jin. L'ambassadeur et M. Vanbraam se mirent à genoux, et ne se relevèrent que lorsqu'on leur en donna le signal. Les Chinois nous firent entrer ensuite, et nous restâmes debout. Le ministre fit très-peu de questions; ayant demandé, entre autres, si nous avions froid, sur notre réponse affirmative, il nous dit de nous en aller, ce qui nous délivra de la présence de ce Chinois, qui paroissoit très-fier: il pouvoit avoir trente ans. Les mandarins nous menèrent ensuite chez le troisième ministre; celui-ci resta debout, et ne souffrit pas que l'ambassadeur se mît à genoux: après quelques légers complimens nous nous retirâmes.

Les Chinois étoient dans l'intention de continuer les visites; mais M. Titzing, fort mécontent de celles qu'il avoit déjà faites, reprit le chemin de la maison, où nous arrivâmes à onze heures.

Les appartemens des ministres sont sans apparence, et tout avoit un air misérable, tant dans les cours que dans les corridors par où nous passâmes. L'ambassadeur et M. Vanbraam virent le matin, à la porte du second ministre, un des missionnaires; mais celui-ci s'étant retiré sur-le-champ, ils ne purent lui parler. Il eût été plus convenable de les demander à notre arrivée; leurs sages conseils nous auroient épargné des visites désagréables,

et nous n'aurions fait que ce qui étoit indispensable : notre condescendance n'aboutit cependant à rien , car les Chinois ne nous donnèrent que le juste nécessaire ; ils nous fournirent même, avec peine, les meubles ; et quels meubles ! des chaises et des tables fort mauvaises.

Nous fûmes très-étonnés de l'usage de la cour de Peking, de se lever aussi matin ; mais l'empereur sort et rentre souvent avant le soleil levé. Ceux qui ont des affaires au palais, sont obligés de s'y rendre de fort bonne heure ; et d'ailleurs comme ils ignorent l'instant où l'empereur et les ministres seront visibles, il faut qu'ils soient toujours prêts à paroître aussitôt qu'on les demande.

Je voulus, par le moyen d'un de nos petits mandarins, faire parvenir une lettre aux missionnaires, mais il refusa de s'en charger : nos conducteurs de Quanton veilloient à ce que nous n'eussions aucune communication au dehors.

Les soldats Hollandois arrivèrent dans la journée avec deux domestiques Malais ; l'un d'eux étoit très-malade des fatigues de la route, et de n'avoir pas mangé pendant quelques jours.

[14.] Il gela fortement dans la nuit, l'air étoit froid ; mais heureusement nous restâmes tranquilles tout le jour. Nos mandarins nous dirent que nous partirions dans vingt-sept jours, et que nous irions dix-huit jours par terre. Un grand

mandarin vint visiter les pendules ; il avoit avec lui des Chinois qui en prirent les dessins en présence de notre horloger.

Nos mandarins de Quanton nous assurèrent que des officiers du palais devoient nous mener voir les curiosités de Peking ; ils ajoutèrent aussi que le vaisseau qui avoit conduit l'ambassadeur à Wampou, seroit exempt de droits : mais comme ils nous avoient trompés très-souvent, nous ne les crûmes plus, et nous attendîmes les événemens.

Nous découvrîmes que l'un des petits mandarins qui nous avoient accompagnés depuis Quanton *jusqu'ici*, avoit gagné trois mille taëls [22,500 *liv.*], en s'appropriant l'argent que chaque *gouverneur* de ville faisoit donner pour nos domestiques.

[15.] Temps couvert, froid et très-neigeux. Nos affaires n'arrivant pas, les mandarins de Quanton prièrent M. Vanbraam de leur confier la clef d'une de ses malles qui contenoient des présens pour [illegible] cour, afin de les envoyer prendre ; mais il s'y refusa avec raison. L'empereur fit porter chez l'ambassadeur, des raisins secs de Tartarie ; M. Vanbraam se prosterna pour remercier d'une telle faveur.

[16.] Temps couvert, vent de nord, froid très-considérable. Le Malais qui étoit arrivé malade, mourut dans la matinée ; les Chinois le firent enlever pour l'enterrer.

Pendant que nous étions à dîner, notre troisième mandarin entra, amenant avec lui deux caisses de vin, deux malles appartenant à l'ambassadeur, et une à M. Vanbraam ; nous le reçûmes assez mal; car, manquant de plusieurs habits chauds dont nous nous étions précautionnés à Quanton, et dont nous avions grand besoin pour nous garantir du froid, nous fûmes très-peu satisfaits de le voir arriver sans aucun de nos effets. Les Chinois nous fournirent avec peine du charbon, et le soir même nous en manquâmes pour faire le soupé. Il n'y avoit qu'un valet de mandarin pour donner les vivres, dont la plus grande partie étoit portée dans une maison voisine, où elle étoit vendue pour le compte des mandarins.

L'ambassadeur, mécontent de la manière dont nous étions traités, se décida à porter ses plaintes; mais M. Vanbraam, qui craignoit que cette démarche ne nuisît au commerce et aux intérêts de la compagnie Hollandoise, parvint à l'en dissuader. Les mandarins, qui peut-être entendirent parler de quelque chose, firent les plus fortes menaces contre tous ceux qui oseroient porter des lettres aux missionnaires : d'après cela, nous n'espérâmes plus les voir.

[17.] J'écrivis le matin aux missionnaires, sur plusieurs petits papiers, en latin, en françois et en espagnol, pour les informer que j'avois

des lettres à leur adresse, et que desirant les leur remettre, je les priois de faire des démarches auprès des mandarins. M. Vanbraam s'en chargea pour les donner au premier missionnaire qu'il pourroit rencontrer.

[18.] L'ambassadeur étant malade, M. Vanbraam partit seul, à cinq heures du matin, pour se rendre au palais, et traiter de l'affaire des présens. Il revint vers les neuf heures, fort satisfait du premier ministre, qu'il avoit trouvé couché.

Ayant rencontré par hasard un des missionnaires, il lui dit qu'il souhaitoit beaucoup le voir à la maison, et lui remit en même temps un des billets dont il étoit porteur; mais les mandarins qui s'en aperçurent, s'en saisirent en les séparant brusquement. Nous parlions encore de cette rencontre, lorsqu'on vint me chercher de la part du Ho-tchong-tang, pour me rendre au palais, où j'allai accompagné de deux mandarins à bouton bleu, de celui qui veilloit sur notre maison, du lingua, et de plusieurs Chinois. Je fis la route à pied jusque chez le premier ministre; mais au lieu d'entrer chez lui, on me conduisit un peu plus loin sur la droite, dans une pièce déjà remplie de mandarins; ils me présentèrent mon billet, qui étoit en latin, en m'en demandant l'explication; je dis qu'il contenoit des complimens pour les missionnaires, qu'il exprimoit le desir de les voir,

et qu'il annonçoit des lettres pour eux. Tous ces gens marquèrent une grande méfiance; ils demandèrent les adresses, ensuite le contenu des lettres, et même les paquets; je répondis que je ne les remettrois qu'aux personnes auxquelles ils étoient adressés, et que pour le contenu je l'ignorois, puisque les lettres ne m'appartenoient pas. Les mandarins écrivoient en tartare tout ce que je disois, et passoient à chaque fois dans un cabinet voisin : enfin, après bien des pourparlers, il parut un mandarin à bouton bleu-clair et à plume de paon *(a)*; je le saluai à l'Européenne, et nous restâmes debout, ainsi que le lingua Chinois, qui, après s'être mis à genoux, reçut l'ordre de se relever : il me demanda si le papier ne contenoit pas autre chose que ce que j'avois déclaré; lui ayant répondu que non, j'ajoutai qu'étant étranger, et non Hollandois, la curiosité seule m'avoit amené à Peking, et que mon plus grand desir étoit de voir M. Raux, supérieur de la mission Françoise, mon ami et mon compagnon de voyage d'Europe à la Chine : je l'assurai de plus que l'intention de l'ambassadeur n'étoit pas de se plaindre, et qu'il pouvoit s'en rapporter à ce que je

(a) Ce mandarin s'appeloit Nan-san-ta-jin; il étoit chargé de l'ambassade, et c'étoit lui qui faisoit toutes les affaires, sous les ordres du premier ministre.

lui disois. Il me dit alors, d'un air de satisfaction, que j'étois un homme sincère, m'offrit des présens que je refusai, me promit que je verrois M. Raux, mais non pour le moment, et finit par me demander si l'on nous fournissoit des provisions suffisantes : « Je pourrois répondre non, dis-je, en m'adressant à notre lingua, mais j'aime mieux dire oui, dans la persuasion que d'après cela nos mandarins nous serviront mieux dorénavant. » Ainsi se termina cette entrevue, dans laquelle les Chinois agirent avec beaucoup de détours. Ils vouloient absolument me faire dire que c'étoit par un effet du hasard que le papier avoit été écrit et donné ; et ils parurent étonnés lorsque je leur répondis que non, et que c'étoit moi qui l'avois écrit dans le dessein de voir les missionnaires.

En m'en retournant, je trouvai la place du palais remplie de petites charrettes : plusieurs de ces voitures emportoient du gibier, et des cerfs dont on avoit retiré la queue avec un morceau du derrière : cette partie, très-estimée des Chinois, se vend jusqu'à trente et quarante taëls [230 à 300 *liv.*] : nous ne l'avons pas trouvée bonne ; elle a un goût de suif rance.

En sortant du palais, je suivis la grande rue. Plusieurs dromadaires étoient couchés le long du chemin : ces animaux paroissent fort doux. Le domestique de M. de Grammont, un des missionnaires,

parvint à entrer dans la maison, et donna à M. Vanbraam une lettre de son maître ; il desiroit nous parler, et nous conseilloit de nous adresser à Nan-ta-lao-ye pour obtenir la permission de les voir. Je profitai de cette occasion pour écrire à M. Raux.

Les mandarins vinrent s'informer de la santé de l'ambassadeur, et Nan-san-ta-jin lui-même lui fit une visite dans l'après-dîné.

[19.] Temps clair, vent de nord, forte gelée. A cinq heures, M. Vanbraam partit seul; mais, peu de temps après, les mandarins vinrent chercher son neveu. L'empereur sortoit pour aller prier ses ancêtres dans la pagode appelée Ty-vang-miao, située dans la ville Tartare, à peu de distance des murs du palais. Il fut de retour avant le jour, et demanda, en passant, des nouvelles de l'ambassadeur à M. Vanbraam : celui-ci se disposoit à revenir avec son neveu, lorsque des Chinois, d'après les ordres de l'empereur, les firent entrer dans les cours, où, après être restés quelque temps, on les introduisit dans le palais : ils y virent beaucoup d'eunuques, dont le soin est de tenir note du nombre des personnes qui entrent et qui sortent. Les grands mandarins ont seuls les entrées ; les autres ne sont introduits que lorsqu'on les appelle. Le palais est très-propre, et composé de grands pavillons qui se communiquent : les appartemens sont petits et tapissés de papier ; les fenêtres en

sont pareillement garnies. On les mena dans un petit cabinet où se tenoit l'empereur; ils y restèrent quelque temps, apparemment pour être considérés par les femmes de sa majesté, car les eunuques firent déranger les personnes qui se trouvoient placées auprès de plusieurs portes couvertes de papier percé d'un grand nombre de trous.

Ces deux messieurs passèrent ensuite dans une cour voisine, où on les fit asseoir, avec les ambassadeurs Coréens et Mongoux, sur des coussins, ayant les jambes croisées. Après plusieurs tours de force exécutés par des Chinois, on servit des pâtisseries dans de mauvais paniers; les eunuques les apportoient jusqu'à l'entrée; là, les premiers ministres les prenoient pour les donner eux-mêmes aux ambassadeurs. M. Vanbraam reçut de plus un panier rempli de confitures pour lui et son neveu. L'empereur distribua des bourses, des tasses de porcelaine, du thé, des petites bouteilles de calin, des oranges, et de petits flacons, au-dessous desquels étoit son nom. Il fit dire à MM. Vanbraam, que jamais Européen n'étoit entré aussi avant dans le palais, et que c'étoit une faveur qu'il leur accordoit particulièrement. Ils revinrent ensuite, et nous dirent qu'ils n'avoient rien vu de magnifique; que le cabinet où étoit l'empereur étoit petit, obscur, et que le pavé en dehors étoit de pierre. Les comédiens avoient de mauvais

habits; tous les appartemens sont mesquins, et l'on ne rencontre aucune garde dans les cours. Ils nous montrèrent leurs présens; les tasses étoient sales et communes. L'empereur et les mandarins envoyèrent chez nous des présens consistant en vivres et en différens gâteaux.

On vint nous annoncer le soir que dans peu nous devions aller aux jardins de l'empereur, pour y rester huit jours.

[20.] Le temps continua d'être clair, et il gela fortement : le thermomètre de Réaumur descendit jusqu'à huit et neuf degrés. L'ambassadeur et M. Vanbraam allèrent le matin au palais à l'heure ordinaire; ils furent introduits dans l'intérieur, où ils dînèrent; les tables étoient chargées de viandes. L'empereur, près duquel ils étoient, leur donna lui-même une tasse de vin Chinois, et leur adressa la parole. Après avoir vu faire plusieurs tours de force, ils revinrent ensuite. Les plats qui servirent au dîner, étoient de cuivre et fort sales : les mandarins se tenoient avec les coulis et les comédiens. L'intérieur du palais est très-simple, l'extérieur est beaucoup mieux. L'empereur fit porter chez nous des présens consistant en confitures, gâteaux et morceaux de mouton.

L'ambassadeur devoit retourner le lendemain au palais; corvée toujours gênante et désagréable. Le mandarin chargé de le conduire étoit militaire du

cinquième ordre, et portoit le bouton de cristal; ce Tartare étoit toujours à la maison trois heures avant le jour; il crioit d'une telle force, que, quoique logés dans un autre corps-de-logis, nous en étions réveillés, et ne pouvions dormir que lorsqu'il étoit parti.

Les Chinois nous dirent que nous ne pourrions voir les missionnaires qu'après la dernière audience, qui auroit lieu le cinq de la lune, parce qu'alors on ne parle plus d'affaires.

[21.] Vers minuit, les Chinois commencèrent à tirer des pétards, à cause de la nouvelle année; ils continuèrent tout le reste de la nuit. A deux heures du matin, l'ambassadeur et M. *Vanbraam* se levèrent pour s'habiller; mais les mandarins n'étant pas assurés si l'empereur seroit visible, allèrent s'en informer, et revinrent bientôt après leur annoncer qu'il n'étoit pas nécessaire qu'ils se présentassent au palais, et qu'ils pouvoient rester chez eux.

[22.] Les vents continuant à souffler du nord, et le temps étant toujours clair, il gela fortement; mais malgré le froid piquant, nous ouvrîmes chaque jour nos fenêtres, pour donner de l'air à notre appartement, et nous nous portâmes toujours bien.

[23.] L'ambassadeur fit divers présens aux mandarins chargés du soin de notre maison.

Notre premier conducteur ayant envoyé chercher quelques-uns de ses effets qui se trouvoient chez nous, les soldats Chinois placés à la porte, les visitèrent avec soin : il paroît qu'on avoit peur que nous n'eussions quelque correspondance avec le dehors.

[24.] Tout notre bagage arriva enfin dans la matinée, mais un peu en désordre : une de mes malles étoit presque brisée et remplie de poussière. Le linge avoit souffert par le frottement. Mon baromètre, ma boussole, mon thermomètre, quoique bien enveloppés avec de la toile, étoient cassés.

[25.] Les Chinois firent porter les pendules dans une maison peu éloignée de la nôtre, où l'horloger alla pour les raccommoder. Plusieurs mandarins vinrent nous voir, et nous dirent que nous irions visiter les jardins de l'empereur; l'un d'eux étant assis dans ma chambre, je le dessinai, ce qui le surprit beaucoup : je traçai ensuite une figure de femme, que je lui remis; il me demanda alors combien je voulois : sur l'assurance que je lui donnai qu'il n'avoit rien à payer, il sortit très-satisfait, et ne tarda pas à revenir avec plusieurs de ses confrères; mais il ne put me voir, car nous étions à dîner, et, pendant ce temps, nous ne recevions plus personne, pour pouvoir être tranquilles. Les Chinois estimant les personnes grasses, et les croyant plus ou moins à leur aise suivant leur

degré d'embonpoint, ce qu'ils nous firent assez entendre en s'expliquant sur nos personnes, il n'est pas étonnant que ce mandarin m'ait offert de l'argent; il présumoit qu'étant maigre je devois en avoir besoin.

[26.] Nan-san-ta-jin, le premier des mandarins qui veilloient sur l'ambassade, étant venu à la maison pour demander la liste de toutes les montres que notre horloger avoit apportées pour son propre compte, l'ambassadeur saisit cette occasion pour le prier de se charger d'offrir au premier ministre un temple en argent; mais il ne voulut jamais y consentir, ni même en prendre les clefs. Ce refus provenoit de ce que les mandarins sont dans l'usage de n'accepter aucun présent à moins qu'ils n'en paient la valeur.

[27.] L'ambassadeur se rendit de grand matin à la porte du palais nommée Ou-tchao-men, afin de se trouver sur le passage de l'empereur, qui alloit dans une pagode, pour y demeurer vingt-quatre heures; il le vit passer dans un palanquin porté par trente-deux hommes, et précédé de valets à cheval. Excepté quelques cavaliers armés de sabres et de flèches, allant pêle-mêle avec le cortége, il n'aperçut aucune garde militaire.

Notre horloger ayant rencontré dans la rue le domestique de M. de Grammont, lui fit signe d'entrer; mais nos gardiens, auxquels rien n'échappoit,

s'en aperçurent, et lui demandèrent quel étoit ce Chinois ; l'horloger répondit que c'étoit un homme qu'il avoit connu l'année dernière lorsqu'il étoit à Peking, et auquel il avoit l'intention de donner quelque chose : nonobstant cela, le Chinois ne put pénétrer, et fut forcé de se retirer.

Des gens du palais apportèrent dans la journée des présens pour notre maison, consistant en différentes viandes, ou plutôt en os à moitié rongés. Il faut croire que nos mandarins, qui examinoient tout ce qui nous étoit destiné, s'emparoient de ce qui leur sembloit bon, et le remplaçoient avec les restes de leurs tables ; car il est impossible de croire que l'empereur puisse faire des dons aussi misérables que ceux qu'on nous apportoit de sa part.

[28.] M. Titzing partit dès trois heures du matin pour aller au palais ; cependant l'empereur ne revint qu'à six heures de la ville Chinoise, où il étoit allé visiter le temple du ciel. Il étoit porté seulement par seize hommes, et suivi du même cortége que la veille. L'empereur envoya en présent un cochon bouilli et des petits pains : dans ces occasions, un des Hollandois alloit faire chaque fois le compliment d'usage, pour remercier sa majesté de ses magnifiques cadeaux.

[29.] L'ambassadeur étant allé au palais pour saluer l'empereur, il reçut une tasse de vin de la main même de sa majesté, après quoi il descendit

dans les jardins, où il entra dans plusieurs temples. L'un d'eux, qui est un Miao des *Lamas*, est consacré à Fo ; c'est celui dont nous avions vu la tour de dessus le pont en arrivant *(n.° 2)*. Elle s'appelle Pe-ta *[tour blanche]*; sa base est carrée, surmontée d'un dôme circulaire, et terminée par une pyramide élevée. L'ambassadeur vit dans ce temple une idole fort grosse, mais de petite taille, ayant plusieurs bras et plusieurs jambes : la porte, les châssis des fenêtres, et les piliers de cette pagode sont en bronze.

Il entra ensuite dans un temple qui contient dix mille idoles, toutes placées dans de petites niches pratiquées dans le mur. Plus loin il vit dans un autre temple un dieu avec six têtes et mille bras. Une de ces pagodes contenoit deux tours de cuivre fondu ; elles étoient octogones, bien travaillées, et pouvoient avoir six pieds de diamètre à leur base, sur quatre pieds de hauteur. Au sortir de ces temples, l'ambassadeur fut conduit dans un pavillon d'où il découvrit toute l'étendue de la ville de Peking.

L'empereur envoya peu de temps après des présens pour le Stathouder, pour M. Titzing et pour les autres personnes de l'ambassade ; la pièce la plus curieuse étoit une pierre longue et étroite, très-bien sculptée, et terminée en forme de fleur : les Chinois l'estimèrent mille taëls [7,500 liv.] ;

mais

mais ce morceau étoit-il de Yu-che, espèce d'agate, ou simplement de pierre ollaire? en le supposant de cette dernière matière, il perdoit infiniment de sa prétendue valeur.

Le reste des présens consistoit en pièces de soie ornées de dragons, ce qui leur ôtoit tout leur prix aux yeux des Européens. L'ambassadeur en reçut pour lui vingt-cinq pièces, M. Vanbraam et chacun de nous, huit; les soldats et les autres Européens de la suite furent gratifiés de deux pièces de soie légère, et d'une certaine quantité de toile brune fort grosse. Nous fûmes obligés d'aller en personne recevoir ces présens, les mandarins ne voulant les remettre à nos domestiques qu'en notre présence; mais nous ne fîmes aucun remercîment à la chinoise. Les pendules étant déposées dans une maison voisine, je pris le prétexte d'aller les examiner pour sortir. Je vis peu de monde dans la rue, où quelques dromadaires se reposoient de chaque côté. En m'en retournant je passai auprès de plusieurs femmes Tartares, assez bien de figure, quoique leur nez fût peu saillant; elles avoient avec elles deux petites filles qui me parurent très-jolies.

[30.] M. Titzing se trouva le matin sur le passage de l'empereur lorsqu'il partoit pour Yuen-ming-yuen; sa majesté étoit en palanquin, portée par huit hommes; beaucoup de chaises à porteurs,

des charrettes, et des Chinois à cheval ou montés sur des mulets, formoient son escorte.

Nous étant préparés pour nous rendre aux jardins de l'empereur, qui sont éloignés de Peking d'environ quatre lieues, les mandarins firent venir aussitôt après notre dîné, des petites voitures : comme ils veulent toujours spéculer, ils s'imaginèrent de nous y placer deux à deux; mais cette position étant très-fatigante, sur-tout ayant à faire une route un peu longue, nous insistâmes long-temps pour avoir chacun la nôtre; et ce ne fut pas sans peine qu'ils y consentirent.

Les Chinois nous comptèrent deux ou trois fois avant le départ, qui enfin eut lieu à midi cinquante minutes. Après avoir passé les arcs de triomphe et le pont que nous avions vus en venant, nous tournâmes au nord, et nous passâmes ensuite sous deux autres arcs, laissant du côté du sud, et fort loin derrière nous, la porte de la ville Tartare par laquelle nous étions entrés à notre arrivée. Peu de temps après, six éléphans avec leurs cornacs habillés de rouge, passèrent près de nous; ces éléphans portoient sur le dos quelque chose de pointu, recouvert en toile; l'un deux étoit dépourvu de dents, mais celles des autres pouvoient avoir de trois à quatre pieds de longueur; elles étoient courbées et se croisoient en dessus de la trompe : ils nous parurent assez

maigres ; leur taille n'excédoit pas huit et neuf pieds. Nous prîmes ensuite à l'ouest, et nous passâmes sur un petit pont de marbre blanc, d'une seule arche, garni de balustrades ; bientôt après nous atteignîmes la porte occidentale de la ville Tartare appelée Sy-tching-men *(n.° 4)*.

Cette porte est double, avec une esplanade carrée entre les deux : il y a au dessus, du côté de la ville, un pavillon à deux étages, et un autre vis-à-vis, sur la muraille ; ce dernier a trois étages ; celui d'en-bas est garni de trois rangs d'embrasures, dont douze à chaque rang : ces pavillons sont très-beaux, et font un bel effet. La seconde porte est à gauche et voûtée comme la première : on tourne ensuite sur la droite, en prolongeant circulairement le rempart extérieur ; et après un petit pont bâti sur le fossé, on se trouve dans la rue du faubourg : cette rue est dans la même direction que celle qui est dans la ville, mais elle est plus étroite ; elle est pavée et bordée des deux côtés par des boutiques. Nous n'employâmes que trois minutes pour traverser ce faubourg et parvenir dans la campagne ; le terrain est uni, couvert de pins et rempli d'un grand nombre de tombes en forme de cônes, dont les unes sont faites en terre, et les autres construites en briques, mais presque toutes élevées de trois à quatre pieds. On aperçoit dans les champs des habitations

répandues çà et là, et plusieurs maisons avec des jardins entourés de murs.

Le chemin, en dehors de Peking, est large et bordé d'arbres; le milieu est pavé et peut avoir une quinzaine de pieds de largeur : après l'avoir suivi quelque temps, nos voitures entrèrent, à deux heures quarante minutes, dans le bourg de Laou-hou-tong, éloigné des jardins de six à sept ly, et de trente ly, ou trois bonnes lieues de la ville de Peking. Les Chinois nous y avoient préparé une maison, mais à leur manière, c'est-à-dire, que toute leur préparation s'étoit bornée à mettre du papier aux fenêtres, à étendre de gros tapis sur les estrades, et à placer deux ou trois chaises avec une table dans chaque chambre.

Nous ne vîmes rien d'extraordinaire dans la ville Tartare ; le coup d'œil en général n'en est point beau, vu l'irrégularité des boutiques, qui sont pour la plupart mauvaises et chétives; celles des charpentiers, sur-tout, font un effet très-désagréable. Les rues de traverse sont fermées par un grillage de bois (*n.° 11*), les maisons qu'on y aperçoit paroissent médiocres. Nous vîmes une assez grande quantité de monde dans la ville, sur-tout beaucoup de coulis habillés de peaux de mouton, avec des bonnets pareils. Les femmes vont et viennent librement; nous en rencontrâmes plusieurs à pied,

et d'autres en voitures ouvertes ; elles se laissoient voir volontiers ; quelques-unes d'entre elles portoient des fleurs dans leurs cheveux, mais toutes avoient de grands pieds, autant que nous pûmes en juger.

Une grande quantité de voitures alloient à Yuen-ming-yuen, car les personnes aisées ne peuvent décemment marcher à pied. Les mandarins se servent de chevaux ou de mulets ; ils préfèrent ces derniers, quoiqu'ils soient moins agiles ; mais leur pas est plus alongé, et ces animaux supportent mieux une longue course. Les Chinois, d'ailleurs, ne sont pas dans l'usage de pousser leurs montures ; ils vont doucement, et aiment mieux partir plutôt pour arriver à l'heure indiquée.

La poussière étoit grande dans la campagne ; le cocher changeant souvent de position, et les voitures étant ouvertes par-devant, nous en fûmes remplis : ces petites charrettes sont assez bonnes lorsqu'elles roulent sur la terre, mais sur le pavé elles sont très-dures.

[31.] L'ambassadeur et M. Vanbraam partirent de bonne heure ; ayant demandé qu'il nous fût permis de les accompagner, les mandarins nous firent dire de nous tenir prêts ; mais, comme nous avions appris à les connoître, nous restâmes couchés, bien sûrs que personne ne viendroit nous chercher, et c'est ce qui arriva.

L'ambassadeur fut reçu par l'empereur sous une tente; il parcourut ensuite les jardins, où il vit une rivière formant des cascades, plus loin un étang, et un autre plus petit, dont on avoit cassé la glace, afin de donner la facilité de voir les poissons d'or qui y étoient renfermés, et dont la longueur alloit à un bon pied. Les jardins contiennent en outre plusieurs pavillons et des pagodes; l'une d'elles, une idole de soixante pieds de hauteur.

Les appartemens de l'empereur sont en général composés d'un grand nombre de petites pièces fort simplement garnies; car, excepté un cabinet appelé *le ciel*, dont les murs étoient recouverts de papier à fleurs, l'ambassadeur ne vit *par-tout que du* papier blanc pour tenture. L'empereur lui fit dire plusieurs fois que jamais Européen n'avoit visité ces appartemens, et que c'étoit par une faveur particulière qu'il y étoit entré.

M. Titzing remarqua dans une des salles le trône de l'empereur, et, vis-à-vis, la voiture que le lord Macartney avoit présentée l'année d'avant: à côté de ce riche et élégant carrosse, un chariot chinois à quatre roues, bien lourd et peint en vert, formoit un contraste frappant, et faisoit voir tout le cas que la cour de Peking fait des présens que lui envoient les souverains d'Europe.

Les jardins de Yuen-ming-yuen sont entourés de murs et peuvent avoir trente ou quarante ly

de circonférence. Outre divers bâtimens construits à la chinoise, ils en contiennent d'autres élevés par les soins des missionnaires, d'après le goût Européen; mais ils sont, dit-on, en mauvais état et méritent peu d'être vus, du moins c'est la raison qu'alléguèrent les mandarins, pour se dispenser de les montrer à M. Titzing, qui avoit demandé à les voir.

L'empereur fit divers présens pour le Stathouder, consistant en soieries, en vases de porcelaine et dans différens morceaux de bamboux artistement travaillés. MM. Titzing et Vanbraam reçurent pour eux des étoffes et des vases de porcelaine.

Comme nous nous promenions le matin dans la cour de notre maison, un Chinois s'avança vers nous en faisant le signe de la croix et tenant à la main un chapelet et un reliquaire : à ces marques, jugeant qu'il étoit Chrétien, nous fûmes tentés de lui confier des lettres pour les missionnaires; mais le peu de soin qu'il mit à se cacher des autres Chinois qui pouvoient le voir, nous fit craindre qu'il ne fût un espion envoyé exprès par les mandarins, et nous le laissâmes partir sans lui rien remettre.

[1.er FÉVRIER.] Les mandarins nous dirent que nous irions le lendemain dans les jardins de l'empereur, mais à la condition de ne point parler, quand même on nous interrogeroit.

[2.] Nous partîmes à trois heures de l'après-midi dans de petites voitures ; et après avoir traversé le bourg, qui est garni de boutiques, nous reprîmes le grand chemin. L'empereur étant à Yuen-ming-yuen, la route étoit très-fréquentée, et nous rencontrâmes plusieurs mandarins à cheval. Les ministres et les principaux seigneurs de la cour ont seuls le droit d'aller en palanquins couverts en drap vert *(n.° 42)*; ils ne s'en servent cependant pas habituellement, mais ils font usage de petites charrettes semblables à celles des particuliers *(n.° 41)*, excepté que le devant est fermé, et que les roues sont placées tout-à-fait en arrière. C'est tout ce que les Chinois ont pu imaginer de mieux pour rendre leurs voitures moins dures : il faut avouer qu'ils ne sont pas fort avancés dans l'art du carrossier.

Les gens du peuple voyagent encore plus simplement ; ils se placent huit ou dix dans une grosse charrette qui n'est traînée que par un seul cheval ; il est vrai que les chevaux du Petchely, quoique petits, paroissent forts et vigoureux : ils sont couverts d'un poil long et épais ; au premier abord, on les prendroit pour des ours.

La route continua presque toujours entre des murs de jardins, et nous ne vîmes aucun bâtiment remarquable, excepté une seule pagode dont l'entrée étoit fermée par un grillage en bois et par des

murs peints en rouge et en jaune. Nos cochers, après avoir passé un petit pont, tournèrent à gauche à peu de distance d'une foible rivière qui coule derrière des maisons, près desquelles se reposoient plusieurs dromadaires ; ensuite ils quittèrent cette route pour passer sous des arbres : nous prolongeâmes alors un étang glacé, et nous aperçûmes de cet endroit des montagnes éloignées, et plus près des hauteurs et des pavillons qui sont dans les jardins de l'empereur. En approchant des murs de Yuen-ming-yuen, on laisse sur la droite un grand terrain planté d'arbres, entouré de chevaux de frise, et peu éloigné d'une des portes extérieures. Entrés dans la première enceinte, qui renferme des maisons et des boutiques, nous descendîmes de voiture, et nous parvînmes, non sans peine, dans une petite cour remplie d'une foule de curieux qui nous attendoient. La porte des jardins est sans décoration, et seulement surmontée d'un petit pavillon avançant dans la cour et supporté par quatre piliers : nous y vîmes quelques Chinois armés de sabres, mais sans poste fixe et allant de côté et d'autre. Les allées des jardins vont en serpentant ; le terrain est montueux d'un côté et plat de l'autre ; les arbres sont clair-semés, et croissent sur une terre aride et grisâtre.

Nous espérions nous promener, mais les Chinois

ne tinrent pas leur promesse, et nous firent entrer, au contraire, dans une tente si exactement fermée, que nous fûmes long-temps plongés dans l'obscurité avant de découvrir que nous étions avec des Coréens.

Cette tente (*n.° 42*) étoit ronde et couverte d'un gros feutre gris soutenu en dedans par des piquets et un treillis en bois, qui étoient maintenus eux mêmes par un cercle de bois, d'où partoient des baguettes longues et minces qui se réunissoient au sommet. Cette demeure, tout-à-fait nouvelle pour nous, n'ayant aucun meuble, nous fûmes obligés de nous tenir debout ou de nous asseoir les jambes croisées; mais cette *posture* étant très-fatigante pour des Européens, nous roulâmes nos manteaux et nous nous assîmes dessus. En un moment nous fûmes couverts de poussière; ce qui n'étoit pas étonnant, vu le mouvement continuel des Chinois qui se succédoient les uns aux autres, et qui n'auroient pas discontinué, si l'un de nos conducteurs de *Peking*, portant un bouton bleu-clair et décoré d'une plume de paon, ne fût venu et n'eût renvoyé tout le monde, après avoir fait baisser la portière.

Il nous fut possible alors de considérer les Coréens, qui, cette fois, nous regardèrent plus tranquillement que le jour de notre présentation. Ils sont habillés comme les anciens Chinois,

c'est-à-dire, qu'ils ont une robe longue avec des manches larges ; leur ceinture est en forme de cercle et divisée en dessus par petits carrés. Les lettrés portent des robes vertes avec un oiseau blanc brodé sur la poitrine ; leur bonnet est noir, avec des espèces de petites ailes de la même couleur. Les militaires ont une robe et un chapeau noirs ; ce chapeau est plat, rond et surmonté d'une pyramide, avec un bouton blanc travaillé au sommet. Leur chaussure est la même que celle des Chinois. L'un d'eux avoit une plume de paon.

Ces Coréens nous montrèrent de la toile de lin blanche et très-fine, fabriquée dans leur pays : ils nous donnèrent plusieurs petites boules dorées appelées Kao-ly-yo *[médecine de Corée]*, qu'on emploie dans les rhumes de poitrine, en les faisant dissoudre dans du thé. Cette espèce de médicament est fort rare *(a)*.

(a) Les Chinois appellent la Corée Kao-ly. Ce royaume s'étend en longueur depuis le 34.e degré nord jusqu'au 43.e Sa largeur est inégale et peut aller de trois à quatre degrés. La capitale, nommée King-ky-tao, est par les 37° 30′ 15″. Le pays est bon ; il produit du riz, du blé et du millet. Les Coréens sont tributaires des Chinois, et viennent deux fois par an à Peking pour payer le tribut et faire du commerce. Les marchandises qu'ils apportent consistent en or, en argent, en fer, en ginseng, en pelleteries, en toiles fines de lin et de coton, en éventails, en papiers à figures pour tentures, en tabac, et principalement en papier très-fort et très-épais estimé à la Chine, et dont on se sert pour

En attendant que nous eussions la liberté de sortir de notre tente, ou plutôt de cette espèce de prison, les mandarins nous firent apporter des petits pains, des confitures et du lait, et lorsque nous cessâmes de manger, ils obligèrent nos domestiques à prendre les restes. Enfin, vers les cinq heures, les Chinois vinrent nous chercher pour nous conduire à peu de distance dans un endroit où l'on avoit étendu de gros tapis *(n.° 5)*. Nous avions à notre droite un grand pavillon long à deux étages, dont les fenêtres, garnies de papier, n'annonçoient rien de beau; néanmoins l'empereur étoit assis au rez-de-chaussée dans une pièce ouverte, ayant le premier ministre assis en dehors, et plus bas un Chinois tenant à la main un porte-voix d'argent. Les autres fenêtres étoient remplies d'eunuques qui se tenoient debout, et au premier étage les femmes regardoient par de petites ouvertures pratiquées dans les croisées.

---

garnir les fenêtres : ils emportent en échange des *soies* écrues, des damas, des pièces de soies légères, des thés, des ouvrages de cuivre blanc et du coton.

Les Coréens ont un roi; à sa mort l'empereur de la Chine envoie à son fils deux grands mandarins qui lui donnent le titre de Vang *[roi]*. Il est obligé, pour vivre en paix avec les Chinois, d'envoyer tous les ans des ambassadeurs à Peking avec des présens. Les Coréens ne sont pas bien vus à la Chine; leur langue est différente de celle des Chinois, mais les caractères de ceux-ci sont en usage en Corée.

Immédiatement devant nous nous avions un mât d'environ trente pieds de haut, d'où partoit, à quelque distance de terre, une corde tendue sur des piquets, et sur le côté un échaufaud, des roues tournant perpendiculairement, deux autres mâts, deux tours carrées de bois peint en jaune, et deux espèces de portes auxquelles étoient suspendus des tambours d'artifice : plus loin, les mandarins et les officiers du palais formoient une haie, et derrière eux on voyoit des arbres et une petite colline.

Les Coréens étoient assis à notre droite, et plus haut les ambassadeurs Mongoux : un grand nombre de curieux se tenoient debout derrière nous; les mandarins les gratifièrent de temps en temps de quelques coups de fouet.

Pendant que l'ambassadeur, M. Vanbraam, les Coréens et les Mongoux, saluoient l'empereur devant lequel on exécuta quelques tours de force, une musique vocale se fit entendre ; ce chant ressembloit assez bien à celui de nos églises : dans le même temps, huit Chinois habillés à peu-près comme des femmes, ayant des vestes courtes et de la soie effilée à la tête, pour imiter les cheveux des jeunes filles, se placèrent entre des bâtons attachés à la circonférence de la grande roue, et tournèrent en restant toujours dans une situation perpendiculaire, tandis que d'autres Chinois, montés

pareillement au haut des mâts, tournèrent horizontalement entre les cordes qui y étoient attachées.

Les tours de force étant achevés, et l'ambassadeur revenu à sa place, nous vîmes paroître deux hommes vêtus de grandes robes, de vestes et de caleçons rayés, ayant une ceinture, et des bonnets coniques ouverts des deux côtés, et ressemblant à ceux que portent les Éleuths, qui sont représentés dans les gravures des batailles de Kien-long : un de ces hommes, tenant dans ses mains un balancier, monta avec beaucoup de précaution sur la corde, et dansa dessus en contrefaisant les mêmes sauts et les mêmes mouvemens que son camarade, qui étoit à terre, faisoit d'abord. Il monta ensuite, à l'aide d'une corde, au haut du mât, et se plaça sur une planche carrée qui y étoit fixée, d'où il tira plusieurs fois des flèches sur un bonnet posé à terre, à peu de distance du mât, sans pouvoir cependant l'atteindre, après quoi il descendit aussi gauchement qu'il étoit monté. Pendant cet exercice, ses compagnons, au nombre de huit ou neuf, battant sur un petit tambourin, exécutèrent une musique détestable, et cherchèrent à faire sauter une petite chèvre, que l'un d'eux tenoit entre ses jambes. L'empereur fut si satisfait du danseur de corde et des musiciens, qu'il leur fit donner de l'argent sur-le-champ.

Cinquante hommes habillés de robes grises,

avec une toile tournée autour de la tête, tenant dans la main une lanterne faite comme les carrés d'un domino, exécutèrent ensuite diverses combinaisons de nombres, au son d'un tambour : à un signal donné, ils les montrèrent tous à-la-fois, le premier rang étant à genoux, le second incliné, et le troisième debout. Malgré leur habileté, l'un d'eux se laissa tomber par terre durant les combinaisons, mais il se releva avec précipitation pour reprendre son rang.

Cette compagnie s'étant retirée, les Chinois allumèrent des gerbes, qui s'élevèrent à quatre ou cinq pieds au plus : au même moment un grand tambour suspendu à l'échafaud du milieu, s'ouvrit et nous fit voir différentes figures, un vieillard, une tour avec des inscriptions, et un grand vase, tandis que les tambours qui étoient suspendus aux deux portes, laissèrent tomber, en s'ouvrant, une grande quantité de lanternes allumées.

Cette première décoration étant consumée, huit hommes élevèrent un second tambour, dont les pièces les plus remarquables furent une grande planche découpée à la grecque, représentée par un feu d'une couleur violette, et une tour environnée, dans toute sa longueur, d'un grand nombre de lanternes : ce feu d'artifice fut terminé par deux gerbes, qui, cette fois, surpassèrent les autres, en s'élevant à dix pieds environ.

Durant tout ce temps, deux mandarins *brû*-loient sur l'avant des files de petits pétards attachés au bout d'un bâton ; et d'autres *Chinois* munis de petites pompes et de bamboux *garnis* de linge mouillé, éteignoient le feu lorsqu'il prenoit quelque part.

L'empereur daigna penser à nous, et nous envoya de petites boules blanches surnageant *dans* du bouillon : ce ragoût, dont la vue seule étoit capable de soulever le cœur, m'embarrassoit fort; mais voyant un des mandarins qui le considéroit avidement, je lui offris ce mets, qu'il avala avec un air de satisfaction. Les Chinois nous apportèrent ensuite des queues de cerf et des *confitures ; et* comme il est d'usage et de la politesse chinoise de ne rien laisser, nos domestiques mirent tout pêle-mêle dans une serviette pour l'emporter à la maison. Pendant qu'on étoit occupé à tirer les gerbes, un mandarin me demanda si nous en avions de pareilles en Europe, et me regarda avec surprise lorsque je lui répondis que oui. *Mais, s'il* fut étonné d'apprendre que nous eussions autant d'habileté que ses compatriotes, nous l'avions été bien davantage en voyant l'empereur et ses ministres s'amuser à contempler de pareilles bagatelles, et sur-tout à faire tirer des feux d'artifice en *plein* jour, ou par un beau clair de lune.

Au sortir du feu, nous regagnâmes nos voitures,

accompagnés

accompagnés par les mandarins et les soldats Chinois qui demeuroient dans notre maison : l'avantage qu'ont ces derniers, d'appartenir à l'empereur, les rend insolens ; ils poussoient rudement et sans distinction tous ceux qui se trouvoient devant nous, ou qui embarrassoient notre passage.

Les Hollandois avoient mis de beaux habits rouges brodés, pour assister à cette cérémonie ; mais ce fut pour la première et la dernière fois : ils suivirent par la suite mon exemple, en s'habillant simplement et de manière à ne pas craindre la poussière ou la graisse. Nous mîmes une demi-heure pour revenir à notre logis.

[3.] Beau temps, gelée et vent violent de nord. L'ambassadeur alla aux jardins et y déjeûna ; mais l'empereur lui fit dire qu'il pouvoit se dispenser de s'y rendre à l'avenir d'aussi bonne heure, parce que cela étoit trop fatigant.

M. Titzing ayant parlé de voyage, le premier ministre lui dit que l'usage ne permettant pas aux étrangers de rester à Peking plus de quarante jours, nous quitterions la capitale après ce terme ; mais il lui promit que dans le retour nous irions par terre jusqu'à l'endroit où les rivières cesseroient d'être gelées, et qu'on ne feroit que soixante ly par jour [six lieues].

Vers les trois-heures de l'après midi, nous retournâmes aux jardins ; au moment où nous

quittions nos voitures, nous vîmes une jeune fille vêtue d'une longue robe rouge; elle étoit brune, fort jolie, et portoit des fleurs dans ses cheveux. Les Chinois en nous conduisant à notre tente se trompèrent, et voulurent nous faire entrer dans celle de l'ambassadeur Coréen; mais celui-ci assis gravement, fit signe qu'il ne le permettoit pas. Nous rîmes beaucoup de l'air de dignité de cet ambassadeur, et nous retournâmes à notre tente, où nous trouvâmes les mandarins civils et militaires Coréens, auxquels nous fîmes grand plaisir en leur donnant des canifs, des crayons et du papier d'Europe. Après avoir resté une bonne heure dans l'obscurité, et exposés à la poussière, les Chinois vinrent nous dire que l'empereur *ne sortiroit pas*, à cause de la violence du vent; nous remontâmes alors en charrettes pour retourner à notre maison.

[4.] Beau temps, gelée, vent du nord. Nous fûmes toute la journée sans sortir, l'éclipse empêchant l'empereur de quitter ses appartemens.

Les Chinois croient que les éclipses présagent quelques malheurs, et l'empereur, aussi superstitieux que ses sujets, n'oseroit faire quelque chose d'important dans ces circonstances. On voit par-là que les missionnaires n'ont pas réussi à délivrer les Chinois de leurs bizarres préjugés: les premiers calculent les éclipses, et en expliquent la cause; mais les derniers, qui sont toujours persuadés que

lors de ce phénomène un dragon doit avaler le soleil ou la lune, font autant de bruit qu'il leur est possible pour éloigner ce malheur.

M. Vanbraam reçut une lettre de M. de Grammont, qui lui marquoit que c'étoit à nos mandarins de Quanton que nous devions attribuer notre peu de liberté; il ajoutoit que le premier ministre ignorant qu'on nous défendoit d'aller et de venir, il pensoit qu'il étoit nécessaire de lui en parler.

[5.] Beau temps, gelée, vent du nord. Nous partîmes à trois heures de l'après-midi pour nous rendre aux jardins; avant d'y entrer, nous aperçûmes le premier ministre, dans une chaise verte, entouré d'un grand nombre de mandarins à cheval.

Nous trouvâmes, en entrant dans le jardin, plusieurs petits-fils de l'empereur; ils paroissoient n'avoir pas plus de seize à dix-sept ans; ils étoient bien de figure, n'avoient aucun bouton à leurs bonnets, mais portoient seulement une plume de paon. Ils s'arrêtèrent quelque temps à nous considérer, et entrèrent ensuite dans les jardins, sans que personne leur marquât la plus légère attention, ou se dérangeât pour leur faire place.

Rentrés comme de coutume dans notre tente, et après y être restés quelque temps, les Chinois nous reconduisirent au même endroit où nous étions placés les jours précédens : l'ambassadeur et M. Vanbraam allèrent ensuite saluer l'empereur;

et tandis qu'ils étoient témoins des tours de force qu'on exécuta devant lui, plusieurs seigneurs vinrent auprès de nous; ils mirent une grande honnêteté à considérer nos habits, et nous laissèrent également regarder les leurs. Une petite chaise ployante que j'avois apportée parce que la posture d'être assis les jambes croisées me fatiguoit, les amusa beaucoup, et ils l'examinèrent avec attention. Ces seigneurs ont le teint blanc et des couleurs; ils sont tous militaires, et portent au pouce un anneau d'agate qui leur sert à tendre l'arc quand ils tirent des flèches : lorsqu'ils ne l'ont pas au doigt, ils le renferment dans une petite boîte ronde, et faite exprès; ils nous la montroient avec empressement, pour nous faire connoître qu'ils étoient des gens de guerre.

L'ambassadeur étant revenu avec M. Vanbraam, nous vîmes paroître une centaine de Chinois, dont chacun portoit au bout d'un bâton deux lanternes à diverses facettes; ils étoient habillés d'une grande robe verdâtre, et avoient la tête entourée d'une toile de la même couleur, qui se nouoit sur le front. Ces hommes firent plusieurs évolutions; se mirent à genoux, baissèrent la tête en mesure, formèrent des carrés et des lignes sur différentes profondeurs : enfin, après avoir passé pardessus un pont construit avec des tables, et s'être étendus en grande partie par terre, les uns cou-

chés sur les autres, trois par trois, ils se relevèrent et se rangèrent de chaque côté de l'empereur, sur trois lignes parallèles. Alors les Chinois mirent le feu aux tambours, et nous vîmes une pagode avec des personnages, des tours, des treillages et des lanternes suspendues à de longs rubans.

Le devant des tours carrées dont j'ai parlé précédemment, étant ouvert, on y voyoit le dessin d'un homme formé par un grand nombre de petites mèches allumées. Nous étions occupés à examiner cette quantité considérable de lanternes, lorsque nous vîmes s'élever le long de deux mâts, deux grands lézards de papier vert, dont l'un monta lestement jusqu'en haut, tandis que l'autre se contentant de montrer sa tête, ses deux pattes et une partie de son corps, ne voulut jamais aller plus loin, malgré les efforts de ceux qui le tiroient avec des cordes.

Au même instant, plusieurs Chinois placés à la distance de six pieds les uns des autres, entrèrent sur la scène, portant deux longs dragons de toile ou de papier peint en bleu, avec des écailles blanches, dont l'intérieur étoit garni de quelques lampions. Ces deux dragons, après avoir salué respectueusement l'empereur, se promenoient tranquillement, lorsque la lune étant survenue tout-à-coup, ils coururent après elle; mais celle-ci se plaça hardiment entre eux deux. Les dragons la

considérèrent alors quelques momens, et jugeant apparemment que le morceau étoit trop *gros* pour l'avaler, ils prirent le parti de s'en aller après avoir fait la révérence. La lune, fière de son triomphe, se retira gravement, un peu rouge cependant de la course qu'elle venoit de faire.

Un serpenteau que l'empereur alluma un instant après, mit le feu à un amas considérable de pétards, de gerbes et de fusées qui firent un grand bruit; nous distinguâmes quelques figures sur des piquets, mais il nous fut impossible d'en voir l'effet, à cause des échafauds qui étoient devant nous. L'empereur s'étant retiré, un des mandarins me conduisit plus en avant; *mais on* ne voyoit presque plus rien, car tout étoit consumé.

Les mandarins se récrièrent sur la beauté de ce spectacle, et nous demandèrent comment nous le trouvions; nous leur répondîmes que nous n'avions jamais rien vu de pareil, et cela étoit réellement vrai. Pendant qu'on étoit occupé à tirer le feu, nous vîmes un Chinois habillé tout en peau de couleur noire, et portant sur la tête celle d'un bélier encore garnie de ses cornes. Cet homme, qui avoit l'air aussi bête que l'animal qu'il représentoit, s'étant placé près de nous, je commençai à le dessiner; mais les mandarins me firent signe que cela n'étoit pas bien, et le Chinois disparut.

Nous aperçûmes dans les jardins des militaires

entièrement vêtus d'étoffe jaune, armés de boucliers et de sabres, avec des bonnets sur le devant desquels s'élevoient quatre plumes retroussées; on nous dit que ces soldats étoient de la garde de l'empereur.

Les Chinois ou les Tartares qui font des tours de force devant sa majesté, sont des mandarins de guerre; ils ont des boutons, et quelques-uns d'entre eux portent une plume de paon.

Nos mandarins de Quanton nous ayant recommandé de ne rien dire, nous étions comme des muets; mais Nan-san-ta-jin s'étant approché de nous, nous parla et considéra beaucoup mon siége: d'où l'on peut conclure que ce mandarin, qui avoit l'inspection sur l'ambassade, ne nous auroit pas adressé la parole si ç'avoit été lui qui nous eût fait donner l'ordre de ne rien dire. Ce qui le prouve encore mieux, c'est que, pendant qu'il étoit avec nous, le second ministre, appelé Fo-lieou-ta-jin, s'étant approché de moi, et Nan-san-ta-jin m'ayant dit, en chinois, de me mettre à genoux, ce que je ne voulus pas faire, le ministre, après avoir regardé ma chaise, et voyant que je restois debout, me demanda si j'entendois le chinois: je lui répondis que oui, ce qui le fit rougir; mais voyant que je le regardois en riant, il prit le parti de rire aussi, et se retira après avoir dit deux mots à M. Agie. Ce mandarin est le même ministre qui

nous parut si haut et si fier lorsque nous lui fûmes présentés à notre arrivée à Peking.

La foule étoit considérable en sortant des jardins, car il n'y a qu'une seule issue fort étroite. Tous les rangs étoient confondus, et nos soldats Chinois poussoient indistinctement tout le monde.

Notre premier mandarin étant venu nous dire que nous retournerions le lendemain à Peking, saisit cette occasion pour nous demander une montre, afin de la présenter, de la part de l'ambassadeur, au premier ou au second ministre, promettant de la rapporter s'ils la refusoient; mais M. Titzing ne voulut pas la lui confier, de peur qu'il ne la donnât en son propre nom. Il refusa pareillement de signer une requête composée par les mandarins, et adressée à l'empereur, dans laquelle ils lui faisoient faire des remercîmens pour les bons traitemens qu'il avoit reçus jusqu'alors.

[6.] Les mandarins nous comptèrent plusieurs fois avant de nous laisser monter en voiture. Au sortir de la maison, nous aperçûmes quelques femmes assez jolies, parmi le peuple qui nous attendoit. Les cochers reprirent la route qu'ils avoient suivie en venant, et nous rentrâmes à Peking par la même porte. Le pavillon qui est au-dessus du mur circulaire, a trois rangs d'embrasures, dont douze sur chaque rang et placées près les unes des autres. L'édifice paroît solide, mais ne

seroit pas en état de supporter de l'artillerie, et encore moins de résister aux coups de canon. Ces pavillons sont très-beaux et font un bel effet. Les maisons du faubourg sont meilleures que celles de la ville. Nous vîmes dans certaines places de Peking beaucoup de Chinois qui vendoient des balais et d'autres ouvrages de la campagne *(n.° 11)*. Nous rencontrâmes aussi plusieurs femmes à pied; elles ont presque toutes des fleurs dans les cheveux. Les Chinoises riches ou de considération vont en voiture ouverte ou fermée, et sont précédées de domestiques : la facilité qu'elles ont de croiser les jambes, leur permet de s'y placer deux ou trois.

Nan-san-ta-jin vint voir l'ambassadeur dans l'après-midi, et lui demanda, en lui montrant un petit moulin mu par du sable, pourquoi il n'avoit pas apporté de semblables objets : quoiqu'on lui eût fait entendre que c'étoit une bagatelle, il n'en resserra pas moins son joujou avec beaucoup de soin.

On peut juger d'après Nan-san-ta-jin, qui étoit un des premiers mandarins de Peking, du caractère des Chinois. Il faut porter à Peking de l'argent, de l'or, des perles, enfin des choses de valeur, et sur-tout des objets dont les enfans s'amusent en Europe. Ces choses seront reçues de préférence aux articles de physique, de science ou d'arts : ces derniers ouvrages ne plaisent pas aux Chinois; et s'ils paient fort cher à Quanton

certaines pièces de mécanique, c'est plutôt pour en faire leur amusement qu'ils les achètent, que pour le cas ou l'estime qu'ils en font.

[7.] Le temps étoit clair le matin, quoiqu'il eût fait beaucoup de vent pendant la nuit.

Nos domestiques ayant obtenu la permission de sortir, j'en profitai pour écrire à M. de Grammont, qui me répondit qu'il désespéroit de nous voir. Nos Chinois s'étant trompés de chemin dans leur promenade, et ayant dépassé la porte de la ville, les soldats de garde les arrêtèrent en rentrant et les fouillèrent : celui qui portoit la réponse des missionnaires, craignoit beaucoup d'être découvert ; mais les soldats ne s'aperçurent de rien, et, pour quatre piastres chacun, ils les laissèrent rentrer. Il paroît, d'après cela, qu'on est à Peking aussi avide que dans les autres places ; car il est impossible que les Chinois ne puissent jouir de la liberté d'aller et de venir ; mais comme on vit que nos domestiques étoient étrangers, on en profita pour les rançonner.

Les Coréens envoyèrent à M. Vanbraam, de l'encre, des pinceaux, du papier, et des petites boules.

Nos mandarins ne parlèrent plus de nous faire voir les curiosités de Peking. Comme nous devions partir dans huit jours, ils nous proposèrent de faire notre retour en charrettes ; mais nous nous y refusâmes absolument, et nous demandâmes

des chevaux. L'ambassadeur et M. Vanbraam résolurent d'aller en palanquin.

[8.] Temps clair, gelée avec vent du nord. M. Titzing partit à onze heures pour Yuen-ming-yuen. Nos Chinois continuoient de sortir, mais l'avarice seule de nos mandarins en étoit la cause; ils craignoient que nous ne leur fissions payer ce dont nous avions besoin, car dès qu'un de nos domestiques vouloit aller dans la ville, il n'avoit qu'à dire que c'étoit pour acheter quelque chose, et la porte s'ouvroit aussitôt.

L'ambassadeur revint vers les neuf heures du soir, après avoir vu l'empereur, qui lui récommanda de raconter en Hollande la manière dont il l'avoit traité à Peking. L'ambassadeur Mongoux reçut une plume de paon. M. Titzing vit tirer un feu d'artifice, et se promena dans les jardins, où il aperçut plusieurs pavillons bien illuminés. M. Vanbraam nous dit que ces jardins étoient très-beaux; mais comme il étoit un peu enthousiaste, et que ce qu'il nous avoit vanté précédemment, s'étoit souvent trouvé fort peu de chose lorsque nous avions été à même de le voir, nous crûmes pouvoir douter de la beauté de ces jardins.

[9.] Temps froid et couvert, mais qui s'éclaircit ensuite. Nous devions avoir le lendemain notre dernière audience, et recevoir après la visite des missionnaires. L'ambassadeur paya les coulis qui,

lors de notre arrivée, avoient apporté nos effets depuis l'entrée de Peking jusqu'à notre *maison*, nos mandarins de Quanton prétendant que *les* coulis de la province les ayant déposés à la porte de la ville, suivant la coutume, ils avoient été obligés d'en prendre d'autres à leurs frais; cependant, pourquoi avoient-ils attendu si long-temps à se faire rembourser, et pourquoi ne demandoient-ils pas d'avance le salaire des coulis qui devoient porter dans peu de jours nos effets jusqu'à la porte de Peking! On peut croire que c'étoit un moyen qu'ils avoient imaginé pour se procurer quelque argent.

[10.] Temps clair, vent du nord, *gelée moins* forte. A dix heures nous partîmes en voitures pour nous rendre au palais: arrivés au fond de la première cour, nos conducteurs nous firent prendre sur la droite, et nous montâmes une rampe en avant d'une porte que nous passâmes, et qui mène dans l'enceinte intérieure du palais, et devant les bâtimens destinés pour l'empereur. La cour est oblongue: du côté du nord, un petit ruisseau entouré de balustrades, la traverse de l'est à l'ouest; et cinq petits ponts de marbre blanc, bâtis sur ce ruisseau, conduisent à trois escaliers de trente degrés, aboutissant chacun à trois portes. Du côté du sud, on voit la porte appelée Ou-tchao-men, qui termine l'enceinte extérieure; au-dessus

Il y a un gros pavillon communiquant par des galeries à deux autres qui sont aux angles de la cour.

Tous les bâtimens sont uniformes; les murailles, les bois sont chargés de dorures, et de peintures vertes ou bleues, et les toits sont couverts avec des tuiles vernissées en jaune.

La vue du palais, en général, est belle; tout est propre, bien tenu; mais en même temps l'ensemble en est triste. Quelle fut notre surprise en entrant dans un des bâtimens formant une des ailes, de ne trouver qu'une chambre dépourvue de meubles et mal-propre! Ce lieu paroissoit servir de corps-de-garde; nous y restâmes long-temps, entourés de beaucoup de coulis, de petits mandarins et d'eunuques; mais notre mandarin Tartare, à bouton bleu-clair, et décoré de la plume de paon, chassa une partie de ces curieux, qui, pour se dédommager d'être forcés de rester en dehors, s'amusèrent à trouer les carreaux de papier pour pouvoir nous considérer plus à leur aise.

Nan-san-ta-jin vint à midi avec plusieurs mandarins pour nous prendre : après avoir passé une des ouvertures de la porte Ou-tchao-men, nous nous trouvâmes dans une cour d'environ quatre-vingts toises de largeur, sur cent de longueur, pavée en briques avec des allées en pierres; la muraille qui l'environne est en briques posées sur une base de pierres grises de la hauteur d'environ

six pieds; les portes sont en bois recouvert de lames de fer, arrêtées avec de gros clous dorés. Le rempart est très-épais; il supporte un grand pavillon dans lequel le P. Verbiest a fait placer une des cinq grosses cloches fondues en 1404, par l'empereur Yong-lo : cette cloche pèse cent vingt milliers.

Des deux côtés de la porte Ou-tchao-men, le rempart s'avance dans la cour, d'environ quarante à cinquante toises : le dessus est surmonté de galeries et de pavillons à doubles toits recourbés, ornés de grosses boules dorées ; le dessous paroît servir de magasin, car les Chinois en tirèrent les soies et autres présens destinés pour l'ambassade. De simples murs au-dessus desquels on aperçoit les toits d'un bâtiment, entourent la cour à l'est et à l'ouest; la partie du sud est fermée par une muraille percée de cinq ouvertures, et surmontée d'un pavillon.

Cette cour est celle dans laquelle les grands et les mandarins viennent faire les cérémonies du salut; elle étoit pour le moment remplie, en partie, par les gens du palais. Les mandarins nous y promenèrent tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre; enfin, ils se décidèrent à nous placer en face de la porte Ou-tchao-men.

Nous vîmes ici, pour la première fois, les mandarins du Ly-pou, ou du tribunal des rites; ils étoient en habits de cérémonie, avec de larges

collets arrondis et brodés, tombant sur les épaules. La houpe du bonnet étoit d'une espèce de fil rouge délié et crépu; le bouton avoit environ deux pouces de long, il étoit taillé en aiguille à quatre facettes, terminée en pointe. Le premier de ces mandarins portoit un bouton rouge-clair, et les autres rouge, bleu, ou de cristal, suivant leur grade.

La foule se pressant autour de nous, on fit usage du fouet; mais celui qui s'en servoit frappant par terre au lieu de battre ses camarades, un de nos mandarins le prit lui-même : l'ambassadeur et M. Vanbraam, s'étant placés en avant, et nous derrière eux avec le reste de l'ambassade, alors les mandarins du Ly-pou crièrent d'une voix lamentable, soit pour nous faire mettre à genoux, soit pour nous faire relever. Ce salut consiste en trois prosternations, et chaque prosternation en trois battemens de tête après lesquels on se relève pour recommencer de nouveau.

Les mandarins se montrèrent très-attentifs à ce que l'ambassadeur et M. Vanbraam se prosternassent le nombre de fois requis; et ce dernier s'étant levé trop tôt, ils le firent recommencer. Quant à nous ils n'y prirent pas garde, et s'amusèrent beaucoup de nous voir pencher seulement la tête.

Des Chinois apportèrent ensuite, en cérémonie, les présens pour le prince d'Orange, consistant en quatre-vingts pièces de soie, et en deux vases

de pierre; l'ambassadeur reçut, pour son propre compte, trente-quatre pièces de soie, et cent cinquante taëls en argent [1125 liv.]; M. Vanbraam, huit pièces de soie, et quatre-vingts taëls [600 liv.]; et nous, huit pièces de soie chacun, et quarante taëls [300 liv.]; les autres Européens eurent deux pièces de soie, deux aunes de toile et quinze taëls [120 liv.]. Une partie de ces étoffes étoient à fleurs, et par conséquent inutiles pour nous : les autres étoient minces et de peu de valeur.

Cette cérémonie à laquelle nous ne nous attendions point, et dont les mandarins ne nous avoient pas prévenus, étant terminée, nous sortîmes par une petite porte qui conduit dans un passage en dehors des murs du palais, où nous rencontrâmes plusieurs soldats armés de sabres. Cette route nous ayant menés sur la place, auprès de nos voitures, nous y montâmes en disant adieu pour toujours à la demeure de l'empereur.

[11.] Temps clair et plus doux. Les mandarins étant venus chercher les présens que les ministres consentoient enfin à accepter, et pour lesquels ils devoient donner quelques bagatelles en échange, on leur parla des missionnaires, mais ils ne répondirent rien, et demandèrent seulement le nombre des caisses et des lettres qui étoient à leur adresse. M. Raux me manda le matin qu'il n'avoit reçu que depuis deux jours ma lettre du 18 janvier,

et

et qu'il espéroit encore obtenir la permission de venir nous voir.

[12.] Les mandarins du palais, accompagnés de plusieurs écrivains, vinrent pour prendre les lettres des missionnaires ; je demandai à les remettre moi-même, ou au moins à les donner en présence des mandarins ; mais ils s'y opposèrent, et ajoutèrent qu'un refus pourroit avoir des suites fâcheuses et compromettre l'ambassade. M. Van-braam m'ayant prié de leur confier les lettres, quoique MM. Raux et de Grammont eussent marqué de ne pas le faire, et ayant insisté en disant que les mandarins alloient les porter à Yuen-ming-yuen, au premier ministre, chez lequel se trouvoient maintenant les missionnaires, je les déposai entre ses mains, en lui disant de s'en charger lui-même et d'en faire ce qu'il jugeroit à propos.

M. de Grammont écrivit dans l'après-midi, et ne dit rien qui pût faire croire que les missionnaires fussent dans les jardins de l'empereur ; ainsi, ce qu'avoient annoncé les mandarins étoit faux.

[13.] Le froid diminua, mais il reprit bientôt ; c'est ce qui eut lieu constamment depuis notre arrivée à Peking, dès que le vent venoit à souffler de la partie du nord. Le maximum du froid a été de huit à neuf degrés au-dessous de la glace, au thermomètre de Réaumur.

Nous nous sommes généralement bien portés

à Peking, seulement nous avons éprouvé, pendant deux ou trois jours, quelques maux de tête et de gorge, que nous attribuâmes aux vapeurs du charbon dont on se sert pour échauffer les appartemens; mais nous y remédiâmes en ouvrant les fenêtres qu'on avoit collées avec soin, et en laissant pénétrer les rayons du soleil et circuler l'air du dehors.

[14.] Tous nos bagages étoient prêts, et le lendemain nous quittions Peking. Vers le midi, lorsque nous allions voir le jeu de la pendule, pièce mécanique fort curieuse, M. Raux, suivi de plusieurs mandarins, entra dans la maison; c'est le seul des missionnaires qui ait *obtenu la permission* de nous voir. Après avoir parlé de choses indifférentes, les mandarins prièrent l'ambassadeur de laisser la seconde pendule qui étoit brisée; il y consentit: M. Raux ajouta que l'intention de M. Titzing n'avoit jamais été de l'emporter, et que, si elle se trouvoit cassée, c'étoit la faute des conducteurs. Je demandai alors aux mandarins la permission d'aller voir les autres missionnaires, ce qu'ils refusèrent, en paroissant très-surpris que j'eusse pu faire une pareille proposition. Leur visite fut courte; ils avoient l'air très-inquiet, et tâchoient de démêler sur nos visages ce que nous pouvions nous dire. M. Raux, après être resté une *heure*, se retira, et je ne croyois plus le revoir, lorsque

l'après-midi il me fit dire qu'il étoit dans la maison où la pièce mécanique étoit déposée, et que je pouvois venir l'y trouver : plusieurs mandarins vinrent voir cette pendule, entre autres Nan-san-ta-jin, qui fit des reproches à celui qui l'avoit accompagnée, sur son peu de soin.

Nous racontâmes à M. Raux la manière dont on nous avoit traités dans la route, le refus de nous donner des litières, nos mandarins prétendant qu'elles ne servoient que pour les femmes; c'étoit, au contraire, nous dit-il, la voiture ordinaire, et celle dans laquelle deux missionnaires étoient arrivés l'année précédente. M. Raux nous raconta qu'étant allé voir les présens que nous avions faits, il avoit été fort surpris de trouver au premier rang deux misérables machines; mais il n'en fut plus étonné lorsqu'il sut que les deux principales pièces ayant été brisées dans le transport, le premier ministre, pour ne pas perdre le mandarin qui les avoit escortées, leur en avoit substitué deux autres faites par des Chinois. M. Raux ajouta que, s'il avoit reçu ma lettre plutôt, il auroit fait des démarches pour venir nous trouver, et qu'il nous auroit menés voir les curiosités de la ville, car les Russes et les autres ambassadeurs pouvoient sortir.

Il est fâcheux qu'on n'ait pas insisté à demander à voir les missionnaires; l'ambassadeur le vouloit, et il étoit déterminé à se plaindre; mais il en fut

détourné. Il est vrai que ce qui dut nous énorgueillir beaucoup, c'est que sa majesté fut parfaitement contente de nous.

Les missionnaires ne dépendent que d'un mandarin, qui est chargé de leurs affaires : ils sont assez libres ; ils ont maison à la ville, et maison à la campagne ; ils peuvent entrer et sortir de Peking lorsqu'ils le veulent ; ils entretiennent beaucoup de monde chez eux ; car en comptant les Chinois, le nombre va à cent soixante personnes et plus ; ils ont des mulets et des voitures ; ils font du pain qui est fort bon, mais ils réussissent difficilement à faire du vin. Nous restâmes toute l'après-midi avec M. Raux, à considérer l'horloger qui mettoit la dernière main à la pièce mécanique. Les mandarins en paroissoient enchantés ; malgré cela, ils montrèrent la plus grande indifférence, car les valets, occupés à faire leurs paquets, et deux pigeons qui voltigeoient dans la salle, répandant beaucoup de poussière, ils n'y firent pas la moindre attention, et n'y apportèrent aucun remède, quoique nous leur représentassions que cela nuisoit au mouvement de cette machine ; mais ces gens-là sont insoucians, ou plutôt ne connoissent rien.

Les Chinois apportèrent le soir une lettre de l'empereur, dont le style vain et orgueilleux nous amusa beaucoup.

LETTRE de l'Empereur au Stathouder.

« DEPUIS soixante ans que j'ai reçu du ciel cet empire, je l'ai si bien gouverné, soit en donnant des marques de ma munificence, soit en imprimant la terreur de mon nom, que la paix et le bonheur règnent par-tout, et que les mœurs des nations voisines se sont améliorées. Ce royaume et les autres ne forment à mes yeux qu'une seule famille ; je regarde les grands et le peuple comme s'ils n'étoient qu'une seule personne ; aussi tous les princes ont-ils envoyé tour-à-tour, par terre et par mer, des ambassadeurs pour me féliciter : il est vrai que je mets tous mes soins à bien gouverner, que la sincérité de ceux qui viennent m'admirer me plaît, et que je me réjouis, avec tous mes voisins, du bonheur que le ciel nous accorde.

» J'approuve votre gouvernement de ce que, malgré la distance qui le sépare de la Chine, il m'a envoyé des lettres et des présens ; et, sensible à votre intention, à votre vénération pour moi et aux louanges que vous me donnez et qui sont vraies, j'en conclus que ma manière d'agir vous plaît.

» Depuis le grand nombre d'années que les étrangers fréquentent le port de Quanton, je les ai toujours bien traités ; c'est ce qui a engagé les

Portugais, les Italiens, les Anglais et quelques autres à m'offrir des choses précieuses en reconnoissance. Je les chéris tous ; en un mot j'agis sans partialité ; et quoique les présens qu'on me donne soient peu de chose, vous n'ignorez pas que mon usage est de rendre le centuple.

» Vous aviez recommandé de vous prévenir des époques les plus heureuses de mon règne, pour que vous pussiez m'en féliciter ; mais votre compagnie n'ayant pas la possibilité, vu la distance, de vous avertir de l'approche de ma soixantième année, et pouvant d'ailleurs suppléer à la pensée de son souverain, elle m'a envoyé un ambassadeur pour me faire des félicitations et me présenter ses devoirs pour elle et pour son prince : c'est pourquoi j'ai reçu son envoyé comme s'il eût été expédié directement par vous ; et ne doutant pas de ses sentimens et des vôtres, j'ai ordonné à mes grands de l'introduire à l'audience et de lui donner des fêtes.

» Je lui ai permis de visiter mes palais et les endroits les plus beaux de mes jardins de Yuen-ming-yuen ; enfin, j'ai fait en sorte qu'en éprouvant les marques de ma bienveillance, il pût jouir avec moi du bonheur et de la paix qui existent dans cet empire.

» J'ai donné en outre des choses précieuses non-seulement à votre ambassadeur, mais aux personnes

de sa suite, en ajoutant même, contre l'usage, différens objets, ainsi qu'on peut le voir par la liste des présens.

» J'ai ordonné à votre envoyé de vous offrir de ma part des soieries, des vases antiques et d'autres choses de prix.

» Prince, recevez mes présens; conservez un éternel souvenir de mes bienfaits, et, touché de ce que je fais pour vous, appliquez-vous à gouverner votre peuple avec soin et avec justice : c'est ce que je vous recommande fortement. »

Il faut avouer que sa majesté avoit grande opinion de sa personne et de ses présens, qui, dans le vrai, étoient très-mesquins et peu dignes d'un prince aussi puissant; mais à la Chine on estime les dons, non d'après leur valeur intrinsèque, mais d'après la qualité de celui qui les fait : or, l'empereur s'estimant la première personne du monde, ses présens, par conséquent, devoient être inappréciables.

FIN DU TOME PREMIER.

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur général de l'Imprimerie impériale, et Membre de la Légion d'honneur.





